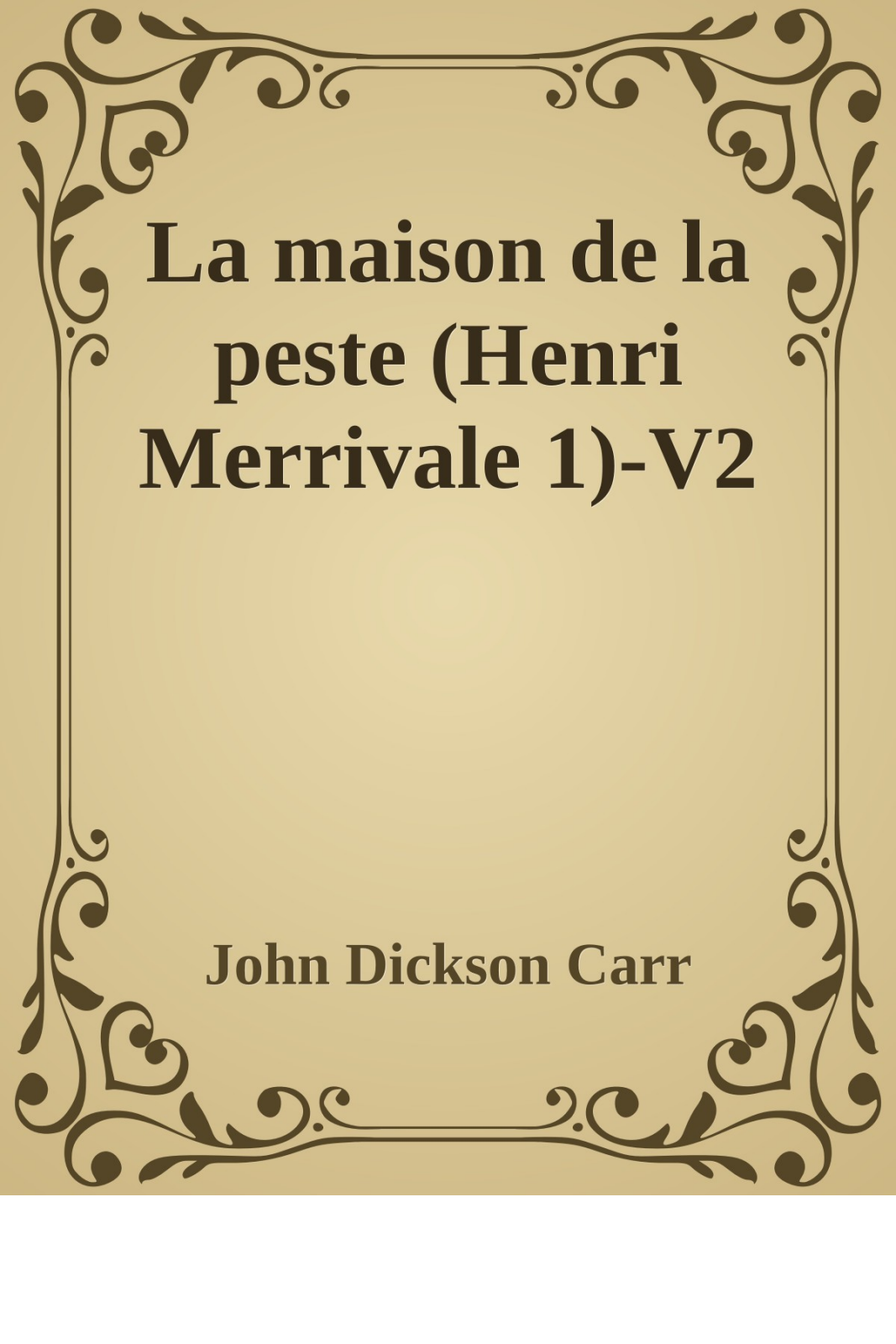


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La maison de la peste (Henri Merrivale 1)-V2

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

**LA MAISON
DE LA PESTE**



J. D. CARR

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures

créée par ALBERT PIGASSE

LA MAISON DE LA PESTE

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le Marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros, le D^r Gideon Fell et sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G.K. Chesterton et Winston Churchill.

Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La Chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le Secret du gibet*, etc.) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

**DU MÊME AUTEUR
DANS LE MASQUE :**

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE
LE SPHINX ENDORMI
LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ
ON N'EN CROIT PAS SES YEUX
LE MARIÉ PERD LA TÊTE
IMPOSSIBLE N'EST PAS ANGLAIS
LES YEUX EN BANDOULIÈRE
SATAN VAUT BIEN UNE MESSE
LA MAISON DU BOURREAU
LA MORT EN PANTALON ROUGE
JE PRÉFÈRE MOURIR
LE NAUFRAGÉ DU TITANIC
UN FANTÔME PEUT EN CACHER UN AUTRE
MEURTRE APRÈS LA PLUIE
LA MAISON DE LA TERREUR
L'HOMME EN OR
SERVICE DES AFFAIRES INCLASSABLES
PATRICK BUTLER À LA BARRE
TROIS CERCUEILS SE REFERMERONT
LA FLÈCHE PEINTE
LE LECTEUR EST PRÉVENU
LE GOUFFRE AUX SORCIÈRES
LA POLICE EST INVITÉE
MORT DANS L'ASCENSEUR
LES MEURTRES DE BOWSTRING
LE RETOUR DE BENCOLIN
LE MEURTRE DES MILLE ET UNE NUITS
PASSE-PASSE
EH BIEN, TUEZ MAINTENANT !
ARSENIC ET BOUTONS DE MANCHETTE
À RÉVEILLER LES MORTS
LUNE SOMBRE
LA CHAMBRE ARDENTE
HIER, VOUS TUEREZ
CAPITAINE COUPE-GORGE
LE MORT FRAPPE À LA PORTE
IL N'AURAIT PAS TUÉ PATIENCE
CELUI QUI MURMURE LE SECRÉ DU GIBET
L'HABIT FAIT LE MOINE
ILS ÉTAIENT QUATRE À TABLE
À LA VIE À LA MORT
UN COUP SUR LA TABATIÈRE
LES MEURTRES DE LA LICORNE
LES DÉMONIAQUES
LE MANOIR DE LA MORT
LES NEUF MAUVAISES RÉPONSES
LA MORT SOUS UN CRÂNE

John Dickson Carr

LA MAISON DE LA PESTE

Traduit de l'américain
par Jacqueline Halmos



Librairie des Champs-Élysées

Ce roman a paru sous le titre original :

THE PLAGUE COURT MURDERS

© JOHN DICKSON CARR, 1934, ET
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1992.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour
tous pays.

Au War Office, ce bon vieux Merrivale, aussi bavard que malin, s'assoit toujours les pieds sur son bureau. En ce moment il ne cesse de grogner, parce qu'il veut que quelqu'un couche par écrit l'histoire des meurtres de la Maison de la Peste ; surtout pour redorer son propre blason. De nos jours, les occasions de briller sont rares. D'autant que son service ne porte même plus le nom de contre-espionnage ; il s'appelle simplement le Military Intelligence Department et ce qu'on y fait est moins dangereux que de photographier le Nelson Monument.

J'ai fait observer à sir Henry que nous n'avons plus, ni l'un ni l'autre, aucune relation avec la police et puisque j'ai quitté le service depuis plusieurs années, je suis encore moins qualifié que lui. Et notre ami Masters, aujourd'hui chef du département des Recherches criminelles, serait-il très satisfait de cette initiative ?... Je m'étais donc laissé entraîner dans une véritable partie de poker : qui allait se lancer dans cette histoire ? J'ai oublié le nom de l'autre candidat, mais il ne s'agissait pas de sir Henry Merrivale.

Mon premier contact avec l'affaire de la Maison de la Peste remonte à cette nuit pluvieuse du 6 septembre 1930 où Dean Halliday entra dans le fumoir du club des *Noughts and Crosses* et me fit de stupéfiantes confidences. Un fait est à souligner d'emblée. Dean Halliday, pendant un long séjour au Canada, a sans doute aggravé par des excès de boisson, une certaine tendance morbide que l'on trouve chez tous les membres de sa famille, surtout chez son frère James, et il était dans un état de nerfs alarmant. Sa silhouette mince et vive, ses cheveux et sa moustache blond-roux, son visage sans âge, son front serein et ses yeux ironiques, étaient familiers à tous les membres du club. On sentait pourtant flotter autour de lui l'ombre de son passé. Un soir, au cours d'une conversation à bâtons rompus où l'un de nos amis nous initiait à la terminologie moderne des maladies mentales, Dean Halliday, sans craindre de prendre un exemple dans sa propre famille, lança soudain :

— Sait-on jamais ! Tenez, mon frère James...

Puis, il éclata de rire.

Nous nous connaissons depuis déjà un certain temps quand nous sommes devenus amis. De temps à autre, dans le fumoir du club, nous

cautions de la pluie et du beau temps. Mais nous ne nous entretenions jamais de nos affaires personnelles, et ce que je savais de lui m'avait été confié par ma sœur qui connaissait très bien lady Benning, la tante de Dean Halliday.

Halliday était, paraît-il, le plus jeune fils d'un importateur de thé si riche qu'il avait pu se permettre de refuser un titre de noblesse sous le prétexte que sa maison était trop ancienne pour tirer avantage de cet honneur. Le vieillard, avec ses favoris et son nez orgueilleux comme le bec d'un dindon, se montrait assez dur pour ses associés. Mais son indulgence à l'égard de ses fils semblait infinie. Néanmoins, la vraie tête de la famille était sa sœur, lady Benning.

Dean avait connu bien des avatars. Avant la guerre, il avait appartenu à la jeunesse dorée de Cambridge. Puis, la guerre avait éclaté et, comme beaucoup d'au-très, le dandy s'était transformé d'un seul coup en un magnifique soldat. Il avait quitté l'armée avec le D.S.O. (1) et de nombreux éclats d'obus dans le corps, et il s'était remis à faire la fête. Mais un scandale avait éclaté. Une nymphe de vertu douteuse l'avait poursuivi en justice pour rupture de promesse de mariage. Les ancêtres de la famille en avaient frémi dans leurs cadres et, selon l'optimisme anglais qui veut se persuader qu'une conduite blâmable finit toujours par s'améliorer, Dean avait été expédié sans plus tarder au Canada.

Pendant son absence, son père était mort et son frère James avait hérité de la maison Halliday and Son. James était le chouchou de lady Benning. James par-ci, James par-là... James était un modèle de douceur, de droiture, d'équilibre... En réalité, James était un dégénéré prétentieux. Il s'absentait fréquemment pour de prétendus voyages d'affaires et passait deux semaines dans des bouges à s'enivrer jusqu'à rouler sous la table. Puis il rentrait tranquillement à Lancaster Gate et se remettait à se plaindre, sur un ton résigné, de sa petite santé.

Je connaissais assez peu ce garçon souriant, toujours en sueur, qui semblait incapable de rester assis plus de quelques minutes. Cette conduite n'aurait peut-être pas tiré à conséquence, si James n'avait pas eu tout de même une « conscience ». Ce fut sa conscience qui l'emporta. Un soir, en rentrant chez lui, James se tira une balle dans la tête.

Lady Benning faillit en devenir folle. Elle n'avait jamais aimé Dean. J'ai même l'impression que, pour une raison mystérieuse, elle lui faisait porter la responsabilité de la mort de James. Mais maintenant, après un exil de neuf années, Dean devenait le chef de famille. Il fallut bien le rappeler.

Dean s'était rangé. L'humeur endiablée, qui faisait jadis de lui un joyeux et parfois dangereux compagnon, ne l'avait pas cependant encore entièrement quitté. Il avait vu du pays. Son regard avait pris une certaine nuance d'indulgence souriante. Il manifestait également une sorte de vitalité nouvelle et de franchise hardie qui offusqua sans doute la somnolente distinction de Lancaster Gate. On ne pouvait s'empêcher d'aimer son sourire. Il appréciait la bière, les romans policiers, le poker. Les choses, en somme, se présentaient bien pour l'enfant prodigue. J'ai pourtant l'impression que Dean se sentait seul.

Puis j'avais appris par ma sœur que Dean était fiancé depuis peu. La jeune fille s'appelait Marion Latimer. Ma sœur se livra devant moi à une étude approfondie de l'arbre généalogique de la fiancée. Lorsque, en véritable Tarzan, elle eut passé toutes les branches en revue, elle considéra quelque temps, avec un sourire inquiétant, ses mains croisées, lança un regard mystérieux à son canari et conclut en souhaitant que ce mariage fût heureux.

Mais un nuage obscurcit sans doute le bonheur des fiancés. Halliday était de ces hommes qui déplacent avec eux leur atmosphère propre. Au club, nous le sentîmes bientôt inquiet, bien que son attitude à notre égard demeurât inchangée. Personne ne dit rien. Les yeux vifs, il s'efforçait de nous apparaître toujours sous les traits d'un joyeux compagnon. Mais, parfois, un voile assombrissait son visage. Il riait trop souvent d'un rire brisé. Il lui arriva même plusieurs fois de laisser tomber sur la table les cartes qu'il battait sans les regarder. Cette comédie assez désagréable dura une quinzaine de jours environ. Quelques jours passèrent encore, puis Dean cessa définitivement de venir au club.

Un soir, après le dîner, j'étais assis dans le fumoir. Je venais de commander mon café. Je traversais l'un de ces accès d'ennui profond où tous les visages paraissent insipides, où l'on se demande pourquoi la grande ville et le monde entier continuent à tourner avec une stupidité aussi solennelle. Il pleuvait. L'immense fumoir aux fauteuils de cuir sombre était désert. Sans même lire mon journal, je rêvassais devant le feu. Soudain, Dean Halliday entra.

Surpris par son allure, je me redressai légèrement sur mon fauteuil. Dean hésita, jeta un regard autour de lui, s'arrêta de nouveau. Il me lança : « Bonsoir, Blake », et alla s'asseoir un peu plus loin.

Le silence était maintenant plus pesant qu'auparavant. Dans l'atmosphère de la pièce, je sentais la présence des pensées de Dean. Il me semblait qu'elles étaient aussi réelles que les flammes sur lesquelles il fixait les yeux. J'avais l'impression qu'il voulait me

demander quelque chose et qu'il ne le pouvait pas. Je remarquai que ses chaussures et le bas de son pantalon étaient tachés de boue, comme s'il avait marché longtemps. Il serrait dans ses doigts, inconsciemment sans doute, une cigarette que la pluie avait éteinte. Toute expression s'était effacée de son menton, de son grand front, de ses mâchoires musclées.

Je froissai mon journal. Ce fut à ce moment-là, je crois, que mes yeux tombèrent sur le titre d'un entrefilet vers le bas de la première page : « CURIEUX VOL À... » Mais, sur l'instant, je ne poursuivis pas la lecture de l'entrefilet et, quelques secondes plus tard, je l'avais oublié.

Halliday gonfla sa poitrine et leva brusquement les yeux.

— Voyons, Blake, dit-il avec une sorte de hâte, je vous considère comme un homme parfaitement équilibré...

— Voyons, pourquoi ne pas me parler à cœur ouvert ?

— Ah ! soupira-t-il en se renversant dans son fauteuil et en me regardant avec fermeté. Si vous ne me prenez pas pour une tête sans cervelle, pour une vieille femme ou...

Comme je secouais la tête, il ajouta :

— Attendez, Blake. Attendez un peu. Avant de tout vous raconter, permettez-moi de vous demander si vous accepteriez de m'aider dans une affaire qui va sans doute vous paraître stupide. Je voudrais que vous...

— Poursuivez.

— Je voudrais que vous passiez la nuit avec moi dans une maison hantée.

— En quoi cela serait-il stupide ? demandai-je en m'efforçant de lui cacher l'intérêt que sa proposition venait d'éveiller dans mon esprit.

La perspective d'une aventure commençait à dissiper mon ennui. Dean s'en était aperçu. Un sourire détendit son visage.

— Voilà qui est parfait, dit-il. Je n'en espérais vraiment pas tant. Je voulais surtout que vous ne me preniez pas pour un fou. Comprenez-moi : je ne suis pas directement impliqué dans cette maudite affaire. Ou plutôt, je ne l'étais pas. Reviendront-ils ? Ne reviendront-ils pas ? Je n'en sais rien. Mais si l'état de choses actuel se prolonge, deux vies humaines seront irrémédiablement gâchées. Je n'exagère rien.

Très calme maintenant, il fixait le feu, parlait d'une voix neutre.

— Il y a six mois, toute cette histoire m'aurait paru absurde. Je savais que tante Anne consultait un médium ou même peut-être plusieurs. Je savais qu'elle avait persuadé Marion de l'accompagner. Après tout, quel mal y avait-il dans cette manie ?

Il se déplaça sur son fauteuil.

— Cela m'apparaissait comme une simple marotte, une bêtise sans importance. Je pensais que Marion au moins garderait dans ces aventures son sens de l'humour...

Il leva les yeux.

— J'oublie quelque chose. Dites-moi, Blake : y croyez-vous ?

Je lui répondis que j'étais toujours prêt à m'incliner devant une preuve irréfutable, mais que, jusqu'ici, on ne m'en avait fourni aucune. Dean réfléchit un instant.

— Je me demande..., dit-il. Une preuve irréfutable ! Qu'est-ce que vous appelez une preuve irréfutable ?

Ses courts cheveux bruns étaient retombés sur son front. Dans ses yeux, on lisait la colère de l'homme dupé. Et il avait les mâchoires crispées.

— À mon avis, poursuivit-il, l'homme est un charlatan, purement et simplement. Je me suis rendu moi-même dans une maison perdue aux cinq cents diables. Seul. Je n'y ai vu personne et personne ne savait que j'y allais. Je vais vous raconter toute l'histoire, Blake, puisqu'elle semble vous intéresser, car je ne voudrais pas que vous vous lanciez à l'aveuglette dans cette aventure. Mais je préférerais que vous ne me posiez aucune question. Je voudrais que vous veniez avec moi cette nuit dans une maison de Londres ; tentez de voir et d'entendre certaines choses et dites-moi si vous trouvez à ces phénomènes une explication naturelle. Aucune difficulté pour entrer dans cette maison. Elle appartient, en fait, à notre famille... Voulez-vous venir ?

— Naturellement. Vous vous attendez à une supercherie, n'est-ce pas ?

Halliday hochait la tête.

— Je ne sais pas. Mais je ne puis vous dire à quel point je vous serai reconnaissant. Je suppose que vous ignorez tout de ces questions... Les vieilles maisons vides... les choses bizarres...

Sacrebleu ! si seulement je connaissais plus de monde ! Si seulement nous pouvions emmener avec nous une personne au courant de ce genre d'histoires... Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Prenez un verre d'alcool, Halliday. Vous avez besoin de vous remonter. Je ne riais pas. Je pensais seulement que je connaissais un homme, si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient...

— Quel inconvénient ?

— Il s'agit d'un inspecteur de Scotland Yard.

L'expression de Halliday devint soudain plus dure.

— Ne dites pas de bêtises, Blake. S'il y a une chose que je souhaite par-dessus tout, c'est que la police ne mette pas son nez dans cette affaire. Marion ne me le pardonnerait jamais. N'en parlons plus, je vous en prie.

— Mais il ne nous accompagnerait pas à titre officiel. Masters a la marotte de ce genre d'affaires.

Je souris de nouveau en pensant à Masters l'imperturbable, à Masters le conjureur de fantômes, à cet homme grand et large, aussi facétieux qu'un bonneteur, aussi cynique que Houdini. Après la Grande Guerre, quand le spiritisme faisait rage dans toute l'Angleterre, Masters, sergent de la police secrète à cette époque, s'était spécialisé dans le dépistage des faux médiums. Depuis lors, son intérêt pour ces questions était devenu une véritable manie. Dans l'atelier de sa petite maison de Hampstead, il se plaisait, sous les yeux ravis de ses enfants, à fabriquer toutes sortes d'objets destinés à la magie et à la prestidigitation de salon.

Quand je lui eus fourni ces explications, Halliday se mit à réfléchir en fourrageant dans ses cheveux. Puis il se tourna vers moi, le visage rouge et plein d'ardeur.

— Après tout, Blake, si vous pouvez le joindre...

Mais, comprenez-moi bien : ce n'est pas une chasse aux médiums que nous allons faire. Nous nous rendons simplement dans une maison que l'on prétend hantée...

— Qui la prétend hantée ?

Tout d'abord, Dean ne me répondit pas. Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le bruit rauque des klaxons.

— Moi, répondit enfin Dean. Pouvez-vous joindre immédiatement votre détective ?

— Je vais lui téléphoner, dis-je. (Je me levais en fourrant mon journal dans ma poche.) Mais il va falloir que je lui indique l'endroit où nous allons.

— Dites-lui ce que vous voudrez. Dites-lui... Un instant ! Puisque les fantômes de Londres n'ont pas de secrets pour lui, ajouta ironiquement Halliday, dites-lui qu'il s'agit de la Maison de la Peste. Il comprendra.

La Maison de la Peste ! En traversant le couloir pour aller téléphoner, un souvenir très vague me revenait à la mémoire.

J'éprouvai un vrai plaisir à entendre au bout du fil la voix lente et profonde de Masters.

— Ah ! c'est vous, monsieur. Comment allez-vous ? Il y a une éternité qu'on ne vous a vu. Avez-vous un sujet d'inquiétude ?

— Plusieurs, répondis-je.

Nous échangeâmes encore quelques politesses et j'ajoutai :

— Je voudrais vous emmener à la chasse aux fantômes, dès ce soir, si vous êtes libre.

— Hum ! fit Masters sans plus de surprise que si je lui avais demandé de m'accompagner au cinéma. Vous connaissez mon point faible. Eh bien, si je peux me libérer... De quoi s'agit-il ? Où irons-nous ?

— On m'a chargé de vous parler de la Maison de la Peste. Vous savez sans doute ce dont il s'agit ?

Après quelques secondes de silence, j'entendis au bout du fil un sifflement très distinct.

— La Maison de la Peste ! Avez-vous découvert quelque chose ?

La voix de Masters était devenue soudain sèche, la voix du policier qui interroge un témoin.

— Ce que vous savez, poursuivit-il, a-t-il un rapport quelconque avec l'affaire du London Museum ?

— Je ne sais diable pas à quoi vous faites allusion, Masters. Qu'est-ce que le London Museum vient faire là-dedans ? Je ne sais qu'une

chose : un de mes amis veut m'emmener, cette nuit si possible, visiter une maison hantée. Il m'a chargé de trouver, pour nous accompagner, un spécialiste de la chasse aux fantômes. Si vous pouvez venir ici le plus rapidement possible, je vous dirai tout ce que je sais. Quant au London Museum...

Avant de me répondre. Masters fit claquer sa langue.

— Avez-vous lu le journal aujourd'hui ? Non ! Eh bien, jetez-y un coup d'œil. Cherchez le compte rendu de l'affaire du London Museum. Nous nous sommes demandé si « l'homme maigre qui tournait le dos » n'était pas tout simplement un produit de l'imagination du gardien. Mais, après tout, peut-être pas. Oui, je saute dans le métro. Vous êtes bien aux *Noughts and Crosses* ? Parfait. J'y serai dans une heure. Cette affaire me semble louche, M^r Blake, oui, vraiment louche... À tout à l'heure.

Ma pièce de monnaie cliqueta et tomba dans l'appareil.

ON NOUS PARLE D'UN HOMME MAIGRE ET NOUS NOUS METTONS EN CHASSE

Une heure plus tard, quand le portier vint nous annoncer que Masters nous attendait dans le salon des invités, nous discussions encore, Halliday et moi, de l'information qui nous avait échappé dans le journal du matin. C'était le douzième article d'une série intitulée *Le Mystère du jour*.

CURIEUX VOL AU LONDON MUSEUM

UNE ARME À DISPARU DE LA

« CELLULE DES CONDAMNÉS »

Qui était « l'homme maigre qui tournait le dos » ?

Hier après-midi, au London Muséum, Lancaster House, Stable Yard, Saint James, a eu lieu un de ces vols de pièces anciennes comme en commettent de temps à autre les collectionneurs de souvenirs. Mais, dans le cas présent, les circonstances de ce vol sont si exceptionnelles et si déconcertantes qu'elles justifient certaines appréhensions.

Le sous-sol du célèbre musée, où figurent, entre autres, les maquettes du vieux Londres de Thorp, constitue, par les pièces qui s'y trouvent exposées, une véritable histoire du crime et des moyens de torture.

Dans une vaste salle consacrée principalement aux objets utilisés dans les prisons, il existe un modèle grandeur nature d'une cellule de condamné de l'ancienne prison de Newgate. Cette cellule a été reconstituée avec les poutres et les barreaux de la prison d'origine. Au mur, est accroché, sans étiquette, un poignard d'acier de fabrication grossière, d'environ huit pouces. La garde en est sommairement ciselée et sur le manche en os sont gravées les initiales L.P. Ce poignard a disparu hier après-midi entre 3 et 4 heures. Personne ne sait qui a pu le voler.

Notre correspondant a visité les lieux et il avoue qu'il a été frappé par la cellule des condamnés. La pièce, basse et faiblement éclairée, est sinistre à souhait. Sa porte grillagée provient de Newgate. Elle est fermée par de pesants verrous couverts de rouille qui ont été sauvés de la destruction en 1903. La cellule contient des menottes, d'énormes clés, des serrures disloquées, des cages de fer, des instruments de torture. Sur une paroi sont accrochées des affiches et des gravures populaires représentant des exécutions à diverses époques. Tous ces documents encadrés sont bordés de noir. Sous chaque scène sanglante, on peut lire, en caractères gras, l'inévitable légende : Dieu sauve le Roi.

La cellule, construite dans un angle, n'est pas à montrer aux enfants. Je ne dirai rien de la véritable « odeur de prison » qui s'en dégage, de la terreur et du désespoir que fait naître cet abominable cachot. Mais je tiens à féliciter l'artiste qui a modelé le mannequin

de cire au visage émacié, vêtu de loques, paraissant prêt à bondir de son grabat quand le regard d'un visiteur plonge à l'intérieur de la cellule.

Cependant tout ceci ne semble guère émouvoir le sergent retraité Parker, gardien de cette salle depuis onze ans. Voici l'essentiel de ses déclarations : « Il était environ 3 heures de l'après-midi. C'était hier jour de congé et il y avait un grand nombre d'enfants dans le musée. Peu avant le vol, un groupe d'écoliers visitait les salles voisines et faisait beaucoup de bruit. J'étais assis près de la fenêtre, à quelque distance de la cellule, lisant mon journal. Le temps était triste, couvert, et la lumière faible. Pour autant que je m'en souvienne, il n'y avait que moi dans la salle. » C'est alors que le sergent Parker ressentit ce qu'il peut seulement décrire comme « une drôle d'impression ». Il leva la tête et, bien qu'il crût la salle vide, il aperçut, à la porte de la cellule, un monsieur « qui tournait le dos et regardait à l'intérieur ».

« Je ne saurais pas le décrire exactement, poursuivit le gardien, mais il m'a paru très maigre, vêtu d'un costume sombre. Il remuait lentement la tête de façon saccadée, me sembla-t-il, comme si, voulant regarder attentivement à l'intérieur, quelque chose l'avait gêné au cou. Je me suis demandé comment il avait pu entrer sans que je l'eusse entendu et j'ai supposé qu'il était venu par l'autre porte. J'ai repris mon journal, mais j'éprouvais toujours une « drôle d'impression ». Pour m'assurer que tout était en ordre, je me suis levé avant l'arrivée des enfants et j'ai regardé dans la cellule. D'abord, je n'aurais pu dire ce qui clochait, puis, soudain, je me suis aperçu que le couteau fixé au mur, au-dessus du mannequin, avait disparu. L'homme était parti, bien entendu. Le voleur ne pouvait être que lui.

J'ai aussitôt rédigé un rapport. »

Sir Richard Meade-Brown, conservateur du musée, a fait ensuite la déclaration suivante :

« J'espère que vous allez faire appel, dans les colonnes de votre journal, à la coopération du public pour tenter d'enrayer ces actes de vandalisme. »

Le poignard, précise sir Richard, figure au catalogue comme don de Mr J.G. Halliday. Découvert en 1904 dans une propriété de Mr Halliday, on présume qu'il a appartenu à un certain Louis Playge, bourreau de la commune de Tyburn de 1663 à 1665. Cette origine étant toutefois contestable, ce poignard n'a jamais été présenté au public sous cette mention.

Aucune trace du voleur n'a été découverte. Le sergent de la police secrète, MacDonnell, de Vine Street, est chargé de l'enquête.

Certes, il ne s'agissait là que d'un banal article de journaliste, une de ces corvées payées à la ligne et exécutées sans le moindre enthousiasme. J'avais lu cet article debout dans le vestibule du club, après avoir téléphoné à Masters, et je me demandais s'il fallait le montrer à Halliday.

Je le lui mis sous les yeux en rentrant dans le fumoir et observai son visage pendant qu'il le parcourait.

— Restez calme, lui dis-je en constatant que son visage mobile changeait d'expression.

Lorsqu'il eut achevé l'article, il se leva avec embarras, me regarda un instant, puis jeta le journal au feu.

— Bah ! tout est pour le mieux, dit-il. Vous n'avez pas besoin de vous tourmenter. La lecture de cet article m'a soulagé. Somme toute, tout cela est humain... Ce n'est pas cela qui me tracasse. Darworth, le médium, est dans le coup. Le projet, quel qu'il soit, n'a rien de surnaturel. La suggestion proposée dans ce maudit article est absurde. Que veut-il dire ? Que Louis Playge est revenu chercher son couteau ?

— Masters sera ici dans quelques instants, répondis-je. Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux nous dire à tous les deux de quoi il s'agit ?

Sa mâchoire se contracta.

— Non. Vous m'avez fait une promesse et je vous obligerai à la tenir. Je ne veux rien dire, tout au moins pour l'instant. Quand nous nous rendrons à ce lieu infernal, je passerai chez moi pour prendre un document qui vous expliquera, le moment venu, bien des choses... Dites-moi, on prétend qu'une âme inférieure et malfaisante est toujours à l'affût d'un mauvais coup, que cette incarnation du mal attend constamment l'occasion de s'emparer d'un être vivant, d'échanger son faible cerveau contre le sien, de le hanter en somme comme elle hante une maison. Pensez-vous qu'un esprit puisse prendre possession de... ?

Il hésita. Je le vois encore debout, éclairé par les flammes, un sourire bizarre sur les lèvres, une expression farouche dans ses yeux bruns.

— Vous dites des bêtises, répliquai-je sèchement. Vous embrouillez les faits. Prendre possession de quoi ?

— De moi, dit tranquillement Halliday.

Après lui avoir fait comprendre qu'il avait sans doute beaucoup plus besoin d'un neurologue que d'un chasseur de fantômes, je l'entraînai au bar où je lui fis avaler deux whiskies. Il se laissa faire. Il en arriva même à faire preuve d'une certaine jovialité. Lorsque nous reparlâmes de l'article du journal – inépuisable sujet de conversation – Halliday semblait avoir déjà retrouvé sa vieille nonchalance ironique.

Cependant, l'arrivée de Masters fut un grand soulagement pour moi. Grand et plutôt corpulent, avec une expression à la fois débonnaire et maligne, Masters portait ce soir-là un pardessus sombre, de coupe sévère. Il tenait son melon contre son cœur comme s'il avait

regardé défilé un régiment. Ses cheveux grisonnants étaient soigneusement coiffés pour cacher sa calvitie. Depuis que je l'avais vu, sa mâchoire s'était alourdie, et il avait vieilli. Mais ses yeux étaient restés jeunes. La lourdeur de sa démarche et le regard aigu qu'il posait sur ses interlocuteurs donnaient une impression de force tranquille. Il n'y avait rien en lui de cette insistance revêche que l'on attribue généralement aux défenseurs de l'ordre public. Halliday ne tarda pas à se radoucir et à se sentir à son aise devant cet homme sérieux et posé.

— Ah ! c'est donc vous, monsieur, dit Masters à Halliday après les présentations, qui voulez conjurer un fantôme ? M^r Blake vous a sans doute appris que ce problème m'a toujours intéressé. Alors, que se passe-t-il au sujet de cette Maison de la Peste ? continua-t-il d'un ton aussi tranquille que si on l'avait appelé pour installer une radio.

— Je vois que vous êtes au courant, dit Halliday.

— Oui, répondit Masters en penchant la tête de côté. Je connais certains détails. Mais, voyons, votre famille est entrée en possession de cette maison il y a une centaine d'années. Votre grand-père l'a habitée jusqu'en 1870 environ, puis il a déménagé brusquement et il a refusé d'y retourner... Et depuis, cette maison est devenue taboue. Aucun membre de votre famille n'a jamais réussi à la louer ou à la vendre. Des impôts, des impôts ! Mauvaise affaire !

L'humeur de Masters semblait changer. Lentement, mais avec une insistance convaincante, il poursuivit :

— Voyons, M^r Halliday, puisque vous avez pensé que je pourrais vous aider, vous ne serez pas fâché si je vous demande de m'aider à votre tour. Sur le plan strictement personnel, bien entendu.

— Ça dépend... Mais je pense cependant que je peux vous faire cette promesse.

— Tout est donc pour le mieux. Je suppose que vous avez lu le journal d'aujourd'hui ?

— Vous voulez sans doute parler du retour de Louis Playge ! répondit Halliday avec un sourire gêné.

Masters rendit gentiment le sourire et baissa la voix :

— Entre nous, croyez-vous que quelqu'un, une personne en chair et en os – une personne de votre connaissance peut-être – ait eu envie de dérober ce poignard ? Voilà ce que je vous demande, M^r Halliday. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une idée, répondit Halliday.

Il s'assit à l'extrémité de la table et réfléchit quelques instants. Puis, il regarda Masters et, comme pris d'une inspiration subite :

— Je vous pose à mon tour une question, monsieur l'inspecteur. Connaissiez-vous un certain Roger Darworth ?

Pas un muscle du visage de Masters ne bougea.

— Et vous, le connaissez-vous, M^r Halliday ?

— Oui, mais pas aussi bien que ma tante, lady Benning ou miss Marion Latimer, ma fiancée, ou que son frère, ou que le vieux Featherton. Personnellement, je suis foncièrement contre Darworth. Mais que puis-je faire ? Impossible de discuter avec les autres. Ils se contentent de sourire gentiment en disant que je ne comprends rien.

Il alluma une cigarette. L'expression sardonique de son visage le rendait laid.

— Je me demandais seulement, dit-il, si Scotland Yard savait quelque chose sur Darworth, ou sur cette espèce de gamin aux cheveux roux qui le suit partout ?

Masters et Halliday échangèrent un regard éloquent. Puis, Masters répondit avec circonspection :

— Sur M^r Darworth, nous ne savons rien de défavorable. Absolument rien. Je l'ai rencontré. Un homme très aimable, rien de frappant, rien de tapageur. Vous voyez ce que je veux dire...

— Je vois ce que vous voulez dire, acquiesça Halliday. Cependant, à en croire tante Anne, qui parle de lui avec extase, le vieux charlatan aurait tout du saint.

— C'est exactement cela, répondit Masters en hochant la tête. Dites-moi cependant... hum... Pardonnez-moi cette question délicate, mais considérez-vous l'une de ces dames comme... hum...

— Comme crédule ? demanda Halliday en complétant la phrase inachevée de Masters. Non, Seigneur ! Au contraire, tante Anne est une de ces vieilles petites dames qui ont un air doux et sont en réalité dures comme l'acier. Quant à Marion... Eh bien, c'est Marion, vous comprenez.

— Parfaitement, répondit Masters en hochant de nouveau la tête.

La demie sonnait lorsque le portier nous trouva un taxi. Halliday indiqua au chauffeur une adresse dans Park Lane car il avait quelque chose à prendre dans son appartement. La pluie tombait toujours et il faisait frais. Le reflet des lumières était aveuglant dans les rues sombres.

Nous nous arrê tâmes devant l'un de ces immeubles neufs de pierre blanche aux façades métalliques comme des rayons de bibliothèques modernes qui se dressent dans le cadre tranquille de Park Lane. Je descendis et fis quelques pas sous la verrière brillamment éclairée pendant que Halliday s'engouffrait dans l'immeuble. On aurait dit que la pluie, poussée par le vent, jaillissait du parc obscur. Les visages autour de moi semblaient irréels. J'étais hanté par l'image aiguë, précise, que décrivait le journal : un homme maigre, qui tournait le dos et examinait l'intérieur de la cellule du condamné tout en hochant lentement la tête. Cette vision semblait d'autant plus horrible que le gardien avait parlé de ce personnage comme d'un « monsieur ». Lorsque Halliday sortit de la maison, je tournais le dos à la porte. Il toucha mon épaule. Je faillis sursauter. Il portait un paquet plat, ficelé et enveloppé dans un papier marron. Il me le mit dans les mains.

— Ne l'ouvrez pas maintenant, me dit-il. Ce sont des... documents concernant un certain Louis Playge.

Il avait boutonné jusqu'en haut le léger imperméable qu'il portait par tous les temps, et enfoncé de travers son chapeau sur les yeux. Il souriait. Il me remit une lampe de poche très forte, semblable à celle qu'il avait déjà donnée à Masters. Lorsqu'il reprit sa place auprès de moi dans la voiture, je sentis dans sa poche le renflement d'un objet qui me sembla tout d'abord une autre lampe électrique. Mais je me trompais : il s'agissait d'un revolver.

On parle facilement et à la légère de choses horribles quand on se trouve dans West End. Mais je vous donne ma parole que je me sentis mal à mon aise lorsque nous atteignîmes des rues moins bien éclairées. Les pneus chantaient doucement sur la chaussée humide. J'éprouvai soudain le besoin de parler.

— Vous ne voulez rien me dire, commençai-je, sur Louis Playge, mais j'imagine qu'il ne serait pas difficile de reconstituer son histoire d'après le récit du journal.

Masters émit un grognement et Halliday demanda :

— Alors ?

— L'histoire que tout le monde peut imaginer, poursuivis-je. Louis

Playge était bourreau et, comme tel, on le redoutait. Le couteau était celui qu'il employait pour raccourcir ses... ses clients !... Que pensez-vous de ce début ?

Halliday répondit avec indifférence :

— Vous faites erreur sur les deux points. Je souhaiterais que l'affaire fut aussi simple, aussi conventionnelle. De quoi est faite la terreur ? Quelle est cette chose sur laquelle vous tombez soudain, derrière une porte que vous venez d'ouvrir ; cette chose qui vous retourne l'estomac et vous donne envie de courir droit devant vous, n'importe où pour éviter son contact ? Mais vous ne pouvez pas vous sauver parce que vous êtes aussi inerte qu'un mollusque et que...

— Voyons, dit brusquement Masters qui était resté jusque-là silencieux dans son coin. À vous entendre, on croirait que vous avez vu quelque chose.

— En effet.

— Ah ! c'est bien cela. Et que faisait cette chose, M^r Halliday ?

— Rien de précis. Elle se tenait près de la fenêtre et semblait me surveiller... Mais vous parliez de Louis Playge, Blake. Il n'était pas bourreau. Il n'avait pas assez de courage pour cela, bien qu'il ait parfois, je crois, pour obéir au bourreau, tiré sur les jambes des suppliciés lorsque ceux-ci avaient gigoté trop longtemps au bout de la corde. C'était une sorte de parasite du bourreau ; il tenait les... instruments quand on procédait à un écartèlement. Ensuite, il faisait le nettoyage.

Je commençais à avoir la gorge sèche. Halliday se tourna vers moi.

— Vous vous trompez au sujet du poignard. Ce n'était pas vraiment un poignard. On ne l'a utilisé comme tel qu'une seule fois, la dernière. Louis l'a fabriqué pour les travaux du bourreau. Le compte rendu du journal ne décrit pas la lame : celle-ci est arrondie, de l'épaisseur d'un crayon environ et terminée par une pointe aiguë. En bref, une sorte de poinçon. Devinez-vous à quoi il servait ?

— Non.

Le taxi ralentit et s'arrêta. Halliday se mit à rire. Poussant la glace de séparation, le chauffeur dit :

— Vous êtes à Newgate Street. Et maintenant ?

Après l'avoir payé, il nous fallut quelques instants pour nous

orienter. Autour de nous, les bâtiments avaient l'air étirés et distordus comme dans les rêves. Derrière nous, une lueur nébuleuse indiquait le viaduc de Holborn. On distinguait le bruit lointain et sourd de la circulation nocturne auquel se mêlait le crépitement triste de la pluie. Ouvrant la marche, Halliday nous entraîna dans Giltspur Street. Puis nous nous trouvâmes soudain dans un passage étroit, entre des murs de brique.

Appelez cela, si vous voulez, « claustrophobie », mais personne n'accepte volontiers de se laisser coincer dans un espace étroit quand il ignore la fin du tunnel.

Parfois on croit – et ce fut ce qui nous arriva – entendre parler. Dans ce boyau à ciel ouvert, Halliday nous précédait. Je le suivais de près. Masters marchait derrière moi. Soudain, Halliday s'arrêta net. Nous l'imitâmes, et les murs se renvoyèrent les échos de nos pas.

Halliday alluma sa lampe électrique et nous continuâmes notre route. La lumière ne révélait que des murs ternes et les flaques de la chaussée. Une goutte de pluie tombant d'un toit fit soudain « floc ». Devant nous, j'apercevais maintenant une grille ouvragée, grande ouverte. Nous avançons sans bruit, peut-être pour ne pas troubler le silence absolu qui environnait cette maison désolée. Quelque chose semblait nous pousser à presser notre allure, à pénétrer aussi vite que possible entre ces hauts murs de brique. Nous étions comme attirés malgré nous. La maison – ou tout au moins ce que j'en voyais – était construite en gros blocs de pierre blanchâtre, noircie par le temps. Elle avait un aspect délabré, sans âme. Ses lourdes corniches sculptées avec une grâce malsaine, ses cupidons, ses roses et ses grappes de raisin faisaient penser à une guirlande sur le front d'un idiot. Certaines fenêtres étaient fermées par des volets, d'autres recouvertes de planches.

Au fond, un mur s'élevait autour d'une vaste cour qui n'était qu'une immense mare de boue dans laquelle on avait amoncelé des ordures. Dans un angle de cette cour, le clair de lune révélait une construction isolée, une maisonnette de pierre, rectangulaire, ressemblant à un fumoir abandonné. Ses petites fenêtres étaient munies d'épais grillages. Elle se dressait parmi les ruines de la cour, à peu de distance d'un arbre tordu.

Derrière Halliday, nous suivîmes un sentier de brique, envahi par l'herbe, qui conduisait à la grande porte sculptée de l'entrée principale. La porte elle-même avait plus de six pieds de haut. Son marteau rouillé et disloqué pendait au verrou. La lampe de notre guide fit des zigzags sur la porte et nous révéla les gonflements du

chêne et les initiales gravées par des gens qui avaient voulu laisser une trace de leur passage dans les ruines branlantes de la Maison de la Peste.

— La porte est ouverte, dit Halliday.

Au même instant, quelqu'un, à l'intérieur de la maison, cria.

Nous avons été témoins de bien des horreurs dans cette affaire insensée, mais rien, je pense, ne nous prit autant par surprise. C'était une vraie voix, une voix humaine. On eût dit que la vieille maison tout entière avait hurlé, comme une sorcière en délire, dès que Halliday avait posé sa main sur la porte. Masters, le souffle rauque, voulut passer devant moi. Mais ce fut Halliday qui poussa brusquement la porte.

Dans le grand hall qui sentait le moisi, une lumière filtrait par une porte ouverte sur la gauche. Dans cette lumière, je vis le visage de Halliday, ferme, impassible, tourné vers l'intérieur de la pièce.

— Que diable se passe-t-il ici ? demanda-t-il sans élever la voix.

3

LES QUATRE ACOLYTES

Je ne sais ce que nous nous attendions à voir. Quelque chose de diabolique sans doute, peut-être « l'homme maigre qui tournait le dos »... Mais ce spectacle était pour plus tard.

Nous encadrâmes, Masters et moi, Halliday, comme d'absurdes gardes du corps. Nous vîmes une grande pièce, vestige de splendeurs passées, assez haute de plafond, qui dégageait une odeur de cave. Ses lambris avaient été arrachés. Sur la pierre nue des murs, pendaient, souillés de toiles d'araignée, des lambeaux crasseux et pourris de satin jadis blanc. La cheminée seule subsistait. Tachée, fendue, elle s'élançait vers le plafond en un délicat travail de volutes. Dans le large foyer flambait un petit feu qui dégageait de la fumée. Posées sur le rebord de la cheminée, une demi-douzaine de bougies brûlaient dans des candélabres de cuivre. Leurs flammes, vacillantes dans l'humidité, révélaient, au-dessus de la cheminée, des fragments de tapisserie où l'on distinguait encore des traces de pourpre et d'or.

Il y avait deux personnes dans la pièce, deux femmes. Leur présence donnait à la pièce une sorte de charme fantastique. L'une d'elles, installée près du feu, était à moitié levée de sa chaise. L'autre, une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, se retourna brusquement pour nous regarder. Sa main était posée sur le bord d'une des hautes fenêtres aux volets fermés qui donnaient sur la façade.

Halliday s'écria :

— Marion !...

La jeune fille se mit à parler d'une voix claire et agréable, mais contrainte et à deux doigts de l'hystérie.

— Tiens, c'est... c'est vous, Dean ? Je veux dire, c'est donc vraiment vous ?

Cette question évidente me semblait étrange, si tant est que la jeune fille eût vraiment exprimé ce qu'elle voulait dire. Mais, pour Halliday, cette phrase prit tout son sens.

— Bien sûr que c'est moi, répondit-il, sur un ton qui ressemblait à un aboiement. Qui attendiez-vous ? Je suis toujours... moi. Je ne suis

pas Louis Playge. Pas encore.

Il s'avança dans la pièce et nous le suivîmes. Phénomène curieux, dès l'instant où nous eûmes franchi le seuil, l'oppression, voisine de l'étouffement, que j'avais ressentie dans le hall, s'allégea. Nous regardâmes la jeune fille. Silhouette figée dans la lumière des bougies, Marion Latimer était immobile. Son ombre semblait trembler à ses pieds. Elle avait ce genre de beauté délicate, classique, plutôt froide, qui fait paraître le visage et le corps presque osseux. Ses cheveux encadraient de longues vagues d'or sombre son visage un peu trop allongé. Ses yeux bleu foncé reflétaient la préoccupation et l'inquiétude. Le nez était court, la bouche sensible et décidée. Marion semblait repliée sur elle-même, comme paralysée. Une de ses mains était enfoncée dans la poche du manteau de tweed marron qui enveloppait son corps mince. Tandis qu'elle nous observait, son autre main, fine et élégante, lâcha le rebord de la fenêtre pour remonter le col de son manteau.

— Oui, oui, bien sûr... murmura-t-elle.

Elle esquissa un sourire, leva une main pour repousser ses cheveux de son front et resserra son manteau.

— J'avais cru entendre du bruit dans la cour. J'ai regardé à travers le volet. Votre visage s'est éclairé l'espace d'une seconde. C'est absurde de ma part. Mais comment êtes-vous ?... Comment ?...

Cette femme avait quelque chose de singulier : une émotivité contenue, peut-être, un élan vers l'irréel, une de ces qualités qui intriguent, attirent, et qui font tantôt les vieilles filles, tantôt les demi-mondaines. Un charme émanait de ses yeux, de son corps, de la ligne carrée de sa mâchoire. Elle était troublante, je ne trouve pas d'autre mot.

— Vous n'auriez pas dû venir, dit-elle. C'est dangereux..., ce soir.

Une voix, venant du coin du feu, dit doucement, sans émotion :

— Oui, c'est dangereux.

Nous nous retournâmes... Elle souriait, la petite vieille dame assise près du feu triste et enfumé. Elle était très à la mode. Ses cheveux blancs bien entretenus ne pouvaient avoir été coiffés qu'à Bond Street. Elle portait un ruban de velours noir autour du cou, là où la peau commençait à devenir plus sombre et à se plisser. Mais le petit visage, qui faisait penser à une fleur de cire, n'était pas ridé, sauf autour des yeux, et il était très fardé. Ses yeux avaient une expression aimable

mais dure. Tout en nous souriant, elle tapait lentement du pied sur le plancher. De toute évidence, notre arrivée l'avait perturbée. Ses mains couvertes de bijoux, abandonnées sur le bras de son fauteuil, se tordaient et se retournaient comme si elles s'apprêtaient à faire un geste. La vieille dame cherchait manifestement à recouvrer son calme. Vous avez certainement entendu parler de ces femmes qui ressemblent, dit-on, aux marquises françaises du XVIII^e siècle, peintes par Watteau. Lady Benning avait l'air d'une vieille dame tout à fait moderne, très spirituelle, qui aurait voulu leur ressembler. Mais son nez était trop grand.

Elle poursuivit, toujours aussi calme :

— Pourquoi êtes-vous venu ici, Dean ? Et qui sont ces hommes qui vous accompagnent ?

Sa voix était faible. En dépit de toute sa grâce, elle semblait vouloir nous étudier, nous sonder. Elle me faisait presque frissonner. Ses yeux noirs ne quittaient pas le visage de Halliday et elle gardait son sourire d'automate. Toute sa personne dégageait quelque chose de morbide.

Halliday se redressa.

— Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, dit-il, mais cette maison m'appartient.

Elle l'a mis sur la défensive, pensai-je, ainsi qu'elle doit toujours le faire... Mais la vieille dame se contenta de sourire rêveusement.

— Il me semble, tante Anne, que je n'ai pas besoin de votre permission pour venir ici, poursuivit Halliday. Ces messieurs sont mes amis.

— Présentez-les-nous.

Halliday s'exécuta. Il nous présenta d'abord à lady Benning, puis à Marion Latimer. Vraiment curieuses, ces présentations conventionnelles dans cette pièce sentant le moisi, à la lumière des bougies, parmi les toiles d'araignée. Elles nous étaient hostiles toutes les deux, la jolie fille réservée, debout devant la cheminée, et la pseudo-marquise à l'allure de reptile dont la tête s'inclinait sur son manteau de soie rouge. Nous étions des intrus, pour plus d'une raison sans doute. On devinait chez ces deux femmes une sorte d'exaltation que l'on pourrait presque appeler de l'hypnose, un désir contenu dans l'attente d'une effroyable aventure spirituelle qu'elles avaient déjà subie et qu'elles espéraient subir encore. Je jetai un regard à Masters, mais son visage était plus impassible que jamais. Lady Benning ouvrit

les yeux.

— Mon Dieu, murmura-t-elle en me regardant, vous êtes certainement le frère d'Agatha Blake. Cette chère Agatha ! Et ses canaris.

Sa voix changea.

— Je n'ai pas le plaisir de reconnaître cet autre monsieur, il me semble... Maintenant, vous allez peut-être me dire pourquoi vous êtes ici, mon cher garçon ?

— Pourquoi ? répéta Halliday.

Sa voix se cassa. Il luttait pour contenir sa colère et tendit soudain la main vers Marion Latimer.

— Pourquoi ? Mais regardez-vous, regardez-vous toutes les deux ! Je ne peux pas supporter cette situation ambiguë. Je suis un être normal, sain, et vous me demandez ce que je viens faire ici, pourquoi j'essaie de mettre un terme à cette folie ? Je vais vous dire pourquoi nous sommes venus : nous sommes venus pour visiter cette maudite maison hantée. Nous sommes venus pour démasquer votre maudit fantôme et le mettre en pièces, une fois pour toutes ! Et je vous jure que...

Les échos de sa voix s'éteignirent. Le visage de Marion blêmit. Tout redevint calme.

— Ne les provoquez pas, Dean, dit-elle. Oh ! mon ami, ne les provoquez pas.

La petite vieille dame se contentait de tordre de nouveau ses doigts, la paume de ses mains posée à plat sur le bras du fauteuil. Les yeux fermés, elle hochait la tête.

— Voulez-vous dire que quelque chose vous a poussé à venir ici, mon cher garçon ?

— Je veux dire que je suis venu ici parce que je l'ai voulu. Voilà tout.

— Et vous voulez exorciser ce fantôme, mon cher garçon ?

— Si c'est là le mot juste, répondit-il, eh bien oui ! Voyons, ne me dites pas... ne me dites pas que vous êtes venue ici pour...

— Nous vous aimons, mon cher garçon.

Il y eut un silence. Le feu lança de petites flammes bleues. La pluie se glissait doucement, comme à pas feutrés, dans la maison. On l'entendait au loin crépiter dans des coins mystérieux. Lady Benning reprit avec une douceur inaltérée :

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur ici, mon cher garçon. Ils ne peuvent pas venir dans cette pièce. Mais ailleurs, que ferez-vous ? Ils peuvent s'emparer de vous. Ils se sont emparés de votre frère James. Son suicide n'a pas d'autre explication.

Halliday parla à son tour avec lenteur, d'une voix calme et grave :

— Tante Anne, cherchez-vous à me rendre fou ?

— Nous cherchons à vous sauver, mon cher garçon.

— Merci, dit Halliday. C'est bien aimable à vous.

Sa voix venait d'atteindre la même note de violence que tout à l'heure. Il regarda tour à tour les deux visages de pierre.

— J'aimais beaucoup James, dit lady Benning dont le front se creusa soudain de rides. Il était fort, mais il n'a pu leur résister. Ils viendront vous chercher parce que vous êtes le frère de James et parce que vous êtes vivant. James me l'a dit et il ne peut pas... vous comprenez, c'est pour lui donner le repos. Pas à vous, à James. Et jusqu'à ce que cette menace soit écartée, vous ne pourrez, ni vous, ni James, dormir en paix. Vous êtes venu ce soir. Cela vaut peut-être mieux. Vous êtes en sécurité dans le cercle. Mais, c'est l'anniversaire et... il y a du danger. M^r Darworth se repose en ce moment. À minuit, il se rendra seul à la petite maison de pierre qui est dans la cour, et, avant l'aube, il l'aura purifiée. Le jeune Joseph ne l'accompagnera même pas. Joseph a de grandes facultés, mais elles sont seulement réceptives. Il ignore l'exorcisme. Nous attendrons ici. Nous formerons peut-être un cercle, bien que cela puisse le gêner. C'est, je crois, tout ce que je puis vous dire.

Halliday regarda sa fiancée.

— Vous êtes donc venues, dit-il d'un ton bourru, seules ici avec Darworth ?

Marion sourit faiblement. La présence de Dean la réconfortait, même s'il l'effrayait un peu. Elle s'approcha de lui, lui prit le bras.

— Cher ami, dit-elle et nous eûmes l'impression d'entendre pour la première fois une voix vraiment humaine dans cette maison infernale, votre présence m'apaise. Lorsque je vous entends parler ainsi, sur ce

ton bien à vous, il me semble que tout va changer. Mais si nous n'avons pas peur, il n'y a rien à craindre...

— Mais ce médium ?...

Elle secoua le bras de Dean.

— Je vous ai dit mille fois, Dean, que M^r Darworth n'était pas un médium ! C'est un spécialiste de parapsychologie. Mais il s'intéresse plutôt aux causes qu'aux effets.

Marion se tourna vers Masters et moi. Elle paraissait fatiguée, mais elle faisait un effort pour se montrer gaie, à son aise, pour prendre les choses à la légère.

— Je suppose que vous êtes un peu au courant, si Dean ne l'est pas, nous dit-elle. Expliquez-lui la différence entre un médium et un spécialiste de parapsychologie, comme sont Joseph et M^r Darworth.

Masters se balançait lourdement d'un pied sur l'autre. Il demeurerait impassible. Il ne semblait même pas satisfait. Il tournait sans cesse son chapeau entre ses mains. Mais je le connaissais trop bien pour ne pas déceler, lorsqu'il parla, un timbre curieux dans sa voix lente, patiente et réfléchie.

— Oui, mademoiselle, dit-il. Je crois pouvoir avancer, d'après ce que je sais de M^r Darworth, qu'il ne s'est jamais livré à des... démonstrations. À des démonstrations sur lui-même, voilà ce que je veux dire.

— Vous connaissez M^r Darworth ? demanda vivement Marion.

— Oh ! non, mademoiselle. À vrai dire, je ne le connais pas. Mais je ne veux pas vous interrompre. Vous disiez ?...

Marion regarda de nouveau Masters d'un air intrigué. J'étais mal à l'aise. Il me semblait que Masters portait sur son visage l'inscription « policier » et je me demandais si Marion l'avait démasqué. Ses yeux froids et vifs scrutèrent le visage de cet homme. Mais, si elle eut quelque soupçon, elle ne s'y attarda pas.

— Je vous disais donc, Dean, que nous ne sommes pas seules ici avec M^r Darworth et Joseph. Nous n'en serions guère troublées...

Qu'est-ce que cela signifiait ? Halliday balbutiait maintenant et secouait la tête. Marion cherchait manifestement à lui faire perdre son air impérieux et enjoué à la fois.

— Certes, nous n'en serions guère troublées, répéta-t-elle en redressant les épaules, mais je dois vous annoncer que Ted et le major sont ici également.

— Comment, votre frère ? s'écria Dean. Et le vieux Featherton ?

— Ted y croit. Soyez prudent, mon ami.

— À cause de vous. Oh ! je n'en doute point. À son âge, j'ai traversé la même crise à Cambridge. Le cerveau le mieux équilibré n'en est pas à l'abri. L'amour mystique, l'odeur de l'encens, la gloire de Dieu vous enveloppent. Je crois que c'est encore pire à Oxford.

Il s'interrompit quelques instants.

— Mais où diable sont-ils ? Ils ne sont pas dehors à défier les fantômes ?

— Mais si, ils sont dans la petite maison. Ils allument un feu pour M^r Darworth qui va veiller, répondit Marion en s'efforçant de garder un ton naturel. C'est Ted qui a allumé ce feu. Pourquoi ne s'en serait-il pas chargé ? Mais voyons, mon cher, qu'avez-vous donc ?

Dean s'était mis à arpenter la pièce de long en large. L'air qu'il déplaçait couchait la flamme des bougies. Il interrompit sa marche et dit en s'adressant à Masters et moi :

— Cela me fait penser que vous désirez certainement visiter la maison, messieurs, ainsi que cette petite construction ignoble dans la cour...

— Vous n'oserez pas aller là-bas ! s'écria Marion.

Dean fronça les sourcils.

— Mais si, Marion. J'y ai bien été la nuit dernière.

— Il fait l'idiot, dit lady Benning sur un ton aimable et en gardant ses yeux fermés. Mais nous le protégerons malgré lui. Laisse-le aller. M^r Darworth, le cher M^r Darworth, le protégera.

— Venez, Blake, dit Halliday en saluant d'un bref signe de tête les deux femmes.

La jeune fille fit un geste pour arrêter Dean. J'entendais un bruit bizarre, affreux, une sorte de tic-tac. C'étaient les bagues de lady Benning qui heurtaient le bras de son fauteuil. On eût dit des rats courant dans un mur. Le petit visage délicat de la vieille dame s'était

tourné vers Halliday avec une expression rêveuse. À ce moment-là, je compris à quel point lady Benning détestait son neveu.

— Ne dérangez pas M^r Darworth, dit-elle. Il est presque l'heure.

Halliday sortit sa lampe de poche et nous le suivîmes dans le hall. Il y avait là une grande porte grinçante que Halliday poussa en enfouissant son doigt dans le trou vide de la serrure.

Nous étions environnés d'une obscurité lourde et humide. Nos trois lampes de poche étaient allumées maintenant. Halliday dirigea sa lampe sur mon visage, puis sur celui de Masters.

— Vous, le sorcier, dit-il en s'efforçant de prendre le ton de la plaisanterie, que pensez-vous maintenant de ce qu'a pu être ma vie pendant les six derniers mois ?

Les yeux éblouis par la lumière, Masters remit son chapeau. Il répondit en choisissant ses mots avec soin.

— Eh bien, M^r Halliday, si vous vouliez nous emmener ailleurs qu'ici, dans un endroit où nous ne serions pas entendus, je pourrais peut-être vous répondre, en partie tout au moins. Je vous suis très reconnaissant de m'avoir amené dans cette maison ce soir.

Au moment où la lumière s'écartait de son visage, je le vis sourire. D'après ce que nous avions sous les yeux, le hall était encore plus désolé que la pièce où se tenaient les deux femmes. Ses dalles de pierre avaient jadis été couvertes d'un parquet, mais le parquet, comme les boiseries, avait été arraché depuis longtemps. Il ne restait plus qu'un grand quadrilatère nu et froid, avec un large escalier dans le fond et trois hautes portes de chaque côté. Un rat traversa rapidement la lumière. Nous entendîmes le frottement de ses pattes au moment où il disparut près de l'escalier. Masters ouvrait la marche et inspectait les lieux avec sa lampe. Nous le suivions, Halliday et moi, sur la pointe des pieds. Halliday chuchota à mon oreille :

— N'éprouvez-vous pas de nouveau la même sensation ?

J'acquiesçai d'un mouvement de tête. J'avais compris ce qu'il voulait dire. Nous étions en effet de nouveau entourés, serrés comme dans un étau. Avez-vous quelquefois nagé entre deux eaux ? Si vous y êtes un jour resté trop longtemps et si vous avez été soudain saisi par la peur de ne plus pouvoir remonter à la surface, vous comprendrez notre situation.

— Attendez, dit Halliday, ne nous séparons pas.

Masters, quelques mètres devant nous, rôdait autour de l'escalier. Nous fûmes pris d'une sorte de saisissement en le voyant s'arrêter net contre le lambris et regarder fixement à terre. Sa silhouette, son élégant chapeau et ses puissantes épaules, se découpaient sur l'écran de lumière qu'il projetait devant lui. Il se pencha, mit un genou à terre. Nous l'entendîmes marmonner quelque chose.

On voyait des taches brunâtres sur les dalles, près de l'escalier. Tout autour de ces taches, la poussière avait disparu. Masters leva la main, toucha le panneau. C'était la petite porte d'un débarras placé sous les marches. Lorsque Masters poussa cette porte, il y eut un grand remue-ménage et une débandade parmi les rats réfugiés. Quelques-uns se précipitèrent au-dehors. L'un d'eux enjamba le pied de Masters qui n'en conserva pas moins sa position agenouillée. La lumière se reflétait sur le bord brillant de sa chaussure pendant qu'il inspectait en silence avec sa lampe cet espace malpropre.

Mes poumons commençaient à suffoquer dans cette atmosphère humide et moisie. Soudain, Masters dit sur un ton bourru :

— Ce n'est rien, messieurs, ce n'est rien, bien que ce ne soit pas beau. Il ne s'agit que d'un chat.

— Un chat ?

— Oui, messieurs, un chat dont on a tranché la gorge.

Halliday eut un mouvement de recul. Je me penchai sur l'épaule de Masters et dirigeai ma lampe vers l'intérieur. Quelqu'un avait dû jeter le chat dans ce recoin pour s'en débarrasser. Etendu sur le dos, il ne devait pas être mort depuis très longtemps. Je pus constater que son cou avait bien été tranché. C'était un chat noir. Raidi par l'agonie, le corps de la bête, souillé de poussière, se recroquevillait. Les yeux entrouverts faisaient penser à des boutons de bottines. Des insectes grouillaient déjà autour de lui.

— Je commence à croire, M^r Blake, dit Masters en se frottant le menton, qu'il y a peut-être, après tout, une sorte de diable dans cette maison.

Avec un geste de dégoût, il ferma la porte et se releva.

— Mais, qui a bien pu ?... dit Halliday en jetant un regard derrière lui.

— Oui, voilà : qui a bien pu ? Et pourquoi ? Est-ce là un acte de cruauté délibérée, ou bien l'égorgement de ce chat a-t-il une raison ?

Votre avis, monsieur Blake ?

— Je pensais, répondis-je, à l'énigmatique M^r Darworth. Vous vouliez nous parler de lui. En fait, où est-il ?

— Ne bougez plus ! interrompit Masters sur un ton tranquille, en levant la main.

Nous entendîmes des voix et un bruit de pas dans la maison. Il s'agissait de voix bien humaines. Mais l'acoustique étrange de ce labyrinthe de pierre semblait les faire jaillir du mur, et leurs derniers échos venaient expirer tout près de notre oreille. Il y eut d'abord un murmure bourru dont nous ne pûmes saisir que des bribes :

— ... guère confiance en ce bafouillage... pas l'intention de passer pour un idiot... quelque chose...

— Très bien, très bien ! répondit une autre voix, plus basse, mais plus légère et plus vive. Mais pourquoi avez-vous adopté ce point de vue ? Regardez-moi, ai-je l'air d'un de ces délicats esthètes qui se laissent dominer et tromper par leurs nerfs ? C'est le ridicule que vous craignez. Ayez confiance en vous ! Nous avons accepté la psychologie moderne...

Les pas venaient d'un passage voûté, assez bas, qui se trouvait tout au fond du hall. Je vis une bougie abritée par une main. Sa lueur me permit de distinguer des murs peints à la chaux, un sol en brique. Puis l'homme qui portait la bougie entra dans le hall, nous découvrit, esquissa un mouvement de recul et se heurta à la personne qui le suivait. Malgré la distance, nous perçûmes nettement le choc et le raidissement de la silhouette. Je vis une bouche qui s'ouvrait soudain et des dents qui brillaient. Une voix murmura :

— Oh ! mon Dieu...

Halliday dit sur un ton neutre où perçait une légère pointe d'humeur :

— Reprenez vos esprits, Ted. Ce n'est que nous.

Redressant sa bougie, celui que Halliday venait d'appeler Ted nous regarda attentivement. Il était très jeune. Au-dessus de la flamme de la bougie, on voyait tout d'abord une cravate d'ancien élève d'Eton, soigneusement nouée, puis un menton mal dessiné, un duvet de moustache blonde, les contours estompés d'un visage carré. Le manteau et le chapeau étaient trempés. Ted répondit d'une voix maussade :

— Vous devriez faire un peu plus attention à ne pas effrayer les gens, Dean ! Je vous le répète, que diable ! Vous ne devez pas vous glisser comme cela dans cette maison et... et...

Nous entendions le sifflement de sa respiration.

— Qui donc vous accompagne ? demanda d'une voix enrouée l'inconnu qui se tenait tout à l'heure derrière Ted et qui venait de faire plusieurs pas en avant.

Nous dirigeâmes machinalement nos lampes sur le nouveau venu. Ébloui, il poussa un juron. Aussitôt nous baissâmes nos lampes. Mais, derrière ces deux personnages, nous venions de découvrir encore un petit bonhomme aux cheveux roux.

— Bonsoir, major Featherton, dit Halliday. Vous n'avez pas besoin de vous alarmer, même si je fais sursauter les gens comme des lapins.

D'une voix toujours plus haute, Halliday poursuivit :

— Est-ce mon visage ? Jamais personne ne l'avait trouvé si effrayant, que je sache, avant que Darworth...

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? Qui prétend que je suis effrayé ? demanda l'autre. Je n'aime guère votre maudite insolence. Qui a prétendu que j'étais effrayé, monsieur ? En outre, je vous le répéterai, comme à n'importe qui : j'ai la prétention d'être un homme loyal dont les intentions ne doivent pas être tournées en ridicule et sur lesquelles il ne faut pas se méprendre parce que je protège... parce que, bref, je suis là.

Il toussa. Dans l'obscurité, sa voix avait résonné comme si elle délivrait un message. Puis, la silhouette bedonnante recula légèrement. Le bref regard que j'avais jeté sur ce vieux beau, sur ses joues veinées comme une carte de géographie, sur ses yeux morts, m'avait cependant permis d'imaginer ce que le major Featherton avait dû être, vers 1880, lorsqu'il entrait dans un salon, la taille serrée dans un habit comme dans un corset.

— Je vais attraper des rhumatismes dans cette affaire, protesta-t-il sur un ton faible, presque plaintif. Mais lady Benning m'a demandé mon assistance. Que pouvait faire un homme d'honneur ?

— Pas du tout, répondit Halliday, sans grand à-propos et en respirant profondément. Nous avons vu nous aussi lady Benning. Mes amis et moi, nous voulons attendre et observer avec vous la manifestation du fantôme. Nous allons, à présent, jeter un coup d'œil

sur cette petite maison, dans la cour.

— Impossible, dit Ted Latimer.

Le jeune homme semblait fanatisé. Un sourire ondulait sur ses lèvres comme s'il avait perdu le contrôle de ses muscles faciaux.

— Impossible, vous dis-je ! répéta-t-il. Nous venons d'y introduire M^r Darworth. Il a lui-même demandé à y aller. Il a commencé sa veille. D'ailleurs, vous n'oseriez pas, même si vous le pouviez. C'est trop dangereux actuellement. *Ils* vont sortir, et ce serait...

Son visage mince, anguleux, ardent, qui rappelait tellement celui de sa sœur, se pencha sur sa montre-bracelet...

— Oui, il est minuit 5.

— Zut ! dit Masters.

Cette exclamation inattendue semblait lui avoir échappé. Il fit un pas. Les lattes pourries craquèrent dans le fond du hall, à l'endroit où le plancher n'avait pas encore été arraché. Je me souviens de m'être dit à ce moment-là, avec cette étrange concentration de la pensée qui s'attache alors aux détails insignifiants, que le parquet avait dû être très beau. Je me souviens de la main sale de Ted Latimer, avec ses articulations enduites de graisse, qui sortait largement de sa manche. Je me souviens, dans la lumière vague de la bougie, de la silhouette terne du jeune garçon à la perruque rousse, qui se tenait debout à l'arrière-plan, touchait ses cheveux, se frottait le visage et se livrait à une pantomime inexplicable assez pénible.

Ce fut vers lui que Ted Latimer se tourna. La flamme de la bougie vacilla en grésillant. Ted s'immobilisa brusquement :

— Nous ferions mieux d'aller dans la pièce du devant, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Nous y serons en sécurité et *ils* ne pourront pas y venir. Qu'en pensez-vous ?

— Oui, sans doute, répondit une voix neutre. En tout cas, c'est ce que l'on m'a donné à entendre. Vous savez, moi, je ne *les* vois jamais.

C'était donc là le fameux Joseph ! Malgré la choquante incongruité de son nom, son visage pâle, couvert de taches de rousseur, ne présentait aucun intérêt. La flamme oscilla de nouveau et Joseph se trouva replongé dans l'ombre.

— Vous croyez ? demanda Ted.

— C'est monstrueux ! dit soudain le major Featherton, sans raison apparente.

Halliday partit en avant, suivi de Masters.

— Venez, Blake, me dit-il. Nous allons jeter un coup d'œil un peu partout.

— *Ils* sont là maintenant, je vous le répète ! cria Ted. *Ils* ne seront pas contents. *Ils* se rassemblent et *ils* sont dangereux !

Le major Featherton déclara qu'en qualité de gentleman et de chasseur, il estimait de son devoir de nous accompagner pour nous guider en toute sécurité. Halliday s'arrêta net, lui fit une sorte de salut ironique et se mit à rire. Mais Ted, le visage sombre, lui toucha le bras et le major se laissa entraîner vers la partie du hall donnant sur la façade. Tout le monde s'agitait à présent. Le major se dandinait avec dignité. Ted se pressait. Joseph suivait avec une lenteur obéissante et imperturbable. La lumière de nos lampes accompagnait cette petite procession, et nous nous sentions enveloppés par une obscurité aussi épaisse que de l'eau. Je me tournai vers un étroit couloir blanchi à la chaux au bout duquel on entendait la pluie tomber goutte à goutte...

— *Attention !* s'écria Masters, en plongeant pour pousser Halliday de côté.

Quelque chose s'écrasa dans l'obscurité avec fracas. Une de nos lampes électriques fit un bond et s'éteignit. Et, tandis que les vibrations résonnaient encore dans mes oreilles, je vis Ted Latimer arrêté, les yeux exorbités, levant haut sa bougie.

TERREUR D'UN GRAND PRÊTRE

Éclairé en plein par ma torche électrique, Halliday était assis sur le sol, les mains posées derrière lui. Il semblait hébété. Un autre rayon de lumière, venant de la lampe de Masters, après s'être arrêté un instant sur lui, prit le couloir en enfilade comme un projecteur. Le faisceau lumineux glissa tour à tour sur l'escalier, sur la rampe, sur le palier du premier étage. Ils étaient vides.

Alors, Masters se retourna vers les trois hommes.

— Personne n'est blessé, dit-il d'une voix sourde. Vous feriez mieux de vous dépêcher d'aller tous dans la pièce du devant. Si lady Benning et miss Marion sont inquiètes, dites-leur que nous les rejoignons dans cinq minutes.

Sans discuter, Ted, le major et Joseph entrèrent dans la pièce. La porte se referma sur eux en grinçant.

Masters se mit à ricaner.

— Pas mal joué, mon petit tour. Les voilà bien calmés. Ah ! monsieur, poursuivit l'inspecteur avec une sorte d'indulgence bonasse, c'est un des trucs les plus vieux, les plus usés, les plus enfantins qui soient. Quand on parle du loup... Vous pouvez être tranquille maintenant, M^r Halliday, je le tiens ! J'ai toujours pensé que ce Darworth était un charlatan. Maintenant il ne m'échappera pas !

— Voyons, dit Halliday en enlevant son chapeau, qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

Il faisait effort pour se maîtriser, mais un muscle de son épaule tremblait et ses yeux erraient sur les dalles.

— J'étais là. Tout à coup quelque chose a heurté ma lampe ; elle m'a échappé. Je ne la tenais pas serrée. Je crois, ajouta-t-il en tentant de se lever, je crois que mon poignet est foulé. Quelque chose a frappé le sol, quelque chose est tombé d'en haut. Et puis boum !... C'est peut-être drôle, mais je veux être damné si j'y comprends quelque chose. Je boirais bien un verre !

Masters, avec le même ricanement, tourna sa lampe vers le sol. À

quelques pas devant Halliday, gisaient les débris d'un vase si lourd que ses éclats s'étaient peu dispersés et qu'un tiers était même resté intact. C'était une sorte de jardinière en pierre grisâtre, noircie par les années, de quelque trois pieds de long et dix pouces de haut, qui avait dû contenir autrefois des fleurs. Masters cessa de ricaner et regarda l'objet avec attention.

— Ce récipient, dit-il, aurait pu écraser votre tête comme une orange... Vous ne savez pas la chance que vous avez eue, monsieur ! Ce projectile ne vous était pas destiné, bien entendu. Mais un pas ou deux de plus sur la gauche... Bien sûr, ils n'avaient pas l'intention de vous tuer.

— *Ils ?* répéta Halliday en cherchant à se relever. Vous ne voulez pas dire...

— Je veux dire Darworth et le jeune Joseph. Ils voulaient seulement démontrer que les puissances infernales échappent à tout contrôle et qu'elles nous combattent. Elles vous ont lancé cette jardinière parce que vous insistiez pour entrer dans cette maison. Ce projectile était bien destiné à quelqu'un, en tout cas... Regardez en l'air. Plus haut. Oui, il a été lancé du haut de l'escalier, du palier.

Les muscles de Halliday n'étaient pas aussi fermes qu'il l'avait cru. Il resta stupidement à genoux jusqu'à ce que la colère l'aidât à se remettre sur ses pieds.

— Darworth ? voulez-vous dire que... que ce salopard se tenait là-haut, sur le palier, et qu'il a laissé tomber ?... dit-il en montrant le palier.

— Du calme, M^r Halliday, n'élevez pas la voix, s'il vous plaît. Je suis certain que M^r Darworth est là où les autres l'ont laissé. Pas de doute. Il n'y a personne sur le palier. C'était ce gosse, ce Joseph...

— Masters, je pourrais jurer que ce n'était pas lui, dis-je. Ma lampe était, par hasard, dirigée sur lui à ce moment-là. En outre, il n'aurait pu...

L'inspecteur hocha la tête. Il semblait posséder une patience infinie.

— Vous croyez ? Cela fait partie de la mise en scène. Je ne suis pas précisément ce que vous appelleriez un homme instruit, messieurs, poursuivit-il avec un air entendu en ouvrant largement les bras, mais ce tour-là est vieux comme le monde. Giles Sharp, à Woodstock Palace, 1649. Anne Robinson, Vauxhall, 1772... J'ai tout cela dans

mes fiches. Un monsieur du British Museum m'a beaucoup aidé. Je vais vous expliquer comment ça fonctionne dans une minute. Excusez-moi.

De sa poche de pantalon, avec la sollicitude d'un maître d'hôtel, il tira un flacon bon marché en nickel, soigneusement astiqué.

— Goûtez cela, M^r Halliday. Je ne suis pas buveur, mais je prends toujours mon flacon quand je m'attaque à des affaires de ce genre. Précaution utile..., aux autres, naturellement. Ma femme avait une amie qui allait voir un médium à Kensington...

Halliday, appuyé contre l'escalier, souriait. Il était encore pâle, mais semblait délivré d'un grand poids.

— Continuez, salopard, dit-il brusquement en levant les yeux vers le palier. Oui, continuez ! Envoyez-en une autre.

Il tendit le poing et poursuivit :

— Maintenant que je sais que toute l'affaire est un coup monté, je me moque de ce que vous faites ! J'avais surtout peur qu'il ne s'agisse pas d'un coup monté. Merci, Masters. Je ne suis pas en aussi mauvais point que l'amie de votre femme, mais il s'en est fallu de peu... Qu'allons-nous faire maintenant ?

Masters nous pria de le suivre. Nous passâmes sur les lattes qui craquaient et pénétrâmes dans le couloir obscur qui sentait le moisî. La lampe de Halliday étant brisée, je lui offris la mienne. Mais il la refusa.

— Regardez bien s'il n'y a pas d'autres pièges, chuchota l'inspecteur. Ils ont peut-être truqué toute la maison... Darworth et Cie ont dû organiser une petite mise en scène. Je veux savoir pourquoi, mais je ne veux pas me heurter ici même à Darworth, dit-il en secouant la tête. Si je pouvais m'assurer qu'il ne quitte pas son poste et garder en même temps un œil sur ce gamin. Mais... hum !

La lampe de Masters fouillait tous les recoins du couloir. Celui-ci, renforcé par de lourdes solives, était étroit et très long. De chaque côté, une demi-douzaine de portes alternaient avec des fenêtres à barreaux donnant sans doute sur des pièces intérieures. Je cherchai à deviner leur raison d'être, à l'époque où cette maison avait été construite, vers le milieu du XVII^e siècle. Soudain, je compris. Ces pièces avaient dû servir à entreposer des marchandises. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Jetant un coup d'œil à travers une de ces fenêtres, je vis une pièce vide et sinistre, un ancien bureau peut-être, dont le plancher était jonché de bûches éparpillées. Il me vint à l'esprit, je ne sais pourquoi, de vagues images de porcelaines mouchetées, de mousselines de La Mecque, de cannes à sucre, de tabac... Ce phénomène était d'autant plus curieux que je ne me souvenais pas avoir rien lu à ce sujet. Les images avaient envahi brusquement mon esprit dans cette atmosphère viciée, presque suffocante. Elles ne s'accompagnaient d'aucune forme précise, d'aucun visage, à l'exception peut-être d'une silhouette indistincte qu'il me semblait voir marcher, évoluer de long en large, sur le pavé de brique, parmi tous ces objets de luxe... Je m'en voulais de laisser ainsi mon imagination m'emporter. Mais l'atmosphère méphitique de cette maison commençait à agir sur mon cerveau et je ne pouvais m'empêcher de me demander, en regardant ces murs humides, pourquoi on l'appelait la Maison de la Peste.

— Hello ! dit Masters.

Je le rejoignis presque en même temps que Halliday. Masters avait atteint une porte située à l'extrémité du couloir et il avait déjà jeté un regard au-dehors. Il tombait à présent de la bruine. Sur notre droite, un couloir moins long conduisait aux cuisines noires comme un vieux fourneau. Une autre porte s'ouvrait sur la cour. Tournant sa lampe vers le plafond, Masters nous montra quelque chose.

C'était une cloche, une cloche rouillée fixée dans un cadre de fer et de la taille d'un chapeau haut de forme. Elle pendait juste au-dessus de la porte qui donnait sur la cour. Comme cette cloche devait être jadis le seul moyen d'avertir les habitants de la maison, elle ne me sembla guère différente de toutes les autres cloches, jusqu'au moment où Masters, ayant levé encore un peu sa lampe, nous montra un fil métallique tout neuf, qui brillait faiblement.

— Encore un piège ? demanda Halliday après un instant de silence. Oui, c'est bien du fil de fer. Il passe par ici... il traverse les planches de la fenêtre, sort dans la cour.

— N'y touchez pas ! dit Masters en voyant Halliday tendre le bras.

Masters scruta l'obscurité de la cour. Le vent frais nous apportait une odeur de boue, parmi d'autres odeurs encore moins agréables.

— Je ne veux pas attirer l'attention de notre ami Darworth, mais je vais quand même risquer un coup d'œil..., dit Masters. Oui, le fil sort, descend le long du mur, traverse la cour en direction de la petite maison...

La pluie, presque terminée, glissait dans les gouttières, tombait goutte à goutte derrière nous, mais son crépitement étrange demeurerait beaucoup plus fort au milieu de la cour. Je voyais mal, car le ciel était très couvert et de hautes constructions surplombaient encore les murs qui entouraient ce vaste terrain vague. La petite maison de pierre était à environ trente-cinq mètres devant nous. Une lueur tremblante brillait sournoisement derrière les ouvertures grillagées, trop petites pour être appelées des fenêtres, qui avaient été percées sous la ligne du toit. Quelle solitude ! Un arbre rabougri se dressait tout près des murs sombres.

La lumière vacilla soudain, s'inclina comme pour nous inviter. Le murmure et le faible clapotis de la pluie donnaient l'impression que la cour était envahie par des rats.

Halliday rentra la tête dans les épaules comme s'il avait froid.

— Excusez mon ignorance, dit-il. Tout cela est peut-être très amusant, mais n'a pas beaucoup de sens. Des chats avec la gorge tranchée ! Des cloches munies d'un fil métallique ! Un pot de fleurs de trente livres lancé sur nous par un personnage invisible ! Je suis comme le type du « bureau des périphrases » de Dickens : je veux savoir ! En outre, il y avait quelque chose dans ce couloir, je l'aurais juré...

— Le fil de la cloche ne veut probablement rien dire, fis-je remarquer. C'est trop visible. Darworth l'a sans doute installé après avoir convenu avec les autres qu'il leur servirait de signal d'alarme au cas où...

— Ah ! précisément : dans quel cas ? grogna Masters en regardant fixement sur sa droite, comme s'il avait entendu un bruit. Voilà ce que je voudrais savoir ! Je regrette de ne pas avoir pris mes précautions à l'avance. Ils ont besoin d'être surveillés tous les deux et – excusez-moi, messieurs, mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre assez au courant de leurs ruses... Entre nous, je donnerais volontiers un mois de mon salaire pour coffrer Darworth, ajouta-t-il sur un ton assez désagréable.

— Vous êtes violemment « antidarworthien », n'est-ce pas ? demanda Halliday en regardant Masters avec curiosité. Pourquoi ? Vous ne pouvez rien contre lui. Vous m'avez expliqué vous-même qu'il n'a rien d'un de ces diseurs de bonne aventure qui racolent à une guinée la séance. Si quelqu'un veut se documenter sur les recherches parapsychologiques ou offrir une séance à ses amis dans sa propre maison, Darworth est à sa disposition. De là à s'exposer à...

— Oui, répondit Masters. M^r Darworth est d'une habileté diabolique ! Vous avez entendu ce que miss Latimer a dit : Darworth ne se laissera pas prendre. Il se contente de se livrer à des recherches parapsychologiques. Il est assez prudent pour n'être que le protecteur d'un médium docile. En cas d'accident... eh bien, il a été trompé par un charlatan, et sa bonne foi ne peut pas être mise en doute. Il peut recommencer indéfiniment. Maintenant, entre nous, M^r Halliday : lady Benning a-t-elle de la fortune ?

— Oui.

— Et miss Latimer ?

— Je le crois. Si c'est ce qu'il désire... commença Halliday.

Mais il se reprit aussitôt et poursuivit en changeant d'idée :

— Si c'est ce qu'il désire, je lui adresserai un chèque de cinq mille livres dès qu'il consentira à disparaître.

— Il ne marcherait pas. Ce n'est pas son genre. Mais, ce soir, c'est le ciel qui nous l'envoie. Il ne sait pas que je suis ici, et s'il tente quelque chose !... dit Masters avec une grimace expressive. En outre, le gamin ne me connaît pas. Je n'avais encore jamais vu l'ami Joseph. Excusez-moi, messieurs. Je serai de retour dans une minute, mais je veux... faire une reconnaissance. Restez ici et ne bougez pas jusqu'à ce que je revienne.

Avant que nous ayons pu dire un mot, il avait descendu les deux ou trois marches conduisant à la cour et disparu.

À droite, au fond de la cour, une lampe électrique venait de s'allumer. Sous la pluie fine, nous observions en silence cette lumière, si vivante en comparaison de la vilaine lueur rougeâtre qui dansait derrière les étroites fenêtres de la maison de pierre. La lampe électrique était dirigée vers le sol. Elle avançait en droite ligne. Puis elle s'éteignit rapidement trois fois de suite, s'alluma de nouveau pendant quelques secondes après un assez long arrêt, et s'éteignit définitivement.

Halliday voulut parler. Je le poussai du coude. Après un bref intervalle, peuplé de mystérieux bruissements et de clapotements, une autre lampe électrique s'alluma et s'éteignit. De l'endroit où, à mon avis, Masters devait se trouver, une lampe s'alluma et s'éteignit à son tour. Puis nous entendîmes un glissement dans l'obscurité, et la silhouette de Masters reparut devant nous sur les marches. Il respirait avec force.

— Est-ce un signal ? demandai-je.

— C'est un des nôtres, répondit Masters d'une voix terne. Je lui ai répondu. Pas d'erreur possible...

— Bonsoir, monsieur, murmura quelqu'un du bas des marches. J'avais cru reconnaître votre voix.

Masters fit entrer le nouveau venu dans le couloir. C'était, tel que la lumière me le révéla, un jeune homme mince et nerveux, au visage intelligent d'étudiant sérieux. Son chapeau déformé par la pluie retombait de façon grotesque sur ses oreilles. Il s'essuyait le nez et les joues avec un mouchoir trempé.

— C'est donc, vous, Bert ? grommela Masters. Messieurs, je vous présente le sergent détective MacDonnell.

Il adopta un ton plus indulgent :

— MacDonnell fait le genre de travail auquel je me livrais jadis. Mais Bert a des diplômes. Il est ambitieux. Vous avez dû voir son nom dans les journaux. C'est lui qui recherche le poignard disparu.

Puis, s'adressant au jeune homme :

— Eh bien ! Bert, qu'y a-t-il ? Vous pouvez parler.

— Une minute, monsieur, répondit respectueusement MacDonnell en continuant à s'éponger le visage et en dévisageant l'inspecteur. Cette pluie est détestable, et je suis dehors depuis deux heures. Je suppose que je n'ai pas besoin de vous annoncer que votre bête noire, Darworth, est ici ?

— Voyons, mon garçon, dit sèchement Masters, si vous voulez monter en grade, faites confiance à vos supérieurs.

Après cette remarque étrange, Masters respira longuement et poursuivit :

— Stepley m'a dit que vous aviez été chargé de surveiller Darworth il y a déjà plusieurs mois et, quand j'ai appris que vous vous occupiez de cette affaire de poignard...

— Naturellement, monsieur, vous avez fait des déductions.

Masters le regarda avec attention.

— Naturellement. J'ai du travail pour vous, mon garçon. Mais d'abord, je veux des faits, et rapidement ! Vous avez examiné la petite

maison de pierre ? Comment se présente-t-elle ?

— C'est une construction assez spacieuse, de forme rectangulaire. Des murs de pierre et un sol en brique. Le toit tient lieu de plafond. Il y a quatre petites fenêtres grillagées très hautes, de chaque côté. La porte est sous la fenêtre que vous voyez d'ici...

— Une autre sortie que la porte ?

— Non, monsieur.

— Je veux dire, une issue... secrète ?

— Aucune, monsieur. Du moins, je ne le crois pas... En outre, Darworth ne peut pas davantage sortir par la porte : ils l'ont enfermé de l'extérieur. C'est lui qui le leur a demandé.

— Ça ne prouve rien. C'est une ruse. Je voudrais bien jeter un coup d'œil à l'intérieur. Et la cheminée ?

— J'ai tout examiné, répondit MacDonnell en réprimant un frisson. Il y a une grille en fer dans la cheminée au-dessus du foyer. Les grillages des fenêtres sont solidement scellés dans la pierre, et on ne pourrait même pas glisser un crayon dans les interstices. J'ai entendu Darworth faire retomber la barre de la porte à l'intérieur... Excusez-moi, monsieur, mais, d'après vos questions, je suppose que votre idée est la même que la mienne ?

— Que Darworth va chercher à sortir ?

— Non, monsieur, répondit tranquillement MacDonnell. Que quelqu'un va chercher à entrer.

Nous nous tournâmes instinctivement vers la vilaine petite maison où la lumière se déplaçait, se tortillait, clignotait. Le grillage d'une des étroites fenêtres se découpa nettement lorsque la lumière s'arrêta derrière lui. Pendant un court instant, une tête sembla nous épier à travers le grillage.

Ma peau se couvrit de sueur. Je me sentais étreint par une sorte de terreur inexplicable, car Darworth pouvait très bien être un homme de haute taille, monté sur une chaise pour regarder par la fenêtre. Mais cette tête oscillait lentement et semblait être gênée au cou...

Je me demande si les autres remarquèrent ce détail. La lueur s'était maintenant évanouie et Masters parlait sur un ton énergique. Je

n'entendis pas tout, mais je compris qu'il donnait une leçon à MacDonnell et lui démontrait qu'il s'était laissé prendre comme un nigaud.

— Excusez-moi, monsieur, dit MacDonnell sur un ton encore respectueux, mais néanmoins très ferme. Voulez-vous entendre mon récit ? Voulez-vous savoir pourquoi je suis ici ?

— Venez, dit sèchement Masters. Ne restons pas là.

Je vous crois lorsque vous me dites que Darworth s'est fait enfermer. Je vais d'ailleurs aller m'en assurer moi-même. Mais, mon garçon, comprenez-moi bien !...

Il nous entraîna dans le couloir, poussa une porte au hasard et nous fit entrer dans une ancienne cuisine. MacDonnell ôta son chapeau informe et alluma une cigarette. Dans la lueur de l'allumette, ses yeux perçants, de couleur verdâtre, nous regardèrent, Halliday et moi.

— Rien à craindre, dit Masters sans mentionner nos noms.

— Le fait s'est produit, commença MacDonnell d'une voix saccadée, il y a juste une semaine ce soir. Mon premier résultat tangible. J'ai été chargé de pister Darworth en juillet dernier, mais je n'étais arrivé à rien jusque-là. Darworth est peut-être un imposteur, mais...

— Nous savons tout cela.

— Bien, monsieur ! répondit MacDonnell. Mais ce travail me passionnait. Surtout la personnalité de Darworth. Vous savez ce que c'est, monsieur l'inspecteur ? J'ai passé pas mal de temps à grouper des renseignements sur Darworth, à visiter la maison, à demander même des tuyaux à des gens... à des gens de ma connaissance. Mais ils n'ont pu m'aider. Darworth ne parle de ses recherches parapsychologiques qu'à un cercle très restreint, de gens fabuleusement riches, soit dit en passant. En outre, plusieurs de mes amis qui le prennent pour un dangereux charlatan, ne savaient même pas qu'il s'intéressait au spiritisme. Enfin, vous voyez ma position...

— J'avais presque oublié cette affaire, lorsque je tombai, par hasard, sur un ancien camarade de classe, un excellent ami. Je ne l'avais pas vu depuis une éternité. Nous avons déjeuné ensemble et il a immédiatement commencé à me parler de spiritisme. Il se nomme Latimer : Ted Latimer. À l'école, Ted avait déjà un penchant pour ces questions, bien qu'il n'eût rien d'un rêveur. Le meilleur avant-centre que j'aie jamais vu ! Mais, à quinze ans, il est tombé sur l'un des

bouquins les plus dangereux de Conan Doyle et il a essayé plusieurs fois de se mettre en transe. Le spiritisme en chambre me passionne, comme vous, c'est peut-être pour cela que... Mais excusez-moi... Quand je l'ai rencontré, la semaine dernière, il s'est littéralement jeté sur moi pour me raconter qu'un étonnant médium avait été découvert par un de ses amis. L'ami, c'était Darworth. Bien entendu, je n'ai pas dit à Ted que j'étais dans la police. Plus tard, je me suis senti un peu honteux de lui jouer ce mauvais tour. Mais je voulais à tout prix voir Darworth à l'œuvre. J'ai donc demandé à Ted si je pourrais rencontrer ce personnage extraordinaire. Il m'a répondu que Darworth n'avait pas l'habitude de donner des rendez-vous, qu'il n'aimait pas qu'on se mêle de ses affaires, etc. Mais Darworth devait assister à un dîner donné le lendemain soir par un ami de la tante de Ted, un nommé Featherton. Ted me fit inviter. C'est ainsi qu'il y a aujourd'hui une semaine, je me suis rendu...

L'attitude de MacDonnell trahissait maintenant une étrange hésitation. Masters lui dit :

— Voyons, continuez. Vous voulez sans doute dire que vous avez été à une véritable séance.

— Oh ! non, rien de semblable. Le médium n'était pas là. À mon avis, cet idiot de Joseph n'est que le... comment dire ?... n'est que le paravent de Darworth. Ce petit démon me tape sur les nerfs, mais je ne crois pas qu'il sache ce qui se trame. Ses trances sont sans doute provoquées par des drogues administrées par Darworth. Le gamin se croit peut-être médium. Il est assez sot pour prendre tout sur lui, tandis que Darworth mène ses entreprises à bonne fin...

Masters hocha gravement la tête.

— Très bien, mon garçon. Si ce que vous dites est vrai, nous tiendrons une preuve tangible qui nous permettra peut-être de confondre notre homme. Personnellement, je n'y crois pas, sauf peut-être en ce qui concerne les drogues. Mais si c'est... Très bien. Continuez...

— Un instant, sergent, fis-je. Il y a quelques minutes, on aurait pu penser, d'après ce que vous disiez, qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans toute cette affaire. Du moins, l'inspecteur semblait le croire.

La cigarette de MacDonnell s'immobilisa dans le noir, puis elle s'éleva, brilla, et le sergent répondit :

— C'est ce que je voulais vous expliquer, monsieur. Je n'ai pas dit

que cette affaire était surnaturelle, mais je prétends que Darworth est aux mains d'une force obscure. J'en mettrais ma main au feu. Mais c'est très vague. Comment vous faire comprendre ? Le major Featherton – je suppose que vous savez qu'il est ici ce soir – a un appartement à Piccadilly. Il n'y a certainement là rien d'anormal. Le major se vante d'avoir des goûts modernes, mais il ne cesse de nous rebattre les oreilles de l'époque du règne d'Édouard VII... Nous étions six : Darworth, Ted Latimer, la sœur de Ted, Marion, une vieille dame douceuse nommée lady Benning, le major et moi-même. J'ai eu l'impression...

— Écoutez, Bert, interrompit Masters qui semblait exaspéré, quelle histoire nous racontez-vous là ? Nous n'avons que faire de vos impressions. Ne nous faites pas perdre notre temps, dans ce froid, avec des bavardages.

— Mais pas du tout, dit soudain Halliday dont j'entendais nettement la respiration, continuez vos bavardages, monsieur MacDonnell !

Après un moment de silence, MacDonnell s'inclina légèrement dans la pénombre. Je ne sais pourquoi ce geste me parut convenir à l'étrangeté de cette conférence à quatre, autour de nos lampes tournées vers le sol. Mais MacDonnell devait être maintenant sur ses gardes.

— Bien, monsieur. J'ai donc eu l'impression que Darworth était plus qu'intéressé par miss Latimer, et que tous les autres, y compris miss Latimer elle-même, étaient totalement inconscients de cet intérêt. Quant à lui, pas une parole ne lui a échappé. C'était surtout son attitude. J'ai rarement rencontré quelqu'un dont l'attitude soit aussi révélatrice. Mais le reste de la société était trop absorbé pour l'observer.

Masters se mit à tousser avec ostentation. Mais le jeune homme n'en tint pas compte.

— Ils ont tous été polis avec moi, poursuivit-il, mais ils m'ont fait comprendre que j'étais en dehors du cercle enchanté. Lady Benning ne cessait de regarder Ted d'une façon bizarre, plus que déplaisante, chaque fois qu'il laissait échapper des confidences. Par recoupement, j'ai fini par réaliser qu'il y aurait ici même une séance ce soir-là. Finalement, ils ont fait taire Ted et nous sommes tous passés au salon, dans une atmosphère de malaise. Darworth...

J'étais obsédé par le souvenir de la silhouette aperçue à la fenêtre

éclairée en rouge. Il me semblait la voir sans cesse rôder autour de moi dans la pénombre. N'y tenant plus, je demandai :

— Darworth est-il grand ? À quoi fait-il penser ?

— À un psychiatre prétentieux, répondit MacDonnell. Il en a l'air et le langage... Dieu, que cet homme est antipathique ! Excusez-moi, messieurs, ajouta-t-il en se reprenant, Darworth est tout le contraire d'un homme insignifiant. Si vous ne succombez pas à son charme, il se montre si désagréable que vous avez envie de lui casser la figure. Il faut voir son air conquérant avec les femmes, sa manière de leur prendre la main, de se pencher sur elles. On m'a affirmé qu'il avait eu des succès innombrables. Oui, monsieur, il est grand, il porte une petite barbe soyeuse, il a sur les lèvres une sorte de sourire énigmatique, et il est gras.

— Je sais, dit Halliday.

— Nous étions donc maintenant dans l'autre pièce et nous nous efforcions d'entretenir la conversation. Nous avons parlé en particulier d'affreuses peintures de l'école moderne que le major avait achetées sur les conseils de lady Benning. On voyait, à son expression embarrassée, que le major avait horreur de ces tableaux. Mais je présume qu'il est complètement dominé par lady Benning, de même que cette dernière est dominée par Darworth. En tout cas, il leur était impossible, malgré ma présence, de négliger le spiritisme, et le grand succès de la soirée fut d'obtenir de Darworth qu'il fit un essai d'écriture automatique.

— Il s'agit d'une de ces ruses que nul ne peut démasquer. Je suppose que sans cette certitude Darworth ne s'y serait pas risqué. Tout d'abord, il nous fit une petite conférence pour préparer nos esprits, et je reconnais que, si je ne m'étais pas tenu sur mes gardes, j'aurais été presque effrayé au moment où l'on éteignit les lumières. Non, monsieur, je ne plaisante pas ! ajouta-t-il en se tournant vers Masters. Tout était si modéré, si normal, si convaincant dans cette mise en scène, mélange si habile de véritable et de fausse science...

— Le feu seul éclairait la pièce. Nous formâmes un cercle et Darworth s'assit à quelque distance de nous, à une petite table ronde, sur laquelle on avait préparé du papier et un crayon. Miss Latimer joua quelques mesures sur le piano et nous rejoignit. Je ne suis pas surpris que les autres aient été troublés. Darworth avait tout fait pour cela. Il semblait y prendre du plaisir, et le dernier détail que j'avais observé, avant que les lumières fussent éteintes, était son petit air satisfait.

J'étais placé en face de lui. Avec ce feu de bois pour unique éclairage, nos ombres le cachaient. Tout ce que je pouvais voir était la partie supérieure de sa tête, appuyée confortablement contre le dossier d'une chaise haute et légère, et le dessin mouvant des flammes sur le mur derrière lui. Au-dessus de lui, une grande peinture verdâtre, un nu, assez désagréablement déformé. Tout, dans cette pièce, donnait l'impression de vaciller comme les flammes de la cheminée.

— Nous étions nerveux. La vieille dame soupirait et marmonnait des phrases où il était question d'un certain James. La pièce semblait s'être refroidie. J'avais envie de me lever, de crier ! J'ai assisté à un grand nombre de séances de ce genre, mais aucune ne m'a jamais donné une aussi pénible impression. Je crus soudain voir la tête de Darworth trembler sur le haut de la chaise. Son crayon se mit à grincer. Sa tête continua de trembler. Tout était parfaitement tranquille. Il n'y avait plus que cet horrible mouvement de la tête de Darworth et le bruit du crayon qui décrivait maintenant des cercles sur le papier. Vingt minutes plus tard, ou peut-être une demi-heure – je ne saurais le dire avec exactitude – Ted se leva pour rallumer. L'atmosphère était devenue si insupportable que quelqu'un venait de crier. Nous regardions tous Darworth. Lorsque mes yeux se furent habitués à la lumière, je bondis vers lui.

— La petite table avait été renversée. Darworth était appuyé, raide, contre le dossier de sa chaise. Il tenait un papier à la main. Son visage était vert.

— Je vous le dis, messieurs, le visage de ce charlatan était exactement de la teinte verdâtre du tableau suspendu derrière lui. Il se reprit en une seconde, mais il continuait à trembler. Featherton et moi, nous nous approchâmes de lui pour lui demander si nous pouvions lui prêter assistance. Lorsqu'il nous vit penchés sur lui, il froissa le papier, se leva et alla le jeter au feu. Son pas était raide. Je ne pus m'empêcher d'admirer la manière dont il maîtrisait sa voix. Il dit : « Absolument rien, j'ai le regret de devoir le dire, sinon quelques bêtises à propos de l'affaire Louis Playge. Nous ferons un nouvel essai une autre fois. »

— Il mentait. Il y avait des mots très lisibles sur le papier. Je les avais vus. Featherton les avait vus, lui aussi. Je n'avais pu jeter qu'un rapide coup d'œil et je n'avais pu lire la première partie. Mais la dernière ligne...

— La dernière ligne ? demanda brusquement Halliday.

— La dernière ligne était ainsi rédigée : *Il ne reste plus que sept*

jours.

Après un silence, MacDonnell jeta sa cigarette et l'écrasa sous son talon. Dans la maison, une voix sanglotante de femme cria : « Dean ! Dean !... »

LE JOURNAL DE LA MAISON DE LA PESTE

Toutes les lampes s'éteignirent. Masters avait sursauté. Il saisit le bras de son subordonné :

— C'est miss Latimer... Ils sont tous ici...

— Je sais, dit rapidement MacDonnell. Ted m'a mis au courant. Je les ai surveillés ce soir.

— Et il ne faut pas qu'elle vous trouve ici. Restez dans cette pièce et tenez-vous à l'écart jusqu'à ce que je vous appelle. Non, attendez, M^r Halliday !

Halliday s'était déjà précipité hors de la pièce, dans l'obscurité. Il se retourna. J'entendis MacDonnell pousser une légère exclamation de surprise et faire claquer ses doigts lorsque le nom de famille de Dean fut prononcé.

— Nous avons promis de revenir dans cinq minutes, grommela Halliday. Marion doit être morte de frayeur. Donnez-moi une lampe, l'un de vous...

— Un instant, ordonna Masters, tandis que je passais à Halliday ma lampe électrique. Attendez, monsieur. Écoutez-moi. Retournez près d'elle et rassurez-la, mais dites-leur de m'envoyer immédiatement le gamin, Joseph. Au besoin, dites-leur que je fais partie de la police. La situation est trop grave pour prendre les choses à la légère.

Halliday fit un signe d'acquiescement et s'élança dans le couloir.

— Je suis un homme sensé, me dit gravement Masters, mais je me fie à mon instinct. Et mon instinct m'avait averti depuis longtemps qu'il y avait quelque chose de louche dans cette histoire. Je suis content d'avoir entendu votre récit. Bert... Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Les mots que vous avez lus n'ont pas été écrits par un fantôme. L'une des personnes présentes dans la pièce a agi sur Darworth, tout comme Darworth voulait agir sur les autres.

— Oui, j'y ai songé moi aussi, répondit MacDonnell sur un ton sérieux. Cependant, il reste un point très obscur. Pouvez-vous concevoir que Darworth se soit laissé effrayer par un pseudo-fantôme lui donnant l'ordre d'écrire ? C'est peu vraisemblable, monsieur. Mais, quelle qu'ait été la supercherie, sa peur, elle, était bien réelle. Je vous en donne ma parole.

Masters répondit par un grognement. Puis il fit quelques pas de long en large, se heurta à un objet invisible, poussa un juron.

— De la lumière, dit-il. Il me faut de la lumière. Je n'aime pas du tout l'obscurité. Et cette conversation dans le noir...

— Un instant, dit MacDonnell.

Il s'éloigna. Nous vîmes la lumière de sa lampe vaciller quelques instants dans le couloir. Puis, il revint avec un carton contenant trois ou quatre grosses bougies.

— Darworth était tout à l'heure dans une de ces pièces, dit-il. Il se « reposait » avant d'aller là-bas. Darworth n'aurait naturellement jamais consenti à allumer lui-même un feu. Quand il entendit Ted et le major revenir par ici après lui avoir allumé son feu, il les appela et il se fit conduire à la petite maison...

MacDonnell me tendit une lampe électrique et poursuivit :

— C'est celle de Darworth. Elle était avec les bougies. Vous pouvez la prendre.

La lueur des bougies était faible, mais nous pouvions au moins voir maintenant nos visages et l'atmosphère était moins effrayante. Nous entendions les rats courir tout autour de nous. MacDonnell trouva une longue table usée, une sorte d'établi de menuisier. Il y installa les bougies. Il poussa vers Masters le seul siège qu'il avait pu découvrir, une vieille caisse vermoulue. Dans cette espèce de cuisine sinistre dont les murs avaient été jadis badigeonnés à la chaux, le sol de brique crissait sous nos pieds. MacDonnell m'apparut comme un grand jeune homme maigre, d'aspect gauche, qui commençait à perdre ses cheveux. Son nez était long et il avait la manie de pincer sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index. Ses paupières retombaient légèrement sur ses yeux verts et donnaient à son visage sérieux, brillant d'intelligence, une expression légèrement ironique.

L'atmosphère de cette maison pesait sur mes épaules. Deux fois déjà, j'avais regardé derrière moi. Cette maudite attente...

Masters semblait irrité, mais ses gestes demeuraient méthodiques. Il secoua la vieille caisse vermoulue, écrasa du pied une araignée qui s'en échappait, puis s'assit à la table et sortit son carnet de notes.

— Voyons, Bert, résumons les faits, et réfléchissons. Reprenons cette affaire du texte écrit, dit-on, par un fantôme.

— Oui, monsieur.

— Bien, dit Masters en tapant sur la table du bout de son crayon, comme pour en faire surgir une idée. Quelles sont les données du problème ? Nous avons un groupe de quatre névrosés. Peut-être pouvons-nous faire une exception pour le vieux major. Disons trois. Nous avons le jeune Latimer, Marion Latimer et la vieille lady Benning. Le coup pouvait être combiné de plusieurs manières : le papier écrit pouvait avoir été préparé d'avance et glissé dans les papiers de Darworth, quand on les lui a tendus avant d'éteindre les lampes. Qui les lui a remis ?

— Le vieux Featherton, répondit sur un ton très sérieux MacDonnell. Il les a pris sur une table et les a tendus à Darworth. Mais, monsieur – excusez-moi de vous donner mon avis –, Darworth connaît certainement toutes les ruses d'un tour aussi ancien. Il aurait bien vu que ce n'était pas lui qui avait écrit ce papier.

— Il faisait sombre, poursuivit Masters. Il était très facile à l'un des assistants de s'approcher de la table – vous dites qu'elle a été renversée ? –, d'y placer le papier et de retourner à sa place.

— Ou... i, répondit MacDonnell en pinçant sa lèvre inférieure et en faisant quelques pas. Oui, c'est possible, monsieur. Mais la même objection tient toujours. Si Darworth est vraiment un charlatan, il aurait dû comprendre que le coup était monté. Pourquoi a-t-il perdu la tête ?

— Ne pouvez-vous pas, interrompis-je, vous souvenir d'une autre phrase écrite sur ce papier, en dehors de : *Il ne reste plus que sept jours*.

— Non. C'est pourtant ce que je m'efforce de faire depuis une semaine, répondit MacDonnell dont le visage s'était crispé. À certains moments, je pourrais jurer que j'ai lu autre chose... Pourtant... non. J'ai lu la dernière ligne dans un éclair, et seulement parce qu'elle était écrite en caractères plus gros que les autres, en caractères épais, écrasés. Tout ce que je peux m'aventurer à dire, c'est qu'il y avait un nom écrit sur le papier, car il m'a semblé voir des majuscules, et aussi le mot « enterré ». Mais je ne pourrais l'affirmer. À votre place, j'interrogerais le major Featherton.

— Un nom, répétais-je, et le mot « enterré »...

Il me venait à l'esprit des pensées terribles, car je me demandais ce que l'un des quatre ou, plutôt, des trois névrosés, ferait s'il découvrirait soudain que Darworth était un imposteur et un charlatan...

— Et Darworth, dis-je sans faire allusion à cette idée encore informe, Darworth, très ébranlé, a reconnu qu'il s'agissait d'un fait concernant l'affaire Louis Playge. Sur quoi, nous pouvons présumer qu'il a exprimé une obsession personnelle. Au fait, y a-t-il quelqu'un d'enterré dans le voisinage ?

Les grosses joues de Masters furent secouées par un rire bonasse. Son regard ironique se posa sur moi :

— Oui, Louis Playge en personne, monsieur.

Exaspéré, je répliquai en termes assez vifs que tout le monde semblait savoir ce qui s'était passé dans cette maison, mais que personne ne me disait rien.

— Vous trouverez un chapitre consacré à cette affaire, dit Masters, dans un livre du British Muséum. Halliday ne vous a-t-il pas remis un livre, ou un paquet ?

Il me vit porter la main à la poche où se trouvait le paquet emballé de papier brun que j'avais oublié.

— Oui !... C'est cela. Vous aurez le temps de le lire ce soir, monsieur. Vous avez deviné que « Plague (2) Court » n'était qu'une corruption du nom « Playge ». C'était le nom populaire de ce coin de Londres. La maison l'a gardé, après toutes les histoires du bonhomme. Car, pour un numéro, c'était un numéro ! ajouta Masters avec une moue admirative. Mais venons-en aux faits, Bert. Que s'est-il passé ce soir ?

MacDonnell se mit à parler avec rapidité et concision, pendant que j'examinais le paquet enveloppé de papier brun. Tenant compte des renseignements que Ted Latimer lui avait fournis, MacDonnell s'était posté dans la cour dont la porte cochère était restée ouverte. Il s'attendait à des révélations sensationnelles. À 10 h 30, les six conjurés, Darworth, Joseph, lady Benning, Ted Latimer, sa sœur et le major étaient arrivés. Après avoir passé un moment dans la maison, où MacDonnell n'avait pas réussi à jeter un coup d'œil, Ted et le major Featherton avaient ouvert la porte de derrière et s'étaient mis en devoir d'aménager un peu la petite maison de pierre.

— Et la cloche ? demanda Masters. La cloche dans le couloir ?...

— Oui, j'ai été étonné qu'ils la bricolent. Ted, suivant les instructions de Darworth, y a attaché un fil de métal qu'il a déroulé à travers la cour. Ensuite, il a grimpé sur une caisse et a passé le fil par la fenêtre. Darworth est revenu ici pour se reposer dans l'une des pièces. Les autres s'affairaient dans la petite maison, allumaient du feu et des bougies, déplaçaient des meubles. Je ne voyais rien mais je les entendais pester sans cesse. La cloche devait probablement servir de signal d'alarme au cas où Darworth aurait besoin de secours, dit MacDonnell avec un aigre sourire. Quand Ted et le major sont revenus, Darworth leur a dit qu'il était prêt. Il ne paraissait pas le moins du monde nerveux. Vous savez le reste.

Masters réfléchit un moment, puis il se leva.

— Venez. Notre brave Halliday pourrait avoir des ennuis. Je vais les débarrasser de ce médium et je leur poserai aussi quelques questions discrètes. Quant à vous, Bert, vous m'accompagnerez, mais vous resterez dans la coulisse.

Il me regarda à mon tour.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Masters, dis-je, je voudrais rester ici quelques minutes pour examiner ce paquet. Appelez-moi si vous avez besoin de moi.

Je sortis mon canif et coupai la ficelle. Masters m'observait avec curiosité.

— Qu'avez-vous ? dit-il sur un ton assez brusque. Qu'avez-vous en tête, si je peux me permettre ? La dernière fois que vous avez eu une intuition, nous avons pu arrêter...

Je niai, assez malhonnêtement. Masters ne me crut pas, mais il préféra se taire et fit un signe de tête à MacDonnell. Lorsqu'ils furent partis, je relevai le col de mon pardessus, m'assis sur la caisse libérée par Masters et posai le paquet devant moi. Au lieu de l'ouvrir, j'allumai ma pipe.

Il y avait deux possibilités, toutes deux évidentes, mais contradictoires. Si Darworth n'avait pas été effrayé par un faux fantôme, il ne pouvait l'avoir été que par quelque chose de concret, d'humain : une menace ou une révélation. Il s'agissait soit d'une intervention surnaturelle – que je n'étais pas du tout disposé à accepter –, soit d'une mise en scène adroite, telle que Masters nous l'avait décrite. En tout cas, la puissance qui avait présidé à cette mise

en scène devait être très dangereuse et sa force semblait encore accrue par la façon dont elle s'était manifestée. Mais elle n'avait sans doute aucun rapport ni avec cette maison, ni avec les événements qui s'y déroulaient présentement.

Tout ceci n'était que simples conjectures, mais il me semblait que si Darworth avait été vraiment effrayé par une menace planant sur cette maison, il aurait agi différemment ce soir-là. Lui seul était calme et sûr de lui. Lui seul était content de faire marcher ses marionnettes et de s'installer dans les lieux obscurs. Si le texte du message avait vraiment eu trait à la Maison de la Peste, il l'aurait très probablement montré aux autres. Il avait fait allusion à la Maison de la Peste parce qu'elle était une sorte d'épouvantail pour les autres, mais non pour lui.

Le nœud du conflit se trouvait là. Toutes les terreurs puériles des fervents de Darworth se concentraient sur cette maison. Ils s'imaginaient qu'elle recelait une puissance maléfique qu'il fallait exorciser avant qu'elle s'emparât d'une âme humaine. Il y avait tant de sottises dans ce que lady Benning nous avait dit, que le spiritisme semblait en cette circonstance violer ses propres règles. Tout permettait de croire que Darworth les avait embrouillées à plaisir par des allusions vagues et sibyllines. Cependant, alors que Darworth, le mystique, était resté calme devant la Maison de la Peste, Halliday, la tête froide, l'homme de bon sens, avait été saisi de panique.

Je suivais des yeux la fumée de ma pipe qui s'enroulait autour de la flamme de la bougie. Toute la pièce semblait me murmurer des suggestions plus déplaisantes les unes que les autres. Après avoir jeté un coup d'œil rapide derrière moi, j'ouvris le paquet. C'était une chemise en carton, bourrée de papiers.

Elle contenait trois choses différentes : une grande feuille pliée, ramollie, jaunie par le temps, un court article de journal, et un paquet de lettres écrites sur du papier écolier, aussi vieilles que la grande feuille. Sur la dernière lettre, l'écriture était si effacée qu'elle disparaissait sous les taches brunes. Mais il en existait une copie plus récente, en écriture courante, qui était pliée et attachée à l'original.

La grande feuille – je ne la dépliai pas tout à fait, dans la crainte de la déchirer – était un acte de vente. Les caractères étaient si gros que je pus déchiffrer le nom des contractants. Thomas Frederick Halliday avait acheté cette maison à Lionel Richard Maulden, Lord Seagrave of Seagrave, le 23 mars 1711.

La coupure du journal portait le titre suivant : *Suicide d'une personnalité*. L'article était accompagné d'une photographie pâle

représentant un homme portant un col haut et dont les yeux exorbités semblaient effrayés par l'appareil photographique. Ce James Halliday ressemblait affreusement au D^r Crippen. Il portait les mêmes lunettes à double foyer, les mêmes moustaches tombantes. Il avait le même regard de lapin affolé. L'article citait brièvement le nom de ses parents, relatait qu'il s'était suicidé dans la maison de sa tante, lady Benning, qu'il était mélancolique et déprimé depuis plusieurs semaines, et « paraissant continuellement chercher quelque chose dans la maison ». Ce suicide avait été très mystérieux et lady Benning s'était évanouie deux fois au cours de l'interrogatoire.

Je mis l'article de côté, et dénouai le ruban du paquet de lettres. Ces copies chiffonnées, jaunies et abîmées, portaient en tête : *Lettres de Lord Seagrave à George Playge, régisseur et intendant de ses domaines, réponses incluses. Transcrites par J.H. Halliday, le 7 novembre 1878.*

Je commençai ma lecture à la lueur incertaine des bougies, dans cette pièce glaciale. De temps à autre, je confrontais une copie avec son original. Je n'entendais aucun bruit véritable, mais seulement ces craquements si fréquents dans les vieilles maisons. Il me sembla cependant, à deux reprises, que quelqu'un était entré dans la pièce et lisait par-dessus mon épaule.

Villa della Trebbia,

Rome, le 13 octobre 1710.

Playge,

Votre maître et ami est trop malade et trop inquiet pour vous écrire aussi longuement qu'il le voudrait. Cependant, je vous prie instamment de me dire la vérité sur cet horrible événement. J'ai reçu hier une lettre où sir J. Tollfer m'annonce que mon frère Charles vient de se donner la mort. Tollfer ne me donne aucun détail, mais il fait allusion à une affaire assez sinistre et, quand je songe à tous les bruits qui courent sur notre maison, je deviens presque fou. L'état de santé de lady L. a empiré et me tourmente beaucoup. Bien qu'un savant médecin m'ait assuré qu'elle peut encore guérir, je ne puis retourner actuellement en Angleterre. Je vous enjoins donc de tout me raconter, Playge, puisque vous êtes dans notre famille depuis votre jeunesse et que votre père y était avant vous. Et je prie Dieu que sir Tollfer se soit trompé.

Croyez-moi, Playge, votre ami plus que votre maître,

SEAGRAVE.

Londres, 21 novembre 1710.

S'il avait plu à Dieu d'écarter l'infortune qui pèse sur Votre Seigneurie et sur nous tous, rien n'aurait pu à la vérité me contraindre à parler. Car je pensais qu'il s'agissait d'une calamité momentanée. Mais maintenant, je sais qu'il en était autrement, et c'est un pénible devoir qui m'échoit aujourd'hui, car Dieu sait que je sens le poids de ma faute. Je dois raconter à Votre Seigneurie plus qu'elle ne m'a demandé. Je dois lui exposer des faits qui se sont produits du temps où mon père était au service de la famille de Votre Seigneurie, pendant la Grande Peste. Mais j'en parlerai plus loin.

Au sujet de la mort de mon maître Charles, voici les faits. Votre Seigneurie sait qu'il était un enfant calme et appliqué, de caractère facile et aimé de tous. Pendant le mois qui a précédé sa mort (survenue le jeudi 6 septembre), j'avais bien remarqué sa pâleur et sa nervosité, mais j'avais attribué cet état au surmenage. J. Beaton, son domestique, m'avait dit qu'il avait des sueurs nocturnes. Une fois, Beaton avait été réveillé par un cri ; il avait bondi et l'avait trouvé repoussant les rideaux du lit, se tenant le cou comme s'il endurait une grande souffrance. Mais le lendemain matin, mon maître Charles ne se souvenait plus de rien.

Il ne voulait pas porter d'épée, mais il semblait toujours inquiet, tâtant sans cesse le côté de son habit, et il était de plus en plus pâle et agité. En outre, il avait pris l'habitude de rester assis à la fenêtre de sa chambre, laquelle, comme Votre Seigneurie le sait, donne sur la cour, derrière notre maison, et il se plaçait là de préférence au crépuscule ou lorsque la lune était levée. Une fois il se mit soudain à crier et, désignant une vachère qui rentrait, il me dit d'aller, pour l'amour du Christ, enfermer cette fille, parce qu'il voyait de grandes plaies sur ses mains et sur son corps.

Maintenant, je vais demander à Votre Seigneurie de vouloir bien se souvenir d'une petite maison située dans la cour et reliée au bâtiment principal par une allée couverte. Cette petite maison est restée inhabitée pendant plus de cinquante ans. La raison donnée par le père de Votre Seigneurie est celle-ci, à savoir que cette maison a été, par malchance, construite sur un puisard et que tout s'y gâte. En s'appuyant sur ce mensonge, car il s'agissait bien d'un mensonge, on prétendait ne pas pouvoir démolir cette maison, dans la crainte que le puisard, au cas où il serait à découvert, n'empoisonnât tout le monde. Aucune sorte de provisions ne devait y être gardée, sauf de la paille, du grain, de l'avoine, ou d'autres produits de ce genre.

Nous avions alors à notre service un jeune homme, nommé Wilbert Hawks, un garçon au visage maladif, employé comme portier, qui s'entendait si mal avec les autres domestiques qu'il refusa un jour de

dormir avec eux et se chercha un autre lit (j'ignorais ces faits à l'époque, Votre Seigneurie peut en être certaine). Il affirma qu'il ne croyait pas à l'action du puisard puisque cette maison ne dégageait aucune mauvaise odeur. Mais ma règle était de donner à tous les domestiques un bon lit de paille propre. On lui dit qu'il était défendu d'aller dans cette maison. « Alors, dit-il, je prendrai la clé du cadenas à l'anneau de M' Snoopnose Playge quand il l'a accrochée le soir, et, étant levé avant lui chaque matin, je la remettrai en place. »

C'est ce qu'il fit. On était en pleine saison humide et les tempêtes étaient fréquentes. On lui demanda un jour s'il avait bien dormi et si le lit était bon. « Eh, dit-il, pas mauvais. Mais qui de vous tente de m'effrayer au milieu de la nuit en frappant doucement à la porte, en essayant de l'ouvrir, en se promenant autour de la maison et en regardant par les fenêtres ? Vous ne me ferez pas croire que c'est M' Snoopnose ! Je n'ouvrirai pas. » Sur quoi, tous se moquèrent de lui, lui dirent qu'il mentait. D'ailleurs, personne dans la maison n'était assez grand pour regarder par les fenêtres. Les domestiques remarquèrent que Wilbert devenait chaque jour plus pâle et refusait de sortir après le crépuscule. Mais il conserva son lit pour ne pas devenir un sujet de raillerie.

Puis ce fut la première semaine de septembre, humide et venteuse, et il arriva ce que je vais raconter à Votre Seigneurie. Mon maître Charles, indisposé, resta au lit. Il était soigné par le D' Hans Sloane en personne.

La nuit du 3 septembre, les domestiques se plaignirent de la présence, dans la maison, d'un individu qui les frôlait dans les couloirs sombres. En outre, l'air était difficile à respirer et les rendait malades, affirmaient-ils. Mais ils ne voyaient rien d'anormal.

Dans la soirée du 5 septembre, une certaine Mary Hill, servante, fut envoyée après la tombée de la nuit pour arroser des géraniums plantés dans les jardinières en pierre placées sur le rebord des fenêtres, dans le couloir qui traverse les entrepôts et les bureaux. Bien qu'effrayée à la pensée de traverser cette partie de la maison déserte à cette heure-là, la jeune fille sortit avec sa bougie et son broc d'eau. Comme elle n'était pas revenue au bout de quelques minutes, les autres domestiques s'alarmèrent et commencèrent à crier. Je partis moi-même à la recherche de la jeune fille et la trouvai évanouie, le visage noirâtre.

Elle ne parla pas jusqu'au matin (il avait été nécessaire de la faire veiller par deux femmes) et elle finit par nous raconter les faits suivants. Tandis qu'elle arrosait les géraniums, une main était apparue entre les barreaux de la fenêtre, placée en face d'elle. Cette main, d'une teinte grisâtre, très flétrie, était couverte de larges plaies suppurantes. Elle s'était glissée faiblement entre les fleurs et avait cherché à attraper la bougie. Une

autre main donnait des coups dans la fenêtre avec la pointe d'un objet qui était soit une alêne, soit un couteau. Mais la jeune fille ne pouvait rien affirmer et elle ignorait tout de ce qui s'était ensuivi.

Votre Seigneurie voudra bien m'excuser de lui raconter en détail ce qui se produisit la nuit suivante, 6 septembre. Vers 1 heure du matin, nous fûmes réveillés par un hurlement venant de l'extérieur. Je sortis armé de mon pistolet, et ma lanterne à la main. Tout le personnel me suivait. Nous découvrîmes que la porte de la petite maison de pierre était barricadée à l'intérieur. Hawks, qui y dormait, ouvrit la porte, mais il nous fut impossible de le faire parler d'une façon cohérente. Il nous suppliait sans cesse sur un ton lamentable « de ne pas le laisser entrer, de ne pas le laisser entrer, au nom du Ciel ! ». Puis il nous raconta qu'il avait frappé les barreaux avec son alêne pour tenter sans doute de pénétrer dans la maisonnette et qu'il avait pu voir son visage.

Ce fut cette nuit-là ou plutôt vers le matin, comme J. Beaton le rapporta aux constables, que mon maître Charles expira après s'être tranché la gorge dans son lit. J'ajouterai, en pesant respectueusement mes mots, et avec l'espoir que Votre Seigneurie me comprendra, que certaines enflures que j'avais observées sur le visage et sur le corps de mon maître avaient disparu lorsque les femmes chargées de l'ensevelissement...

Mon cœur battait violemment, et j'avais chaud malgré l'humidité de l'atmosphère. Ces gens vivaient devant moi : le jeune homme pâle assis à sa fenêtre, l'intendant écrivant avec application. Les ombres de cette époque dure et troublée revenaient sur cette maison maudite. Je commençai à entrevoir avec horreur ce qui hantait maintenant Dean Halliday.

Comme je me levai, la peur crispa un muscle de ma jambe. J'aurais pu jurer en effet avoir vu l'espace d'un éclair quelqu'un marcher dans le couloir devant ma porte. Je sortis pour me rassurer. Je n'avais pas oublié certaine jardinière de pierre : où étaient les autres ? Les rebords des fenêtres étaient vides maintenant. Vide aussi le couloir...

Je retournai dans la pièce en frottant sans raison mes mains contre mon pardessus et en me demandant si je devais appeler Masters. Mais je retombai sous le charme de la lettre de Playge.

Et maintenant, il est de mon devoir, bien que j'en éprouve angoisse et douleur, de jeter toute la lumière possible sur ce châtiment céleste que Dieu, dans ses voies insondables, nous a infligé.

J'ai observé moi-même certains faits, mais je tiens de mon père la plupart des événements que je vais relater, car je n'avais que dix ans

l'année de la Grande Peste de 1665.

Votre Seigneurie a certainement entendu des gens parler de cette époque, car certains sont encore en vie parmi ceux qui n'avaient pas fui la ville et avaient survécu.

Mon père, bon et pieux, avait coutume de réunir ses enfants et de leur lire de sa voix forte le texte qui dit : « Tu ne redouteras pas la terreur de la nuit, ni la flèche qui vole dans la lumière, ni la peste qui rampe dans l'obscurité, ni la destruction qui dévaste à midi. Mille hommes tomberont à ton côté. Dix mille tomberont bientôt à ta droite, mais tu ne seras pas atteint. » Ceci se passait en août et en septembre, les mois les plus meurtriers parce que les plus chauds. Je me souviens qu'enfermés dans notre chambre nous entendions par les fenêtres, du haut des maisons voisines, les cris des femmes qui rompaient le grand silence descendu sur la ville. Une fois, ma sœur et moi, nous nous glissâmes sur les toits, à une hauteur vertigineuse, et nous vîmes le ciel brûlant et ténébreux, les cheminées sans fumée, des gens qui se hâtaient au milieu des rues et les gardiens, avec leurs bâtons rouges, postés devant les maisons dont les portes étaient marquées d'une croix écarlate, au-dessous de la phrase suivante : « Seigneur ayez pitié de nous ! » Je ne vis qu'une fois le chariot des morts de la peste. Je m'étais glissé un soir à la fenêtre. Le chariot était arrêté non loin de nous. Le sonneur agitait sa clochette et criait quelque chose en regardant une fenêtre. Le gardien regardait dans la même direction et le porte-flambeau tenait sa torche en l'air de sorte que je vis les cadavres couverts de plaies qui remplissaient la voiture. J'entendais passer ces chariots toutes les nuits.

Cependant, ceci eut lieu plus tard et j'y reviendrai ultérieurement. La peste, qui avait éclaté dans la paroisse de Saint-Giles, mit si longtemps à nous atteindre que les gens disaient qu'elle ne viendrait pas jusqu'à nous, et c'est peut-être à la prévoyance de notre père que nous devons la vie. Car mon père observait les messages et les présages venant de Dieu. Lorsque la grande comète apparut dans le ciel, tranquillement, sans se presser, il se rendit auprès de sir Richard, grand-père de Votre Seigneurie, et lui décrivit ce qui se passait. C'était au mois d'avril. Il faut dire que le bureau de travail de sir Richard, séparé du comptoir et des magasins, était la maison de pierre déjà mentionnée. C'est là qu'il recevait les personnes importantes qui venaient faire des achats, auprès du feu quand il faisait froid, et dehors, sous les arbres, quand il faisait beau. Sir Richard était très imposant avec sa grande perruque, son austère robe de fourrure et sa chaîne d'or autour du cou. Il ne prit cependant pas en mauvaise part ce que mon père lui dit.

Mon père lui conseilla de prendre les mêmes précautions qu'une famille

hollandaise de la rue Aldersgate, c'est-à-dire de bien approvisionner la maison, de s'enfermer et d'interdire à quiconque d'entrer ou de sortir avant que le fléau ait diminué d'intensité. Sir Richard l'écouta, pinça son menton et réfléchit profondément. Il avait une femme qu'il aimait tendrement et qui devait bientôt accoucher ; il avait une fille chérie, Margaret, et un fils, Owen, le propre père de Votre Seigneurie. Il répondit que le plan semblait raisonnable, et que si l'épidémie n'était pas enrayée dans les quinze jours suivants, il faudrait mettre ce programme à exécution. Car il n'osait pas quitter la ville à cause de sa femme. Votre Seigneurie sait que la peste, loin de se calmer, redoubla d'intensité lorsque la chaleur amena les mouches (tous les oiseaux avaient quitté la ville). L'épidémie gagna bientôt le nord de Londres, se dirigea vers Holbourne, se répandit dans le Strand et dans Fleet Street. Elle était maintenant chez nous. De toutes parts, des gens fuyaient cette ville maudite en emportant leurs biens entassés sur des charrettes et des fourgons. La foule assiégeait les portes de Mansion House, suppliant le Lord-Maire de leur délivrer des passeports et des certificats de bonne santé, sans lesquels aucune ville ne laissait entrer les Londoniens, sans lesquels aucune auberge n'acceptait de les loger. Chez certaines personnes, la maladie se développait lentement, commençait par des douleurs, des vomissements. Puis, des plaies boursouflées apparaissaient, les malades traînaient une semaine et mouraient dans des convulsions. Le mal quelquefois attaquait les entrailles sans manifestation extérieure. C'est ainsi que des hommes ou des femmes, en apparence indemnes, tombaient dans la rue et mouraient sur place.

Sir Richard ordonna alors de fermer la maison, de renvoyer les employés et de ne garder que les domestiques indispensables. Il voulait que son fils et sa fille rejoignissent la Cour, qui avait fui à Hampton. Mais ils refusèrent. Personne ne fut autorisé à sortir, sauf à l'intérieur de nos murs, et encore fallait-il mettre de la myrrhe et du gingembre dans sa bouche. J'excepte seulement mon père, qui s'offrit courageusement pour porter à l'extérieur les messages que sir Richard aurait à envoyer. Mais, à la vérité, il se serait estimé heureux sans la présence à Londres de Louis Playge, son demi-frère.

À vrai dire, j'ai la nausée quand je parle de cet homme qui a tant troublé mes rêves. Je ne l'ai vu que deux ou trois fois. Un jour, il était venu audacieusement à la maison, demandant à voir l'intendant, son frère. Mais les domestiques, le reconnaissant, s'enfuirent à toutes jambes. Il se saisit de ma petite sœur et, quand mon père arriva, il était en train de lui tordre le bras de façon abominable, en riant et en lui racontant comment il avait écartelé la veille un homme à Tyburn (car Votre Seigneurie sait qu'il était l'assistant du bourreau, occupation que mon père jugeait si horrible et si honteuse qu'il s'efforçait de la cacher à sir Richard).

Il n'avait d'ailleurs ni assez de courage, ni assez d'habileté pour occuper les fonctions de bourreau. Il devait se contenter de rester à ses côtés et de...

Mais mon père avait coutume de dire que si Louis Playge trouvait un jour le courage de faire tout ce qu'il désirait, il se montrerait si malfaisant qu'il ne pourrait plus mourir comme les autres hommes. Physiquement, Louis Playge était un homme de petite taille au visage quelque peu bouffi. Il portait les cheveux flottants. Son chapeau graisseux à larges bords penchait d'un côté. Au lieu d'une épée, il avait à la ceinture un curieux poignard dont la lame ressemblait à un épais poinçon. Il en était très fier parce qu'il l'avait fabriqué lui-même et il l'appelait Jenny. Il s'en servait à Tyburn pour...

Mais lorsque l'horrible fléau s'abattit sur nous, nous ne le vîmes plus, et je sais que mon père espérait bien qu'il fût mort. Mais, un jour, en août, mon père sortit pour porter un message. À son retour, il s'assit à côté de ma mère dans la cuisine et mit la tête entre ses mains. Car il avait vu, dans une ruelle près de Bosinghall Street, son frère Louis, à genoux, en train de frapper quelque chose à coups de poignard. À côté de lui, il y avait une charrette à bras remplie de petits corps couverts de fourrure, des chats. Car Votre Seigneurie doit savoir que par suite d'une ordonnance émise par le Lord-Maire et les échevins, il était interdit de garder des cochons, des chiens, des chats ou des pigeons apprivoisés, ces animaux servant de véhicule à la contagion. Il fallait donc les supprimer, et des exécuteurs avaient été nommés à cet effet...

Lorsque mes yeux tombèrent sur cette phrase, je sentis que je hochais la tête en signe d'assentiment, et je m'entendis dire « oui », comme si j'avais été convaincu d'avoir vu cette ordonnance encadrée de noir et placée à la porte d'une taverne où des gens rassemblés sur le seuil en discutaient les termes.

... En voyant cela, mon père avait voulu presser le pas. Mais Louis l'avait appelé et lui avait crié en riant : « Eh bien quoi ! mon frère, seriez-vous effrayé par moi ? » Mais le chat se débattait encore. Alors Louis Playge lui avait écrasé le cou avec son pied et s'était avancé vers mon père en foulant les ordures de la ruelle. Il était maigre, mal vêtu. Son chapeau à grands bords se balançait sur le fond du ciel jaune. Lorsque mon père lui demanda s'il n'avait pas peur, il répondit qu'il était immunisé par un philtre que lui avait donné un puissant nécromancien de Southwark.

Bien que beaucoup d'autres gens possédassent des philtres, des eaux miraculeuses et des amulettes (les charlatans faisaient alors fortune), ils n'étaient pas sauvés pour autant et on les mettait dans la charrette mortuaire, leurs amulettes autour du cou. Mais Louis Playge devait tenir son charme du diable lui-même, car il resta sain et sauf au cours de ces

semaines de démence, alors qu'il évoluait avec une imprudence insensée parmi les morts et les mourants. Je ne vous redirai point ces choses, sauf pour vous faire savoir qu'il devint un être aussi redouté que la peste elle-même, et qu'aucun cabaretier ne voulait plus le laisser entrer.

Cependant, mon père l'oublia, car le 21 août, notre jeune maître Owen, le père de Votre Seigneurie, tomba malade en sortant de table.

Sir Richard était homme de décision. Il fit transporter master Owen dans la maison de pierre afin que les autres ne pussent être contaminés. On y dressa pour master Owen un lit orné des plus belles tapisseries de sir Richard. C'était pitié de voir notre jeune maître souffrir et gémir au milieu de tous ces meubles de laque, au milieu de tous ces objets d'argent et d'or. Sir Richard semblait avoir perdu la raison. Il fut décidé, contrairement à l'ordonnance, que le cas ne serait pas déclaré au conseil et que sir Richard et mon père soigneraient le malade. Un chirurgien fut mandé sous le sceau du secret. Le malade fut soigné pendant tout le mois. Ce fut quelques jours après le début de sa maladie, je crois, que la femme de sir Richard accoucha d'un fils mort-né. Le D^r Hodges examinait chaque jour master Owen qui était couché, le crâne rasé. Il le saignait, lui administrait des clystères, le soutenait dans son lit pour l'empêcher d'étouffer, parfois pendant une grande heure. Au cours de la période la plus affreuse et la plus grave de la maladie, dans la première semaine de septembre, le D^r Hodges nous annonça cependant que la crise était passée et que master Owen guérirait.

Cette nuit-là, sir Richard et sa femme, qui était elle-même à deux doigts de la mort, et leur fille, pleurèrent de joie. Nous nous agenouillâmes et remerciâmes Dieu. La nuit du 6 septembre, mon père se leva à minuit et sortit pour aller veiller notre jeune maître. Il portait une torche allumée. Lorsqu'il voulut traverser la cour, il aperçut un homme, à genoux devant la maison, qui frappait à la porte.

Sir Richard, qui était à l'intérieur, crut que c'était mon père et vint ouvrir. Mais l'homme, s'étant relevé en titubant, se retourna et mon père reconnut Louis Playge. Celui-ci remuait le cou de façon étrange. Mon père souleva sa torche et vit que ce mouvement était dû à une grande plaie de peste qui bourgeonnait sur sa gorge, et il remarqua bientôt d'autres plaies qui commençaient à se répandre sur son visage. À ce moment, Louis Playge se mit à crier et à pleurer.

Sir Richard ouvrit la porte et demanda ce qui se passait. Sans répondre, Louis Playge bondit dans la pièce, mais mon père avait eu le temps de lancer la torche enflammée sur son visage, comme je l'ai vu faire aux bêtes sauvages. Louis Playge chancela, roula à terre en criant : « Pour l'amour du Christ, frère, voulez-vous me laisser mourir dans la rue ? » sir Richard,

frappé d'horreur, n'était pas même capable de fermer la porte. Et mon père cria : « Allez à la maison des pestiférés ! » et menaça Louis Playge de mettre le feu à ses vêtements pour le débarrasser de sa peste. Mais Louis Playge répondit que personne ne voulait de lui, qu'on l'avait maudit et injurié, que personne ne voulait le garder et qu'il allait mourir dans le ruisseau. Comme mon père refusait de le laisser entrer, il rassembla ses forces et, tirant son poignard, fonça soudain contre la porte. Mais sir Richard la ferma à temps.

Alors, le frère de mon père se mit à courir dans la cour, de sorte que mon père dut appeler à l'aide. Une demi-douzaine d'individus, armés de torches, se lancèrent à sa poursuite. Ils agitaient leurs torches, tandis que Louis Playge courait devant eux en hurlant. Finalement, il disparut. Quand on le retrouva, il était étendu mort sous un arbre.

On l'enterra sous l'arbre, à sept pieds sous terre, car si nous l'avions donné à la charrette des morts, il aurait fallu déclarer la peste à la maison et subir la surveillance des gardiens. On n'osa pas davantage le jeter dans la rue. Quelqu'un aurait pu deviner où il était mort. Mon père cependant l'avait entendu dire, avant sa mort, quand il hurlait encore dans la cour, qu'il reviendrait et trouverait le moyen d'entrer pour égorger les habitants de cette maison, tout comme il avait égorgé les chats. Et il avait ajouté que, s'il n'était pas assez fort, il prendrait le corps d'un locataire de la maison ou de son propriétaire...

Master Owen l'entendit (lui ou son fantôme) au cours de la même nuit. Accroché à la porte comme une grande chauve-souris, il tentait de forcer la serrure au moyen de son alêne.

Ainsi donc, puisqu'il a plu à Votre Seigneurie de me demander de lui faire le récit de ces événements où l'horreur se mêle à la souffrance...

Quelque chose d'inconnu me força à détourner mes yeux de la page. Toutes ces images maléfiques étaient si bien mêlées à l'atmosphère de cette pièce que j'avais l'impression d'être transporté en plein XVII^e siècle.

Pourtant, je restais là, debout, regardant autour de moi...

J'entendis des pas dans la cour, suivis d'une sorte de craquement, de grattement dans le couloir.

Et aussi soudaine, aussi rauque qu'un spasme d'agonie, la cloche se mit à tinter.

MORT D'UN GRAND PRÊTRE

Ce fut ainsi que tout commença. Le tintement de cette cloche a marqué le début d'un des meurtres les plus stupéfiants des temps modernes. Je dois rester prudent dans mes termes. Il ne me faudra ni exagérer, ni vous induire en erreur – c'est-à-dire ne pas dépasser les limites de l'erreur dont nous avons été nous-mêmes victimes – pour vous laisser la possibilité de résoudre un rébus en apparence insoluble.

Tout d'abord, la cloche ne résonna pas très fort. Rouillée, n'ayant pas servi depuis de nombreuses années, il eût été impossible de la faire tinter fortement, même si une main très vigoureuse avait tiré sur le fil. Elle émit donc une sorte de grincement, un couinement, qui se répercuta longuement. Puis, elle grinça de nouveau plus faiblement, et le marteau ne déclencha guère qu'un murmure. Mais mon impression était beaucoup plus affreuse que si un violent carillon d'alarme avait retenti dans toute la maison. Je me levai, une légère douleur au creux de l'estomac, et me hâtai vers la porte donnant sur le couloir.

Mes yeux furent éblouis par la lumière, puis le rayon de ma propre lampe se croisa avec celui de la lampe de Masters. Il se tenait devant la porte donnant sur la cour. Il se retourna vers moi et je vis qu'il était pâle. Il me dit d'une voix rauque :

— Suivez-moi de très près... Stop !

Sa voix s'était transformée soudain en un mugissement. Du fond du couloir on entendait des pas rapides précédés par la lueur des bougies. En tête, apparut bientôt fièrement le major Featherton, bedonnant et l'air irrité, puis Halliday suivi de Marion Latimer. MacDonnell les écarta du coude et passa devant eux, tenant fermement par le bras le jeune rouquin Joseph.

— Je voudrais savoir..., hurla le major.

— Arrière, dit Masters, arrière vous tous ! Et ne bougez pas jusqu'à ce que je vous le dise. Non, je ne sais pas ce qui est arrivé. Surveillez-les, Bert. Venez, me dit-il.

Nous descendîmes les trois marches, en éclairant la cour de nos lampes. La pluie avait cessé depuis un moment. La cour n'était plus

qu'une mer de boue mais légèrement en pente vers la maison, de sorte qu'aucune flaque ne s'était formée.

— Il n'y a pas la moindre trace de pas, observa Masters, en se dirigeant vers la maison de pierre. Regardez ! Je suis déjà passé par là. Venez et suivez mes traces.

En pataugeant dans la cour, nous pûmes constater que la boue n'avait pas été foulée. Masters se mit à crier :

— Nous savons que vous êtes ici, Darworth ! Ouvrez la porte, s'il vous plaît.

Pas de réponse. La lumière semblait beaucoup plus faible derrière les fenêtres. Nous franchîmes en courant les derniers mètres jusqu'à la maison. La porte était basse, mais excessivement lourde. Elle était faite d'épaisses planches de chêne reliées par des barres de fer rouillé. La poignée était cassée et la porte était fermée par un crochet et un cadenas neufs.

— J'avais oublié ce maudit cadenas ! soupira Masters en tentant de l'arracher. Il donna dans la porte un coup d'épaule, sans résultat.

— Bert ! Venez ici, Bert ! Demandez la clé de cette serrure et apportez-la-moi... Venez, monsieur. Les fenêtres... C'est là où le fil de la cloche entre dans la maison. Il devrait y avoir ici la caisse sur laquelle le jeune Latimer est monté pour installer le fil... Non ? Sapristi, elle n'est pas ici ! Voyons...

Nous avons fait rapidement le tour de la maison, rasant les murs, et nous assurant qu'il n'y avait pas de traces de pas devant nous. La fenêtre par laquelle passait le fil mesurait un pied carré et était à environ douze pieds du sol. Le toit, bas et recouvert de lourdes tuiles rondes, ne surplombait pas le mur.

— Impossible de grimper, gronda Masters.

Il était énervé, respirait bruyamment.

— Il a dû se servir d'une fameuse caisse, le jeune Latimer, pour arriver à cette hauteur ! Aidez-moi à me hisser, voulez-vous ? Je suis un peu lourd, mais ce sera vite fait.

Ce fut en effet un sérieux effort de supporter le poids de Masters. J'appuyai mon dos contre le mur et entrelaçai mes doigts pour lui faire un marchepied. Mes clavicules semblaient prêtes à se disjoindre lorsqu'il pesa de tout son poids sur mes mains. Nous vacillâmes en poussant quelques grognements. Puis, je retrouvai mon équilibre

lorsque Masters eut atteint le rebord de la fenêtre.

Il y eut un moment de silence...

Avec cette chaussure boueuse qui me sciait les doigts, je me crispai contre le mur pendant quelques instants interminables. En me tordant le cou, je pouvais apercevoir par en dessous le visage de Masters. La leur tremblotante éclairait ses yeux fixes...

— C'est bon, murmura-t-il vaguement.

Je pris ma respiration et le laissai redescendre. Il chancela dans la boue et, quand il me parla, après avoir saisi mon bras et frotté sa manche avec insistance sur son visage, ce fut d'une voix maussade, mais ferme et calme :

— Eh bien... ça y est, monsieur. Je ne crois pas avoir jamais vu autant de sang...

— Vous voulez dire qu'il...

— Oui, il est mort. Raide mort... Il a l'air... pas mal tailladé. Ce n'est pas beau à voir. Le poignard de Louis Playge est là aussi. Mais il n'y a personne d'autre dans la pièce, j'ai vu tout très distinctement.

— Mais, dis-je, personne n'a pu...

— Exact. Personne ne pouvait entrer.

Il hocha la tête d'un air sombre.

— Je ne pense pas que la clé de ce cadenas soit d'une grande utilité à présent. J'ai vu la face intérieure de la porte. Elle est verrouillée et, de plus, fermée par une grande barre placée en travers... C'est une diablerie, je vous le dis. Ça ne peut être qu'une diablerie ! Bert ! Où diable êtes-vous, Bert ?

Les lumières se croisèrent de nouveau et MacDonnell s'avança en trébuchant vers la maison. Il était effrayé. Je lus la peur dans ses yeux verdâtres qui se fermaient quand les rayons électriques les frappaient, et dans la crispation de son visage étroit. Il y avait quelque chose de bizarre dans le désordre de son chapeau qui s'enfonçait sur l'un de ses yeux avec une sorte de grâce alanguie.

— Me voici, monsieur, dit-il. Le jeune Latimer avait la clé...

— Donnez-la-moi, dit Masters. Nous allons essayer... Mais que diable tenez-vous là ?

MacDonnell cligna des yeux, fixa Masters et baissa enfin son regard.

— Oh !... rien, monsieur. Ce sont des cartes, des cartes à jouer.

Il tendit une poignée de cartes, d'un geste où il montrait bien qu'il n'était pas inconscient du ridicule de sa situation.

— C'était le médium, dit-il. Vous m'aviez dit de ne pas le perdre de vue lorsque vous seriez sorti. Et il voulait jouer au rummy...

— Jouer au rummy ?

— Oui, monsieur. Je crois qu'il est légèrement cinglé, monsieur. Il a sorti les cartes et...

— L'avez-vous laissé s'éloigner de vous un seul instant ?

MacDonnell avança la mâchoire. De nouveau son regard était calme, affirmatif.

— Non, monsieur, répondit-il, je vous donne ma parole que je ne l'ai pas quitté des yeux.

Masters lui prit la clé des mains. Mais impossible d'ouvrir le cadenas. Nous pesâmes tous les trois sur la porte de tout notre poids, sans réussir à l'ébranler.

— Rien à faire, dit Masters haletant. Des haches, voilà ce qu'il nous faut ! Oui, oui, il est mort, Bert. Cessez de me poser des questions stupides ! Je sais reconnaître un cadavre quand j'en vois un. Mais il faut que nous pénétrions ici. Retournez à la maison et allez dans la pièce où il y a des bûches entassées. Tâchez de trouver une bûche d'une bonne taille. Elle nous servira de bélier. Peut-être que le bois de la porte est assez vermoulu pour céder. Dépêchez-vous !

Masters était bref et précis maintenant, mais un peu essoufflé. Il promena sa lampe dans la cour.

— Il n'y a aucune trace de pas autour de cette porte, ni ailleurs. Voilà ce qui me tracasse. En outre, j'étais ici, je surveillais...

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je. J'étais en train de lire le manuscrit...

— Le manuscrit... Savez-vous, monsieur, combien de temps vous avez passé à le lire ?

Il n'avait pas l'air de plaisanter. Il sortit un carnet.

— Ça me rappelle un détail. Il faut que je le note. C'est l'heure à laquelle j'ai entendu tinter la cloche :

1 h 15 exactement. « Entendu cloche, 1 h 15. » Voilà. Maintenant, monsieur, vous qui rêvassiez pendant ce temps-là, vous avez peut-être découvert quelque chose ? Vous êtes resté seul pendant près de trois quarts d'heure.

— Masters, dis-je, je n'ai rien vu, ni rien entendu. À moins que... Vous dites que vous étiez dehors, dans le fond de la cour ? Êtes-vous passé devant la porte de la pièce où j'étais assis ?

Sa lampe placée sous un de ses bras éclairait son carnet. Ses doigts souillés de boue s'arrêtèrent d'écrire.

— Si je suis passé devant votre porte... À quel moment ?

— Je ne sais pas. Pendant que je lisais. J'ai eu la nette impression qu'il y avait quelqu'un. Je me suis levé et je suis allé regarder à la porte, mais je n'ai vu personne.

— Tiens ! fit l'inspecteur, sur un ton inquiétant. Un instant. Sont-ce des faits, vous savez ce que je veux dire, des faits précis, absolus, qui se sont vraiment produits, des faits qu'aucun avocat ne pourrait contester ? Ou s'agit-il seulement d'impressions ? Vous admettez que vous avez eu déjà beaucoup d'impressions, n'est-ce pas ?

Je lui répondis qu'il s'agissait d'un fait précis, absolu, qui s'était réellement produit, et il se mit à barbouiller de nouveau son carnet.

— Ce n'était pas moi, M^r Blake, poursuivit-il. Je suis sorti par la porte d'entrée et j'ai fait le tour par le côté de la maison. Pouvez-vous maintenant me décrire ce bruit de pas ? Un homme, une femme ? Le genre de pas ?... Lent ou rapide ? Quelque chose enfin qui me donnerait une indication ?

C'était impossible. Le sol était en brique et je n'avais entendu qu'un son vague au milieu des cris et des ombres qui s'envolaient du manuscrit de George Playge. Je pouvais dire seulement que ces pas étaient furtifs.

— Bien, monsieur. Maintenant voici ce qui s'est passé après que Bert et moi nous vous eûmes quitté... Je ferais mieux de le mettre par écrit. On me le demandera et j'aurai des histoires si je n'ai pas couché tout cela noir sur blanc. Savez-vous ce que faisait le groupe, ce qu'ils avaient fait dans la demi-heure précédente ? poursuivit Masters avec amertume. Oui, vous l'avez deviné. Ils ont formé un cercle dans le

noir, exactement comme la semaine précédente, jour pour jour, lorsqu'on a glissé le faux message parmi les papiers et que Darworth a eu si peur. Comment pouvais-je les en empêcher ?

— Une séance..., dis-je. Et que faisait Joseph ?

— Ce n'était pas une séance. Ils priaient. Et cependant, si vous observez de près cette prière en commun, c'est la partie la plus équivoque de toute l'affaire. Ils ne voulaient pas de Joseph. La vieille dame était assez excitée à ce sujet. Elle dit que Darworth avait donné des instructions pour que Joseph fût éloigné. Son pouvoir psychique est, paraît-il, si violent, qu'il aurait eu une mauvaise influence au lieu de... je ne sais quoi. Mais MacDonnell et moi nous l'avons pris en main. Nous n'en avons pas tiré grand-chose, pas plus que des autres d'ailleurs. Ils ne voulaient pas parler.

— Leur avez-vous dit que vous étiez de la police ?

Masters renifla.

— Oui. Et j'ai eu bonne mine ! Quel droit avais-je d'intervenir ? – Il réfléchit quelques instants et poursuivit :

» La vieille dame s'est contentée d'ouvrir et de refermer les mains en disant : « C'est ce que je pensais. » Mais j'ai cru que ce jeune homme, Latimer, allait se précipiter sur moi, armé d'un tisonnier. Le seul qui tentait de nous apaiser était le vieux monsieur. Et ils m'ont prié de sortir de leur réunion. Sans M^r Halliday, j'aurais été mis à la porte. En tout cas... Nous voici, Bert ! cria-t-il soudain en direction de la maison. Prenez M^r Halliday avec vous pour porter cette bûche et laissez les autres là-bas. Qu'ils retournent sur leurs pas m'entendez-vous ?

Il y eut, à la porte de service, une clameur de protestation et des discussions. Traînant une lourde bûche MacDonnell descendit tant bien que mal les marches à la lueur incertaine des bougies tenues par ceux qui restaient sur le seuil. Halliday s'empara de l'autre extrémité de la bûche et les deux hommes s'avancèrent péniblement vers nous.

— Alors ? demanda Halliday, MacDonnell dit que... Masters l'interrompt :

— Il ne dit rien du tout, monsieur. Deux de chaque côté. En place ! Visez le centre de la porte. Nous allons essayer de la fendre en son milieu. Mettez les lampes dans vos poches pour libérer vos deux

maines. À vos marques, prêts ? partez !...

Le fracas des chocs successifs résonna dans l'espace clos. Les vitres en tremblaient. Nous lançâmes quatre fois le bélier contre la porte, glissant dans la boue, reculant et fonçant de nouveau au signal de Masters. On entendait le bois craquer. Les ferrures usées cédaient elles aussi. Au cinquième choc, la porte se fendit du haut en bas, et Masters braqua sur elle le faisceau de sa lampe électrique.

La respiration rapide, Masters enfila une paire de gants, leva une planche disjointe, se mit à genoux et se glissa dans l'interstice. Je le suivis. En travers de la porte, une barre de fer était restée fixée dans son logement. Lorsque je fus passé dessous en me courbant, Masters tourna sa lampe sur la porte : non seulement la barre était en place, mais un verrou de fer, long et rouillé, du type couramment employé dans les maisons du XVII^e siècle, était également intact. Masters le saisit de sa main gantée et il lui fallut imprimer à son poignet une violente torsion pour parvenir à le pousser. La porte n'avait ni serrure ni trou de clé, mais seulement un bouton semblable à celui qui était fixé à l'extérieur. Elle s'adaptait si étroitement à son châssis que le fragile encadrement de fer avait été écrasé et arraché sous notre poussée.

— Regardez bien, dit Masters d'un ton bourru, et restez maintenant où vous êtes. Tournez-vous. Assurez-vous qu'il n'y a personne ici...

Je me retournai vivement, car je n'avais seulement qu'entrevu, en me glissant à l'intérieur, les détails d'une scène qui ne semblait pas faite pour les estomacs sensibles. L'air était vicié. La cheminée devait mal tirer et Darworth semblait y avoir brûlé des aromates. On distinguait aussi une odeur de cheveux roussis. C'est dans le mur situé à notre gauche (le côté étroit du rectangle dont la fenêtre avait permis à Masters de voir le cadavre) que se trouvait la cheminée. Le feu était tombé maintenant, mais les tisons s'étaient resserrés en une masse ardente qui dégageait une intense chaleur et semblait clignoter d'un air engageant, comme la paupière d'un démon. Un homme était étendu devant la cheminée et sa tête reposait presque dans les cendres.

Cet homme était de haute taille. De sa personne émanait une sorte d'élégance fanée. Il était couché sur le côté droit et replié sur lui-même dans une attitude de souffrance. Sa joue était appuyée contre le sol et sa tête tournée vers la porte, peut-être dans un dernier effort pour la regarder. Mais, il n'aurait jamais pu lever les paupières car, dans sa chute, les verres de son lorgnon, fixé à l'une de ses oreilles par une chaînette d'or, s'étaient brisés dans ses yeux. Des orbites, le sang

avait coulé sur le visage, sur les dents que révélait la bouche grande ouverte, tordue par l'agonie, et dans la barbe brune et soyeuse. Les cheveux assez longs, épais et striés de fils gris retombaient sur les oreilles d'une façon un peu ridicule. Le visage que nous distinguions sous le bras gauche mollement tendu vers la cheminée semblait presque nous implorer.

La lueur intermittente du feu était maintenant le seul moyen d'éclairage. Quand nous l'avions regardée de l'extérieur, cette pièce nous avait paru plus grande. Elle avait environ vingt pieds de long sur quinze de large. Des murs recouverts d'une mousse verdâtre, un sol de brique et un plafond soutenu par de robustes poutres de chêne. Bien qu'on eût essayé de nettoyer cette pièce – un balai et un chiffon étaient appuyés contre un mur –, rien n'avait pu effacer la destruction des ans. Et, maintenant, on sentait, dans cette atmosphère poisseuse et à travers la vapeur humide produite par le feu, d'étranges exhalaisons... Les pas de Masters résonnèrent sur les briques lorsqu'il s'approcha du corps. Des mots dépourvus de sens me parvinrent. Ils se réfléchirent dans mon esprit et dans la pièce lorsque je les répétais à haute voix : *Qui aurait pu penser que le vieil homme avait tant de sang en lui !...*(3)

Masters pivota sur lui-même, surpris peut-être par la manière dont j'avais lancé les paroles de la femme du seigneur écossais. Il voulut parler, mais il se retint...

— Voici l'arme, me dit Masters en désignant un objet. Vous la voyez, posée près de lui ? C'est le poignard de Louis Playge. Pas d'erreur ! La table et la chaise sont renversées. Personne n'est caché ici... Puisque vous avez quelques connaissances en médecine, examinez-le, voulez-vous ? Mais faites attention à vos souliers. Toutes ces flaqes...

Il était en effet impossible d'éviter le sang. Le sol, les meubles, le foyer, tout en avait été élaboussé avant que ce corps tordu, tailladé comme un mannequin après un exercice à la baïonnette, se fût abattu la tête en avant, les cheveux presque dans le feu. Il semblait avoir fui quelque chose, farouchement, aveuglément, se heurtant à tous les objets en courant en rond, comme une chauve-souris qui veut s'échapper d'une pièce, tandis qu'on s'acharnait sur lui. À travers la déchirure de ses vêtements, je vis que son bras gauche, son flanc et sa cuisse avaient été frappés. Mais c'était son dos qui avait le plus souffert. En suivant des yeux la direction indiquée par sa main, je vis un morceau de brique suspendu au fil de la cloche pour faire contrepoids.

Je me penchai sur le corps. Le feu s'écroula en lançant des étincelles. Le changement brusque de lumière modifia l'expression du visage aveugle. On eût dit qu'il ouvrait et fermait la bouche. La chaînette de la manchette gauche souillée de sang était en or fin. Pour autant que je pusse m'en rendre compte, Darworth avait reçu quatre coups de poignard dans le dos, la plupart superficiels, mais le quatrième avait plongé droit dans le cœur, en passant sous l'omoplate gauche, et l'avait achevé. Une petite bulle d'air qui prenait des teintes noirâtres s'était formée sur la dernière blessure.

— Il n'est pas mort depuis cinq minutes, dis-je (nous apprîmes plus tard que l'évaluation était correcte). Mais je dois reconnaître qu'un médecin légiste aura plus tard de la peine à établir ce détail. Il est allongé devant une flamme qui a pu, pendant un certain temps, maintenir le corps à une température supérieure à celle du sang...

En fait, le feu me brûlait et je dus reculer sur les briques glissantes. Le bras droit de l'homme était replié derrière lui. Ses doigts étaient crispés sur une lame de fer d'environ huit pouces de long, avec une garde façonnée grossièrement et une poignée en os sur laquelle on apercevait les lettres L.P., peu visibles en raison des taches. On eût dit qu'il avait ramassé cette arme avant de mourir. J'examinai toute la pièce.

— Masters, dis-je, cette affaire est invraisemblable...

Il se retourna avec une expression farouche.

— Ah ! nous y voilà ! Je sais ce que vous allez me dire maintenant. Personne n'a pu entrer par les fenêtres ou les portes, et ressortir. Je vous affirme, moi, que tout cela est arrivé par des moyens ordinaires. Aidez-moi et je ne tarderai pas à les découvrir !

Il laissa retomber ses épaules puissantes. Son visage aimable semblait soudain las et vieilli.

— Il doit exister un passage, monsieur, poursuivit-il d'un ton bourru, dans le sol ou dans le plafond. Nous allons examiner la pièce pouce par pouce. Peut-être qu'un des grillages de la fenêtre peut s'enlever. Peut-être que... Je ne sais pas. Mais il doit y avoir... Restez dehors, s'il vous plaît !

Il se précipita vers la porte en agitant la main. Le visage de Halliday apparut dans l'entrebâillement. Ses yeux se posèrent une seconde sur la forme étendue à terre. Il tressaillit comme si quelque chose l'avait blessé, puis il regarda Masters droit dans les yeux. Son visage était terreux et il se mit à parler rapidement :

— Il y a un flic ici, inspecteur. Vous savez, un..., dit-il en bredouillant, un policeman. Nous avons fait du bruit avec cette bûche. Il l'a entendu et...

Soudain, il montra du doigt le cadavre :

— C'est Darworth ? Est-il ?...

— Oui, dit Masters. Ne restez pas ici, monsieur, mais ne retournez pas encore à la maison. Dites au sergent MacDonnell de m'amener le policeman. Il fera un rapport. Restez calme.

— Je me sens très bien, dit Halliday en mettant une main sur sa bouche. C'est bizarre, on dirait un mannequin après un exercice à la baïonnette.

Cette malheureuse image m'était déjà venue à l'esprit. Je me remis à examiner la pièce dans la pénombre. Le plafond de chêne était la seule trace des splendeurs passées, le seul souvenir d'une époque où cette pièce était ornée de tapisseries anciennes et des cabinets de laque du Japon de sir Richard Seagrave. Je vis Masters prendre soigneusement quelques notes et je n'eus qu'à suivre son regard pour faire l'inventaire des objets qui subsistaient encore entre ces murs délabrés : une table ordinaire en bois blanc, renversée, à six pieds environ de la cheminée ; une chaise de cuisine, également renversée, qui avait entraîné dans sa chute le pardessus de Darworth ; un stylo et quelques feuilles de papier éparpillées dans une flaque de sang, à quelque distance du cadavre une bougie éteinte dans un chandelier de cuivre qui avait roulé au milieu de la pièce ; la brique attachée au fil métallique ; le balai et le chiffon appuyés contre le mur, près de la porte. Enfin, dernier détail affreux, l'aromate qui brûlait dans le foyer était une sorte d'encens tiré d'une plante nommée wistaria qui dégage une vapeur douceâtre, écœurante... Avec son atmosphère surchargée de contradictions mystérieuses, cette affaire s'annonçait comme particulièrement insolite.

— Masters, dis-je, comme si je poursuivais une conversation déjà entamée, ce n'est pas tout. Pourquoi n'a-t-il pas appelé au secours ? Pourquoi n'a-t-il pas hurlé, fait du bruit, au lieu de chercher seulement à atteindre la cloche ?

Masters, qui était penché sur son carnet, leva les yeux.

— Il a crié, répondit l'inspecteur avec embarras. Mais oui, il a crié. Je l'ai entendu.

CARTES ET MORPHINE

— Voyez-vous, poursuivait Masters en s'éclaircissant la voix, c'est ce qu'il y a de plus affreux dans cette affaire. Ce n'était pas un de ces cris, un de ces hurlements normaux qui m'aurait fait accourir aussitôt, prêt à tout. Il ne criait pas fort, mais de plus en plus vite. Je l'entendais parler. Il paraissait implorer, supplier quelqu'un. Puis il se remettait à gémir et à crier. De l'endroit où vous étiez, on ne pouvait rien percevoir. Je l'ai entendu parce que j'étais dehors. J'ai contourné la maison pour...

Il s'arrêta, regarda autour de lui, s'essuya le front avec un gant de coton gris beaucoup trop grand pour sa main.

— Je reconnais que j'ai eu peur. Mais j'ai pensé qu'il s'agissait seulement d'un des actes de la comédie montée par cet homme. La voix était de plus en plus précipitée, plus aiguë. Je voyais des ombres se poursuivre derrière la fenêtre. Il y avait quelque chose de diabolique dans cette lueur rouge. Je ne savais que faire. Vous est-il arrivé d'assister à un vrai drame et de rester sur place, sans intervenir, parce qu'on vous avait persuadé qu'il s'agissait simplement d'un jeu ? Après, quand on songe à ce qu'on aurait dû faire, on en est malade.

Il écarta ses doigts, puis il les replia. Cet homme robuste et grisonnant donnait une impression d'équilibre dans un monde en démente. Ses yeux bleus, à l'expression placide, scrutaient tout ce qui l'entourait.

— J'aurai de la chance si je ne suis pas mis à pied à la suite de cette affaire, monsieur. Oui, j'ai entendu tout cela, et je suis resté passif. Ensuite, j'ai entendu la cloche.

— Combien de temps après les cris ?

— Disons une minute et demie après que le bruit eut cessé. J'ai tout gâché, ajouta-t-il avec amertume.

— Et combien de temps ont duré ces cris, ces bruits ?

— Un peu plus de deux minutes, je crois.

Il se souvint tout à coup d'un détail et l'inscrivit sur son carnet. Des

rides se creusaient sur son large visage.

— Mais je me suis contenté de rester près de la porte de derrière qui donne sur le couloir. Comme un idiot ! Comme un..., excusez-moi, monsieur. On eût dit que quelque chose me retenait. Vous comprenez, j'étais sorti par la porte de devant pour explorer les lieux.

La porte brisée craqua. MacDonnell s'y glissa, accompagné d'un policeman dont le casque et le grand imperméable noir semblaient occuper toute la place. Il salua Masters, ne parut pas surpris et dit d'une voix cassante, à l'accent indéfinissable, si caractéristique des membres de la police :

— Très bien, monsieur. Un rapport au commissariat de police du quartier ? Indispensable.

Il tira des profondeurs de son imperméable un carnet de poche. Je profitai de cet incident pour sortir.

Même la cour sentait bon après l'atmosphère corrompue de la petite pièce. Le ciel s'était dégagé et l'on apercevait des étoiles. À quelques mètres de nous, Halliday fumait une cigarette.

— Alors, le gredin a fini sa carrière, remarqua-t-il sur un ton indifférent.

Je fus frappé par son absence de nervosité et par son ton naturel. La lueur de la cigarette éclaira soudain ses yeux plissés, presque moqueurs.

— Et qui plus est, grâce au poignard de Louis Playge. C'est un grand jour pour moi, Blake, je vous le dis.

— Vous vous félicitez que Darworth soit mort ?

— Non, que toute l'affaire ait été bouleversée, répondit-il en courbant les épaules sous son manteau de pluie. Écoutez-moi, Blake. Je suppose que vous avez lu cette sombre histoire ? Masters m'a dit que vous vous étiez plongé dedans. Soyons logiques. Je n'ai jamais cru réellement à la « possession » ou au fantôme errant. C'est trop absurde. Je reconnais que j'ai été troublé, mais maintenant l'atmosphère, Seigneur ! est éclaircie... et de quelle façon ! Par trois choses.

— Lesquelles ?

Halliday réfléchit en aspirant longuement la fumée de sa cigarette. Derrière nous, Masters et MacDonnell discutaient.

— Tout d'abord, mon vieux, ce faux fantôme a détruit définitivement sa légende en tuant Darworth. Tant qu'il errait et frappait aux fenêtres, nous étions en droit de nous alarmer. Mais – et voilà le comique de l'affaire – dès qu'il emploie une arme ordinaire et larde un individu à coups de poignard, nous devenons sceptiques. Peut-être que s'il s'était contenté d'entrer, de frapper une ou deux fois Darworth et de le faire mourir de *frayeur*, l'effet eût été plus puissant. Un fantôme qui poignarde, c'est peut-être excellent du point de vue spirite, mais pas du point de vue du bon sens. C'est absurde. C'est exactement comme si le fantôme de Nelson était sorti de la crypte de Saint-Paul pour tuer un touriste à coups de longue-vue... Oh ! je sais... C'est affreux, si vous voulez. C'est un crime inhumain, et qui mérite la potence. Mais en ce qui concerne le fantôme...

— Je comprends. Quelle est la seconde chose ?

Halliday avait levé la tête et semblait fixer le toit de la petite maison. Il fit entendre une sorte de gloussement et s'arrêta brusquement, par respect pour le mort sans doute.

— C'est très simple. Je sais parfaitement que je n'ai pas été « possédé ». Pendant que tous ces événements se déroulaient, j'étais dans l'obscurité, sur une chaise dure et inconfortable, et je faisais semblant de prier..., de prier, vous m'entendez bien !

Il parlait avec une sorte de plaisir étonné, comme s'il venait de faire une découverte.

— De prier... pour Darworth... Voilà pourquoi mon sens de l'humour a été mis en éveil... Et ceci m'amène au point final. Je voudrais que vous en parliez à tous ceux qui sont réunis ici. Mais surtout à tante Anne et à Marion. Je voudrais que vous vous rendiez compte du changement d'atmosphère. Quelle attitude ont-ils adoptée, selon vous ?

— Quelle attitude ?

— Mais oui ! lança-t-il nerveusement en jetant au loin sa cigarette. Comment, d'après vous, ont-ils accueilli la déception que leur cause Darworth ? Est-il devenu pour eux un martyr ? Sont-ils prostrés ? Non ! Ils sont soulagés, je vous le dis, soulagés ! Tous, sauf peut-être Ted qui continuera jusqu'à la fin de ses jours à croire que Darworth a été liquidé par un fantôme... On dirait qu'ils sont affranchis d'une influence hypnotique. Blake, comprenez-vous la psychologie de toute cette affaire, son côté anormal, dément ? Quel est ?...

À ce moment, Masters passa la tête par la porte et nous appela en

sifflant d'un air mystérieux. Il semblait de plus en plus contrarié.

— Nous avons beaucoup à faire, dit-il. Le médecin légiste, les photographes, les rapports. Pour l'instant, nous reconstituons les faits. Ne pourriez-vous retourner à la maison, monsieur, et bavarder un peu avec ces gens ? Ne les interrogez pas. Laissez-les parler s'ils en ont envie. Retenez-les jusqu'à ce que je vienne. Et pas de renseignements surtout ! Il est mort. Ça suffit. Nous ne pouvons rien expliquer. Compris ?

— Où en êtes-vous, monsieur l'inspecteur ? demanda gaiement Halliday.

Masters tourna la tête. Le ton lui semblait déplacé.

— Il s'agit d'un assassinat, répondit-il avec une sorte d'effort et une méfiance mal dissimulée. Avez-vous jamais assisté à une enquête judiciaire, monsieur ? Non ? On ne peut pas dire que ce soit plaisant...

Comme pris d'une résolution subite, Halliday s'avança vers la porte et se planta devant Masters, puis il rentra les épaules, d'un mouvement qui lui était familier, et fixa l'inspecteur de ses yeux bruns.

— Monsieur l'inspecteur, lança-t-il.

Puis, il s'arrêta. On eût dit qu'il répétait un discours préparé à l'avance. Il poursuivit avec précipitation :

— Monsieur l'inspecteur, j'espère que nous nous comprenons bien. Je sais que c'est un assassinat. J'ai bien réfléchi. Je sais que nous allons avoir beaucoup d'ennuis, que nous serons longtemps sur le devant de la scène et que, pendant l'enquête du coroner, nous serons face à des naïfs pas très malins !... Ne pouvez-vous pas nous laisser en dehors de tout ceci ? Je ne suis pas aveugle. Je sais que sont impliquées les personnes qui se trouvaient dans cette maison. Mais vous connaissez les faits, n'est-ce pas ? Vous savez que l'assassin de Darworth n'était pas un de ses disciples. Qui l'aurait tué ? Sauf, bien sûr...

Son doigt se déplaça lentement et vint se poser sur sa propre poitrine, tandis que ses yeux s'agrandissaient.

— C'est possible, dit Masters d'une voix sans timbre, c'est possible. Mais je dois faire mon devoir, M^r Halliday. Je regrette, mais je ne peux ménager personne. À moins que... Vous ne voulez pas dire que vous allez vous déclarer coupable ?

— Pas du tout. Je voulais dire que...

— Alors, répondit Masters en faisant de la tête un signe de regret, alors !... Excusez-moi, monsieur, il faut que je retourne au travail.

Les muscles de la mâchoire de Halliday se détendirent. Il sourit. Me prenant par le bras, il m'entraîna vers la maison.

— L'inspecteur se méfie de l'un de nous, c'est très net. Qu'est-ce que ça peut me faire ? Je m'en moque !

Il rejeta la tête en arrière comme s'il riait aux éclats et je le sentis vibrer dans cet accès d'hilarité contenue, assez sinistre en somme.

— Et maintenant, je vais vous dire pourquoi je m'en moque. Je vous ai raconté que nous étions assis dans l'obscurité, tous sans exception. Maintenant, si Masters ne peut pas établir la culpabilité du jeune Joseph -ce qu'il va tout d'abord s'efforcer de faire -, il se rabattra sur l'un de nous. Vous comprenez ? Il dira que, pendant les vingt minutes passées dans le noir, l'un de nous s'est levé, est sorti...

— Et quelqu'un est effectivement sorti ?

— Je ne sais pas, répondit-il sèchement. Quelqu'un s'est levé de sa chaise, c'est certain. J'ai entendu la chaise craquer. La porte de la pièce s'est également ouverte et refermée. Mais c'est tout ce que je peux affirmer.

Apparemment, il ne connaissait pas encore l'invraisemblance des circonstances qui entouraient le meurtre de Darworth, ou leur étrangeté, si vous préférez ce mot. Mais la scène qu'il venait de me décrire me parut contenir des éléments plus effrayants que l'intervention du simple surnaturel.

— Je ne vois rien là de risible, répondis-je. À part un fou, qui courrait de tels risques, dans une pièce pleine de monde ? Quant à dire que c'est drôle...

— Mais si, c'est drôle !

Son visage semblait pâle, presque inhumain à la clarté des étoiles, tordu par un accès incongru d'hilarité. Il baissa de nouveau la tête, redevint sérieux, poursuivit :

— Parce que Marion et moi, nous nous tenions la main dans l'obscurité. Mon Dieu, est-ce que cela ne paraîtra pas comique devant le tribunal ? Je crois entendre les ricanements..., car un alibi est un alibi. Les autres n'ont pas l'air d'avoir eu l'idée qu'ils pourraient être

soupçonnés. Je peux vous affirmer que j'y ai songé, *moi*. En tout cas, c'est sans importance. Tant que je peux démontrer la pureté transparente de ma conduite... Ils peuvent bien coffrer le vieux Featherton, ma tante Anne ou n'importe qui, si bon leur semble.

On entendit quelqu'un appeler et Halliday s'éloigna. La lueur des bougies, dans l'ancienne cuisine où j'avais lu les lettres, se reflétait encore dans le couloir. Dans la porte de service, se profilait la silhouette d'une femme de haute taille en manteau long. Elle descendit rapidement les marches. Halliday la reçut dans ses bras.

J'entendis de petits sanglots secs.

— Il est mort, Dean, dit la jeune femme. Il est mort ! Je devrais le regretter, mais je n'y arrive pas.

La lumière vacillante faisait briller ses cheveux dorés sur le fond de la porte déchiquetée et de la maison délabrée. Halliday secoua la jeune fille par les épaules, puis bredouilla sur un ton maussade :

— Voyons, vous ne pouvez pas venir dans cette boue ! Vos chaussures...

— Ça ne fait rien, j'ai des snow-boots. J'ai... Qu'est-ce que je disais ? Oh ! mon ami, venez leur parler...

En relevant la tête, elle m'aperçut et me regarda attentivement. Elle s'écarta de Halliday.

— Vous êtes policier, n'est-ce pas, M^r Blake ? me demanda-t-elle tranquillement. Ou, en tout cas, d'après Dean, quelque chose dans ce genre. Je vous en prie, venez avec nous. Je préférerais que ce soit vous qui restiez avec nous, plutôt que cet homme affreux qui était ici à l'instant...

Nous remontâmes les marches. À la porte de la cuisine, je fis signe aux autres de s'arrêter. Cette cuisine m'intéressait. Joseph s'y trouvait.

Il était assis sur la caisse qui m'avait servi de siège quand je lisais le manuscrit. Ses coudes étaient posés sur l'établi et ses poings appuyés sous ses oreilles. Ses yeux étaient à moitié fermés, sa respiration imperceptible. La lumière des quatre bougies faisait violemment ressortir, de l'ombre environnante, son visage, ses mains maigres et sales, son cou mince.

Le visage aux traits fins était encore peu formé. Le teint était terreux ; des taches de rousseur apparaissaient sur le nez plat et sur les bords de la bouche grande et molle. Les cheveux roux – de ton clair et

coupés court – étaient collés sur le front. Joseph pouvait avoir dix-neuf ans, mais il en paraissait treize. Devant lui, sur l'établi, étaient éparpillés les papiers que j'avais lus. Mais il ne les lisait pas.

Des cartes souillées avaient été disposées en éventail sur les manuscrits. Joseph, tout en se balançant légèrement, fixait avec stupidité l'une des bougies. Sa bouche molle remuait et laissait échapper un peu de bave.

Mais il ne parlait pas. Son costume à carreaux d'un rouge violent accentuait encore son aspect étrange.

— Joseph, dis-je à mi-voix. Joseph !

Une de ses mains retomba avec un bruit sourd sur la table. Il fit lentement pivoter son corps, leva les yeux... Son visage n'était pas entièrement dépourvu d'esprit. Peut-être avait-il eu jadis une expression intelligente. Une pellicule recouvrait ses yeux dont les pupilles contractées étaient presque invisibles. La cornée était jaunâtre. Lorsque ses yeux se posèrent sur moi, Joseph me donna l'impression de se ramasser sur lui-même. Un sourire déformait sa grande bouche. Quand je l'avais vu quelques heures auparavant, à la lueur de la lampe électrique, il m'avait paru calme, morne, apathique. Son aspect était maintenant très différent.

Je répétais son nom et m'approchai lentement de lui.

— Ne craignez rien, Joseph. Ne craignez rien. Je suis médecin, Joseph...

— Ne me touchez pas, dit-il.

Il avait parlé d'une voix tout à fait naturelle, mais il fit un bond en arrière.

— Ne me touchez pas !...

Je fixai intensément dans les yeux cet excellent sujet pour une expérience d'hypnose et je finis par lui saisir le poignet. Il tremblait et continuait à reculer. À en juger d'après son pouls, celui qui lui avait administré la morphine ne l'avait pas ménagé. Cependant, il n'était pas en danger car, selon toute évidence, il était depuis longtemps habitué à cette drogue.

— Vous êtes malade, Joseph. Vous êtes souvent malade, n'est-ce pas ? Et vous prenez des remèdes, c'est naturel...

— Je vous en prie, monsieur. (Il tenta de se dégager par surprise,

tout en m'adressant un regard suppliant.) Je vous en prie, monsieur, répéta-t-il. Je me sens très bien, maintenant. Merci, monsieur. Voulez-vous me laisser ?

Soudain, il devint loquace et lança, sur le ton d'un enfant qui a décidé de tout dire à son maître :

— J'ai compris ! Vous voulez connaître la vérité. *Je ne voulais rien faire de mal !* Il m'a dit que je ne devrais pas prendre de médicament ce soir, mais j'en ai pris parce que je sais où il cache la boîte... Mais il y a très peu de temps que j'en ai pris, très peu de temps...

— Vous vous faites une piqûre dans le bras, n'est-ce pas, Joseph ?

— Oui, monsieur !

Il porta la main à sa poche intérieure, avec la précipitation d'un enfant qui s'empresse de tout vous montrer une fois qu'il a commencé à confesser sa faute, espérant ainsi la minimiser.

— Je vais vous le montrer, monsieur. Le voici...

— C'est M^r Darworth qui vous a donné ce médicament, Joseph ?

— Oui, monsieur, il m'en donne quand il doit y avoir une séance. Alors j'entre en transe. C'est ce qui concentre les forces. Mais, naturellement, je ne le sais pas, car je ne vois jamais rien...

Joseph éclata de rire.

— Je ne devrais pas vous raconter cela, poursuivit-il. Je ne devrais jamais le dire. Qui êtes-vous ? De plus, j'ai pensé que ce serait mieux de prendre ce soir le double de la dose parce que j'aime ce médicament et que si j'en prends le double, ce sera deux fois plus agréable.

Ses yeux troubles s'attachaient à moi avec une sorte d'avidité, comme s'ils voulaient me transpercer.

J'aurais voulu me retourner et voir comment Halliday et la jeune fille réagissaient devant cette scène, mais je craignais que Joseph ne m'échappât si je cessais de le regarder. C'était cette dose supplémentaire qui l'avait fait parler. Il ne savait pas que son imprudence pouvait nous faire approcher de la vérité.

— Bien sûr, Joseph, répondis-je en observant son air satisfait. Je ne vous fais pas de reproches. Dites-moi, quel est votre nom tout entier, le reste de votre nom ?...

— Vous ne le connaissez pas ? Alors vous ne pouvez pas être docteur !

Il se recula un peu, changea d'avis et dit :

— Vous le saurez : Joseph Dennis.

— Où habitez-vous ?

— Je comprends maintenant ! Vous êtes un nouveau docteur. C'est cela. J'habite 101 B Loughborough Road, Brixton.

— Avez-vous de la famille, Joseph ?

— Il y a M^{rs} Sweeney..., dit-il avec hésitation. De la famille ? Je ne crois pas. Je ne m'en souviens pas, sauf que je n'ai jamais eu suffisamment à manger. Je me rappelle seulement une petite fille que je devais épouser. Elle habitait une maison et elle était blonde, mais je ne sais pas ce qui lui est arrivé, monsieur. Il y a M^{rs} Sweeney... Nous n'avions tous les deux que huit ans, alors nous ne pouvions pas nous marier.

— Comment avez-vous connu M^r Darworth ?

La réponse fut plus longue encore que les précédentes. Je compris que M^{rs} Sweeney était la gardienne de Joseph et qu'elle avait connu autrefois M^r Darworth. C'était M^{rs} Sweeney qui lui avait dit qu'il avait de grands dons parapsychologiques. Un jour, elle partit chercher M^r Darworth « qui avait un manteau à col de fourrure et un chapeau qui brille, et dans une grosse voiture avec une cigogne sur le capot ». Ils avaient parlé de lui et quelqu'un avait dit : *Il ne fera jamais de chantage*. Joseph pensait que cette scène datait de trois ans.

Tandis que Joseph me donnait une description détaillée du salon du 101 B de Loughborough Road, en mentionnant tout particulièrement les rideaux à bordures de perles de la porte, et la Bible à fermoir doré qui était posée sur la table, j'eus de nouveau envie de me retourner vers mes compagnons. Comment réagissaient-ils devant cette preuve presque évidente de *l'intervention* de Darworth ? Joseph, lui, était presque à bout. Encore quelques minutes et il redeviendrait morose, craintif, peut-être même farouche. Je le stimulai gentiment :

— Non, vous n'avez rien à redouter de M^r Darworth, Joseph. Le docteur lui dira que vous avez pris ce médicament parce qu'il le fallait...

Joseph étouffa une exclamation. Je poursuivis :

— ... et le docteur lui dira naturellement que l'on ne pouvait s'attendre à ce que vous fassiez ce que M^r Darworth avait ordonné... Allons, voyons, mon ami, qu'est-ce qu'il vous a ordonné de faire ?

Joseph se mit à ronger son pouce. Il baissa beaucoup la voix. On eût dit qu'il imitait la voix de Darworth :

— D'écouter, monsieur, il m'a ordonné d'écouter.

— D'écouter ?

— De *les* écouter. Les gens qui sont ici. Il m'a dit de ne pas rester avec eux, et que, s'ils voulaient une séance, de la leur refuser, mais de continuer à les écouter. C'est la vérité, monsieur. Il a dit qu'il n'était pas sûr, mais qu'il se pourrait que quelqu'un lui veuille du mal et sorte en se glissant...

Les yeux du jeune garçon devenaient de plus en plus sombres. Darworth avait certainement évoqué devant le jeune homme des détails frappants et horribles. En outre, Darworth devait savoir comment se servir de l'hypnose.

— Sortir en se glissant..., répéta Joseph, et je devais apprendre de qui il s'agissait...

— Et ensuite, Joseph ?

— Il m'a raconté combien il avait été bon pour moi, il m'a dit tout l'argent qu'il avait donné à M^{rs} Sweeney pour moi ; et que si quelqu'un l'attaquait, je saurais d'instinct qui c'était... Mais j'ai pris mon médicament et, après l'avoir pris, je n'ai plus souhaité que de jouer aux cartes. Je ne connais pas grand-chose aux jeux de cartes, mais j'aime jouer. Au bout d'un moment, les cartes qui représentent des figures deviennent vivantes, surtout les deux reines rouges. Je les mets dans la lumière, je les retourne et je vois alors sur elles de nouvelles couleurs que je n'avais pas encore remarquées...

— M^r Darworth s'attendait-il vraiment à ce que quelqu'un sorte, Joseph ?

— Il a dit...

Son esprit débile explorait confusément sa mémoire.

Il se déplaça sur son siège, ramassa les cartes et les rangea avec précipitation. Ses doigts maigres saisirent la dame de pique. Il leva les yeux et son regard erra sans se poser sur moi.

— Excusez-moi, monsieur, je ne parlerai plus, dit-il sur un ton plaintif.

Il se leva et s'éloigna de moi.

— Battez-moi si vous voulez, comme le faisaient les autres, mais je ne parlerai plus.

D'un bond, il passa de l'autre côté de la caisse, et se retira dans l'ombre en serrant jalousement sa carte.

Je me retournai rapidement. Marion Latimer et Halliday se tenaient l'un près de l'autre. Marion avait posé sa main sur le bras de Dean. Tous les deux suivaient des yeux le visage pâle de Joseph qui grimaçait dans le fond de la pièce. Halliday avait les paupières gonflées. Sa bouche ne marquait ni pitié ni mépris. Il tenait la jeune fille étroitement enlacée. J'eus l'impression qu'elle tremblait, que le soulagement l'avait affaiblie.

On aurait dit que ses yeux s'étaient habitués à la lumière de la pièce, que sa beauté un peu sèche s'était assouplie comme les vagues de sa chevelure blonde. Mais en regardant derrière eux, je vis que l'auditoire était devenu plus nombreux.

Il y avait une silhouette sur le seuil de la porte.

— Vraiment ! lança aigrement lady Benning.

Elle pinçait sa lèvre supérieure. Son visage sillonné de rides contrastait avec la grâce affectée de ses cheveux blancs ondulés et du ruban de velours noir qui entourait son cou. Ses yeux sombres étaient posés sur moi. Elle s'appuyait sur son parapluie – attitude bizarre – et soudain, elle s'en servit pour frapper derrière elle le mur du couloir.

— Venez dans la pièce de devant, cria-t-elle d'une voix aiguë. Et demandez qui de nous a tué Roger Darworth... Oh ! mon Dieu, James ! James ! gémit-elle en se mettant à pleurer.

8

LEQUEL DES CINQ ?

Dans la pièce de devant, je me trouvais en présence de cinq personnes.

Pour le moment, la vieille dame si sûre d'elle-même qui s'effondrait en même temps que son masque serein était passionnante à observer. On eût dit qu'elle avait fait un faux pas et qu'elle ne pouvait plus se relever. Et il existait en effet une cause physique derrière la cause mentale. Mais, bien que légèrement paralysée, ou affligée d'une certaine faiblesse dans les jambes, lady Benning conservait son air imposant tant qu'elle jouait son rôle de marquise de Watteau, dans une attitude qui semblait lui avoir été imposée par le peintre, assise au coin de la cheminée. Mais, dès qu'elle s'était levée, ses mouvements avaient paru incertains. Nous n'avions plus sous les yeux qu'une vieille femme décrépite, hostile, désemparée, qui avait perdu un neveu tendrement aimé. Telle fut tout au moins mon impression. On devinait cependant en elle une personnalité bien supérieure à celle des autres.

Elle s'était assise sur la même chaise que la première fois, près du feu qui avait depuis longtemps cessé de fumer, à la lueur des six bougies qui éclairaient la pièce délabrée. Elle n'aurait pas voulu se servir d'un mouchoir. En soupirant profondément, elle pressait ses mains sur ses yeux gonflés de larmes et refusait de parler. Le major Featherton se tenait debout derrière elle. Il me regardait. Ted Latimer était de l'autre côté de la cheminée, un tisonnier à la main.

Cependant, il semblait si facile de confondre tous ces gens que l'on en était gêné, car toute cette pièce et ses occupants suaient la peur.

— Eh bien, monsieur ! lança le major Featherton comme s'il avait voulu aborder immédiatement le sujet.

Mais il ne poursuivit pas. Il était assez intimidant, le major, quand on le voyait en pleine lumière. Comprimé dans un pardessus impeccable dont la coupe cachait presque son ventre, il semblait légèrement renversé en arrière. Sa tête au crâne chauve et luisant surmontait un visage mou au teint fleuri par le porto. Il avait le nez gros, et des bajoues qui débordaient sur son col. Dans une attitude

d'orateur, il avait passé une de ses mains derrière son dos et de l'autre frisait sa moustache. Sous des sourcils grisonnants et embroussaillés, ses yeux bleu pâle m'étudiaient. Il toussa. Son visage prit une curieuse expression d'apaisement.

Mais, derrière cette incertitude, on devinait un désarroi complet et aussi quelque chose de nerveux, d'honnête et de foncièrement britannique.

Lady Benning poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot et le major posa gentiment sa main sur l'épaule de la vieille dame.

— On nous assure, monsieur, que Darworth est mort, dit-il enfin en s'efforçant de prendre un ton bourru. Voilà une sale affaire, une bien sale affaire, c'est moi qui vous le dis. Comment est-ce arrivé ?

— Il a été poignardé, répondis-je. Dans la maison de pierre, comme vous le savez...

— Avec quoi ? demanda vivement Ted Latimer. Avec le poignard de Louis Playge ?

Tirant à lui une chaise d'un geste rapide, Ted s'était assis à califourchon. Il s'efforçait de rester calme. Sa cravate était en désordre et l'on voyait des taches de boue dans ses cheveux blondasses et frisés, trop soigneusement brossés.

Je fis un signe de tête.

— Eh bien, saperlotte, dites quelque chose ! s'écria le major. (Il leva brusquement la main et la reposa d'un geste plus doux sur l'épaule de lady Benning.) Voyons, aucun d'entre nous ne se sent très à l'aise après toute cette histoire. Lorsque cet ami que Dean nous a présenté, ce Masters, a reconnu n'être qu'un simple policier...

Ted jeta un coup d'œil sur Halliday qui allumait tranquillement une cigarette. Mais il rencontra le regard de sa sœur et balança sa main devant son visage comme pour en chasser une mouche.

— Cette intrusion a déjà été fort désagréable, poursuivit le major. Cela ne vous ressemble pas, Dean. Ce fut un véritable abus, un véritable...

— Moi, je dirais que ce fut de la prévoyance, monsieur, interrompit Halliday. N'ai-je pas eu raison d'agir ainsi ?

Featherton ouvrit la bouche et la referma.

— Je ne comprends rien à toutes ces machinations ! dit-il enfin. Je suis un homme simple et j'aime savoir où je suis, si les dames veulent bien m'excuser d'exprimer tout bêtement la vérité. Je n'ai pas approuvé cette comédie, et je ne l'approuverai jamais !

Il était très énervé, mais il parut se calmer après avoir jeté un coup d'œil à lady Benning, et il dirigea sur moi son réquisitoire :

— Voyons, monsieur, je pense que nous parlons tous la même langue ici. Lady Benning connaît votre sœur. De plus, Dean m'a dit que vous aviez des relations avec le Troisième Bureau, vous savez, le M.I.D. Je connais votre chef, le dénommé Mycroft. Je le connais même très bien. Vous ne voulez certainement pas nous mêler à la sale histoire qui va inévitablement sortir de tout cela ?

Il n'y avait qu'une façon d'amener ces gens à parler franchement. Quand j'eus terminé mes explications, le major s'éclaircit la gorge.

— Bien, très bien. Je veux dire : pas mal. Vous affirmez que vous n'êtes pas de la police et que vous n'insisterez pas pour que l'on fasse des enquêtes que vous jugez absurdes... en ce qui nous concerne. C'est bien cela ? Vous essaieriez de nous aider si ce... hum... ce policier nous presse d'un peu trop près...

Je fis un signe d'assentiment. Marion me regardait, une curieuse expression dans ses yeux bleu foncé, comme si elle venait de se souvenir de quelque chose.

D'une voix claire, elle dit soudain :

— Et vous pensez également que la clé de cette affaire se trouve dans... dans... Comment avez-vous dit ? Dans l'association de Darworth avec quelqu'un ou quelque chose qui est en dehors de nous ; quelque chose du passé ?...

— Sottise ! lança Ted, et il poussa un éclat de rire aigu, comme un gamin qui vient de briser un carreau et s'enfuit à toutes jambes.

— C'est bien ce que j'ai voulu dire. Mais avant de poursuivre, vous devez tous répondre à une question, et y répondre franchement...

— Allez-y, je vous en prie, dit le major.

Je regardai le groupe.

— L'un de vous peut-il affirmer en toute sincérité qu'il croit encore que Darworth a été tué par une puissance surnaturelle ?

Il existe, ou plutôt il existait, un jeu appelé « la Vérité ». Ce jeu était très en vogue parmi les adolescents et il avait pour but de dévoiler les petits secrets qui font rire sous cape. Un adulte ferait bien parfois de proposer ce jeu à son entourage et d'en observer attentivement les résultats ; de surveiller les mains et les yeux, la façon dont sont tournées les phrases, les circonlocutions servant à masquer les mensonges, ou les expressions de la franchise brutale. On apprend ainsi beaucoup de choses sur la nature des êtres... Après avoir posé cette question, je ne pus m'empêcher d'évoquer un groupe d'adolescents jouant à « la Vérité » et se voyant contraints de répondre à une question délicate.

Tous se regardèrent. Lady Benning elle-même s'était raidie. Elle tenait toujours ses mains étincelantes de bagues appuyées sur ses yeux, mais elle pouvait voir à travers ses doigts. Elle se mit à trembler et se serra dans son manteau bordé de rouge, encore plus étincelant que ses doigts.

— Non ! s'écria le major avec vigueur.

Il y eut une détente. Halliday murmura :

— Excellent homme ! Parlez, Marion. Chassez ces fantômes. Dites tout.

— Je... je ne sais pas, répondit Marion, tournée vers la cheminée, avec un demi-sourire morne et incrédule.

Puis elle releva la tête :

— Je ne sais vraiment pas. J'aurais plutôt tendance à ne pas y croire. Voyez-vous, M^r Blake, vous nous avez placés dans une position telle que nous ferions figures de véritables idiots si nous disions « non ». Attendez ! Je vais m'exprimer plus clairement. Je ne sais pas si je crois ou non au surnaturel. Ce serait plutôt oui. Il y a quelque chose dans cette maison..., ajouta-t-elle en jetant rapidement un regard circulaire. Je ne l'ai pas parcourue moi-même, mais j'y devine quelque chose d'anormal, quelque chose d'épouvantable. Mais si vous me demandez si je crois que M^r Darworth est un imposteur, je vous répondrai « oui » ! Après avoir entendu ce que Dennis a raconté...

Elle frissonna.

— Alors, chère mademoiselle, s'écria le major, en se frottant la mâchoire, alors pourquoi, au nom du Ciel ?...

— Vous comprenez maintenant ? poursuivit-elle avec un sourire

tranquille. Telle a toujours été ma pensée. Je n'aimais pas cet homme. Je crois même que je le détestais, à cause de sa façon de parler, de ses manières, que sais-je ? J'ai entendu dire qu'on pouvait parfois tomber sous le pouvoir de certains... docteurs. Darworth était une sorte de super-docteur qui vous intoxiquait si bien que...

Son regard se posa une seconde sur Halliday et s'en éloigna aussitôt.

— ... si bien que... c'est affreux à dire... mais on voyait presque des vers ramper sur ceux que l'on connaissait... et aimait ! Détail plus étrange encore, les événements se déroulent comme un conte de fées. Il est mort et nous sommes tous libres, comme je souhaitais de l'être.

Ses joues étaient en feu, ses phrases si précipitées qu'elles touchaient à l'incohérence. Ted lança un rire qui ressemblait à un hennissement.

— Permettez, mon ange, intervint-il. À votre place, je ne continuerais pas sur ce ton. Vous êtes une vraie pousse-au-crime.

— Dites donc, vous ! lança Halliday en ôtant sa cigarette de sa bouche. Vous voulez qu'on vous casse la figure ? C'est cela que vous cherchez ?

Ted le regarda avec attention. C'était un jeune intellectuel arrogant, qui caresse sa moustache naissante. Il aurait été comique, sans le fanatisme combatif qui s'exprimait dans ses yeux.

— Oh ! s'il s'agit de cela, mon vieux, nous sommes tous logés à la même enseigne, à l'exception de moi peut-être, car il me serait indifférent d'être arrêté...

Je crois qu'il surprit la légère grimace de Halliday car son visage se fit soudain plus dur et il poursuivit sur un ton rapide :

— D'autant plus qu'on ne pourra jamais arrêter personne. Oui, j'avais confiance en Darworth et je crois encore en lui ! Il me semble que vous faites bien des embarras dès que quelqu'un prononce le mot « flic » ! Qu'ils viennent donc, les flics ! Dans un sens, je m'en réjouirais. Ce serait une démonstration de la vérité à la face du monde et les faibles d'esprit qui cherchent toujours à entraver tout véritable progrès scientifique...

Il dut s'arrêter pour avaler sa salive et poursuivit :

— Parfait, parfait ! Dites-moi que je suis fou. Cette affaire d'ailleurs le démontre clairement aux yeux du monde entier. Est-ce que cela ne

vaut pas la vie d'un homme ?... Et qu'est-ce que la vie d'un homme en regard des progrès scientifiques ?...

— Oui, dit Halliday, vous semblez ne vous intéresser à la vie des hommes qu'après leur mort. Quant au reste, j'ai déjà entendu toutes ces divagations pernicieuses.

Il regarda Ted avec sévérité et poursuivit :

— D'ailleurs, où voulez-vous en venir ?

Ted allongea le cou et se mit à tapoter lentement du doigt le dossier de sa chaise, il dodelinait de la tête et son visage exprimait une ironie probablement involontaire.

— À ceci, mon ami. Simplement à ceci : nous ne manquons pas totalement de bon sens. Nous avons entendu vos policiers défoncer la porte de la petite maison. Nous avons entendu une bonne partie de ce qui a été dit... et tant que votre Scotland Yard ne nous aura pas expliqué comment Darworth a été tué, je garderai mon idée sur toute cette affaire.

Il tourna son regard indifférent vers la cheminée et ses yeux semblèrent rapetisser. À ce moment-là, nous avons tous dû ressentir une sorte de choc inexplicable en voyant lady Benning se dresser.

Ses yeux étaient secs maintenant, mais son visage était si sombre que sa robe de dentelle noire et sa parure soigneusement étudiée lui donnaient l'air d'un travesti. Dieu sait sous quelle impulsion – mais je ne m'en suis souvenu que plus tard – le major Featherton se pencha vers elle et arrangea sa cape sur ses épaules. La bordure rouge ayant ainsi disparu, la silhouette de la vieille dame se fondit dans la pénombre. Seuls, ses bracelets scintillèrent lorsqu'elle posa son coude sur le bras du fauteuil et appuya son menton flasque contre son poignet. Elle fixait le foyer comme s'il y avait eu encore des flammes dans ce feu éteint et haussait tristement ses épaules.

— Merci, William, dit-elle. Votre délicatesse... Oui, oui... je me sens mieux maintenant.

Featherton répondit sur un ton bourru :

— Si quelque chose vous ennuie, Anne, je...

— Non, William. Ne faites rien.

Il se redressa et elle leva une main pour la poser sur la large épaule de Featherton. Était-ce tragique ? Comique ? Nous ne savions plus.

— Demandez à M^r Blake, ou à Dean, ou à Marion, poursuivit lady Benning sans lever les yeux. Ils savent, eux.

— Vous faites allusion à ce que Joseph nous a dit, lady Benning ? demandai-je.

— Dans un sens, oui.

— Sérieusement, avez-vous jamais soupçonné Darworth d'être un imposteur ?

À ce moment, nous entendîmes parler dehors. Deux voix se répondirent, des pas pesants se rapprochèrent. À la porte d'entrée, une voix étouffée dit : « Vous ne pouvez pas porter vous-même le pied de votre appareil, non ? Où diable ?... » Quelqu'un riposta. Un éclat de rire s'ensuivit, et les pas s'éloignèrent lourdement en contournant la maison. Lady Benning se remit à parler.

— Soupçonné ! Nous n'avons jamais considéré M^r Darworth comme un imposteur. Et, le serait-il, je suis certaine d'une chose... Eux, au moins, ne sont pas des imposteurs, mais de vrais esprits. Il a voulu les démasquer et ils l'ont tué.

Il y eut un silence. Lady Benning observait autour d'elle l'effet produit.

— Je suis une vieille femme, M^r Blake, poursuivit-elle en relevant soudain les yeux. Je n'ai jamais eu beaucoup de bonheur. Je ne vous ai jamais demandé d'intervenir dans ma vie. Mais vous y êtes entré... avec vos grosses bottes et vos façons brutales. Vous avez bousculé Joseph, un enfant arriéré, vous avez piétiné ce pauvre petit jardin. Pour l'amour de Dieu, mon ami, pour l'amour de Son saint Nom, restez-en là !

Elle se tordit les mains et se détourna.

— Ce que vous dites, lady Benning, répondis-je, pourrait avoir de terribles conséquences. Vous a-t-on fait croire, ou avez-vous pensé de votre propre mouvement qu'il serait heureux que votre neveu soit possédé et devienne fou ?

Au lieu de me répondre, elle s'adressa à Halliday :

— Vous, mon cher garçon ? Mais je sais trop bien que vous êtes heureux. Vous êtes jeune, vous êtes riche, vous avez une fiancée ravissante...

Lady Benning parlait avec une malveillance calme, en tournant l'un

de ses poignets chaque fois qu'elle terminait une phrase. Elle faisait songer à une sorte de Shylock burlesque. Elle poursuivit :

— Vous avez la santé, des amis, un bon lit pour la nuit. James n'a rien de tout cela dans le froid de la terre. Pourquoi la souffrance et les tourments vous seraient-ils épargnés ? Pourquoi cette jolie poupée avec ses lèvres peintes et sa silhouette élégante ne connaîtrait-elle pas l'angoisse, ne s'userait-elle pas le cœur ? Ça lui ferait plus de bien que tous vos baisers... Pourquoi n'y veillerais-je pas ?... Ce n'est pas vous qui me préoccupez. Ce n'est pas pour vous que je voulais faire exorciser cette maison. C'était pour James ! James doit demeurer dans le froid tant que cette impureté hantera la maison. Mais James est peut-être lui-même cette impureté...

— Anne, chère vieille amie, supplia le major Featherton. Seigneur ! Cette scène ne peut pas continuer...

— Et maintenant, poursuivit lady Benning sur un ton acerbe et précis, Roger Darworth m'a trompée. Très bien. Je regrette seulement de ne l'avoir pas su plus tôt.

Je retins Halliday qui regardait sa tante avec des yeux incrédules et qui avait déjà eu le temps de dire : « Vous avez encouragé... » Je l'interrompis :

— Il vous a donc trompée, lady Benning ?

Elle hésita et parut revenir à elle-même :

— S'il était un imposteur, il m'a trompée. Et, s'il n'en était pas un, il n'a pas réussi à exorciser le mal qui est dans cette maison. D'une façon ou de l'autre, il a été frappé et il a échoué. Donc il m'a trompée.

Lady Benning se renversa dans son fauteuil et se mit à rire convulsivement, comme si elle venait de faire une réponse pleine d'esprit. Puis elle s'essuya les yeux.

— Aviez-vous une autre question à me poser, M^r Blake ?

— Oui, une question que j'aimerais poser aussi à tout le monde... J'ai entendu dire qu'une réunion avait eu lieu la semaine dernière chez le major Featherton. Au cours de cette réunion, M^r Darworth fut invité à faire une démonstration d'écriture automatique. Est-ce exact ?

La vieille dame se retourna et tira Featherton par son manteau.

— Ne vous l'avais-je pas dit, William ! triompha-t-elle méchamment, ne vous l'avais-je pas dit, William !... Je le savais.

Lorsque ce policier est venu ici, il y a un moment, et qu'il a essayé de nous en imposer, il était accompagné d'un jeune homme, un autre policier, celui qui s'est occupé de Joseph. Il ne nous a pas montré son visage, mais je l'ai tout de même reconnu. C'est l'espion qu'on nous avait envoyé et que nous avons reçu comme un ami.

Ted Latimer bondit :

— Quoi ! Mais c'est absurde ! Bert MacDonnell !... Ah ! oui, je comprends ! J'ai cru le reconnaître dans l'obscurité lorsqu'il est venu chercher la bûche et qu'il ne m'a pas répondu quand je lui ai parlé... Mais c'est impossible ! Bert MacDonnell n'appartient pas plus que moi à la police. L'idée est ridicule, folle... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

J'éludai la réponse en les priant de questionner Masters à ce sujet, car je ne voulais plus de digression. Je voyais Halliday faire signe à Marion de ne pas parler et je ne quittais plus des yeux le major Featherton. Le major semblait mal à l'aise.

— Et nous avons appris que Darworth avait été épouvanté par ce qu'il a lu sur ce papier...

Je jetai un regard circulaire.

— Ah ! oui, il l'a été ! s'exclama Featherton en frappant de son poing ganté la paume de son autre main. Quelle frousse il a eue ! Je n'en ai jamais vu de pareille.

Ted dit froidement :

— Oui, ce devait être Bert...

— Et, naturellement, si quelqu'un avait lu ce qu'il y avait sur ce papier...

Le silence se prolongea si longtemps que j'eus l'impression d'avoir touché juste. Lady Benning semblait se désintéresser de la question, mais elle regardait avec mépris Ted qui marmonnait des paroles incompréhensibles.

— Un tas de sottises, déclara Featherton après s'être éclairci la gorge à plusieurs reprises. Mais... pour ce que ça vaut, je peux toujours vous renseigner un peu. Ne me regardez pas ainsi, Anne ! Je n'ai jamais beaucoup approuvé notre dada et, en outre, je dois vous dire... ces peintures que l'on m'a poussé à acheter... Maintenant que j'y pense, elles iront au feu dès demain... Qu'étais-je en train de dire ? Ah ! oui ! La première ligne du message. Je m'en souviens très nettement. Elle disait : *Je sais où Elsie Fenwick est enterrée.*

Il y eut un nouveau silence. Le major tortillait sa moustache avec une expression de méfiance arrogante. Sa respiration d'asthmatique était le seul bruit qui troublât le silence. Tout en répétant la phrase à haute voix, je regardai autour de moi. De deux choses l'une : ou bien l'un des cinq membres de ce groupe était un magnifique acteur, ou bien cette phrase n'avait aucun sens pour personne. En l'espace de trois minutes, ce qui peut paraître très long, deux remarques seulement furent faites. « Qui est Elsie Fenwick ? » demanda Ted Latimer avec impatience, comme si l'on était sorti du sujet. Quelques instants plus tard, Halliday déclara : « Je n'ai jamais entendu parler de cette femme. » Puis tous se levèrent et regardèrent le major, dont les joues, congestionnées par l'abus du porto, se marbraient de plus en plus, et qui soufflait toujours plus fort, comme s'il avait pensé que ses amis doutaient de sa sincérité.

Quant à moi, j'étais de plus en plus convaincu que l'une des cinq personnes présentes avait tué Roger Darworth.

— Eh bien, éclata Featherton, que l'un de vous dise au moins quelque chose !

— Vous ne nous aviez pas parlé de cela, William, dit lady Benning.

Featherton fit un geste d'impatience.

— Mais c'était bien un nom de femme, que diable ! protesta-t-il comme s'il n'était pas certain des conséquences de ses paroles. Je vous dis que c'était un nom de femme !

Ted regarda autour de lui avec un amusement d'enfant. On eût dit qu'il contemplait une caricature invraisemblable. Halliday fit une vague allusion aux Mèdes et aux Perses. Le visage de Marion prit une expression intéressée, presque rayonnante.

Seule, lady Benning examinait attentivement le major, tout en serrant son manteau autour de son cou...

Des pas lourds résonnèrent dans le hall. Nous nous retournâmes tous. La tension générale se changea en hostilité déclarée lorsque Masters entra dans la pièce.

Masters répondit à cette hostilité par une hostilité encore plus forte. Je ne l'avais jamais vu aussi échevelé, aussi sombre, aussi sinistre. Son manteau était taché de boue, son melon rejeté en arrière. Il s'arrêta sur le seuil, regarda le groupe.

— Eh bien ? demanda Ted.

Dans le ton aigu de sa voix, il y avait plus d'impertinence puérile que de provocation.

— Pouvons-nous nous en aller ? Combien de temps avez-vous l'intention de nous garder ici ?

Masters continuait de les dévisager. Brusquement, il esquissa un sourire. Il hocha la tête et dit :

— Je vous le dirai bientôt, mesdames et messieurs.

Il enleva avec soin ses gants couverts de boue, glissa sa main à l'intérieur de son pardessus et sortit une montre.

— Il est exactement 3 h 25. Pour vous dire la vérité, nous resterons peut-être ici jusqu'à l'aube. Vous pourrez partir dès que chacun de vous aura fait sa déposition. Vous n'avez pas besoin de prêter serment. Mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est de dire la vérité. Chacun déposera séparément. Mes hommes sont en train de préparer une pièce et vous y serez introduits un par un. Pendant ce temps, j'enverrai ici un policeman pour vous tenir compagnie et veiller à ce que rien de fâcheux n'arrive à aucun de vous. Chacun de vous est pour nous un témoin précieux.

Son sourire se fit plus mystérieux et il ajouta :

— Maintenant, M^r Blake, voulez-vous sortir un instant, s'il vous plaît ? Je voudrais vous dire un mot en particulier.

ENFERMÉ DANS UN CUBE DE PIERRE

Masters m'entraîna dans la cuisine. Joseph n'y était plus. On avait aligné une rangée de bougies sur l'établi placé en face de la porte. Une chaise, disposée devant l'établi, était réservée aux témoins. L'ensemble faisait penser à la salle d'un tribunal de l'Inquisition.

La cour était pleine de rumeurs et balayée par des faisceaux lumineux. Un homme était en train de grimper sur le toit de la petite maison de pierre. Un éclair de magnésium illumina la maison, le mur, l'arbre rabougri, leur donnant le relief d'une eau-forte de Gustave Doré. À deux pas, une voix étouffée dit sur un ton assez effrayé : « Hein, qu'est-ce qu'il a pris, le gars ? » Une autre voix murmura : « Tu parles », et quelqu'un frotta une allumette.

Masters pointa son doigt vers la cour, théâtre du drame.

— Tout cela me dépasse ! dit-il. Cette fois, je dois le reconnaître. L'impossible s'est produit. Nous avons la preuve, une preuve évidente, indiscutable, qu'aucune personne humaine n'aurait pu entrer ou sortir de cette maison. Et pourtant Darworth est mort ! J'aime mieux vous dire qu'il s'agit d'une sale affaire... Et vous, avez-vous appris quelque chose ?

Je lui exposai ce que j'avais appris. Il m'interrompit au moment où je commençai à lui parler de Joseph.

— Je suis content que vous l'ayez vu. Je l'ai vu également, dit-il en souriant avec gravité. J'ai renvoyé l'enfant chez lui dans un taxi, sous la garde d'un policeman. Il peut ne pas être en danger, mais d'autre part...

— En danger ?

— Oui. La première partie de l'affaire tient debout. C'est clair, très clair. Ce n'étaient pas les fantômes qui faisaient peur à Darworth dans cette maison. Il était en très bons termes avec eux. Ce qu'il craignait, c'était d'être attaqué par quelqu'un. *Autrement, pourquoi se serait-il barricadé dans cette maison ?* Il n'espérait tout de même pas qu'un verrou empêcherait un fantôme d'entrer ! Mais il pensait qu'un de ses adeptes nourrissait de mauvaises pensées à son égard et il ne savait

pas lequel. Voilà pourquoi il voulait tenir Joseph éloigné d'eux pendant cette nuit-là, pour veiller au grain. Il savait que son ennemi faisait partie de ce groupe, car seulement l'un d'eux avait pu lui glisser le faux message au cours de sa séance d'écriture automatique. Comprenez-vous maintenant ? Il y avait quelque chose ou quelqu'un dont il avait mortellement peur, et l'occasion était bonne de situer le danger. Il croyait être en sûreté dans cette petite maison...

Je rapportai à Masters les révélations du major.

— *Je sais où Elsie Fenwick est enterrée*, répéta-t-il.

Ses larges épaules se raidirent, ses yeux se plissèrent.

— Je connais ce nom-là, sapristi ! Je le connais. Et il est associé à celui de Darworth. J'en mettrais ma main au feu ! Cependant, il y a longtemps que je n'ai vu le dossier de cet homme et je ne suis plus très sûr. Mais Bert saura. Elsie Fenwick ! Nous tenons quelque chose, j'en suis certain maintenant.

Il se tut un bon moment. Il mordillait son pouce et marmottait des mots inintelligibles. Puis il se tourna de nouveau vers moi.

— Il faut pourtant bien que je vous montre dans quel pétrin nous sommes tombés. Vous rendez-vous compte que nous ne serions guère avancés si nous mettions la main au collet d'un coupable dont la culpabilité serait impossible à prouver ? Nous n'oserions même pas aller en justice. Voyons, écoutez-moi bien. Tout d'abord, la maison. Les murs sont en grosses pierres. Pas la moindre fissure, pas un trou de rat. Un de mes hommes a inspecté pouce par pouce le plafond qui est aussi solide, aussi étanche que le jour où il a été bâti. Nous avons également examiné chaque pouce du plancher.

— Vous n'avez pas perdu votre temps, observai-je.

— C'est vrai, répondit Masters avec une sorte de fierté désabusée. Ce n'est pas une petite affaire que de tirer de son lit le médecin légiste à 3 heures du matin ! Nous avons tout examiné : plancher, plafond, murs. Vous pouvez abandonner toute idée de gonds, de trappes, de portes dérobées. Un rapport a été signé et contresigné à cet effet par mes hommes. Ensuite, les fenêtres. Rien à faire de ce côté-là. Le grillage est solidement scellé dans la pierre. La cheminée n'est pas assez large pour laisser passer un homme, en supposant qu'un homme ose se jeter dans un feu. Et puis il y a un filet de fer tendu horizontalement dans la cheminée à une certaine hauteur. Rien à faire non plus de ce côté-là. Quant à la porte...

Il s'interrompit, regarda dans la cour et hurla :

— *Descendez de ce toit... Qui est sur le toit ?* Ne vous ai-je pas dit d'attendre qu'il fasse jour ? Vous ne pouvez rien voir...

— *Daily Express*, monsieur l'inspecteur, répondit une voix dans l'ombre. Le sergent a dit...

Masters dévala l'escalier et disparut. On entendit un torrent d'imprécations, puis il revint tout essoufflé.

— Ça n'a pas grande importance, dit-il sur un ton maussade, si j'en crois ce que nous savons. Je vous disais donc... La porte ! Eh bien, vous la connaissez. Barrée et verrouillée ; rien à truquer avec ces verrous. Ils sont déjà assez durs à tirer de l'intérieur...

— Pour finir, voici la chose incroyable. Il nous faudra attendre le jour pour en avoir confirmation, mais je peux vous dire dès maintenant ce que je sais. À part vos traces et les miennes – et ceux qui sont venus après nous ont soigneusement marché dans nos traces pour éviter toute confusion – *il n'y a pas une seule trace de pas dans un rayon de dix mètres autour de la maison*. Et vous savez comme moi que lorsque nous sommes venus la première fois, il n'y avait pas du tout de traces dans la direction que nous avons suivie.

C'était exact. Je revoyais encore cette mince couche de boue collante, parfaitement vierge autour de nous. Mais je répondis :

— Pourtant, Masters... beaucoup de gens ont marché dans la cour au début de la soirée, sous la pluie, beaucoup de gens sont entrés et sortis de la maison. Comment se fait-il alors que la boue soit intacte ? Comment se fait-il que nous n'ayons pas vu de traces de pas lorsque nous sommes sortis ?

Masters sortit son carnet, se pinça le nez, fronça les sourcils.

— Cela tient au terrain, à la qualité du sol, que sais-je ? Je ne saurais vous expliquer. MacDonnell et le D^r Blaine en ont parlé. La maison est construite sur une espèce de plateau. Après la pluie, il s'écoule de ce plateau une sorte de limon très fin, comme le mortier que le maçon étale avec sa truelle. Vous avez pu remarquer que la cour sent mauvais et que l'on perçoit un bruit d'écoulement d'eau lorsque la pluie cesse. Bert pense qu'il existe probablement un égout qui aboutit à la cave... En tout cas, la pluie s'était arrêtée au moins trois quarts d'heure avant que Darworth fut tué, et la boue était prise comme une gelée.

Masters revint dans la cuisine en se frottant le visage d'un air las, puis il se laissa tomber mollement sur la caisse, derrière l'établi. Il était étrange, cet inquisiteur boueux, dans cette pièce lugubre.

— De quoi parlais-je, monsieur ? Je dois me faire vieux, et j'ai sommeil. Pas d'empreinte aux abords de la maison, pas la moindre empreinte ! Les portes, les fenêtres, le sol, le plafond, les murs, tout est aussi hermétique qu'un cube de pierre. Cependant, il faut bien qu'il y ait une issue. Je ne peux pas croire...

Il regardait les papiers posés sur l'établi, le manuscrit de George Playge, l'acte de vente, les coupures de journaux. Il les examina avec une morne curiosité, puis les rangea.

— Je ne peux pas me résigner à m'incliner devant ça ! dit-il en agitant rageusement le dossier.

— Vous n'avez guère laissé de place au surnaturel, Masters, répondis-je. Un beau jour, la police est arrivée et le pauvre vieux Louis Playge...

Je me souvins à cet instant que lady Benning s'était retournée pour me dévisager et qu'elle avait prononcé quelques mots.

— N'en parlons plus, poursuivis-je. Avez-vous un indice quelconque ?

— Les spécialistes des empreintes digitales sont actuellement à l'œuvre. J'ai un bref rapport du médecin, mais nous n'aurons le compte rendu définitif que demain. Le fourgon est arrivé et on n'emportera le corps que lorsque les photographies auront été prises. Ah ! comme je voudrais qu'il fasse jour ! s'écria Masters en serrant les poings. Je vous avoue que je n'ai jamais attendu le jour avec autant d'impatience. Il y a certainement un indice quelque part. Si seulement on pouvait y voir ! Ça aussi, je l'ai bousillé... Le commissaire adjoint dira, entre autres sottises, que nous aurions dû placer des planches sur le sol pour ne rien laisser échapper. Comme si c'était possible ! Je commence à comprendre combien il est difficile d'être méthodique et de penser à tout quand on se trouve soi-même plongé dans une affaire. Des indices ? Non. Nous n'avons trouvé que ce que vous avez vu, à part un mouchoir. Le mouchoir de Darworth. Il porte ses initiales. Nous l'avons trouvé sous son corps.

— Il y avait aussi un stylo et des feuilles de papier sur le plancher, lui rappelai-je. Rien d'écrit sur les feuilles de papier ?

— Nous n'aurions pas eu cette chance. Non, absolument rien. Voilà

tout.

— Et maintenant qu'envisagez-vous ?

— Maintenant, répondit Masters avec énergie, nous allons interroger notre sympathique petit groupe. Bert montera la garde à l'extérieur et nous ne serons pas dérangés... Voyons, mon carnet... Il était... j'estime qu'il devait être environ minuit et demi lorsque Bert, Halliday et moi, nous vous avons laissé ici à lire ces niaiseries. Miss Latimer a cru qu'il était arrivé quelque chose à Halliday et elle s'est précipitée sur lui lorsque nous sommes entrés dans le hall. Puis nous avons pénétré dans la pièce où se trouvaient les autres. Bert est resté dehors. J'ai eu une conversation qui...

Il se rembrunit.

— Qui n'a abouti à rien ?

— Non. En tout cas, la vieille dame (toujours aussi imperturbable) m'a envoyé chercher des chaises, pour qu'ils puissent tous s'asseoir. Je me suis exécuté. Le diable l'emporte !... Mais c'était pour moi une bonne occasion de jeter un coup d'œil aux alentours. La maison est pleine de meubles cassés. Puis ils m'ont fermé la porte au nez ! Mais nous avons réussi à mettre la main sur le jeune Joseph. Bert et moi, nous l'avons entraîné dans une pièce, de l'autre côté du hall, pleine de bric-à-brac. Nous avons allumé une bougie et nous avons parlé un peu avec Joseph.

— Était-il déjà sous l'influence de la morphine ?

— Non. Mais il était en manque. Il restait tranquille pendant quelques instants, puis soudain il se mettait à gesticuler. Il n'a rien voulu reconnaître. C'est à ce moment-là, je m'en souviens maintenant, qu'il a réussi à se procurer la drogue. Il ne cessait de se plaindre d'avoir trop chaud. Il est parti dans un coin sombre de la pièce et il a fait semblant d'enlever une barre de la fenêtre. En réalité, ce n'est pas cela qu'il faisait, car, lorsque je me suis approché de lui, je l'ai surpris en train de mettre quelque chose dans sa poche. Oh ! je ne l'ai pas malmené, ajouta Masters, je l'ai seulement traité avec un peu de fermeté. Je pensai que si c'était vraiment de la drogue, il fallait la laisser agir avant de l'interroger à nouveau. Je l'ai donc laissé avec Bert qui est beaucoup trop bien élevé pour être dans la police et je suis sorti inspecter la maison à fond. Il pouvait être environ 1 heure moins 10, peut-être un peu plus. Jusque-là, nous n'avions guère perdu de temps. Je suis allé dans le hall. La pièce où se tenaient les cinq autres était tranquille. J'ai même cru qu'elle était plongée dans l'obscurité...

Mais la porte d'entrée était entrebâillée. Vous savez bien, la grande porte, celle par laquelle nous sommes entrés.

Son visage avait une telle expression de gravité que je m'écriai :

— Voyons, Masters, tout ceci n'est que folie ! Personne n'oserait, surtout lorsqu'un policier est là, dans le hall... En outre, cette grande porte était déjà ouverte lorsque nous sommes arrivés. C'est peut-être le vent...

— Le vent ! gémit l'inspecteur en se frappant la poitrine. C'est bien ce que j'ai pensé. Je ne prêtais aucune attention à ceux qui étaient à l'intérieur de la maison. C'était Darworth qui m'intéressait, vous comprenez. Je voulais déranger une de ses combines... J'ai fermé la porte... soigneusement. Puis, je suis monté rôder en haut. Nous nous étions dit avoir une meilleure vue de la maison par une des fenêtres du premier donnant sur la cour. Mais nous nous étions trompés. Quand je suis redescendu, *la porte d'entrée était de nouveau entrouverte*. Je n'avais qu'une lampe de poche, mais c'est la première chose qui m'a sauté aux yeux, poursuivit-il en frappant du poing l'établi. Je peux bien vous l'avouer, monsieur. Seul dans ce couloir, j'ai eu une fameuse frousse. Si seulement j'avais eu la certitude que cette mise en scène était dirigée contre Darworth... Je suis sorti par la porte de devant...

— C'est très boueux autour de l'entrée, fis-je. Y avait-il des empreintes ?

— Aucune trace de pas, répondit tranquillement Masters.

Nous nous regardâmes. Occupée par la police, envahie par les reporters à l'affût du sensationnel et par les photographes prenant des photos au magnésium, cette maison était le théâtre d'événements encore plus bizarres et plus terrifiants que ceux dont j'avais lu le récit dans les lettres de George Playge.

— J'ai contourné la maison, poursuivit l'inspecteur, et je vous ai dit ce que j'ai cru entendre là-bas. Il y avait des ombres... Darworth gémissait ou implorait... Et puis, soudain, la cloche a tinté !

Il se tut et laissa échapper un son qui ressemblait à l'exclamation d'un homme qui s'étouffe en avalant la dernière gorgée de son verre.

— Maintenant, monsieur, voici ce que je voulais vous demander. Vous me dites que vous avez entendu quelqu'un passer devant votre porte alors que vous étiez ici en train de lire ? C'est bien cela ? Eh bien, dans quelle direction allait cette personne ? Se dirigeait-elle vers la cour ou bien en revenait-elle ?

Je fis la seule réponse possible :

— Je ne sais pas.

Il poussa un soupir.

— Parce que si elle rentrait dans la maison, je veux dire cette maison-ci, la grande maison, après avoir « rendu visite » à Darworth... Vous comprenez, j'ai contourné la maison par la cour. Je voyais la porte de service éclairée de l'intérieur par la bougie qui brûle ici. Je pouvais même voir la partie de la cour située devant moi... Croyez-vous qu'il existe un être assez diabolique pour avoir pu sortir par la porte de la façade et traverser la cour sans laisser d'empreintes ? Qui a pu tuer Darworth dans ce vrai cube de pierre sans issue, revenir ici par la porte de service et passer devant des lumières sans être vu ?

Après un silence, il me fit un signe de tête et se dirigea vers la porte. Je l'entendis parler au policeman qu'il avait envoyé dans la pièce de devant pour empêcher les cinq suspects de se mettre d'accord sur leurs déclarations. Je crus comprendre qu'il lui donnait des instructions concernant lady Benning et qu'il lui demandait de l'amener dans notre « chambre du Conseil ». Je me demandai ce que mon vieux patron du M.I.D., le grand personnage dont la remarque de Featherton m'avait rappelé l'existence, aurait pensé de cet embrouillamini. Il me semblait l'entendre crier dans son bureau du Military Intelligence Department : « Mais qu'est-ce que c'est encore que cette pagaille ! »

Je levai les yeux. Masters était de nouveau devant moi.

— Si la vieille dame se trouve mal encore une fois..., dit-il sur un ton hésitant.

Il porta la main à sa poche revolver et sortit le flacon de métal qu'il gardait toujours, par prévoyance, pour les adeptes des séances de spiritisme un peu nerveux. Il se mit à jongler avec le flacon. Son regard était bizarre, presque dépourvu d'expression. Dans le couloir, nous entendîmes un pas boitillant qui se rapprochait de nous et les éclats de la voix tonitruante du policeman qui donnait à lady Benning des conseils de prudence.

— Videz vous-même votre flacon, dis-je à Masters.

10

LES DÉPOSITIONS

Masters ne fait rien superficiellement et c'est à son sens de l'ordre que je dois de posséder le compte rendu intégral de toutes les dépositions. Masters ne se fie pas à des notes prises à la hâte. Dans ses gros carnets, on trouve, sténographiée, chaque parole prononcée par la personne interrogée, à l'exception, bien entendu, des propos vraiment étrangers à la question. Ce texte est ensuite déchiffré, mis au propre et dactylographié. Il est alors présenté par Masters lui-même à la signature du témoin. Avec la permission de Masters, j'ai pu m'assurer des copies de ces documents, complétés par certaines questions qu'il avait posées mais qu'il n'avait pas consignées sur le moment même. Si je les reproduis, c'est qu'ils peuvent intéresser les amateurs d'énigmes et aussi en raison de certaines déclarations qui s'y trouvent.

La première de ces déclarations est intitulée *Lady Benning, veuve de sir Alexander Benning, O.B.E.* (4) Elle ne recrée guère l'atmosphère de cette pièce sinistre, avec la fameuse marquise de Watteau assise face à Masters, de l'autre côté de l'établi sur lequel sont posées les bougies ; avec les 4 heures du matin qui s'approchent ; avec la silhouette massive du policier qui se profile dans l'ombre tandis qu'à l'extérieur on charge le corps de Darworth dans le fourgon mortuaire.

Lady Benning paraissait encore plus hostile qu'auparavant. Nous lui avions offert une chaise. On voyait de nouveau la bordure rouge de son manteau et elle était assise toute droite, ses mains couvertes de bagues jointes sur ses genoux. Une sorte de joie mauvaise semblait la posséder. Elle tendait la tête en direction de Masters, comme un serpent qui cherche le point faible de sa victime. Sous ses yeux mi-clos aux paupières ridées, on voyait de grosses poches. Cependant, elle continuait à sourire. Lorsqu'on eut expulsé par la force le major Featherton qui avait voulu à tout prix accompagner lady Benning, les formalités se déroulèrent sans incident. Je vois encore la vieille dame relevant un sourcil, tendant une main. J'entends le timbre faible, métallique et glacé de sa voix.

QUESTION. – Lady Benning, depuis combien de temps connaissez-vous M^r Darworth ?

RÉPONSE. – Je ne pourrais vous le dire. Est-ce important ? Peut-être huit mois, un an tout au plus.

Q. – Comment avez-vous fait sa connaissance ?

R. – Par M^r Théodore Latimer, puisque vous tenez à le savoir. Il m'avait dit que M^r Darworth s'intéressait à l'occultisme et me l'avait amené à la maison.

Q. – On nous a donné à entendre que vous vous étiez trouvée dans ce que nous conviendrons d'appeler « un état réceptif » pour ce genre d'expérience. Est-ce exact, lady Benning ?

R. – Mon cher monsieur, je n'ai pas l'intention de répondre à des impertinences.

Q. – Très bien. Que saviez-vous de Darworth ?

R. – Je savais, par exemple, que M^r Darworth était un homme bien élevé, un gentleman.

Q. – Je veux dire : saviez-vous quelque chose de son passé ?

R. – Non.

Q. – Vous a-t-il jamais dit que, sans être médium lui-même, il possédait une grande puissance psychique ; que les esprits cherchaient à se mettre en contact avec vous et qu'il connaissait un médium qui, croyait-il, pourrait vous venir en aide ? N'a-t-il rien dit de semblable, lady Benning ?

R. – (Longue hésitation.) Oui, mais pas tout de suite, beaucoup plus tard. Il était très compatissant au sujet de James.

Q. – Un rendez-vous avec le médium a-t-il été décidé ?

R. – Oui.

Q. – Où ?

R. – Chez M^r Darworth, dans Charles Street.

Q. – Y a-t-il eu beaucoup d'autres réunions ?

R. – Oui. (Le témoin commence à donner des signes d'agitation.)

Q. – Où, lady Benning, êtes-vous entrée « en communication », si j'ose ainsi m'exprimer, avec M^r James Halliday ?

R. – Pour l'amour du ciel, cessez de me torturer.

Q. – Désolé, mais vous devez comprendre, madame, qu'il est de mon devoir de vous poser ces questions. M^r Darworth se joignait-il à vos réunions ?

R. – Rarement. Il disait que ces réunions le troublaient.

Q. – En somme, il ne se tenait même pas dans la pièce ?

R. – Non.

Q. – Que saviez-vous du médium ?

R. – Rien. (Hésitation.) Sauf qu'il n'était pas tout à fait normal. M^r Darworth avait discuté son cas avec le médecin qui s'occupe de la Ligue de charité de Londres pour les faibles d'esprit. Il m'a dit que le médecin appréciait beaucoup James et qu'on pensait souvent à lui. James donnait cinquante livres par an à la Ligue. M^r Darworth disait que cette marque d'intérêt, pour être légère, n'en était pas moins remarquable.

Q. – Très bien. Vous n'avez pris aucun renseignement sur M^r Darworth ?

R. – Non.

Q. – Lui avez-vous donné de l'argent ?

Pas de réponse.

Q. – S'agissait-il de grosses sommes, lady Benning ?

R. – Mon brave homme, même quelqu'un comme vous doit comprendre que ce détail ne le regarde pas.

Q. – Qui a suggéré que la Maison de la Peste devait être exorcisée ?

R. – (Avec beaucoup de fermeté.) Mon neveu James.

Q. – Je veux dire qui, parmi les personnes qui peuvent être appelées à témoigner, a émis cette suggestion ?

R. – Merci pour la rectification. C'est moi.

Q. – Qu'en a pensé M^r Darworth ?

R. – Tout d'abord, il s'est montré très hostile à ce projet.

Q. – Mais vous êtes arrivée à le persuader ?

R. – (Le témoin répond dans un murmure, comme pour lui-même.)

Du moins, il l'a affirmé.

Q. – Le nom d'Elsie Fenwick vous dit-il quelque chose, lady Benning ?

R. – Non.

Pour autant que je m'en souviennne, ce dialogue n'avait rien comporté de plus que ce qui figure dans les notes de Masters. Lady Benning n'avait pas fait de digression, elle avait répondu sans détour, même lorsqu'elle avait hésité. Elle avait eu nettement le dessus dans ce dialogue. Masters, me sembla-t-il, rageait à froid. Lorsqu'il dit : *Maintenant, nous en arrivons à aujourd'hui*, je m'attendais à voir lady Benning se raidir, se mettre sur ses gardes. Rien de tel ne se produisit.

Q. – Dans cette pièce, il y a un moment, après que M^r Blake eut parlé à Joseph, vous avez dit : « Venez dans la pièce de devant, et demandez qui de nous a tué Roger Darworth. »

R. – En effet.

Q. – Que vouliez-vous dire ?

R. – Savez-vous ce que signifie le mot « sarcasme », monsieur l'inspecteur ? Je pensais bien que la police serait assez sotte pour avoir cette idée.

Q. – Mais, *vous*, vous ne l'avez pas eue ?

R. – Pas eu quoi ?

Q. – L'idée que l'une des cinq personnes qui se trouvaient dans la pièce de devant avait tué M^r Darworth ?

R. – Non.

Q. – Voudriez-vous nous dire, lady Benning, ce qui s'est produit après que votre groupe eut fermé la porte et se fut retiré pour (un mot gommé et remplacé par un autre) « prier » ?

R. – Au point de vue psychique, rien ne s'est produit. Nous n'avons pas formé le cercle. Nous nous sommes installés devant la cheminée. Assis ou à genoux, à notre choix.

Q. – La pièce était-elle trop obscure pour que vous distinguiez ce que faisaient les autres ?

R. – Bien entendu. Le feu s'était éteint. Je n'ai rien remarqué.

Q. – Rien remarqué ?

R. – Allons, ne soyez pas stupide. Mon esprit était ailleurs. Savez-vous ce que c'est que la prière ? La vraie prière ? Si vous le saviez, vous ne me poseriez pas des questions aussi ridicules.

Q. – Très bien. Donc, vous n'avez rien *entendu*, pas le moindre bruit ? Craquement d'une chaise, grincement d'une porte qui s'ouvre, bruit que fait quelqu'un en se levant, rien ?

R. – Non.

Q. – Vous en êtes certaine ?

Pas de réponse.

Q. – Quelqu'un a-t-il parlé entre le moment où cette veille a commencé et le moment où vous avez entendu tinter la cloche ?

R. – Je n'ai absolument rien entendu.

Q. – Mais vous n'êtes pas disposée à jurer que rien de semblable ne s'est produit ?

R. – Je ne suis pas disposée à jurer quoi que ce soit, inspecteur. Pas pour l'instant.

Q. – Très bien, lady Benning. Au moins, vous voudrez bien nous dire comment vous étiez installés et dans quel ordre étaient disposées vos chaises ?

R. – (Après quelques protestations et dénégations.) J'étais à la droite du foyer. Mon neveu Dean était près de moi, puis venait miss Latimer, je crois. Quant aux autres, je ne suis pas sûre.

Q. – Connaissez-vous une personne actuellement vivante qui en voulait à M^r Darworth ?

R. – Non.

Q. – Le considérez-vous comme un imposteur ?

R. – C'est possible. Cela n'affecte en rien la vérité de... la Vérité.

Q. – Continuez-vous à nier que vous lui ayez donné de l'argent ?

R. – Je ne crois pas avoir nié quoi que ce soit de la sorte. (Avec beaucoup d'amertume et de brusquerie.) Si je l'avais fait, croyez-vous que je serais assez folle pour le reconnaître.

Lady Benning paraissait très satisfaite d'elle-même, lorsque Masters la laissa partir. Elle pria le major Featherton de lui offrir son bras jusqu'à la porte d'entrée. Masters ne fit aucun commentaire. Son visage demeurait impénétrable. Il demanda ensuite qu'on fit entrer Ted Latimer.

Ted offrait un tout autre genre de témoin. Il entra sans se presser, avec une sorte d'arrogance provocante, et chercha à embarrasser Masters en le dévisageant. Mais, il ne réussit qu'à se donner l'apparence d'un individu légèrement ivre. Masters se laissa observer, tout en faisant semblant de s'absorber dans ses notes. Pendant ce moment de silence, Ted traîna bruyamment sa chaise avant de s'asseoir, fronça les sourcils et parut enfin se rendre compte de la saleté de son visage. Tout en s'efforçant de garder son air dédaigneux et hautain, il se montra assez loquace au cours de son interrogatoire dont certaines parties rayées sont remplacées par des pointillés.

Q. – Depuis combien de temps connaissez-vous M^r Darworth ?

R. – Depuis un an environ. C'est notre commun intérêt pour l'art moderne qui nous a rapprochés. Connaissiez-vous les galeries Cadroc dans Bond Street, monsieur l'inspecteur ! Eh bien, c'est là que nous avons fait connaissance. Léon Dufour avait exposé quelques pièces assez remarquables en savon...

Q. – En quoi ?

R. – (Le témoin paraît amusé et se sent plus à son aise.) J'ai bien dit en savon, monsieur l'inspecteur. Il s'agissait de sculptures. M^r Darworth a préféré des pièces plus massives en sel gemme. Il en a acheté plusieurs. Je reconnais qu'elles avaient de la vie, mais elles manquaient de cette finesse de ligne que l'on trouve chez Dufour...

Q. – Voyons, M^r Latimer, tout cela ne nous intéresse guère. Lady Benning nous a dit comment elle avait fait la connaissance de Darworth et ce qui s'ensuivit. Je suppose que vous êtes devenus assez intimes, M^r Darworth et vous ?

R. – Je le trouvais très intéressant. Un homme du monde cultivé, monsieur l'inspecteur, comme on en rencontre rarement en Angleterre. Il avait suivi les cours du Pr Adler, de Vienne. Vous avez entendu parler de ce professeur, naturellement... Darworth était lui-même un psychiatre de talent. Appartenant à la même société, nous avions des conversations très intéressantes.

Q. – Saviez-vous quelque chose de son passé ?

R. – Je ne me souviens pas de grand-chose. (Hésitation.) À ce moment cependant, j'étais très amoureux d'une jeune femme de Chelsea, mais certains blocages m'empêchaient d'en faire ma maîtresse. M^r Darworth a aplani les difficultés en m'expliquant que j'étais atteint d'un complexe de peur dû à la ressemblance de cette jeune femme avec une gouvernante que j'avais eue dans mon enfance... Il a ainsi rétabli l'équilibre de mon esprit et, quelques mois plus tard, nous étions, cette jeune femme et moi, en parfaite harmonie... Je me souviens également que M^r Darworth a fait un jour allusion à sa défunte épouse avec laquelle il avait eu des difficultés analogues...

Il y avait encore bien d'autres balivernes dans ce monologue que Ted débitait avec complaisance, devant un Masters visiblement choqué. Mais aucun fait nouveau ne surgissait. À mesure qu'il parlait, Ted semblait se montrer de mieux en mieux disposé à l'égard de Masters. Finalement, il adopta un ton presque paternel.

Q. – Vous avez présenté Darworth à votre sœur ?

R. – Mais oui, sans tarder.

Q. – Lui a-t-il plu ?

R. – (Hésitation.) Il semble que oui. Beaucoup même. Marion est une enfant étrange. On dirait que son caractère n'est pas encore formé. Vous comprenez ? J'ai pensé que Darworth lui ferait du bien en lui expliquant ce qu'elle ressentait.

Q. – Parfait. Avez-vous présenté Darworth à M^r Halliday ?

R. – Vous voulez parler de Dean ? C'est Marion qui les a présentés l'un à l'autre, ou lady Benning. Je ne saurais préciser.

Q. – Ont-ils sympathisé ?

R. – Non. Dean est un brave garçon, mais il est un peu vieux jeu et... (N. B. – Je crois que le texte porte le mot *bourgeois*, mais Masters l'a si étrangement orthographié !)

Q. – Y a-t-il eu entre eux un véritable conflit ?

R. – Je ne sais pas si vous appelleriez cela un conflit. Dean a dit un soir à Darworth qu'il avait envie de lui casser la figure et de le pendre à un chandelier parce que ça porte bonheur. Il était cependant difficile de se disputer avec ce bon Darworth. Il ne s'emballait jamais. Pourtant, quelquefois, nom d'un chien !...

(Pause, murmures. On presse le témoin de poursuivre.)

R. – Je ne regrette qu’une chose, c’est de ne pas avoir assisté à cette bagarre. Dean est le meilleur poids moyen amateur que j’aie jamais connu. Je l’ai vu mettre knock-out Tom Rutger...

Cette soudaine explosion de sincérité sembla faire remonter le jeune homme dans l’estime de Masters. L’interrogatoire se poursuivit rapidement. Darworth, à ce qu’il semblait, s’était plongé presque immédiatement dans les problèmes d’occultisme. Dès la première séance de Joseph, on fit allusion à l’inquiétant fantôme de la Maison de la Peste, et aux angoisses de James Halliday dans l’au-delà. Quand Darworth eut été mis au courant, il sembla intéressé et troublé. Il eut de longs entretiens avec Marion Latimer et lady Benning, mais surtout avec Marion. Il emprunta les lettres de George Playge et, à la demande expresse de lady Benning, on décida de tenter l’expérience. Il se peut que Masters ait commis une faute en insistant exagérément sur ce fait. Ted avait eu le temps de se replonger dans son ancien état d’exaltation. Devant nous, apparaissait grandie, amplifiée, monstrueuse, la personnalité de Darworth. Il semblait se rire de nous, même après sa mort. Nous avions beau lutter, nous ne pouvions rompre le charme qu’il avait exercé sur ces gens, sur cette vieille femme morose, enfoncée dans sa rancœur et dans ses rêves, sur ce jeune homme au caractère instable qui était assis devant Masters et le dévisageait.

La lutte se resserrait à mesure que Ted était pressé de questions. Dans un sens, il donnait bien l’impression d’être déséquilibré. Il frottait son visage sale, frappait le bois de sa chaise. Tantôt il riait et tantôt il était sur le point d’éclater en sanglots. Dans ces heures froides précédant l’aube, on eût dit que Darworth, debout derrière l’épaule de Ted, était le vrai fantôme, et plongeait le jeune homme dans un état voisin de l’hystérie. Masters allait bientôt atteindre le point culminant de son interrogatoire.

Q. – Très bien. Si vous ne croyez pas que Darworth ait été tué par un être humain, que faites-vous de la déclaration de Joseph, selon laquelle Darworth craignait quelqu’un ici même, dans cette maison, et redoutait un malheur ?

R. – Je dis que c’est un grand mensonge. Allez-vous attacher foi aux paroles d’un drogué ?

Q. – Vous saviez donc qu’il se droguait ?

R. – Je l’en soupçonnais.

Q. – Et vous continuiez à vous fier à lui ?

R. – Qu'est-ce que ça peut faire ? Cela n'affecte en rien sa puissance psychique. Chacun sait qu'un peintre ou un compositeur ne perd pas son génie parce qu'il se drogue ou parce qu'il boit. C'est tout le contraire, et vous le savez bien !

Q. – Du calme, monsieur. Niez-vous qu'une des personnes présentes dans la pièce de devant ait pu se lever et sortir tandis que vous étiez dans l'obscurité ? Le niez-vous ?

R. – Oui.

Q. – Vous jureriez que personne n'a pu sortir ?

R. – Oui.

Q. – Et si je vous disais qu'on a entendu le craquement d'une chaise et la porte s'ouvrir ou se fermer ?

R. – (Légère hésitation.) Quiconque a dit cela est un menteur.

Q. – Faites bien attention. Êtes-vous bien certain ?

R. – Oui. Nous avons pu bouger nos chaises. Des craquements ! Qu'est-ce que cela signifie ? Vous pouvez vous asseoir dans n'importe quelle pièce sombre et vous entendrez toute espèce de craquements.

Q. – À quelle distance étiez-vous les uns des autres ?

R. – Je ne sais pas. À deux ou trois pieds environ.

Q. – Mais vous avez cependant bien entendu des bruits ? Ainsi quelqu'un aurait pu se lever et marcher sur les dalles sans attirer l'attention ?

R. – Je viens de vous dire que personne n'a bougé.

Q. – Étiez-vous en train de prier ?

R. – Sottise, comme tout le reste ! Prier ! Bien sûr que non. Ai-je l'air d'un méthodiste dévot ? Je cherchais à établir un contact avec un esprit capable de délivrer une âme encore empêtrée dans la terre. Je me concentrais autant que je le pouvais. Je... je sentais mon cerveau prêt à éclater. Mais prier !

Q. – Dans quel ordre étiez-vous assis ?

R. – Je ne saurais le préciser. Dean a soufflé les bougies lorsque

nous étions encore tous debout. Puis nous avons cherché nos sièges à tâtons. J'étais à l'extrémité gauche, près du foyer, c'est tout ce que je sais. Nous étions tous... émus.

Q. – Et vous n'avez rien remarqué quand vous avez entendu la cloche et que vous vous êtes tous levés ?

R. – Non. Il y a eu un grand remue-ménage dans l'obscurité. C'est le vieux Featherton qui a rallumé les bougies. Il jurait !... Ensuite je me souviens que nous nous sommes tous dirigés vers la porte. Dans quel ordre ? Je n'en ai aucune idée.

Masters abandonna l'interrogatoire de Ted et lui proposa de le laisser rentrer chez lui. Mais, bien qu'il fût littéralement à bout de forces et sur le point de s'effondrer, Ted refusa de s'en aller avant les autres.

L'inspecteur appuya la tête dans ses mains et s'absorba dans ses pensées.

— Cela va de mal en pis, dit-il au bout d'un instant. Tous ces gens-là sont surexcités, hystériques ! Si nous n'obtenons pas de meilleur témoignage que ceux-ci...

Il remua ses doigts engourdis à force d'écrire, puis, sur un ton las, il demanda au policeman d'aller chercher le major Featherton. L'interrogatoire du major en retraite Featherton, du 4^e Royal Lancashire Foot, fut très bref. À la fin seulement, il parut apporter quelques éclaircissements. Le major avait abandonné ses manières solennelles. Son langage avait perdu toute affectation et ses réponses furent précises et nettes. Il s'était assis très droit sur son siège, comme devant une cour martiale. Sous des touffes de sourcils grisonnants, son regard fixait Masters, et il ne changeait d'attitude que pour se gratter la gorge ou s'éponger le cou avec un mouchoir. Je remarquai qu'à l'exception de lady Benning, il était le seul témoin dont les mains fussent propres.

Il expliqua qu'il n'avait connu Darworth que superficiellement, qu'il n'avait été mêlé à cette affaire qu'en raison de son amitié pour lady Benning, qu'il avait peu vu M^r Darworth et qu'il ne savait pas grand-chose sur lui. À sa connaissance, personne ne nourrissait une animosité particulière contre Darworth, bien que ce dernier fût en général assez peu aimé et qu'il eût été exclu de différents clubs.

Q. – Et maintenant, parlons de la dernière soirée, monsieur...

R. – Demandez-moi tout ce que vous voulez, inspecteur Masters. Je

suis obligé de vous dire que vos soupçons sont ridicules, mais je connais mon devoir et le vôtre.

Q. – Merci, monsieur. Selon vous, combien de temps êtes-vous restés dans l'obscurité ?

R. – Vingt à vingt-cinq minutes. J'ai regardé plusieurs fois ma montre. Elle a un cadran lumineux. Je me demandais combien de temps allait durer cette plaisanterie.

Q. – Alors, vous ne vous concentriez pas ?

R. – Non.

Q. – Vos yeux n'étaient-ils pas habitués à l'obscurité ? Ne voyiez-vous rien ?

R. – Il faisait terriblement noir, monsieur l'inspecteur. Et mes yeux ne sont plus aussi bons que jadis. Non, je ne voyais pas grand-chose. Des ombres, et encore !

Q. – Avez-vous vu quelqu'un se lever ?

R. – Non.

Q. – Avez-vous entendu quelque chose ?

R. – Oui.

Q. – Très bien. Décrivez ce que vous avez entendu.

R. – (Légère hésitation.) Difficile à décrire. D'abord, naturellement, il y a eu un peu de remue-ménage et des craquements de chaises. Mais ce n'est pas cela. C'était plutôt comme le bruit d'une chaise que l'on repousse, un léger raclement. Je dois vous avouer que je n'y ai pas prêté grande attention. Plus tard, j'ai cru entendre quelqu'un marcher. Il est difficile de situer les sons dans l'obscurité.

Q. – Combien de temps après ?

R. – Je ne sais pas. À vrai dire, je voulais crier : « Holà ! » mais Anne – lady Benning – nous avait persuadés qu'il ne fallait en aucun cas parler ou bouger. Nous avons tous donné notre parole. Au premier instant, j'ai pensé : « Voilà quelqu'un qui se glisse dehors pour fumer une cigarette. Curieuse idée ! » Puis j'ai entendu un grincement venant de la porte et senti un courant d'air.

Q. – Comme si l'on avait ouvert la porte ?

R. – (Le témoin a une quinte de toux et reste un instant silencieux.) Voyez-vous, on aurait plutôt dit que la grande porte – la porte d'entrée – s'était ouverte. Il n'y a pas tant de courants d'air dans ce hall, après tout. Je ne peux cependant rien affirmer. Mais je vous dois la vérité, monsieur l'inspecteur. Voyons, entre nous, vous savez bien qu'un détail comme celui-là ne veut rien dire. Quelqu'un est sorti, voilà tout, et maintenant ce quelqu'un n'ose pas avouer...

Ici, le major fut pour la première fois nettement troublé. On eût dit qu'il avait peur de s'être mal exprimé ou d'en avoir trop dit. Il chercha à atténuer l'effet de ses paroles en faisant remarquer qu'il y avait toutes espèces de bruits dans l'obscurité et qu'il avait pu se tromper sur certains d'entre eux. Après un échange de répliques assez vives, Masters passa à un autre sujet. Il avait tout lieu de croire que, devant le tribunal et sous la foi du serment, Featherton répéterait sa déclaration. Il attaqua rapidement la question de la disposition des sièges.

R. – Lady Benning était de nouveau assise à la même place, à la droite de la cheminée. Curieux ! J'ai voulu m'asseoir auprès d'elle, mais elle m'a repoussé. C'est le jeune Halliday qui s'est installé là. Je le sais parce que je suis presque tombé sur lui. On avait éteint les bougies et j'ai dû chercher ma place à tâtons. Miss Latimer était assise à côté de lui. J'ai pris la chaise suivante. Je suis à peu près certain que le jeune Latimer était à ma gauche. Il ne s'était pas levé.

Q. – Lorsque vous avez entendu ce bruit, le bruit de la chaise qui grattait le sol en reculant, de quelle direction venait-il ?

R. – Comment diable voulez-vous que je le sache ? Je vous ai dit que je ne situe pas les sons dans le noir ! Il pouvait venir de n'importe où. Peut-être n'y en a-t-il pas eu du tout !

Q. – Avez-vous senti quelqu'un passer près de vous ?

R. – Non.

Q. – À quelle distance les chaises étaient-elles les unes des autres ?

R. – Je ne m'en souviens pas.

Les bougies étaient presque consumées. L'une d'elles lança une longue flamme crépitante et s'éteignit juste au moment où le major se levait de sa chaise.

— Très bien, dit Masters sur un ton morne. Vous pouvez rentrer chez vous si vous voulez, major. Vous devriez emmener lady Benning.

Bien entendu, il faut vous tenir à notre disposition pour un nouvel interrogatoire... Veuillez également demander à miss Latimer et à M^r Halliday de venir ici. Je ne les retiendrai pas plus de cinq minutes, à moins d'une surprise vraiment... importante. Merci mille fois. Je vous suis très reconnaissant.

Featherton s'arrêta sur le seuil de la porte. Le policeman s'avança et lui tendit son chapeau. On aurait dit que le major sortait victorieux d'un combat de rue. Il passa sa manche sur son haut-de-forme, tout en jetant un regard autour de lui. Pour la première fois, il parut me remarquer. J'étais assis sur le rebord de la fenêtre, dans un coin sombre. Le major Featherton gonfla ses joues couperosées, enfonça légèrement son chapeau sur l'oreille, donna une tape sur le fond et dit :

— Ah ! M^r Blake !... Voudriez-vous me donner votre adresse ?

Je ne mis aucune mauvaise grâce à satisfaire sa curiosité.

— Je vois que vous habitez la Maison édouardienne. Très bien. Si cela vous convient, je passerai vous voir demain. Bonsoir, messieurs, bonsoir.

Jetant son manteau sur ses épaules d'un air mystérieux, il sortit fièrement et faillit se heurter au sergent MacDonnell qui entrait.

11

LA POIGNÉE D'UNE DAGUE

MacDonnell semblait harassé. De grands cernes de fatigue se creusaient autour de ses yeux. Dans une main, il tenait une liasse de notes écrites au crayon, et, dans l'autre, une grosse lanterne qu'il déposa sur le sol.

Pour la première fois, je me rendis compte qu'il faisait très froid dans cette pièce. Le sommeil engourdisait mes paupières et mes articulations. Les bruits de la cour avaient commencé par diminuer puis avaient complètement cessé. Les voix et les pas s'éloignaient. Les freins d'une automobile grincèrent dans le lointain. C'était l'heure trouble, morte, où l'on sent déjà l'approche de l'aube. Les réverbères brûlaient encore et une vague rumeur montait de la ville.

La lanterne de MacDonnell dessinait un halo de lumière sur le sol de brique. La flamme vacillait légèrement devant mes yeux. Au-dessus d'elle apparaissait le visage au nez pointu, étrangement laid, du sergent. De ses yeux verts, celui-ci contemplait Masters qui était toujours assis et appuyait son front sur ses poings. Le chapeau de MacDonnell était aplati derrière sa tête, et une mèche de cheveux retombait sur ses yeux de façon grotesque. Il donna un léger coup de pied dans la lanterne pour tirer Masters de sa torpeur.

— Combien de temps voulez-vous que je reste encore ? demanda-t-il à l'inspecteur. Ils sont tous partis maintenant. Bailey a dit qu'il reviendrait prendre les photos dès qu'il ferait jour.

— Bert, dit lourdement Masters sans relever la tête, vous connaissiez bien Darworth. Qui est Elsie Fenwick ?

MacDonnell sursauta légèrement.

— Elsie ?...

— Ne me dites pas que vous ne savez rien ! Je connais ce nom-là ; je sais qu'il a un rapport avec Darworth et avec une drôle d'histoire. Mais ma mémoire me trahit. Vous aviez raison. Nous avons appris ce détail par Featherton. La première ligne du message disait : *Je sais où Elsie Fenwick est enterrée.*

— Quoi ? s'écria MacDonnell.

Il ouvrit de grands yeux et se mit à fixer si longtemps les bougies que Masters finit par donner un grand coup de poing sur l'établi.

— Excusez-moi, monsieur, reprit MacDonnell. Mais ce détail est très important. Nous tenons maintenant la confirmation d'une affaire assez bizarre. C'est à cause d'Elsie Fenwick, poursuivit-il d'un air sombre, que nous nous sommes intéressés à Darworth. Il y a de cela seize ans, bien avant mon entrée dans la police. J'ai retrouvé ce dossier en cherchant à me renseigner sur Darworth. Il était bien oublié, mais c'est cependant son contenu assez trouble qui a réveillé l'attention du Huitième Bureau quand on a appris que Darworth s'occupait d'occultisme... Elsie Fenwick était la première femme de Darworth.

— C'est donc ça ! s'écria Masters. Je crois me souvenir de cette affaire. Elsie Fenwick était la femme âgée, celle qui avait de la fortune, hein ? Elle est morte, ou c'est tout comme...

— Non, monsieur. On a essayé de prouver qu'elle était morte, et le coup aurait été dur pour Darworth si on avait réussi. Elle a disparu.

— Des faits, dit Masters. Allez-y. Racontez-nous brièvement cette histoire.

MacDonnell sortit son carnet et se mit à le feuilleter.

— Hum ! Dar... voici. Elsie Fenwick était une vieille fille romanesque, passionnée de spiritisme, immensément riche, et sans famille. Elle avait les pieds plats ou une épaule contrefaite. En tout cas, une difformité osseuse quelconque. À l'âge tendre de soixante-cinq ans, elle a épousé le jeune Darworth. Ceci se passait avant la promulgation de la loi sur les biens de l'épouse, donc vous voyez d'ici ce qui est arrivé. Puis la guerre a éclaté. Darworth a filé pour éviter le service militaire ; il a emmené en Suisse sa rougissante épouse et une femme de chambre. Un soir, un an plus tard environ, un mari éploré appelle au téléphone le docteur, à treize kilomètres de là. Sa femme vient d'avoir une attaque, il la croit à l'agonie et il prend soin d'expliquer qu'elle souffre d'un ulcère à l'estomac. M^{rs} Darworth devait être robuste, car elle vivait encore lorsque le médecin est arrivé. Par un coup de chance, celui-ci était un malin et il connaissait son métier beaucoup mieux que le mari éploré ne l'avait escompté. Il tira Elsie d'affaire, puis il eut un entretien avec Darworth. Darworth s'écria : « C'est épouvantable : un ulcère à l'estomac ! » Le docteur répondit : « Ta, ta, ta ! » Il regarda Darworth dans les yeux et ajouta : « Empoisonnement à l'arsenic. »

MacDonnell leva un sourcil ironique.

— À cette époque-là, Darworth n'était pas encore le personnage onctueux que nous avons connu, grommela Masters. Continuez !

— Darworth a eu des ennuis. Un joli scandale a été évité grâce à la femme de chambre d'Elsie Darworth qui a juré que la vieille dame avait pris volontairement de l'arsenic.

— Ah ! la femme de chambre... Une belle fille ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais j'en doute. Darworth était trop intelligent pour conter fleurette à une femme pauvre.

— Et l'épouse légitime, que disait-elle ?

— Rien. Elle avait pris le parti de Darworth ou bien elle lui avait pardonné. Ensuite, nous n'avons plus entendu parler d'eux jusqu'à la fin de la guerre. Ils sont rentrés vivre en Angleterre. Un beau jour, Darworth, de nouveau éploré, vient nous annoncer que sa femme a disparu. Ils possédaient une maison de campagne du côté de Croydon. Sa femme, d'après Darworth, avait pris le train pour aller faire des courses à Londres et n'était plus revenue. Il avait un certificat médical constatant qu'elle était sujette à des crises de neurasthénie, de dépression et même d'amnésie... Tout d'abord, Scotland Yard n'a pas bronché et s'est contenté de faire l'enquête classique lorsqu'il s'agit d'une disparition. Mais quelqu'un a dû avoir des soupçons, a recherché les antécédents de Darworth, a exhumé l'affaire de l'arsenic, et alors tout s'est gâté... Je vous enverrai le rapport complet, monsieur. Il est trop long pour que nous nous en occupions maintenant. On n'a abouti nulle part, car il a été impossible de prouver quoi que ce fût...

Masters martelait lentement l'établi avec son poing. Il me chercha du regard.

— Oui, c'est la partie de l'affaire dont je me souviens. Mais vous avez bien fait de rafraîchir mes souvenirs. Le vieux Barton s'occupait de cette affaire en 1919. Il m'en avait parlé. Darworth était l'image vivante de l'innocence outragée ! Il menaçait de nous attaquer. Oui, je m'en souviens... Il faudra revoir tout cela. Qu'a-t-il fait au juste, Bert ? A-t-il sollicité un arrêt du tribunal certifiant la mort de sa femme ?

— Oui, je crois, mais il ne l'a pas obtenu. Il a dû attendre les sept ans à l'expiration desquels l'acte de décès devient automatique. Ça n'avait pas grande importance, puisqu'il tenait l'argent.

— Oui, dit Masters en se frottant le menton. Je me disais... Vous avez parlé de sa « première femme ». En a-t-il eu une autre ?

— Oui, mais il ne semble pas qu'ils soient en bons termes. Elle habite quelque part sur la Riviera... En tout cas, il la tient à l'écart de sa vie.

— Elle a de l'argent ?

— Cela ne m'étonnerait pas.

MacDonnell s'interrompit. Nous entendîmes à la porte un bruit de pas sonores. Comme pour attirer notre attention, quelqu'un toussa.

Halliday et Marion se tenaient sur le seuil. J'eus le sentiment, par cette sorte d'instinct que nous possédons tous, qu'ils avaient entendu une bonne partie de ce que MacDonnell venait de nous raconter. Le visage de la jeune fille avait une expression dure et insolente. Halliday semblait embarrassé. Il jeta un regard rapide à sa compagne, puis il entra sans se presser dans la pièce.

— Vous pouvez dire que, pour une nuit, c'est une nuit, monsieur l'inspecteur ! lança-t-il. Il est près de 5 heures. J'ai essayé de persuader votre policeman de faire un saut jusqu'au café le plus proche et de nous rapporter du café et des sandwiches. Mais il n'a pas voulu... Dites-moi, poursuivit-il, les sourcils froncés. J'espère que vous allez bientôt nous laisser partir. Nous sommes toujours à votre entière disposition, mais cet endroit ne me paraît pas particulièrement agréable...

Délibérément ou par hasard, Masters fit alors un geste qui dissipa l'atmosphère de tribunal qui régnait dans cette pièce et mit tout le monde à l'aise. Mettant sa main devant sa bouche, il lança un des plus formidables bâillements que j'aie jamais entendus. Puis il sourit et cligna des yeux.

— Tenez, dit-il en montrant une chaise à la jeune fille. Je ne vous retiendrai pas. J'ai voulu vous voir tous les deux ensemble pour gagner du temps. Voici ce dont il s'agit, poursuivit-il sur un ton presque confidentiel. Je dois vous avouer que je serai obligé de vous poser quelques questions qui vous paraîtront peut-être impertinentes. J'ai pensé, je ne sais trop pourquoi, que vous préféreriez les entendre ensemble.

Marion portait maintenant un chapeau brun, de forme sévère, enfoncé sur ses cheveux dorés. Le col de son manteau était relevé. Elle s'assit en courbant les épaules. Ses yeux bleu sombre regardaient

froidement Masters. Halliday se tenait derrière elle. Il alluma une cigarette.

— Très bien, dit-elle d'une voix claire, avec un soupçon de nervosité. Demandez-moi naturellement tout ce que vous voudrez.

Halliday grimaça un sourire.

Masters passa rapidement en revue les déclarations concernant les relations des autres témoins avec Darworth.

— Ainsi, vous le connaissiez assez bien, miss Latimer ?

— Oui.

— Vous a-t-il quelquefois parlé de lui-même ?

Le regard de la jeune fille ne fléchit pas.

— Il m'a seulement raconté qu'il avait été jadis marié à une femme qui l'avait rendu très malheureux. Et qu'elle était... je crois qu'elle était morte.

Sa voix prit une intonation légèrement moqueuse :

— Il était tout mélancolique et byronien en me racontant cela, ajouta-t-elle.

Masters a ses défauts, mais il faut reconnaître qu'il sait tirer parti d'une situation, même mauvaise.

— Saviez-vous qu'il avait une deuxième femme, miss Latimer ?

— Non. Cela ne m'intéressait guère. Je ne lui ai jamais posé de questions à ce sujet.

— Très bien.

Masters changea brusquement de sujet.

— Est-ce M^r Darworth qui vous a laissé entendre que... l'avenir de M^r Dean Halliday était... lié à la Maison de la Peste ?

— Oui.

— Il en parlait beaucoup ?

— Constamment, lança-t-elle vivement, constamment ! J'ai essayé d'expliquer à M^r Blake ce que je pensais de M^r Darworth.

— Je comprends. Avez-vous jamais souffert de maux de tête ou de troubles nerveux ?

La jeune fille écarquilla les yeux :

— Je ne saisis pas très bien... Oui, c'est exact.

— Que Darworth vous a proposé de guérir par l'emploi scientifique de la suggestion hypnotique ?

Elle fit un signe d'assentiment. Halliday tourna la tête et sembla vouloir parler, mais Masters l'arrêta du regard.

— Merci, miss Latimer. M^r Darworth vous a-t-il jamais dit pourquoi il ne tirait pas parti de ses talents psychiques ? Vous étiez tous convaincus de son pouvoir et nul d'entre vous n'a essayé de savoir s'il était membre de la Société de recherches psychiques ou en relation avec une organisation vraiment scientifique de ce genre, ou encore s'il avait des références sérieuses... Voyons, miss Latimer, vous a-t-il jamais dit pourquoi il mettait ses lumières en veilleuse ?

— Il disait qu'il voulait sauver les âmes et donner la paix...

Elle hésita. Masters leva la main d'un geste interrogateur.

— Il disait que son pouvoir serait peut-être révélé un jour au monde entier, mais que cela lui était indifférent... Il disait, si vous voulez savoir la vérité, que ce qui l'intéressait le plus était de tranquilliser mon esprit au sujet de la Maison de la Peste.

Elle parlait d'un air absent, sur un ton rapide.

— Il disait que ce serait très dangereux, mais qu'il voulait avoir droit à ma reconnaissance. Vous voyez que je suis franche, monsieur l'inspecteur. Je... je n'aurais jamais pu dire tout cela il y a une semaine.

Elle leva les yeux. Le visage de Halliday était laid et ironique. Il fit un effort pour garder le silence. Il mordillait sa cigarette comme un tuyau de pipe.

Masters se leva avec effort. Un silence complet régnait maintenant dans la pièce. Masters prit l'extrémité de sa chaîne de montre à laquelle était attaché un petit objet poli et brillant.

— Ce n'est qu'une clé neuve, miss Latimer, dit-il en souriant. Une clé plate. Je viens de me souvenir que je l'avais. Si vous le permettez, je vais tenter une sorte d'expérience...

Il contourna l'établi et ramassa la lanterne de MacDonnell. La jeune fille tressaillit quand il s'approcha d'elle. Elle empoigna les barreaux de la chaise et regarda Masters avec une expression tendue. Il leva la lanterne au-dessus de la tête de Marion. La scène était étrange avec cette lueur coupée d'ombre qui baignait le visage de la jeune fille et la silhouette corpulente de Masters qui se profilait au second plan. La clé que ce dernier tenait à environ trois pouces au-dessus des yeux de Marion brillait comme de l'argent.

— Miss Latimer, marmonna doucement Masters, je vous demande de fixer cette clé.

Marion fit un mouvement pour se lever en reculant son siège qui grinça sur le sol.

— Non ! Je ne veux pas ! Et vous ne pouvez pas m'y forcer, je vous en donne ma parole ! Chaque fois que je regarde ce...

— Bien ! fit Masters en baissant sa lanterne. Très bien, miss Latimer. Je vous en prie, asseyez-vous. Je voulais seulement vérifier quelque chose...

Halliday fit un pas vers Masters. Au moment d'atteindre l'établi, Masters se retourna et regarda le jeune homme, un sourire amer sur les lèvres.

— Du calme, monsieur. Vous devriez m'être reconnaissant. Je viens au moins de démasquer un fantôme. C'était un des trucs de Darworth pour faire croire en lui. Si la personne en traitement est un bon sujet...

Il s'assit en respirant avec peine.

— A-t-il essayé de guérir vos maux de tête, miss Latimer ? poursuivit Masters.

— Oui.

— *Vous a-t-il fait la cour ?*

Cette question fut posée si brusquement, après le ton nonchalant de tout à l'heure, que la jeune fille lança : « Oui » avant même d'avoir compris le sens de sa réponse. Masters hocha la tête.

— Vous a-t-il demandé de l'épouser, miss Latimer ?

— Non..., pas exactement. Il m'avait dit que, s'il réussissait à débarrasser la maison de ses esprits maléfiques, il me demanderait... Tout cela paraît tellement fou, tellement absurde, et...

Elle avala sa salive. Elle était au bord d'une crise de rire hystérique.

— Quand j'y songe maintenant, reprit-elle, c'était un mélange de Monte-Cristo et de Manfred. Un personnage sinistre et singulier. Il faisait penser à un filou ou... Mais vous ne l'avez pas connu. Voilà la difficulté.

— Un drôle de corps, ce monsieur, déclara sèchement l'inspecteur. Son caractère et ses manières changeaient selon les personnes qu'il approchait... Mais, un fait est là : il a été assassiné. C'est de cet assassinat que nous avons à parler. Ce n'est ni l'hypnotisme ni la suggestion qui ont permis à un inconnu de traverser un mur de pierre ou une porte cadénassée et de mettre Darworth en pièces. Voyons, M^r Halliday ! Je voudrais que vous me racontiez ce qui s'est passé dans la pièce de devant depuis le moment où les bougies ont été éteintes. Faites-moi votre récit et je demanderai à miss Latimer de le confirmer.

— Parfait. Je vais parler avec le maximum d'exactitude, acquiesça Halliday, car je n'ai pensé à rien d'autre de toute la nuit.

Il reprit son souffle et jeta à Masters un regard aigu.

— Vous avez entendu nos compagnons. Ont-ils reconnu que quelqu'un d'entre nous avait bougé ?

— C'est à vous de parler, monsieur, lui fit observer Masters sur un ton affable, tout en haussant légèrement les épaules. Mais vous, les témoins, vous ne vous êtes pas concertés, pendant tout le temps où vous avez été réunis ?

— Non ; bien au contraire, nous avons failli nous battre. Nul ne voulait avouer ce qu'il vous avait dit. Ted avait un peu perdu la tête. Personne ne voulait rentrer avec l'autre... Ils sont tous repartis dans des voitures différentes, tante Anne n'a pas même permis à Featherton de l'accompagner jusqu'à la rue. Charmante compagnie ! Mais voici ce qui s'est passé : Tante Anne a voulu que nous nous asseyions en rond et que nous nous concentrions pour essayer de faciliter la tâche de Darworth. Je ne voulais pas m'y prêter. Mais Marion m'a prié de ne pas faire d'histoire et je me suis incliné. Je voulais aussi rallumer le feu. Je ne voyais pas l'utilité de rester assis en rond dans cette pièce glaciale. Mais Ted a déclaré que le bois était humide et vert, qu'il ne brûlerait pas. Étais-je donc tellement douillet que je ne pouvais supporter un peu de froid ? Nous avons pris place...

Masters posa alors l'inévitable question. Marion et Halliday

confirmèrent, par leurs réponses, l'ordre des fauteuils tel que les précédents témoins le lui avaient indiqué : lady Benning à droite du foyer, puis Halliday, Marion, le major Featherton, et Ted à l'autre bout.

— À quelle distance étaient les chaises les unes des autres ?

Halliday hésita.

— À une bonne distance. La cheminée est immense. J'ai dû me dresser sur la pointe des pieds pour éteindre les bougies qui étaient posées sur le rebord de la hotte. Je crois qu'aucun de nous n'aurait pu toucher son voisin en tendant le bras... sauf, ajouta-t-il en regardant Marion dans les yeux, sauf Marion et moi.

La jeune fille fixait le plancher. Halliday lui posa la main sur l'épaule et poursuivit :

— J'ai pris bien soin de ne pas trop éloigner ma chaise de la sienne. Je ne pouvais cependant trop me rapprocher, car tante Anne me surveillait comme un oiseau de proie. Et je ne voulais pas avoir l'air... enfin, vous me comprenez ! J'ai pris la main de Marion et nous sommes restés assis tranquillement. Je ne sais pas combien de temps. Le pire, je l'avoue, c'est que l'obscurité commençait à irriter mes nerfs. On a beau n'être pas impressionnable...

Il nous regarda d'un air provocant. Masters fit de la tête un signe d'assentiment.

— En outre, poursuivit Halliday, quelqu'un marmonnait ou chuchotait à voix très basse, répétant toujours les mêmes mots. Un autre bruit semblait produit par une chaise sur laquelle on aurait dit que quelqu'un se balançait. C'était suffisant à la fin pour vous faire dresser les cheveux sur la tête !... Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé ainsi mais, soudain, j'ai eu l'impression que quelqu'un se levait...

— Vous avez donc entendu quelque chose ? demanda Masters.

— C'est difficile à exprimer. Mais si vous avez jamais assisté à une séance de spiritisme, vous comprendrez. On sent qu'il se passe quelque chose. Un souffle, un froissement... On devine qu'une forme bouge dans l'obscurité... On pourrait appeler cela « le sentiment de la proximité ». Peu auparavant, j'avais entendu une chaise grincer sur le sol. Mais je ne peux pas donner ma parole que c'était... en admettant que quelqu'un se soit vraiment levé !

— Poursuivez.

— Puis j'ai entendu très distinctement le bruit de deux pas derrière moi. J'ai l'ouïe excellente, et personne n'a paru remarquer ce bruit jusqu'à ce que...

Soudain, j'ai senti Marion se raidir. Elle a serré ma main. J'avoue que j'ai été pris d'un violent frisson. J'ai senti qu'elle me tendait son autre main et qu'elle tremblait de tout son corps. Je n'ai découvert que plus tard qu'elle s'était sentie frôlée... Vous feriez mieux de raconter l'histoire vous-même, Marion.

Bien qu'elle s'efforçât de se dominer, Marion semblait de nouveau prise de panique. Elle releva lentement son ravissant visage, pâle et douloureux, baigné dans la lueur vacillante de la lanterne posée à ses pieds.

— C'était, dit-elle, le manche d'un couteau qui frôlait ma nuque.

12

DÉROBÉ AVANT L'AUBE

Sur l'établi, la dernière bougie s'était éteinte, noyée dans une coulée de cire. Une faible lueur grisâtre commençait à éclairer le couloir. Mais, dans la cuisine, les ténèbres étaient encore épaisses et la lanterne illuminait le morne visage de Marion Latimer. Nous étions sur le point d'atteindre le sommet de cette nuit d'épouvante. Le chant du coq allait bientôt dissiper les derniers spectres. Je me tournai vers Masters, puis vers MacDonnell, presque invisible dans son coin. Je songeai – pourquoi ? – à une pièce du quartier de Whitehall, meublée dans le style sévère qui convient aux bureaux officiels, et je voyais au milieu de cette pièce un homme corpulent, les pieds sur sa grande table de travail, lisant un roman à deux sous. Je n'avais pas vu ce bureau depuis 1922...

— Voyez-vous, dit lentement Marion après un silence, l'idée que l'un d'entre nous rôdait ainsi était encore plus terrifiante que le reste.

Masters poussa un profond soupir.

— Comment vous êtes-vous rendu compte qu'il s'agissait d'un couteau, miss Latimer ?

— Le manche, la garde..., tout cela m'a effleurée. Je suis prête à en donner ma parole. Celui qui le tenait l'avait pris par la lame.

— En somme, cette personne a voulu vous toucher ?

— Oh ! non, je ne crois pas. Elle s'est tout de suite écartée de moi. Comprenez-vous ? On eût dit que cette personne s'était trompée de direction dans l'obscurité et qu'elle m'avait touchée par mégarde... En tout cas, ce fut après cet incident – peut-être une minute plus tard, mais il est très difficile de l'affirmer – que j'ai entendu le seul bruit de pas dont je sois certaine. Il semblait venir du milieu de la pièce.

— Vous l'avez entendu également ? demanda Masters à Halliday.

— Oui.

— Et alors ?

— Alors, la porte a grincé. On a senti un courant d'air. Mais

sapristi ! poursuivit Halliday avec une certaine gêne, tout le monde a dû le sentir ! Il était impossible de ne pas le remarquer.

— Cela paraît évident, en effet. Dites-moi, monsieur, combien de temps après cet incident avez-vous entendu sonner la cloche ?

— Nous avons, Marion et moi, comparé nos impressions. Marion pense qu'il faut compter un intervalle de dix bonnes minutes, mais moi, je dirais plutôt de vingt minutes environ.

— Avez-vous entendu quelqu'un revenir ?

La cigarette de Halliday commençait à lui brûler les doigts. Il la regarda comme s'il ne l'avait jamais vue et la jeta. Ses yeux étaient sans expression.

— Je ne peux plus rien affirmer, monsieur l'inspecteur. Mais il m'a semblé entendre quelqu'un s'asseoir. Ceci avant le tintement de la cloche. Mais je ne saurais dire combien de temps avant. De toute façon, il ne s'agit plus que de conjectures...

— Est-ce que tout le monde était assis lorsque la cloche a sonné ?

— Je ne peux vous le dire, monsieur l'inspecteur. Nous avons tous couru vers la porte. Une femme s'est mise à crier, Marion ou tante Anne...

— Ce n'était pas moi, dit la jeune fille.

Le regard de Masters glissa lentement de l'un à l'autre, puis il déclara :

— La porte de la pièce était fermée pendant que vous teniez votre séance. Je l'ai vu de mes propres yeux. Était-elle ouverte ou fermée lorsque vous vous êtes rués pour sortir ?

— Je ne sais pas, répondit Halliday. Ted est arrivé le premier à la porte parce que lui seul avait une lampe de poche. Marion et moi nous le suivions. Nous nous serions précipités vers n'importe quelle lumière. Il y a eu, à ce moment-là, une telle confusion, que je ne me souviens plus si la porte était ouverte ou fermée. Cependant, je me rappelle que Featherton a frotté une allumette pour allumer les bougies et qu'il a crié quelque chose comme : « Attendez-moi ! » Puis je crois que nous avons compris la futilité de notre précipitation. Je ne sais pas qui s'était élancé le premier. Nous suivions comme un troupeau de moutons. Ainsi...

Halliday fit un geste de lassitude et poursuivit :

— Nous ne vous en avons pas dit assez pour aujourd'hui, monsieur l'inspecteur ? Marion est morte de fatigue...

— Si, répondit Masters. Oui, vous pouvez partir.

Soudain, il releva la tête :

— Le jeune Latimer... un instant !... le jeune Latimer était le seul à avoir une lampe de poche ? La vôtre était hors d'usage. Mais M^r Blake vous avait donné la sienne lorsque nous avons entendu miss Latimer appeler dans le couloir...

Halliday regarda Masters une seconde et se mit à rire.

— Toujours méfiant à mon égard, monsieur l'inspecteur ? Vous avez d'ailleurs raison de l'être. Mais il se trouve que je suis parfaitement innocent dans cette affaire de lampes. J'ai donné la mienne à Ted sur sa demande. Vous devriez le lui demander... Eh bien, bonsoir.

Il hésita, puis il se dirigea vers moi en me tendant la main.

— Bonsoir, M^r Blake. Je suis navré de vous avoir attiré dans cette, affaire. Mais je ne pouvais pas deviner ce qui allait se passer ! Sacrebleu, nous avons levé un fameux lièvre, n'est-ce pas ?

Ils sortirent par la porte de service et nous demeurâmes sans bouger, séparés les uns des autres. On entendait au-dehors la rumeur lointaine d'une ville qui s'éveillait à la lumière du jour, et devant nous, il n'y avait que les cendres d'une maison hantée. MacDonnell s'approcha de l'établi et commença à trier les notes qu'il avait apportées. Masters s'adressa à moi :

— Eh bien, monsieur ? Que pensez-vous de tout cela ? Quel casse-tête !

Je lui répondis que je n'étais pas de cet avis et j'ajoutai que les témoignages contradictoires pouvaient peut-être s'expliquer. Trois personnes avaient déclaré que quelqu'un avait bougé dans la pièce et deux autres avaient affirmé le contraire. Mais, ces deux-là, lady Benning et Ted Latimer étaient justement les seuls capables de s'absorber assez profondément dans leurs pensées ou dans leurs prières pour ne rien entendre...

— Cependant, ils ont tous entendu la cloche, dit Masters, et son tintement était des plus légers.

— Oui. Voilà précisément ce que je ne m'explique pas. De toute

évidence, quelqu'un a menti. Et ce quelqu'un est un menteur de la plus belle eau.

Masters se leva.

— Je ne vais pas éplucher ce problème maintenant, dit-il sèchement. Je n'en peux plus. Je veux oublier toutes les inconnues de cette affaire, même cette histoire de marcher dans la boue sans laisser de traces. Je veux extirper tout cela de mon esprit. Et cependant, j'ai l'impression... l'impression... Mais qu'est-ce qu'une impression, après tout ?

— Bien, monsieur, dit MacDonnell, j'ai toujours pensé qu'une impression était une idée qui a de grandes chances d'être fausse... Il m'en est venu toute la soirée. Par exemple, j'ai été frappé par...

— Je ne veux plus vous entendre ! Nom d'un chien ! j'en ai pardessus la tête de cette affaire. Ce qu'il me faudrait, c'est une bonne tasse de café bien fort. Et un bon lit. Et... Attendez une minute, Bert. Et ces rapports que vous avez groupés ? S'ils contiennent quelque chose d'intéressant, mieux vaudrait les étudier tout de suite. Sinon, ils attendront.

— Vous avez raison, chef. Voici le rapport du docteur : « Mort causée par instrument tranchant, soumis à examen – il s'agit du poignard marqué L.P. – dont les coups ont pénétré profondément dans... »

Masters sembla brusquement frappé par une idée.

— À propos... Où est-il, ce damné poignard ? s'écria-t-il. Il faut que je l'emporte. Vous l'avez ramassé ?

— Non. Bailey était en train de le photographier sur la table. On a remis la table en place après avoir pris les mesures et reconstitué la scène. Le poignard y est encore probablement. Savez-vous qu'on avait aiguisé la lame jusqu'à la rendre effilée comme un poinçon ? Avez-vous jamais vu des fantômes aiguiser des poignards ?

— C'est juste. Il faut que nous le retrouvions. Je ne veux pas que notre « Homme-au-dos-tourné » se remette à jouer avec cet instrument. Mais laissons de côté le rapport du médecin. A-t-on relevé des empreintes digitales ?

MacDonnell fronça les sourcils.

— William dit qu'il n'y a pas la moindre empreinte sur le poignard. Celui-ci a été soigneusement essuyé, ou bien le type portait des gants.

Il fallait s'y attendre... Mais, sauf sur l'arme, on en trouve partout... On en a relevé de deux catégories différentes, en plus de celles de Darworth. Les photos seront développées ce matin. Il y a aussi beaucoup de traces de pas. La pièce était poussiéreuse. Cependant aucune empreinte dans le sang, à l'exception d'une demi-semelle laissée probablement par M^r Blake.

— Bien. Il faudra retourner dans cette maison pour étudier ces empreintes. Prenez-en bonne note. Et dans les poches, qu'avez-vous trouvé ?

— Les bricoles habituelles. Rien de révélateur. Pas de papiers.

MacDonnell sortit de sa poche quelques petits objets enveloppés dans une feuille de papier journal.

— Voici : trousseau de clés, calepin, montre, chaîne, menue monnaie. C'est tout... Une seule chose un peu étrange...

L'hésitation de MacDonnell n'échappa pas à Masters.

— Eh bien ?

— Le policeman l'a remarquée alors que nous écartions les braises afin de nous rendre compte s'il était possible de descendre par la cheminée, il s'agit de plusieurs grands morceaux de verre... Peut-être des fragments de bouteille ou de vase, mais tellement fractionnés, tellement brisés et déformés par la chaleur, qu'on ne peut rien affirmer... D'autre part, ces morceaux de verre étaient peut-être là depuis un certain temps.

— Du verre, répéta Masters en regardant fixement MacDonnell. Et il n'a pas fondu ?

— Non, le verre ne fond pas. Il éclate ou se fendille... Je pensais que peut-être...

L'inspecteur grommela.

— Une bouteille de whisky sans doute. Darworth a peut-être voulu puiser un peu de courage dans l'alcool. Je ne me casserai pas la tête sur ce détail.

— Oui, sans doute, admit MacDonnell.

Mais il n'était visiblement pas satisfait. Il se grattait le menton et son regard errait dans la pièce.

— C'est tout de même curieux, ne trouvez-vous pas, de flanquer une bouteille dans le feu quand on l'a vidée ? Vous trouvez ce geste naturel ? Il me semble que...

— Finissons-en, Bert, dit Masters en traînant les mots et en faisant une grimace. Nous en avons par-dessus la tête ! Venez donc. Maintenant qu'il fait jour, allons jeter un coup d'œil sur le lieu du drame et puis filons...

Dans la cour, un vent frais nous caressa le visage. L'aube était grise, incertaine. Tous les objets qui nous environnaient étaient brouillés, comme si tout était immergé. La cour me parut plus grande que la veille au soir. Elle mesurait certainement plus d'un demi-arpent. Profondément encastrée entre des bâtiments de brique plus ou moins délabrés qui se dressaient de guingois dans la lumière de l'aube et dont les fenêtres aveugles semblaient fixer le ciel, cette cour était plongée dans un abandon sinistre. On sentait qu'aucun son de cloche, aucun chant d'orgue de Barbarie, aucun bruit humain n'y pénétrait jamais.

Un mur de brique, de dix-huit pieds de haut peut-être, achevait de clore ce rectangle approximatif. Quelques vagues platanes poussaient au hasard le long de ce mur et paraissaient, en dépit de leur laideur, vouloir essayer de plaire, comme les guirlandes sculptées qui ornaient la corniche de la vieille bâtisse, et surtout les cupidons qui semblaient mourir dans les attitudes affectées et minaudières du XVII^e siècle. Dans un angle, on voyait encore un vieux puits abandonné et les fondations en ruine de ce qui avait dû être une ancienne laiterie. Mais c'était de la petite maison solitaire, près du mur, au fond de la cour, que se dégageait la plus pénible impression.

Elle était d'un gris noirâtre. Sa porte fracassée restait béante. Les tuiles qui couvraient son toit, de grosses tuiles épaisses et lourdes, avaient peut-être jadis été rouges. La cheminée noircie par la suie était surmontée d'un tuyau chancelant, sorte de chapeau qu'elle aurait porté sur l'oreille. Non loin de là, se dressait la silhouette tordue de l'arbre mort.

C'était tout... Autour de la petite maison, une mare de boue figée était traversée d'un sentier formé par les larges empreintes des hommes qui s'étaient dirigés vers la porte. De ce sentier, deux pistes – celle de Masters et la mienne – menaient à la fenêtre où j'avais aidé Masters à monter et par laquelle il avait vu pour la première fois Darworth mort.

Nous fîmes silencieusement le tour de la maison par l'extérieur. Le

spectacle de ces murs lisses rendait le mystère encore plus monstrueux et plus impénétrable. Cependant, je n'ai rien négligé, rien omis ou exposé de façon inexacte, et tout était bien comme je l'ai décrit : un bloc de pierre avec des portes et des fenêtres solides et inaccessibles, sans aucune possibilité d'entrée secrète, sans la moindre trace de pas dans la boue avant notre arrivée. Ma description se révélait rigoureusement exacte.

Pour comble de malheur, la dernière chance d'éclaircissement qui nous restait, et dont Masters s'empara aussitôt, nous fut également enlevée. Nous venions de contourner la maison par le côté gauche en venant de la porte de service, lorsque Masters s'arrêta. Il examina attentivement l'arbre tordu, puis le mur.

— Regardez, dit-il d'une voix rauque et bizarre qui résonna dans ce silence de mort. Cet arbre va peut-être nous donner la raison de l'absence d'empreintes... Un homme agile pourrait très bien se lancer du mur à l'arbre et ensuite de l'arbre à la maison. La distance qui les sépare n'est pas excessive.

MacDonnell opina et dit froidement :

— Oui, monsieur. Bailey et moi, nous y avons déjà pensé. C'est même la première solution que nous ayons envisagée. Je me suis fait apporter une échelle pour atteindre le sommet du mur et tenter l'expérience...

Il montra l'arbre du doigt.

— Vous voyez cette branche cassée ? C'est là que j'ai failli me rompre le cou. L'arbre est mort, monsieur, pourri jusqu'au cœur. Je ne suis cependant pas lourd et je l'ai à peine touché. Les branches cèdent sous le moindre poids. Essayez vous-même. Vous comprenez, cet arbre a une particularité.

Masters se retourna.

— Pour l'amour du ciel ! finissez donc de faire des phrases. Qu'entendez-vous par « particularité » ?

— Eh bien ! Je me suis demandé pourquoi on avait coupé les autres arbres et laissé celui-là...

Il se passa la main sur les yeux. Il semblait perplexe, troublé. Son regard était fixé au pied de l'arbre, sur ce plateau légèrement en pente dont la maison était le centre.

— Puis, tout à coup, poursuivit-il, je compris. C'est ici même,

devant cet arbre, à six pieds sous terre, que repose notre ami Louis Playge. Je suppose qu'on n'a pas voulu le déranger. Étranges, ces superstitions...

Masters s'approcha de l'arbre et l'examina. Il était si énervé qu'en arrachant une branche, il la fit voler en éclats.

— Oui, c'est étrange, en effet. Vous êtes un as, Bert.

Il arracha la branche et la jeta sur le sol. Sa voix s'éleva tout à coup, furieuse :

— Bouclez-la, n'est-ce pas, ou je vous flanque cette branche à la tête ! Ce type a été assassiné. Nous devons découvrir comment il a été assassiné et si vous continuez à nous casser les pieds avec vos superstitions...

— J'admets que cela ne suffit pas à expliquer comment le meurtrier a pénétré dans la maison. Mais, d'autre part, j'ai pensé que...

— Bah ! fit Masters en se tournant vers moi. Nous finirons bien par trouver.

Il poursuivit avec une sorte de morne obstination, en s'efforçant de se montrer persuasif :

— Pouvons-nous être sûrs qu'il n'y avait pas d'empreintes en direction de la maison avant notre arrivée ? Le sentier qui conduit à la porte a tellement été piétiné !...

— Nous pouvons en être sûrs, répondis-je avec conviction.

Masters hocha la tête. Nous nous rapprochâmes silencieusement de la porte. La maison gardait son secret. En cette aube blafarde, nous n'étions plus trois hommes modernes, à l'esprit positif. Nous avions l'impression d'être retournés plusieurs siècles en arrière et, si nous avions regardé par-dessus le mur de la cour, nous aurions certainement vu sur les portes des maisons environnantes de grandes croix rouges avec l'inscription : « Seigneur, ayez pitié de nous »... Lorsque Masters, se glissant par la porte brisée, pénétra dans la demi-obscurité de la maison, je frissonnai en imaginant ce que, peut-être, il allait voir.

J'essayai de cacher ces appréhensions pendant que nous attendions dehors, MacDonnell et moi, et que la buée de nos haleines montait dans l'air tranquille.

MacDonnell dit :

— Je ne crois pas que je serai mêlé à cette affaire. Ce n'est pas mon secteur. Je suis de Vine Street, et Scotland Yard va probablement s'en emparer. Cependant...

Il se retourna brusquement et lança :

— Dites donc, que se passe-t-il ?

Il y avait une étrange agitation, comme le bruit d'une bataille, à l'intérieur de la maison. Ce bruit confirmait si bien mes appréhensions que je fermai les yeux pendant quelques secondes. On entendait la respiration haletante de Masters et le rayon de sa lampe de poche balayait tous les recoins de la pièce. Quelques secondes plus tard, il reparaissait sur le seuil, très calme, et dit :

— Vous connaissez cette obsession bizarre : des mots ou des vers ou une phrase quelconque qui trotte sans arrêt dans votre tête et qui surgit de nouveau au moment où vous croyez en être débarrassé ? Vous avez beau essayer de la chasser de votre esprit, rien n'y fait ! Eh bien...

— Qu'est-ce que vous nous racontez là ? lui dis-je.

Il tourna lentement la tête vers moi.

— Vous ne savez pas ce que je n'ai cessé de me répéter toute la nuit ?... Pourquoi ? Une sorte de calmant peut-être. « La goutte d'eau qui fait déborder le vase... » Oui, cette phrase. Sans arrêt, sans arrêt. Que le diable m'emporte, mais quelqu'un paiera pour tout ceci ! cria-t-il avec violence, en frappant du poing la barre de fer de la porte. Oui, vous l'avez deviné. Il n'y a plus qu'à attendre les journaux. « L'homme-maigre-au-dos-tourné... » Le poignard a de nouveau été volé. Il n'est plus dans la maison. Disparu, envolé... L'assassin veut s'en servir encore une fois...

Il nous regarda l'un après l'autre. Son visage avait une expression presque sauvage.

Pendant un long moment, personne n'ouvrit la bouche. Puis, soudain, MacDonnell éclata d'un rire amer qui s'harmonisait avec l'humeur sombre de Masters.

— Et voilà le travail ! dit-il.

Il s'éloigna en silence de cette cour où flottait maintenant l'atmosphère d'un lendemain de fête. Des lueurs rosées apparaissaient

dans le ciel. Le dôme de Saint-Paul se teintait de pourpre et de gris contre le ciel où se dessinaient de minces traits de lumière. Masters donna un coup de pied dans une vieille boîte de fer-blanc qui se trouvait sur son passage. La corne rauque d'une motocyclette retentit dans Newgate Street. Les voitures des laitiers commençaient déjà à défiler devant la statue dorée de la Justice qui se dresse sur la coupole d'Old Bailey.

13

SOUVENIRS DE WHITEHALL

Il était plus de 6 heures lorsque je regagnai mon appartement, et au moins 2 heures de l'après-midi lorsque je fus tiré d'un lourd sommeil par quelqu'un qui ouvrait les rideaux et prononçait le mot « déjeuner ».

La présence dans ma chambre de Popkins, maître tout-puissant du personnel domestique de la maison édouardienne confirmait que j'étais devenu une célébrité. Il se dressait au pied de mon lit, tout menton et boutons dehors, tel un officier de l'armée prussienne. Il tenait plusieurs journaux serrés sous son bras. Il ne fit aucun commentaire sur ces journaux et me les glissa dans la main avec une indifférence étudiée. Mais il s'enquit avec beaucoup de soin de la manière dont je voulais que mes œufs, mon bacon et mon bain fussent préparés.

Tous ceux qui étaient en Angleterre à cette époque se rappelleront certainement l'ampleur terrifiante des vagues déclenchées par « l'horrible drame de la Maison de la Peste ». Au club de la Presse, on m'avait informé qu'au point de vue journalistique, ce composé de meurtre, de mystère, de surnaturel, de sexualité morbide, était la recette idéale pour faire un excellent plat dans le goût de Fleet Street. De plus, on pouvait s'attendre à des controverses acharnées dans un proche avenir. Les journaux à scandale, dans le genre américain, n'étaient pas aussi nombreux qu'aujourd'hui. Cependant un bref compte rendu avait déjà paru dans celui que me remit Popkins. L'affaire avait éclaté trop tard pour les éditions du matin où on se contentait d'y faire brièvement allusion, mais elle apparaissait à la une en double colonne et en caractères gras dans l'édition de midi.

Assis dans mon lit, à la lumière de ma lampe électrique à laquelle se mêlait la grisaille du jour, je lus tous les journaux et m'efforçai de me persuader que cette aventure était bien réelle. Elle paraissait maintenant incroyable dans ce décor prosaïque où je voyais ma montre, mes clés, ma monnaie posées comme d'habitude sur mon bureau, où j'entendais l'eau couler dans ma baignoire, le grondement des voitures qui descendaient en bondissant sur le sol inégal de Bury Street, le clapotis de la pluie.

Sous le titre : *Un assassin fantôme hante encore la Maison de la Peste*, des photos couvraient toute la première page. Au centre, en médaillon, étaient groupées celles qui nous représentaient et qui semblaient avoir été choisies dans les archives de la morgue. Je me reconnus dans l'un de ces visages au regard fourbe et assassin. Lady Benning paraissait timide et virginale, avec son col à baleines et son chapeau en forme de roue de charrette. Dans une pose curieuse, le major Featherton, en grande tenue, paraissait élever vers le ciel une bouteille de bière et jeter sur celle-ci des regards concupiscent. Halliday était représenté descendant imprudemment un escalier, la tête tournée de côté et un pied en l'air. Marion seule était à peu près ressemblante. Pas de photo de Darworth. Mais, au centre du médaillon, l'artiste, très en verve, avait représenté Darworth assassiné par un fantôme encapuchonné et armé d'un poignard.

Selon toute évidence, quelqu'un n'avait pas tenu sa langue. Scotland Yard sait cependant assez bien museler la presse. Mais il y avait eu une fuite... à moins que – l'idée m'en vint tout à coup – Masters n'eût voulu, pour des raisons à lui, accentuer le côté surnaturel de l'affaire. L'exposé était dans l'ensemble assez exact. Cependant on n'y faisait aucune allusion aux soupçons qui pouvaient peser sur certains d'entre nous.

Mais ces folles spéculations dans le domaine du surnaturel diminuaient plutôt, dans mon esprit, les images terribles qu'elles prétendaient évoquer. Dès le lendemain des événements, loin des échos et de l'atmosphère humide de la Maison de la Peste, je commençais à voir plus clair et un fait me paraissait maintenant évident. Quel que fût l'avis des autres, ceux qui avaient vraiment mis les pieds dans la Maison de la Peste ne doutaient pas un instant qu'ils avaient eu affaire à un vulgaire assassin, mais très habile ou très heureux, mais qui risquait la potence tout comme un autre... Sous cette forme, le problème n'était-il pas déjà assez compliqué ?

J'avais terminé depuis longtemps mon petit déjeuner et je rêvais à tous ces événements lorsque le téléphone de l'immeuble sonna ; le major Featherton demandait à me voir. Je me souvins alors de sa promesse de me faire une visite.

Le major Featherton avait l'air contrarié. Malgré la pluie, il était en jaquette et haut-de-forme. Il portait une cravate un peu trop voyante. Ses joues étaient lisses, rasées de frais, mais ses yeux paraissaient gonflés. Le parfum de son savon à barbe était fort. Il plaqua son chapeau sur le bureau et découvrit dans le journal la photographie peu flatteuse où il semblait admirer une bouteille de bière. De toute

évidence, il connaissait cette photographie. Il se mit alors à parler de procès, établit entre les reporters et les hyènes des comparaisons qui étaient toutes à l'avantage des qualités morales de ces dernières, et fit plusieurs allusions violentes à un événement qui venait de se produire au « Rag ». Je crus comprendre que certaines plaisanteries commençaient à courir sur lui au club de l'Armée et de la Marine et qu'un général facétieux s'était même écrié dans son dos : « Un bon bock ne fait de mal à personne ! »

Je lui offris une tasse de café qu'il refusa et un *brandy and soda* qu'il accepta.

— Cette photo a été prise au moment où j'étais en train de saluer le drapeau ! s'écria-t-il, lorsque je l'eus installé dans un fauteuil avec un bon cigare pour le consoler. Je ne pourrai plus désormais me montrer nulle part, gémit-il. Tout cela parce que j'ai voulu rendre service à Anne ! Quel pétrin ! Quel pétrin du diable ! Maintenant, je ne sais même pas si je dois vous parler de ce que je suis venu vous demander. Me voilà transformé en une excellente tête de Turc pour tous ces...

Il s'arrêta et se mit à boire à petits coups.

— J'ai téléphoné à Anne, ce matin, poursuivit-il. Elle était de mauvaise humeur hier soir et n'a pas voulu accepter que je la reconduise chez elle. Mais, ce matin, elle s'était radoucie. J'ai cru comprendre que Marion Latimer lui a déjà téléphoné ce matin, l'a traitée de vieille casse-pieds et lui a dit sans ambages que, moins ils la verraient dorénavant, elle et le jeune Halliday, mieux ils se porteraient. Toutefois...

J'attendis.

— Voyons, Blake, poursuivit le major après un nouveau silence et en étouffant sa vieille toux qui le secouait à intervalles réguliers. J'ai dit hier soir beaucoup de choses que j'aurais mieux fait de taire. N'est-ce pas ?

— Au sujet des bruits que vous avez entendus dans la grande salle ?

— Oui.

— Mais puisqu'il s'agissait de la vérité...

Le major fronça les sourcils et adopta un ton confidentiel.

— Naturellement, il s'agit de la vérité. Mais la question n'est pas là, mon garçon. Vous le comprenez certainement. Le problème est celui-

ci : il faut dès maintenant empêcher la police de penser... que l'un d'entre nous... Voyons, ce serait parfaitement absurde ! Il faut arrêter cela.

— Quelle solution envisagez-vous, major ?

— Je ne suis pas détective, *moi*. Je suis un homme ordinaire, mais je suis tout de même capable de comprendre. L'idée que l'un de nous... peuh !...

Il se rejeta en arrière, eut un geste d'accablement et sourit avec une sorte de mépris.

— Je dis ceci, poursuivit-il : ou bien quelqu'un s'est introduit dans la pièce à notre insu, ou bien le coup a été fait par ce médium. Voyons, réfléchissons un peu. En supposant que l'un de nous soit coupable – ce qui est improbable, notez-le bien – il n'aurait pas couru de tels risques dans une pièce pleine de gens. N'est-ce pas absurde ? D'autre part, comment pourrait-on commettre ce crime sans se barbouiller de sang de la tête aux pieds ? J'ai souvent vu les nègres essayer leurs coutelas sur nos sentinelles, et je sais bien que celui d'entre nous qui aurait tailladé Darworth de la sorte aurait été inondé de sang. Impossible autrement !

La fumée de son cigare lui entra dans l'œil. Il se frotta les paupières. Puis, il se pencha en avant, les mains sur les genoux, dans une attitude d'extrême tension cérébrale.

— Voici donc ce que je vous propose, dit-il. Remettons l'affaire entre des mains qualifiées et tout ira bien. Je connais l'homme qu'il faut de longue date, et vous aussi. Je sais qu'il est terriblement paresseux, mais nous lui présenterons la chose comme une affaire de... classe. Nous lui dirons : « Écoutez, mon vieux... »

Comment cette idée ne s'était-elle pas imposée plus tôt à mon esprit ? Je me redressai :

— Vous voulez dire... H.M. Le Vieux ? Mycroft ?

— Oui : Henry Merrivale. Qu'en pensez-vous ?

H.M. sur une affaire regardant Scotland Yard ?... Soudain, je revis cette pièce nichée sous les toits de Whitehall, cette pièce où je n'avais pas mis les pieds depuis 1922. J'évoquai l'individu négligé, bavard et paresseux au-delà de toute expression, qui se tenait invariablement les mains jointes sur le ventre, les pieds sur son bureau, et qui souriait derrière ses paupières mi-closes. Quand il ne lisait pas des récits

terrifiants, il se plaignait avec amertume de ne plus être pris au sérieux. Aussi bon avocat que bon médecin, il s'exprimait avec un mépris superbe de la grammaire. Tel était sir Henry Merrivale, baronnet, militant socialiste de toujours, vantard indécrottable, conteur inépuisable d'histoires graveleuses...

Oubliant la présence de Featherton, je me plongeai dans ce lointain passé. On avait donné à sir Henry Merrivale le surnom de Mycroft lorsqu'il était à la tête des services de contre-espionnage anglais. Il ne serait même pas venu à l'idée du moindre blanc-bec de ses services de l'appeler sir Henry. C'était Johnny Ireton qui, dans une lettre de Constantinople, avait lancé ce surnom, mais il devait faire long feu : « Le plus intéressant personnage, dans les histoires de l'homme au visage d'oiseau de proie de Baker Street, n'est pas Sherlock Holmes, écrivait Johnny, mais son frère Mycroft. Vous le rappelez-vous ? Il a certainement l'esprit de déduction aussi développé sinon plus développé que Sherlock Holmes lui-même, mais il est trop paresseux pour s'en servir. Il est grand et si nonchalant qu'il est difficile de le tirer de son fauteuil. C'est un personnage important appartenant à quelque mystérieux service du gouvernement. Il vit entouré de fichiers impressionnants et il ne sort jamais de Whitehall où il a son club et son appartement. Je crois qu'il n'apparaît que dans deux histoires, mais je me souviens d'une scène magnifique où Sherlock et Mycroft, debout à la fenêtre du Diogene Club, se bombardent de déductions au sujet d'un homme qui passe dans la rue. Le pauvre Watson, qui les écoute, se sent pris de vertige... Je vous l'affirme, si votre H.M. montrait un peu plus de dignité, s'il se souvenait seulement qu'un honnête homme doit mettre une cravate tous les matins et s'il savait se retenir de fredonner des chansons d'un goût douteux dans des bureaux où il y a des dactylos, il ferait un assez bon Mycroft. Il a du génie, mon cher. C'est un crâne... »

Mais H.M. n'aimait pas son surnom et il avait interdit qu'on l'utilisât. Avec des grondements de colère, il affirmait qu'il n'était une imitation de personne... Depuis que j'avais quitté son service en 1922, je ne l'avais vu que trois fois. Deux fois dans le salon du Diogene Club où je l'avais surpris dormant dans un coin. La troisième fois dans une de ces cohues élégantes de Mayfair où sa femme l'avait entraîné de force. Dans l'espoir de mettre la main sur un verre de whisky, il s'était esquivé du salon où l'on dansait. Je l'avais découvert rôdant autour du buffet et il m'avait confié qu'il s'ennuyait à mourir. Ayant mis la main sur le colonel Lendinn, nous avons organisé un poker où nous avons perdu, le colonel et moi, onze livres sterling... Au cours de la partie, nous avons évoqué les jours d'autrefois et j'avais compris que H.M. bricolait maintenant à l'Intelligence Service. Mais, tout en faisant

crisser les cartes sous son pouce vigoureux, il avait ajouté amèrement que le charme était rompu. L'époque était devenue maussade pour quiconque possédait encore un cerveau et il s'était plaint de l'avarice administrative qui lui refusait un ascenseur et le contraignait à monter cinq étages pour atteindre son petit bureau qui donnait sur les jardins de la Horse Guards Avenue...

Featherton s'était remis à parler. Mais je ne l'entendais guère, car j'évoquais l'époque où j'appartenais à une bande de jeunes gens insouciantes qui jonglaient avec leur vie vingt-quatre heures sur vingt-quatre et se croyaient des héros parce qu'ils avaient arraché une plume ou deux à la queue de l'aigle impérial allemand...

La pluie cinglait toujours les vitres. La voix de Featherton me parut soudain plus précise.

— Je vais vous dire ce qu'il faut faire, Blake. Nous allons sauter dans un taxi et aller là-bas. Si nous lui téléphonons pour lui annoncer notre visite, il prétextera qu'il est occupé et se replongera dans son roman-feuilleton. Qu'en dites-vous ? Y allons-nous ?

La tentation était irrésistible.

— À l'instant, répondis-je.

La pluie tombait dru. Notre taxi se lança dans Pall Mail et, cinq minutes plus tard, nous avions dépassé les immeubles imposants qui ressemblaient à des casernes, et nous glissions sous les ombrages de la rue qui réunit Whitehall aux quais. Le War Office et les jardins ruisselants qui le bordaient avaient un air désolé. Loin de la façade où les visiteurs entrent et sortent sans cesse, une petite porte latérale, dont personne n'est supposé connaître l'existence, ouvre sur le jardin.

J'aurais pu trouver maintenant mon chemin les yeux fermés. Je me dirigeai aisément dans l'entrée sombre, dans l'escalier à deux étages et le long des couloirs sur lesquels s'ouvraient des bureaux que des lampes électriques éclairaient d'une lumière brutale. L'intérieur de ce vieux bâtiment – qui fait partie du palais de Whitehall – était étonnamment moderne malgré les couloirs qui sentaient la pierre humide et les cigarettes éteintes. Rien n'y avait changé. Une affiche de guerre, toute déchirée, pourrissait au mur depuis douze ans. Tout un passé remonta brutalement dans ma mémoire, tout un passé dont les acteurs avaient vieilli sous l'œil impassible du temps.

Au quatrième étage, il nous fallut franchir un obstacle : le vieux planton Carstairs. Le sergent-major, qui n'avait pas changé d'un poil, se pencha hors de son guichet sans lâcher sa pipe interdite par le

règlement. Nous échangeâmes des paroles cordiales mais le salut militaire me semblait étrange. Je confiai négligemment au sergent que j'avais un rendez-vous avec H.M. Sans être dupe un seul instant, il affecta de me croire, en souvenir du bon vieux temps sans doute. Il hésita cependant et dit :

— Je ne sais pas trop si ce sera possible, monsieur. Il y a une espèce de type qui vient d'entrer dans son bureau.

Puis, avec une lueur de mépris dans son œil bordé de rouge :

— Un type de là-bas, de Scotland Yard...

Featherston et moi, nous échangeâmes un regard.

Nous remerciâmes Carstairs et gravâmes en hâte le dernier étage, le plus sombre de tous. Sur le palier, nous aperçûmes, en effet, le « type » qui levait la main pour frapper à la porte de H.M. Je lançai :

— N'avez-vous pas honte, Masters ? Que dirait le préfet s'il vous voyait ?

Masters parut d'abord furieux, puis son visage prit une expression amusée. Correct et massif, il s'était de nouveau retranché d'un seul coup derrière cette façade de lourde impassibilité qui avait toujours été la sienne et qui faisait penser à celle de Whitehall. Toute allusion à sa conduite étonnante de la nuit précédente l'aurait sans doute surpris dans la mesure où elle me surprenait moi-même lorsque j'y repensais.

— Ah ! c'est donc vous, dit-il. Et le major Featherston ! Bien. Très bien. J'ai l'autorisation du préfet. Et maintenant...

Dans la lumière avare du palier, je voyais la porte que je connaissais si bien. Sur une plaque toute simple, on pouvait lire : « Sir Henry Merrivale. » Au-dessus de cette plaque, H.M. avait, bien longtemps auparavant, inscrit à la peinture blanche, en lettres énormes et maladroites :

OCCUPÉ. ON NE REÇOIT PAS. ENTRÉE INTERDITE

Et, dessous, un accès d'humour mordant lui avait fait ajouter :

Ceci VOUS concerne.

Masters, comme chacun le faisait, tourna simplement la poignée et entra.

Rien n'avait changé. La pièce, basse de plafond, dont les deux

grandes fenêtres donnaient sur les jardins et les quais, était aussi encombrée que jamais de paperasses, de pipes, de tableaux. Le désordre y était indescriptible. Derrière un large bureau plat, surchargé, la masse imposante de H.M. s'étalait dans un fauteuil de cuir. Ses grands pieds, empêtrés dans les fils du téléphone, reposaient sur la table, et chacun pouvait se rendre compte qu'il portait des chaussettes blanches... Une lampe en forme de col de cygne était tellement basse que sa lumière s'aplatissait sur le bureau. Dans la pénombre, le grand crâne dénudé et poussiéreux de H.M. se penchait en avant. Ses grosses lunettes d'écaille avaient légèrement glissé sur son nez.

— Hello, s'écria le major Featherton en frappant sur la paroi intérieure de la porte. Dites donc, Henry, je...

H.M. ouvrit un œil.

— Fichez le camp, rugit-il avec un geste de fureur.

Quelques papiers tombèrent de ses genoux et s'éparpillèrent sur le sol. Il reprit sur un ton plaintif :

— Déguerpissez, s'il vous plaît ! Ne voyez-vous pas que je suis occupé ?

— Vous dormiez ? demanda Featherton.

— Je ne dormais pas, le diable vous emporte ! Je cogitais. Est-ce qu'on ne peut jamais vous ficher la paix dans cette maison et vous laisser fixer votre esprit sur les coruscations de l'infini ? Je vous le demande un peu ?

Avec effort, il tourna vers nous son gros visage plissé et impassible qui changeait rarement d'expression, quelle que fût son humeur. Les coins de sa grande bouche retombaient comme celle d'un homme qui renifle un œuf douteux dans l'assiette de son breakfast. Il nous regardait attentivement à travers ses lunettes.

Les mains croisées sur son estomac, il n'était qu'une masse lourde, inerte. Il poursuivit avec mauvaise humeur :

— Eh bien ! Eh bien ! Qui est-ce ? Qui est là ? Ah ! c'est vous, Masters. Oui, j'ai lu votre rapport. Si seulement vous m'aviez laissé tranquille un moment, j'aurais peut-être eu quelque chose à vous apprendre. Mais, puisque vous êtes ici, vous pouvez aussi bien entrer.

Il nous scruta d'un air méfiant et poursuivit :

— Qui est avec vous ? Je suis occupé. OCCUPÉ ! Sortez d'ici ! Si c'est encore cette affaire Goncharev, dites-lui qu'il peut aller faire un plongeon dans la Volga. J'en ai par-dessus la tête !

Nous commençâmes, Featherton et moi, à nous expliquer. H.M. prit enfin un visage un peu moins rébarbatif.

— Ah ! c'est vous deux. Je m'en doutais. Entrez et asseyez-vous... Je suppose que vous aimeriez boire quelque chose ? Vous savez où est la réserve, Ken. Toujours à la même place. Servez-vous.

Je savais en effet où était la réserve. Quelques tableaux et trophées avaient été ajoutés aux murs, mais rien n'avait changé de place. Dans la cheminée de marbre blanc, les braises rougeoyaient. Au-dessus de la cheminée, pendaient toujours le grand portrait méphistophélique de Fouché et, à droite et à gauche, plus petits et assez inattendus, les portraits des deux seuls écrivains auxquels H.M. accordât quelque valeur : Charles Dickens et Mark Twain. De chaque côté de la cheminée, les murs disparaissaient sous des étagères surchargées de livres en désordre. Plus loin, sur la porte d'un lourd coffre-fort d'acier, on pouvait lire, en caractères énormes, semblables à ceux qui ornaient la porte d'entrée, l'inscription suivante (H.M. avait un sens assez primitif de l'humour) :

IMPORTANTS DOCUMENTS D'ÉTAT !

DÉFENSE DE TOUCHER !

La même inscription était répétée en allemand, en français, en italien et, je crois, en russe. H.M. avait l'habitude d'étiqueter à sa fantaisie tous les objets de son bureau. Johnny Ireton disait que toutes ces inscriptions donnaient l'impression de se promener dans *Alice au pays des merveilles*.

La porte du coffre-fort était ouverte. J'en sortis une bouteille de whisky, un siphon et cinq verres poussiéreux. Tandis que je m'affairais à servir, la voix de H.M. s'écoulait toujours sur le même débit. Mais il paraissait encore plus plaintif.

— Je n'ai pas de cigares, disait-il. Mon neveu Horace – vous savez, Featherton, le fils de Letty, celui qui a quatorze ans – m'a donné une boîte de Clays pour mon anniversaire... Asseyez-vous donc, nom d'un chien ! Qu'attendez-vous ? Et attention à ce trou dans le tapis ! Tous les gens qui viennent me voir s'y prennent le pied et l'agrandissent... Mais je ne les ai pas fumés, ces cigares. Je ne les ai même pas essayés. Et pourquoi ne les ai-je pas fumés ? demanda H.M. en levant la main et en braquant un doigt sur Masters. Je vais vous le dire. Parce que j'ai

de bonnes raisons de penser que ces cigares sont explosifs. Mais, en fin de compte, il faudrait s'en assurer. Voyez-vous ça, un neveu bien élevé donnant des cigares explosifs à son oncle !... Je vous le dis : personne ne me prend au sérieux, personne... Alors, voyez-vous, j'ai donné la boîte au ministre de l'Intérieur. Et si je n'entends pas parler de ces cigares d'ici ce soir, je les lui reprendrai. En attendant, je dois encore avoir un peu de très bon tabac pour la pipe... Tenez, là...

— Écoutez, Henry, interrompit le major qui depuis un moment soufflait et jetait à droite et à gauche des regards furieux, nous sommes venus vous voir au sujet d'une histoire sacrément sérieuse...

— Non ! cria H.M. en se levant pour imposer silence au major. Non ! Pas encore. Attendez une minute... Commençons par boire.

C'était un rite. J'apportai les verres et nous nous soumîmes à l'usage, malgré Featherton qui fulminait d'impatience. Masters demeurait impassible, serrant solidement son verre comme si celui-ci avait risqué de lui échapper. Mais j'avais l'impression qu'il mûrissait un nouveau plan dans son cerveau. H.M. dit : « Honk-Honk » de son air le plus solennel et vida son verre d'un seul trait. Puis, il se détendit, posa les pieds sur son bureau, respira bruyamment. Il prit une pipe noire et se rejeta en arrière dans son fauteuil. Un air de bonté et de douceur se répandait sur toute sa personne. Son expression n'avait pas changé, mais il faisait penser maintenant à un mandarin repu.

— Je me sens mieux... Oui, je sais pourquoi vous êtes venus. C'est une affaire diablement embêtante. Toutefois...

Ses petits yeux se plissèrent, se posèrent lentement sur chacun de nous, et il poursuivit :

— Si vous avez l'autorisation du préfet...

— La voici, monsieur, dit Masters. Ecrite de sa main.

— Comment ? Ah ! très bien. Posez cela sur la table. Il a toujours eu assez de bon sens, ce Follett, admit H.M. à contrecœur.

Il grommela :

— Plus que la majorité de votre personnel en tout cas !

Il fixa sur Masters ses petits yeux déconcertants dont il savait si bien jouer.

— Voilà comment vous m'avez eu, hein ? Follett vous épaula. Et,

s'il l'a fait, c'est bien parce qu'il a pensé que vous leur réserviez un bon petit paquet de dynamite et que vous aviez enfin mis la main sur une affaire du tonnerre de Dieu.

— Je veux bien l'admettre, dit Masters, et, comme vous le dites, sir George a pensé que...

— Très bien. Il a eu raison, dit H.M. hochant la tête d'un air sombre. C'est très bien, ce que vous avez fait.

Un long silence suivit pendant lequel on entendit la pluie fouetter les vitres. Je regardais la tache de lumière jaune dessinée sur le bureau par la lampe à col de cygne. Parmi une liasse de rapports dactylographiés se trouvait une grande feuille de papier maculée de cendre de pipe et surchargée de notes au crayon bleu. H.M. avait écrit en titre : *La Maison de la Peste*. J'étais bien certain que, si Masters lui avait communiqué tous les rapports, il en savait déjà autant que nous-mêmes sur cette affaire.

— Vous êtes-vous fait une opinion ? lui demandai-je.

Avec effort, H.M. déplaça ses pieds sur le bureau, écrasant sous son talon la feuille de papier.

— Oui. J'ai quelques idées. Seulement, voyez-vous, elles ne collent pas très bien... pour l'instant. Il me faudra bavarder longuement avec chacun de vous. De plus, et c'est une satanée corvée, il va me falloir aller jeter un coup d'œil à cette maison...

— Eh bien, monsieur, dit Masters vivement, je peux avoir une voiture dans trois minutes, si vous me permettez de donner un coup de téléphone, et dans un quart d'heure nous serons à la Maison de la Peste.

— Ne m'interrompez pas, nom d'un chien !... dit H.M. avec dignité. La Maison de la Peste ! Sottise. Qui parle d'aller à la Maison de la Peste ? J'ai fait allusion à la maison de Darworth. Vous vous imaginez que je vais sortir d'un bon fauteuil pour aller faire l'idiot à la Maison de la Peste ? Allons donc !... Mais je suis heureux de constater qu'on sait m'apprécier.

Il écarta ses doigts en spatules et se mit à les examiner avec une expression amère. Sa voix s'éleva de nouveau, maussade :

— L'ennui avec les Anglais, c'est qu'ils ne savent pas prendre au sérieux les choses sérieuses. Je commence à en avoir assez ! Un de ces jours, je partirai pour la France. Les Français me donneront la Légion

d'honneur ou quelque chose du même genre, et ils parleront de moi avec le plus grand respect. Tandis que mes compatriotes, quelle attitude adoptent-ils à mon égard, je vous le demande un peu ? Quand ils apprennent à quel service j'appartiens, ils trouvent ça amusant. Ils se glissent furtivement jusqu'ici, regardent autour d'eux en prenant des airs mystérieux et demandent si j'ai découvert l'identité de la sinistre étrangère au chapeau de velours rose ou si j'ai envoyé au Bélouchistan K. 14 déguisé en Targui pour découvrir ce que fait 2. X.Y. au sujet de P.R. 2. ! lança H.M. en battant l'air de ses nageoires et en jetant des coups d'œil féroces autour de lui. Le pire est leur obstination à m'envoyer des renseignements ou à subordonner des Chinois pour m'apporter des messages... Pas plus tard que la semaine dernière, on m'a téléphoné d'en bas pour me dire qu'un gentleman chinois, qui avait bien voulu décliner son identité, demandait à me voir. J'entrai dans une telle rage que je jetai en l'air le téléphone et que je criai à Carstairs de flanquer cet Asiatique en bas des quatre étages. C'est ce qu'il a fait... Et puis, il s'est trouvé que le pauvre diable était vraiment le D^r Fu-Manchu et qu'il était vraiment envoyé par la Légation chinoise... Eh bien, messieurs, l'ambassadeur de Chine s'est fâché tout rouge et il nous a fallu télégraphier des excuses à Pékin.

Featherton frappa du poing sur le bureau. Étranglé par une quinte de toux, il réussit néanmoins à parler :

— Je vous le dis, Henry, et vous le répète, il s'agit d'une affaire des plus sérieuses. Et je veux que vous vous en occupiez ! Oui, pas plus tard que cet après-midi, j'ai dit au jeune Blake : « Nous présenterons ça à Henry comme une affaire de... classe, nom d'un chien ! Il n'y aura pas de calomnies sur les classes dirigeantes en Angleterre, si c'est Henry Merrivale, nom d'un chien !... »

H.M. nous regarda fixement et commença à enfler littéralement de fureur. Le socialiste fanatique qui sommeillait en lui ne pouvait guère être sensible à cette sollicitation des classes dirigeantes.

— Il plaisante, H.M., dis-je aussitôt sans attendre les premiers grondements de l'orage. Le major connaît vos opinions. Voici ce que nous avons réellement décidé. Nous étions d'accord pour ne nous adresser à vous qu'en dernier ressort, mais j'ai fait remarquer au major que cette affaire vous dépassait vraiment, qu'elle était en dehors de votre compétence et qu'il était stupide de notre part de penser que vous pourriez la prendre en main...

— Quoi !... rugit H.M., dont les yeux lancèrent des éclairs. Vous voulez faire un pari ? Hein ?

— Eh bien, je suppose, poursuivis-je sur un ton persuasif, que vous avez déjà pris connaissance de tous les témoignages...

— Masters me les a en effet envoyés ce matin, accompagnés d'un exposé personnel de premier ordre.

— Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant ou de révélateur dans les dépositions des témoins ?

— Certes.

— Dans quelle déposition, par exemple ?

H.M. examina ses doigts. Les commissures de ses lèvres retombèrent et il cligna de nouveau des yeux. Puis, il grogna :

— Comme point de départ, j'appellerai votre attention sur les déclarations des deux Latimer : Marion et Ted, n'est-ce pas ?

— Vous voulez dire que ces dépositions contiennent des éléments troubles ?

Le major Featherton renifla avec mépris. L'œil torve de H.M. posa son regard sur lui. Enfin ! H.M. était pris au piège, enfermé dans les limites de ses propres pensées. Il ne restait plus qu'à le laisser aller.

— Je ne sais pas si l'on peut appeler cela des éléments suspects, Ken. Et vous, qu'en pensez-vous ? À vrai dire, j'aimerais bien entendre moi-même ces deux gaillards. Mais je vous préviens que je ne sortirai pas de cette pièce. Je ne vais pas user de la bonne semelle pour le seul plaisir de porter un bouquet à Scotland Yard ! Trop de dérangement. Toutefois...

— Impossible, monsieur, dit Masters accablé.

Il y avait dans sa voix un accent qui nous fit lever la tête. Quelle pouvait être la nouvelle préoccupation qui pesait sur l'esprit de Masters, et dont nous sentions tous le poids dans les deux mots qu'il venait de prononcer ?

— Qu'est-ce qui est impossible ? demanda H.M.

Masters se pencha en avant et l'impassibilité de sa voix sembla légèrement fléchir.

— De voir Ted Latimer. Il a filé, sir Henry. Il... s'est enfui. Il s'est fait la malle. Il a disparu. Voilà.

OÙ L'ON PARLE DE CHATS MORTS ET D'ÉPOUSES DÉFUNTES

Tout le monde se taisait. Featherton se contenta d'esquisser un mouvement de protestation. Mais ce fut tout. Le bruit de la pluie s'accroissait dans la pièce silencieuse. Masters respira profondément comme s'il se sentait enfin déchargé d'un poids qui écrasait tout à l'heure sa poitrine... Il sortit de sa poche son carnet et une enveloppe bourrée. Il commença à trier les papiers contenus dans l'enveloppe.

— Il s'est donc enfui ? demanda H.M. en clignant des yeux. Voilà qui est intéressant. Cela peut signifier quelque chose, ou ne rien signifier du tout. On verra bien. Je ne sauterais pas aux conclusions, si j'étais à votre place... Qu'avez-vous fait ?

— Que pouvais-je faire ? Signer un mandat d'arrêt pour meurtre, alors que je ne suis même pas capable d'expliquer au coroner de quelle façon le meurtre a été commis ?... Non, merci, dit Masters sèchement.

On pouvait lire sur son visage qu'il ne s'était pas couché depuis vingt-quatre heures. Il regarda H.M. droit dans les yeux et poursuivit :

— C'est le policier qui vous parle, sir Henry. Si je fais encore des gaffes et si je ne gagne pas la partie, il y va de ma réputation. Écoutez les journaux : « Tandis que cet inspecteur du C.I.D. (5) faisait joujou avec les forces occultes, n'est-il pas bizarre, vraiment bizarre, qu'un meurtre ait été commis à son nez et à sa barbe ? » N'a-t-on pas également subtilisé le poignard à mon nez et à ma barbe ? Et, pour comble, toute l'histoire paraît dans les journaux à mon insu... Sir George m'a passé un fameux savon ce matin ! Ainsi donc, si vous avez des suggestions à me faire, je vous en serai très reconnaissant.

— Diable ! dit H.M. sur un ton bourru, en louchant vers le bout de son nez. Eh bien, qu'attendez-vous, sacrebleu ? Allez-y. Donnez-moi des précisions. Dites-moi ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Merci, répondit Masters en étalant ses papiers.

J'ai ici plusieurs choses qui pourraient être des indices. Dès mon retour à Scotland Yard, je me suis mis à fouiller dans les fiches pour

retrouver celle de Darworth. Je vous ai déjà confié une partie des renseignements que j'ai pu grouper. Mais je ne vous ai pas tout dit. Vous avez certainement entendu parler du scandale de sa première femme, Elsie Fenwick, et de sa disparition à la suite d'une tentative présumée d'empoisonnement en Suisse ?

H.M. émit un grognement d'acquiescement.

— Justement, poursuivit Masters, il y a eu une autre femme mêlée à cette affaire. Peut-être a-t-elle de l'importance, peut-être n'en a-t-elle pas. Il s'agit de la femme de chambre. Elle a juré que la vieille Elsie avait absorbé elle-même de l'arsenic et elle a ainsi sauvé la peau de Darworth. Cette femme a éveillé ma curiosité et j'ai pris des renseignements sur elle. Voici quelques faits et quelques chiffres, dit Masters en levant des yeux tristes. L'empoisonnement présumé eut lieu à Berne, en janvier 1916, et la femme de chambre se nommait Glenda Watson. Elle était encore placée chez Elsie, lorsque celle-ci disparut de leur nouvelle maison dans le Surrey, le 12 avril 1919. Puis elle quitta l'Angleterre...

— Ensuite ?

— Ce matin, à 8 heures, j'ai télégraphié à la police française pour demander des informations sur la *seconde* femme de Darworth. Les Français gardent des fiches sur chaque individu, inoffensif ou non. Voici leur réponse.

Masters poussa le télégramme devant H.M. qui y jeta un coup d'œil rapide, grogna et me le tendit. Le texte était le suivant :

NOM DE JEUNE FILLE : GLENDA WATSON. MARIÉE À ROGER GORDON DARWORTH, MAIRIE DU 2^e ARRONDISSEMENT PARIS. 1^{er} JUIN 1926. DERNIÈRE ADRESSE CONNUE : VILLA D'IVRY, AVENUE ÉDOUARD-VII. NICE. FERONS ENQUÊTE ET COMMUNIQUERONS.

DURAND, SÛRETÉ.

— Eh bien ? demanda H.M. en clignant tranquillement des yeux vers moi. Qu'en déduisez-vous ? Voyez-vous, Masters, j'ai l'impression que vous suivez une mauvaise piste. Et j'ai encore davantage l'impression que ce n'est pas Glenda Watson qui joue un rôle important dans cette affaire, mais quelqu'un de plus haut placé, qui savait ce que savait Glenda. Vous avez cependant raison de ne rien négliger... Eh bien, Ken ?

Je répondis :

— Le 1^{er} juin 1926... Il y a sept ans et un mois environ... Voilà des gens qui connaissent la loi. Ils attendent exactement le délai à l'expiration duquel la vieille Elsie est légalement morte, puis ils se jettent dans les bras l'un de l'autre...

— Mais, je ne vois vraiment pas... protesta Featherton en se redressant. Que je sois damné si je comprends...

— Taisez-vous, dit H.M. sévèrement. Ils ont raison, ces gens, que diable ! Il ne faut jamais sortir de la légalité. Mais voici un point intéressant : quel était l'intérêt de la femme Watson dans cette affaire ? Darworth avait-il de l'argent ?

Masters sourit lourdement. Il reprenait un peu d'assurance.

— De l'argent ? Écoutez bien ceci, monsieur. Après les révélations des journaux, nous avons eu un coup de téléphone du notaire de Darworth. Or, j'ai la chance de connaître assez bien ce vieux Stiller. Je me suis précipité chez lui. Après avoir perdu du temps, bavardé et regardé par la fenêtre, il a fini par me révéler que Darworth laisse une fortune de deux cent cinquante mille livres.

Le major fit entendre un sifflement, et Masters jeta autour de lui un regard satisfait. Mais cette révélation n'agit pas sur H.M. comme je m'y attendais. Il ouvrit largement ses yeux de poisson, enleva ses lunettes et les brandit en l'air. Pendant quelques secondes, je crus que ses pieds allaient glisser du bureau ou sa chaise se renverser en arrière.

— *Ainsi donc, ce n'était pas pour l'argent !* dit H.M. Mais non, mais non, ce n'était pas pour l'argent.

Avec une satisfaction rentrée, il continuait à grommeler tout en contemplant sa pipe noire qu'il n'avait pas le courage d'allumer. Il se laissa enfin tomber lourdement en arrière et croisa les mains sur son ventre.

— Poursuivez, Masters, poursuivez. Vous m'intéressez.

— Que pensez-vous de cette révélation, monsieur ? demanda l'inspecteur. Je la dois à Stiller. Darworth n'a pas de famille. Il n'a pas fait de testament. Sa femme doit hériter. Stiller la décrit comme une belle femme brune, qui ne fait en rien penser à une domestique...

— Suffit, dit H.M. Que voulez-vous insinuer, mon gars ? Que cette femme a assassiné Darworth pour son argent ? Voyons, voyons ! Vous violez les règles du roman policier en faisant apparaître brusquement

un personnage inconnu jusque-là, un personnage qui n'a rien à voir avec l'affaire. Allons, ne faites pas cette tête, ajouta-t-il en pointant sa pipe dans la direction de Masters. Celui qui a voulu ce crime l'a bâti exactement comme un roman policier. Très habile, je dois le reconnaître. Cette scène dans une pièce fermée à double tour est trop étudiée, trop réussie, trop mystérieuse... Il a dû falloir des mois pour l'organiser. Tout a été lentement préparé pour éclater au moment précis où ce groupe de personnages se trouverait réuni et dans des conditions nerveuses convenables... Il ne leur manquait même pas un bouc émissaire. Au cas où les choses tourneraient mal, les soupçons devaient se porter sur ce pauvre Joseph. Voilà pourquoi Joseph se trouvait là. Sa présence n'a pas d'autre explication. Croyez-vous qu'il ait pu subtiliser une ampoule de morphine à Darworth sans que celui-ci le sache ?

— Mais... protesta Masters.

— Il serait grand temps d'éclaircir un peu cette histoire. Joseph, sous l'empire de la morphine, semble hors de cause. Très bien. Mais il était toujours là... et le public britannique réagit automatiquement, lorsqu'il s'agit d'un morphinomane, surtout quand celui-ci ne peut pas fournir un compte rendu cohérent de ses actes. De plus, quand le morphinomane est un personnage suspect, un médium, alors !... C'est pourquoi, mon vieux, vous pouvez dès maintenant cesser de chercher un outsider plus ou moins mythique qui serait entré en scène comme un chien dans un jeu de quilles.

Les yeux mi-clos, H.M. regardait le téléphone comme s'il lui parlait. Son débit était toujours aussi monotone, mais peut-être un peu plus rapide.

— Tenez bon, monsieur, dit Masters. Vous êtes sur la bonne voie. Il faut mettre cela sur pied. Vous avez dit : « *Ils se sont pourvus d'un bouc émissaire* ». » Ensuite vous avez parlé de *Darworth*. Et vous avez souligné le fait que quelqu'un avait dû préparer un plan qui devait entraîner les événements à se dérouler selon les règles du roman policier...

— Oui... C'est bien ce que j'ai dit.

— Et soupçonnez-vous qui a pu préparer ce plan ?

Les petits yeux de H.M. se posèrent tour à tour sur chacun de nous. Il paraissait amusé, bien que son visage gardât une expression maussade... Il se tournait toujours les pouces les mains croisées sur son gilet. Soudain, il plissa les paupières.

— Eh bien, je vais vous le dire, annonça-t-il tout à coup sur le ton d'un homme qui se décide à faire une confidence. C'est Roger Darworth.

Masters regarda fixement H.M. et demeura bouche bée. Dans le silence, nous entendîmes le bruit d'une porte à l'étage inférieur et le glapissement des klaxons sur les quais. Puis, Masters baissa un peu la tête et dit sur le ton paisible d'un homme qui entend ne pas s'écarter de la raison :

— Vous voulez sans doute dire, monsieur, que Darworth s'est tué lui-même ?

— Non. Personne ne peut se donner trois bons coups de poignard dans le dos et s'achever avec un quatrième. C'est impossible... Voyez-vous, quelque chose a dû mal fonctionner...

— Un accident alors ?

— Le diable vous emporte ! lança H.M. Quel genre d'accident pourrait couper ainsi un homme en petits morceaux, je vous le demande un peu ? Que croyez-vous donc ? Que le poignard a frappé tout seul ? Je vous dis : NON ! Je vous ai dit que quelque chose a dû mal fonctionner. C'est bien cela... Quelqu'un peut-il me donner une allumette ?... Merci.

— Voilà qui dépasse les bornes, dit Featherton en toussant de nouveau.

H.M. dirigea vers lui son regard vague.

— Je peux vous expliquer certaines choses, Masters, poursuivit-il, sans être toutefois capable... non, pas *encore*. Ce sera pour plus tard... Que disais-je donc ?... Je ne pourrai rien vous dire tant que je n'aurai pas résolu le stupéfiant problème de la boue vierge de toute empreinte et de la porte verrouillée. Voilà qui m'intrigue bigrement. Oui, bigrement ! Et vous verrez qu'il y aura un tas de gens pour croire qu'il s'agit tout simplement de fantômes... Voyons, réfléchissez un peu, mon fils. Vous avez cru hier soir que Darworth allait donner une séance de spiritisme. Vous aviez raison, car telle était bien son intention. Si tout s'était déroulé comme il l'avait prévu, il aurait tiré de cette affaire une gloire presque mondiale. Il aurait tenu en son pouvoir une Marion Latimer débordante d'admiration et de respect, une Marion Latimer liée à lui pour la vie. C'est cela qu'il voulait. Vous comprenez ? Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point, n'est-ce pas ? Relisez la déposition, si vous l'avez oubliée... Eh bien, Darworth avait un complice. L'un des cinq assistants assis dans l'obscurité devait

l'aider à conduire sa séance. Mais le complice l'a trahi. Au lieu de jouer le rôle qui lui avait été assigné, le complice – homme ou femme ? – est sorti de la pièce, s'est rendu à la petite maison et a tué Darworth... après que Darworth eut bien organisé la mise en scène, de telle sorte que tout était au point pour que le crime pût être commis tranquillement...

Masters se pencha en avant, les mains crispées sur le bureau, et dit :

— Je crois que je commence à saisir, monsieur. Vous voulez dire que Darworth s'était enfermé exprès dans cette pièce ?

— Exactement, Masters, répondit H.M. sur un ton quelque peu maussade.

Il frotta une allumette pour allumer sa pipe, mais elle s'éteignit aussitôt. Automatiquement, Masters en frotta une autre et la lui tendit par-dessus le bureau. Ses yeux ne quittaient pas le visage de H.M. Celui-ci poursuivit :

— S'il n'avait pas été enfermé à double tour, comment aurait-il pu prouver au monde que des fantômes avaient fait... ce qu'il projetait de faire lui-même ?

— Et qu'est-ce donc qu'il projetait de faire ? demanda Masters.

Laborieusement, H.M. souleva ses pieds du bureau pour les poser sur le plancher. Il alluma sa pipe à l'allumette que lui tendait Masters, lorsque celle-ci commençait déjà à brûler les doigts de l'inspecteur. La pipe s'éteignit tout aussitôt, mais H.M. continua à tirer dessus comme s'il ne s'était aperçu de rien. Les coudes sur le bureau et sa grosse tête entre ses mains, il se pencha sur les notes qui étaient éparpillées devant lui. Il faisait presque nuit maintenant à l'extérieur et l'on entendait à peine le chuchotement de la pluie. Par la fenêtre, on voyait, sur un fond de brouillard grisâtre, un collier de lampadaires étincelants qui suivaient la courbe du quai. Les lumières des ponts projetaient des reflets dans l'eau noire. Les autobus trouaient de lueurs rouges les feuillages sombres et clairsemés des arbres et les autos glissaient dans l'ombre comme des vers luisants. Étrangement proche, la grosse voix de Big Ben nous fit sursauter et son écho résonna longtemps dans le ciel. H.M. attendit que les cinq coups de 5 heures fussent sonnés avant de reprendre la parole.

— Cet après-midi, j'ai réfléchi à tous ces rapports que vous m'avez transmis. La clé de l'affaire n'est pas si difficile à trouver... Voici ce que j'en pense. Les intentions de Darworth vis-à-vis de Marion Latimer

étaient, semble-t-il, honnêtes. C'est le côté infernal du problème ! S'il avait voulu seulement la séduire, il l'aurait fait depuis longtemps et nous ne serions pas dans ce pétrin ! Il n'aurait pas tardé à se fatiguer des plaisirs qu'il trouvait dans la compagnie des Benning-Latimer. Il aurait soutiré à la vieille dame tout l'argent dont il pouvait avoir besoin, puis aurait cherché un nouveau terrain de chasse. Pourquoi diable les choses ne se sont-elles pas déroulées ainsi ?

H.M. parlait sur un ton de regret. Il se frotta le crâne d'un geste irrité et ne releva pas la tête.

— Pas besoin de se torturer la cervelle pour comprendre son but, poursuivit-il. Tout d'abord, il s'est imposé à la vieille dame et a profité de sa solitude pour prendre de l'influence sur elle. Excellente tactique. Puis, il apprend qu'elle est étroitement liée au groupe Latimer-Halliday et il entreprend Ted... Mais vous savez tout cela. J'ignore s'il connaissait, dès le début, la légende de la Maison de la Peste. Mais il ne tarde pas à comprendre que cette superbe histoire de fantômes lui tombe du ciel et qu'il va pouvoir y mêler à sa guise l'ombre du pauvre James. Puis il rencontre cette jeune fille, Marion Latimer, et *pan* ! la chasse au gros gibier commence...

— Il décide d'en faire sa femme. Vous me suivez ?... Il frise ses moustaches, prend son air le plus byronien, sort de son sac ses tours les plus savants pour l'hypnotiser... Vous le voyez au travail ? Il va toucher au but. Sans le dénommé Halliday, il aurait réussi. La jeune fille est déjà plongée jusqu'au cou dans toutes ces histoires idiotes de « possession ». Une longue préparation a été naturellement nécessaire. Il lui a farci la tête de toutes sortes d'idées auxquelles elle n'avait jamais songé. Il fait la roue devant elle ; il l'ensorcelle, la caresse, la cajole, a même recours à l'hypnotisme. Il l'épouvante au point de lui faire perdre la boule. Et, pendant ce temps, inconsciemment ou non, la vieille lui vient en aide...

H.M. se frappa de nouveau la tête. Masters intervint :

— Il y aurait donc là-dedans un peu de jalousie... Mais cette idée d'exorciser la Maison de la Peste semblait bien devoir être son dernier grand...

— Knock-out ! s'écria H.M. S'il avait réussi, c'était le grand coup et il amenait la jeune fille exactement au point voulu.

— Continuez, monsieur, souffla l'inspecteur après un silence.

— Eh bien, j'ai retourné la question en tous sens dans ma tête. C'était certes un jeu dangereux, mais il n'avait pas le choix. Vous

comprenez ? Il fallait frapper un dernier coup bien appliqué, sinon toute l'affaire s'écroulait. Pour conjurer ces prétendus fantômes que personne ne voit jamais... Il fallait mettre sur pied une comédie autrement spectaculaire qu'une simple séance. Prenons la cloche, par exemple. Peut-être s'agissait-il simplement d'un détail destiné à compléter le tape-à-l'œil. Mais peut-être Darworth savait-il qu'il courait le danger d'une mort effroyable. Qu'en pensez-vous ? De toute façon, l'installation de cette cloche indique qu'il *s'attendait* à ce que les autres fussent appelés à sortir de la pièce. Il était enfermé dans la maison et il y avait un cadenas à l'extérieur de la porte. Tout cela sent déjà la supercherie. Mais quand on sait qu'en plus, il a barré la porte à l'intérieur et qu'il l'a verrouillée... En somme, il se préparait à simuler une agression de Louis Playge dans une pièce où un fantôme seul aurait pu entrer... Alors, je me suis demandé ceci : premièrement, va-t-il faire son coup et deuxièmement, comment va-t-il le faire seul ?... J'ai lu votre rapport, Masters. Vous dites que vous étiez dehors et que vous étiez venu rôder autour de la maison quelques minutes avant d'entendre la cloche. Vous avez, à ce moment-là, perçu des bruits étranges à l'intérieur de la maison. Vous ajoutez que vous avez entendu la voix de Darworth *qui semblait implorer ou supplier et qui paraissait gémir ou pleurer*. Cela ne ressemble pas à une attaque violente. Aucun bruit de lutte, bien que la victime ait été poignardée avec une rare perfection. Pas de bruits de coups, pas de cris, pas de jurons, ainsi qu'il aurait été normal d'en entendre si une bataille avait eu vraiment lieu. De la douleur, Masters, rien que de la douleur. Les plaintes d'un homme qui souffre...

Masters se passa la main nerveusement dans les cheveux, puis souffla à voix presque basse :

— Voulez-vous dire, monsieur, qu'il s'est laissé délibérément assassiner ?...

— Nous parlerons de l'assassinat dans quelques instants. Cela pose cependant le problème de la présence d'un complice. Et il semble bien qu'il y en ait eu un. Car, à quoi auraient servi, dans cette pièce absolument close, des blessures qu'il se serait infligées lui-même ?

— Poursuivez, monsieur.

— Ensuite, j'ai lu dans votre rapport la description de la pièce et j'ai continué à me poser des questions. Tout d'abord celle-ci : pourquoi y avait-il tant de sang dans cette pièce ? Trop de sang, Masters ! Peut-être Darworth était-il un névrosé messianique. Peut-être a-t-il voulu subir plus de coups qu'il n'était nécessaire, pour donner à sa supercherie un plus grand retentissement, pour prendre au piège la

jeune Latimer, ou pour assouvir que sais-je ? sa libido... N'oubliez pas que Darworth avait de la fortune. C'est le prophète ivre d'encens, qui s'est laissé griser par le son de sa propre voix... Mais, je vous le répète, mon garçon, il y avait trop de sang.

H.M. releva la tête. Pour la première fois, il parlait avec un curieux sourire sur son visage calme. Ses petits yeux regardaient Masters avec intensité. On sentait grandir sans cesse la puissance de cet homme...

— Puis, je me suis rappelé deux choses, poursuivit-il avec douceur. Je me suis rappelé qu'on a trouvé inexplicablement dans le feu les débris d'une grosse bouteille brisée et que, dans la grande maison, sous la cage d'escalier, on a découvert le cadavre d'un chat égorgé.

Masters siffla. Le major, qui avait fait un mouvement pour se lever, se rassit.

— Ensuite, poursuivit H.M., j'ai téléphoné dans vos services, Masters, pour qu'on me communique le résultat de l'analyse du sang. Je serais très étonné si une grande partie du sang ne provenait pas de ce chat. C'est un des éléments spectaculaires de la comédie. Et vous comprenez maintenant pourquoi il y avait tant de sang, mais sans la moindre empreinte, comme il aurait dû y en avoir si le meurtrier avait frappé Darworth en le poursuivant.

— Je me suis aussi demandé ceci : pourquoi un si grand feu dans la cheminée ? Darworth a très bien pu apporter le sang dans une bouteille cachée sous un manteau et l'avoir répandu artistement sur lui-même et sur le sol. Mais, entre-temps, il était nécessaire de le maintenir à un certain degré de chaleur pour l'empêcher de se coaguler... Bien que je n'en sois pas certain, il faut peut-être voir là l'explication de ce grand feu.

— Mais, tout en pensant à cette abominable mise en scène, je me suis dit : attention ! Les vêtements de Darworth étaient très déchirés ; il était lui-même inondé de sang, et ses lunettes se sont écrasées dans ses yeux lorsqu'il est tombé sur le sol. Cependant, malgré la perfection et le réalisme de cette mise en scène...

— Un instant, dis-je. Vous prétendez que Darworth a tué le chat ?

À la manière des myopes, H.M. cligna des yeux et regarda autour de lui pour découvrir l'impertinent qui s'était permis de l'interrompre.

— Ah ! c'est vous, dit-il. Eh bien, oui, c'est ce que j'ai dit.

— À quel moment l'a-t-il tué ?

— Eh bien, quand il a envoyé le jeune Latimer et ce pauvre cher vieux Featherton préparer la petite maison. Ils lui ont donné tout le temps nécessaire. C'est bien ce qu'il escomptait. Maintenant, taisez-vous et...

— Mais ne s'est-il pas taché de sang en égorgeant cette bête ?

— Sans aucun doute, Ken. C'est d'ailleurs ce qu'il voulait. Il avait l'intention de s'inonder de sang plus tard, souvenez-vous. Et il pensait qu'il n'y en aurait jamais trop. Il a mis simplement, à ce moment-là, son pardessus et ses gants pour cacher ses vêtements... Remarquez qu'il n'est pas revenu dans la grande pièce de devant où, n'importe qui aurait pu l'examiner à la lumière. Pas si bête ! Il s'est précipité dehors et s'est fait enfermer au plus vite dans la petite maison. Vous vous rappelez qu'il lui fallait à tout prix conserver ce sang liquide. Voyons, où en étais-je ?...

H.M. s'arrêta quelques instants et ses petits yeux restèrent fixés dans le vague. Puis il ajouta lentement : « Oh ! mon Dieu ! » et laissa tomber ses deux poings sur la table.

— Dites donc, les gars, savez-vous que cela commence à me passionner, cette histoire ? poursuivit-il. Je pense tout à coup à quelque chose, quelque chose de très, très embêtant. Tant pis. Laissez-moi continuer. Où en étais-je ?

— Ne vous écartez pas du sujet, dit sèchement le major en frappant le plancher de sa canne. Tout ceci ne tient pas debout, mais continuez tout de même. Vous parliez des blessures de Darworth...

— Ah ! oui. C'est cela. Eh bien, me suis-je dit, ne t'occupe pas de la mise en scène... Chacun, après avoir vu le sang et les vêtements déchirés, a parlé de la terrible façon dont Darworth avait été tailladé. Mais, à l'exception du coup de poignard qui l'a tué, jusqu'à quel point ses autres blessures étaient-elles graves ? Hein ? Vous comprenez, il ne faut pas oublier que ce poignard n'est pas une arme tranchante. Vous ne pouvez pas *couper* avec une alène, si pointue qu'elle soit. Ce brave Darworth ne s'en est servi que pour créer l'illusion de la présence de Louis Playge. Mais que lui est-il réellement arrivé ? J'ai envoyé chercher le rapport du médecin.

— Il avait trois blessures très superficielles, au bras gauche, à la hanche et à la jambe – le genre de blessure qu'une personne nerveuse, prenant peur, peut se faire elle-même. Leur profondeur ne dépassait pas un demi-pouce. Je crois possible que Darworth ait pris son courage à deux mains et qu'il se soit blessé lui-même. Puis la peur l'a

saisi et il a voulu échapper à son complice qui le frappait par-derrière. Ainsi pourraient s'expliquer certains de ses gémissements. Son exaltation du début devait commencer à se refroidir à ce moment-là.

— La tension nerveuse a dû lui épargner beaucoup de souffrances. Mais il était nécessaire que son complice lui fit des blessures qu'il n'aurait pu se faire tout seul, une coupure au-dessus de l'omoplate par exemple, une autre peu profonde, en biais, dans le dos. Notez bien que c'est là tout ce que le complice devait faire...

Le téléphone, sur le bureau de H.M., nous déchira soudain les oreilles. Je crois que nous sursautâmes tous. H.M. jura, brandit le poing en direction de l'appareil et l'injuria copieusement avant de décrocher. Il commença par dire qu'il était occupé et ajouta avec véhémence que le sort de l'empire était en jeu. Une voix aiguë l'interrompit à l'autre bout du fil et bientôt une expression de joie triomphante éclaira le visage de H.M. Il répéta les mots : « Éhocaïne hydrochlorhydrique », comme s'il savourait une friandise.

— Voilà qui est intéressant, les gars, dit-il en raccrochant l'écouteur et en plissant ses petits yeux. C'était le D^r Blaine. J'aurais dû m'en douter. Le dos de Darworth était imprégné d'éhocaïne hydrochlorhydrique. Si vous avez jamais eu affaire à un dentiste, vous devez savoir que ce produit est une sorte de novocaïne. Cher vieux Darworth ! Il était incapable de supporter la douleur, même pour la bonne cause. Pauvre idiot, il ne savait pas que ce produit pouvait tout aussi bien lui provoquer un arrêt du cœur. Il est vrai que quelqu'un s'est chargé de le lui arrêter par une autre méthode. Mais il est divertissant de penser à ce vieux bougre, poli et plein d'onction, qui est prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut mais qui est glacé d'épouvante au moment de l'opération. Donnez-moi une allumette.

— Le complice, dit Masters qui venait de griffonner quelques notes, était donc là pour lui donner ces légers coups de poignard ?

— Oui. Mais ce n'est pas exactement ce qu'il a fait. Tout à coup, il s'est déchaîné et il a frappé deux coups profonds, avant que Darworth ait eu le temps de comprendre ce qui se passait... Un coup droit dans le dos, près de la colonne vertébrale, et l'autre sous l'omoplate...

H.M. agita en l'air une main large comme un battoir. Il y avait quelque chose de démoniaque et d'inhumain dans l'expression de son visage. Ses yeux étaient tellement perçants que je dus détourner la tête.

— Tout ceci est très bien, monsieur, dit Masters avec fermeté, mais

ne nous conduit à rien. Il vous reste à expliquer le problème de la porte verrouillée. S'il y avait un complice, je comprendrais que Darworth ait pu enlever la barre, tirer le verrou et le laisser entrer, mais...

— Et ce complice, dis-je, aurait traversé toute la cour sans laisser la moindre trace dans la boue ?

— Ne m'embrouillez pas, grogna Masters en esquissant un geste furieux. J'ai dit que je comprenais comment Darworth avait pu laisser entrer un complice...

— Doucement, interrompit H.M. Rappelez-vous qu'un cadenas fermait cette porte à l'extérieur. À propos, qui avait la clé de ce cadenas ?

— Ted Latimer, répondit Masters.

Il y eut un silence.

— Très bien, fit H.M. avec douceur. Après tout, c'est possible. Mais il ne faut pas trop se hâter de conclure. Cela me rappelle que vous avez dit quelque chose au sujet de ce Ted. Il a pris le large, je crois, mais vous ne m'avez rien raconté. Il me reste encore pas mal à apprendre... Toutefois...

Masters leva les yeux au ciel en louchant et dit :

— Si nous pouvions expliquer comment le meurtrier est entré et sorti de cette maison sans laisser de traces...

— J'ai lu jadis une histoire..., dit H.M., sur le ton du cancre au fond de la classe, une histoire à mourir de rire. Un type avait commis un meurtre et il y avait six pouces de neige autour de la maison. Le type s'était, paraît-il, déplacé sur des échasses et la police avait cru qu'il s'agissait de traces de lapins... Le diable m'emporte, vous auriez fait une drôle de tête si vous aviez vu quelqu'un sortir de cette maison sur des échasses. Normal !

— Voyez-vous, petites têtes, le gros ennui dans cette histoire de porte verrouillée, c'est qu'on ne peut se fonder sur aucun élément rationnel. Je ne dis pas que ce tour de force est impossible. Loin de là ! Les évasions de Houdini sont incontestables. Mais, dans des circonstances normales, aucun assassin digne de ce nom ne songerait à utiliser le moyen ridiculement compliqué qui couronne la fin de mon histoire. Malheureusement, le cas présent est différent. Nous nous trouvons en face de Darworth, en face d'un homme qui, toute sa vie,

s'est consacré à la mystification et qui, selon toute évidence, avait préparé, à des fins rationnelles, une comédie insensée. Vu sous cet angle, tout devient logique, terriblement logique, Masters. Darworth n'avait pas l'intention de se faire assassiner. Le meurtrier a profité simplement d'une situation qu'on lui offrait sur un plateau... Mais, par les cornes du diable, *comment* ?

— Voilà la question que je voulais poser, répondit Masters. Si on a pu trouver une explication au fait qu'il n'y ait pas la moindre empreinte, on peut expliquer la porte verrouillée et barrée...

H.M. le regarda.

— Ne plaisantez pas, Masters, dit-il sévèrement. Je n'apprécie pas la plaisanterie... Cela revient à dire que si vous pouvez d'abord suspendre dans les airs le toit d'une maison, vous n'aurez ensuite aucune difficulté à dresser ses murs. Mais, poursuivez. Je ne veux rien perdre de votre exposé et je tiens à voir briller sur votre front l'éclair du génie... Quelle est votre explication ?

Sans se départir de son flegme, l'inspecteur répondit :

— Je viens de penser qu'après le départ du meurtrier, c'est peut-être Darworth lui-même qui a verrouillé la porte et mis la barre. C'était probablement leur plan. Peut-être n'a-t-il pas compris qu'il allait mourir et a-t-il voulu exécuter le programme jusqu'au bout.

H.M. reposa sa tête dans ses mains et répondit :

— Je ne me donnerai pas la peine de démontrer que cet homme grièvement blessé était incapable de faire trois pas et de marcher jusqu'à la porte. Tout au plus, Darworth a-t-il pu saisir à tâtons le fil de la cloche. Puis il s'est laissé tomber en brisant ses lunettes dans sa chute... Je ne dirai rien du fait qu'il n'y avait pas de traces de sang entre lui et la porte, comme il aurait dû y en avoir. Je n'insisterai pas sur le fait qu'un homme frappé en plein cœur est incapable de pousser un verrou et de soulever une barre de fer si lourde qu'un homme en bonne santé aurait déjà beaucoup de mal à la manœuvrer. Tout ce que je me bornerai à dire, c'est qu'il nous faut trouver une autre explication...

— Des *faits*. Je veux d'autres faits. Masters. D'abord, sur ce que vous avez fait aujourd'hui, puis sur le jeune Latimer. Examinons l'affaire en détail. Parlez.

— Oui, monsieur. Je vais tâcher de tout expliquer méthodiquement. C'est de méthode que nous avons besoin par-dessus

tout. Il est tard... Après avoir discuté avec Stiller, le notaire, je suis allé avec lui jeter un coup d'œil sur la maison de Darworth. C'est curieux comme certaines maisons semblent vous repousser... À peine y avons-nous pénétré que nous avons vu...

H.M. venait de se pencher en avant avec une expression étrange, pour écouter le récit de Masters, lorsque la sonnerie du téléphone retentit de nouveau tout près de son oreille et le fit sursauter.

15

LE SANCTUAIRE DES FANTÔMES

L'écouteur à l'oreille, H.M. lançait des regards furibonds.

— Non, dit-il sèchement. Non ! c'est une erreur !... Comment pourrais-je connaître le numéro que vous désirez ? Mais, mon cher monsieur, je me moque éperdument de votre numéro ! Non, je ne suis pas Whitehall 0007. Je suis Museum 7000. Le Russel Square Zoo !... Mais naturellement, il y a un zoo à Russel Square, espèce d'idiot... Écoutez, si vous...

À ce moment-là, la voix de la standardiste coupa celle du correspondant inconnu et H.M. s'écria :

— Nom d'un chien, Lollypop, ne pouvez-vous pas envoyer vous-même au diable des imbéciles au lieu de les mettre toujours en communication avec moi ?...

La voix de H.M. prit tout à coup un accent glacial :

— Non, mon cher monsieur, je ne vous ai pas appelé Lollypop...

— C'est peut-être pour moi ! s'écria Masters en se levant brusquement. Excusez-moi, mais j'ai donné des instructions pour qu'on me transmette ici mes communications téléphoniques. J'espère que vous n'avez pas...

Le regard courroucé de H.M. quitta le récepteur pour se tourner vers Masters. Un rire éclata dans l'appareil, suivi de tout un chapelet de réflexions ironiques. Masters prit l'écouteur.

— Non, ce n'était pas une secrétaire en veine de rigolade, dit-il dans l'appareil. C'était sir Henry Merrivale.

Au bout du fil, la voix s'étrangla de rire.

— Je me moque de ce que vous avez pu penser, poursuivit Masters. Je n'y suis pour rien. Allons, Banks, parlez ! Que voulez-vous ?... Ah ! Quand ?... Dans un taxi ?... Avez-vous pu identifier l'autre personne ?... Avez-vous relevé le numéro du taxi ?... Oui, pour notre information... Non, c'est probablement sans importance. Rien de suspect ?... Non... Mais il faut ouvrir l'œil... Allez jusqu'au bout, si

vous en avez le courage... C'est bien...

Il paraissait indécis, préoccupé. Il raccrocha l'écouteur, mais sa main esquissa un geste pour le reprendre. Puis son esprit fut de nouveau accaparé par tout ce qui l'obsédait. H.M. semblait, lui, d'humeur à faire une longue conférence.

— Voilà, déclara-t-il sur un ton de délectation morose en montrant Masters du doigt, voilà un magnifique exemple des offenses intolérables que l'on ne cesse de m'infliger. Et c'est moi qu'on accuse d'être un excentrique ! Sans se gêner, les gens vont et viennent dans mon bureau ; pour un oui ou un non, ils m'appellent au téléphone et c'est moi qui suis timbré !... Versez-moi un autre verre, Ken. J'ai tout fait pour empêcher les gens d'entrer chez moi. J'ai installé sur ma porte la plus compliquée des serrures Yale. Et la seule personne que j'aie jamais réussi à empêcher d'entrer, c'est moi-même ! Il a fallu que Carstairs démolisse la porte et je suis à peu près persuadé qu'on m'avait chipé ma clé dans ma propre poche... Ma secrétaire elle-même me trahit, oui messieurs, cette charmante petite Lollypop, la perle des collaboratrices ! Qu'est-ce qu'il me reste à faire après cela, je vous le demande un peu ?

Masters, dont les mains crispées semblaient serrer le volant d'une voiture emballée, tentait cependant de ramener l'attention de H.M. sur notre sujet. Mais il n'existait qu'un seul moyen, assez peu loyal en vérité, de réussir. À propos de Lollypop, je me mis à évoquer, sur le mode sentimental, le bon vieux temps. Je rappelai à H.M. le jour où nous étions, Bunky Knapp et moi, entrés dans son bureau, sans nous faire annoncer, au moment où il était censé dicter à Lollypop son courrier... Ce fut efficace. H.M. se retourna vers Masters.

— Si je ne parviens pas à sortir quelque chose de vous, lui dit-il, autant abandonner cette affaire tout de suite. Allons, continuez. Vous me disiez que vous étiez allé chez Darworth. Eh bien ?

Il se tut, regarda autour de lui. Le major Featherton, après avoir mis son haut-de-forme d'un geste précis et furieux, s'était levé. Je pouvais à peine distinguer son visage dans la pénombre qui régnait au-delà du cercle lumineux de la lampe. Mais je le voyais assez pour me rendre compte qu'il avait dû trouver à tâtons son chemin dans le labyrinthe de nos déductions et qu'il croyait avoir mis assez d'ordre dans ses pensées pour laisser enfin exploser son opinion.

— Merrivale ! dit-il.

— Hein ? Quoi ? Asseyez-vous, mon cher... asseyez-vous... Qu'y a-

t-il ?

— Je suis venu vous voir, Merrivale, tonna le major en scandant chaque mot, pour vous demander votre aide. Oui, je me suis donné cette peine ! Et j'ai cru que vous nous aideriez. Vous avez-vous aidés ? Non. Vous n'avez rien fait. Vous vous êtes enfoncé dans d'intolérables niaiseries au sujet de l'un d'entre *nous*...

— À propos, mon cher, interrompit H.M. en fronçant le sourcil, depuis quand avez-vous cette toux ?

— Quelle toux ?

— Mais, votre toux. Vous savez : Hum ! Hum ! Hum ! Vous n'avez cessé de tousser et de soulever la poussière pendant tout l'après-midi. Voyons, toussiez-vous déjà hier soir ?

Featherton regarda H.M.

— Certainement, répondit-il avec dignité, comme s'il défendait un exploit dont il était fier. Mais, sacrebleu ! je ne trouve pas que le moment soit bien choisi pour discuter de ma toux ! Je regrette de vous le dire, Henry, mais vous nous avez profondément déçus. Je ne me sens pas le courage d'en entendre davantage. Je suis attendu au Berkeley pour un cocktail et je suis déjà en retard. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Vous ne voulez vraiment pas un verre de quelque chose ? demanda H.M. avec désinvolture. Vraiment ? Je le regrette. Eh bien... heu... au revoir.

La porte claqua. H.M. fronça les sourcils. Puis il secoua curieusement la tête comme un homme qui cherche à mettre de l'ordre dans ses pensées. Soudain il se mit à réciter :

Vous êtes vieux, dit le jeune homme, ainsi que je l'ai déjà dit.

Et vous avez une corpulence extraordinaire. Cependant vous avez, en entrant, fait un saut périlleux.

Voulez-vous, je vous en prie, m'expliquer la raison de cette acrobatie ?

— Quoi ? dit Masters.

— Je réfléchissais... Peu importe ! Voyons un peu. Je suis né en 71. Bill Featherton serait donc né en 64 ou 65. Vous avez là un bel exemple de jeunesse, messieurs ! Il va danser dans un club ce soir. *Si jeunesse savait et si* (6)... Poursuivez, Masters. Vous êtes donc entré

chez Darworth avec le notaire... Racontez-moi cela.

Masters se mit à parler sur un ton précipité :

— Oui, Stiller, MacDonnell et moi, 25 Charles Street. Une maison tranquille, digne, la plupart des volets fermés. Darworth habitait là depuis quatre ans. La seule personne que nous ayons trouvée est un domestique, une sorte de maître d'hôtel-valet de chambre. Si j'ai bien compris, Darworth était souvent absent. Il avait eu autrefois un chauffeur, mais, ces dernières années, il s'était mis à conduire lui-même.

— Ce valet de chambre ? demanda H.M.

— Le genre correct, il m'a semblé. Excellentes références. Il a fait allusion à son ancien patron, qui habite lui aussi Mayfair et qui, après avoir appris la mort de Darworth par les journaux, l'a fait appeler pour lui proposer de reprendre son ancienne place. Nous avons vérifié. C'est exact.

— Hum ! Hum ! Vous êtes un peu comme ma femme, Masters. Toujours à l'affût des potins. Ensuite ?

— Ensuite, j'ai appris qu'il n'avait accepté de travailler chez Darworth que parce que cette place lui laissait beaucoup de temps libre. Vous me suivez, monsieur ? Je l'ai questionné au sujet des séances et des visiteurs. Il m'a répondu qu'il savait que Darworth s'intéressait à l'occultisme, mais qu'on lui donnait toujours congé pour la soirée chaque fois qu'il devait y avoir une séance.

— L'intérieur de la maison est lugubre. On dirait un musée. Pas de feu dans les cheminées. Peu de pièces occupées, remplies de toutes sortes de tableaux et de statues étranges. Nous sommes montés dans la chambre et le cabinet de toilette de Darworth. Il y a un coffre-fort dans le mur du cabinet de toilette. Stiller l'a ouvert. Il ne contenait pas grand-chose d'intéressant. Darworth devait être très prudent pour ses papiers, ou bien il les cachait ailleurs.

— Ensuite, nous avons visité la salle des séances, poursuivit Masters avec une expression à la fois amusée et dédaigneuse. C'est une grande pièce sous les toits. Il y a un tapis noir, moelleux comme de la plume, et, pour le médium, une alcôve entourée de rideaux. Et puis, monsieur, je dois vous avouer que nous avons ressenti une certaine émotion en nous trouvant tout à coup devant elle... Assise dans un fauteuil, la tête complètement rejetée en arrière, elle se tordait comme si elle souffrait... Et cette lumière sinistre qui venait des fenêtres... Je n'ai pas honte de le dire, nous avons eu une belle...

— En vous trouvant devant *qui* ? demanda H.M. en écarquillant les yeux.

— C'est ce que j'allais justement vous dire, monsieur, lorsque le téléphone m'a interrompu. Devant lady Benning. Elle poussait des gémissements...

— Tiens, tiens ! Que faisait-elle donc là ?

— Je ne sais pas, monsieur. Elle a bredouillé des phrases incohérentes. J'ai cru comprendre qu'elle disait que cette chambre était celle de James, et qu'elle nous priait d'en sortir. Porter, c'est le nom du valet de chambre, nous a assuré qu'il ne l'avait pas vue entrer dans la maison. Elle a commencé à nous injurier.

Quelque chose d'affreux, monsieur. Vous comprenez, cette grande dame raffinée et tout... Nous nous sentions gênés... Et puis, elle s'est levée, j'ai vu qu'elle boitait et j'ai eu pitié d'elle. Mais elle n'a voulu accepter l'aide de personne et elle est retombée dans son fauteuil... Nous n'avions pas de temps à perdre et nous avons continué notre travail dans la pièce...

— Votre travail dans la pièce. Comment cela ?

De nouveau apparut sur les lèvres de Masters le même sourire légèrement méprisant.

— Je vous le dis, monsieur, je n'ai jamais vu de ma vie une installation aussi ahurissante. Darworth devait s'en remettre à son instinct pour s'y reconnaître. Il devait être à cent lieues de penser que la police mettrait jamais son nez là-dedans... Des fils électriques étaient cachés partout. Dans la table, des bobines et un aimant pour imiter les coups frappés par les esprits. Un microphone placé dans le lustre permettait d'entendre tout ce qui se disait d'une autre pièce. Nous avons trouvé où aboutissait le fil du microphone, une sorte de débarras sur le même palier, d'où Darworth pouvait surveiller et diriger toute la séance. Un petit poste émetteur caché dans le mur, derrière l'alcôve du médium, permettait à Darworth de faire parler plusieurs personnages. Nous avons également trouvé des paquets de gaze pour imiter les ectoplasmes et un écran, de gaze également, placé devant une sorte de lanterne magique, et destiné aux évocations spectrales. Puis des tambourins reliés à des fils électriques, un gant de caoutchouc bourré de papier de soie humide...

— Trêve d'inventaire ! coupa H.M. avec irritation.

— Bert et moi, monsieur, nous avons fouillé cette pièce de fond en

comble. Lady Benning nous regardait. C'est curieux comme le bruit peut affecter certaines personnes. Chaque fois que nous arrachions un fil, elle se raidissait en fermant les yeux. Après avoir arraché ce satané poste émetteur de la paroi de l'alcôve, je l'ai posé sur la table, et j'ai vu des larmes couler sur les joues de la vieille dame... Elle ne pleurait pas, comme d'habitude on voit pleurer les gens... Les larmes coulaient simplement, mais son visage restait impassible. Puis elle s'est levée et s'est dirigée vers la porte. J'avoue que j'étais ému. J'ai couru après elle (elle m'a permis alors de la tenir par le bras) et je lui ai proposé de l'accompagner jusqu'à la porte et de la mettre dans un taxi.

Ce souvenir perturbait Masters. Il se passait la main sur le menton et semblait mécontent de lui-même parce que, au lieu de rapporter des « faits », il donnait des impressions. Il se ressaisit et se mit à parler tout à coup sur le ton étrangement neutre des policiers :

— J'accompagnai cette personne au rez-de-chaussée. Elle me regarda et me dit : *Vous voudriez peut-être fouiller aussi mes vêtements ?* Elle appuya sur le mot « vêtements », et je me demandai... heu... où diable cette personne voulait en venir. Elle était curieusement habillée. Elle portait des vêtements bizarres qui ne convenaient pas du tout à une vieille dame elle était très fardée...

Obéissant à un signe du maître de céans, je m'étais approché de la bouteille, et j'avais rempli les verres. Nous regardions, H.M. et moi, l'inspecteur. Le sifflement du siphon le décontenança.

— C'est comme je vous le dis, monsieur. Je hélai un taxi et j'y fis monter cette personne. Elle se pencha à la portière et me dit...

Il sortit son calepin et le consulta.

— Voici exactement ses paroles : « J'ai parlé ce matin à la fiancée de mon très cher neveu, inspecteur. Je trouve que vous devriez un peu vous intéresser à ces gens-là. Surtout depuis que l'excellent Théodore a jugé bon de prendre brusquement le large. »

H.M. hochait la tête. Il paraissait perdu dans ses pensées. Je rompis le silence :

— Cependant Featherton a téléphoné ce matin à lady Benning, mais elle n'a pas fait allusion à...

— Naturellement, monsieur, ce n'était pas là une chose très agréable à dire, répondit Masters. Je me suis dépêché de rentrer dans la maison pour appeler les Latimer au téléphone. C'est miss Latimer qui m'a répondu. Elle paraissait bouleversée. Je l'ai pressée de

questions, mais elle n'a pas pu me dire grand-chose. Elle n'était rentrée chez elle – elle habite Hyde Park Gardens – que vers 6 heures ce matin. Son frère était rentré avant elle, car elle a vu dans le hall son manteau et son chapeau. Mais elle ne l'a pas dérangé, et elle est montée se coucher.

— Quand elle s'est réveillée, la femme de chambre lui a apporté un mot de son frère. Un mot laconique : « M'occupe de l'enquête. Ne t'inquiète pas. » La femme de chambre a appris à miss Latimer que Ted était sorti vers 10 heures avec un sac de voyage. Il était déjà 11 heures quand la femme de chambre avait remis le mot à miss Latimer. Je lui ai demandé pourquoi elle ne nous avait pas mis au courant plus tôt et elle a reconnu qu'elle avait eu tort. Elle m'a demandé de ne pas attacher d'importance à cette nouvelle fugue de son frère et elle m'a affirmé qu'il rentrerait certainement le soir même. Sa première pensée avait été qu'il était chez lady Benning. Elle avait téléphoné à la vieille dame mais il n'était pas chez elle. Ensuite, elle avait appelé tous les amis de Ted, mais en vain.

— L'heure de mon rendez-vous ici approchait. J'ai envoyé alors Bert faire une enquête chez miss Latimer, et j'ai prévenu celle-ci que j'enverrais à son frère une convocation pour l'enquête judiciaire, en précisant que c'était là le seul moyen légal de le faire arrêter s'il tentait de s'enfuir. J'ai ajouté que le signalement du jeune homme allait être donné à la presse et à la radio, selon la méthode ordinaire.

Masters referma son calepin. Il prit distraitement le verre que je lui tendais, le posa sur la table et poursuivit sur un ton soudain exalté :

— Personnellement, je crois que le gamin est, soit coupable, soit complètement fou. S'enfuir ainsi ! Fou, ou bien coupable. Les deux peut-être. Si j'avais la moindre preuve, en plus du fait qu'il détenait la clé du cadenas, je l'inculperais de meurtre. Mais, si je fais encore une seule gaffe...

Il esquissa un geste expressif.

— C'est bien possible, dit H.M. S'il avait voulu nous donner des soupçons et nous inciter à l'arrêter sous l'inculpation de meurtre, il n'aurait pas agi autrement. Je me demande... C'est tout ce que vous savez ? interrogea-t-il vivement en jetant un regard circulaire.

— J'ai le compte rendu détaillé. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

— Oui. Il y a cependant quelque chose qui me chiffonne, mon vieux. Le diable m'emporte, j'ai l'impression que... Dites donc, cette

maison de Darworth... Êtes-vous bien sûr de n'avoir *rien* remarqué d'autre ? Laissez un peu aller votre imagination... C'est cela. Vite ! À quoi venez-vous de penser ?

— À l'atelier de Darworth, monsieur, répondit l'inspecteur qui semblait déconcerté par la manière dont H.M., habitué à déchiffrer les visages les plus impénétrables, le regardait. Mais vous ne vouliez plus entendre parler de tous ces trucs de faux médiums, alors j'avais pensé que...

— N'en tenez pas compte, mon vieux. Continuez à parler. S'il m'arrive parfois de vous rembarrer, c'est que brusquement je me mets à réfléchir à autre chose.

— Cet atelier se trouve dans le sous-sol. C'est là que Darworth préparait ses accessoires. Il n'était pas question pour lui de les acheter. Trop dangereux. Il les fabriquait lui-même et il était très adroit de ses mains. Vraiment adroit... Je... Vous comprenez... Je bricole un peu moi-même. Une sorte de marotte. Darworth possédait le plus joli petit tour électrique, fin comme une lame de rasoir, que j'aie jamais vu. Je me demande à quoi il a pu servir récemment, car j'ai découvert les traces d'une légère poudre blanche...

H.M., qui portait son verre à ses lèvres, s'arrêta net.

— ... et, poursuivit Masters, des calculs sur une feuille de papier, des mesures en millimètres, quelques notes griffonnées. Sur le moment, je n'y ai pas prêté grande attention. Il s'est aussi amusé à prendre un moulage. Un assez joli travail. Ce n'est d'ailleurs pas très difficile. Je m'y étais mis, à un moment, moi aussi. On enduit de vaseline le visage de la personne, puis on le recouvre de plâtre à mouler. Cela ne fait pas mal, sauf quand le plâtre en durcissant adhère aux sourcils. On détache ensuite le masque et on le bourre à l'intérieur de journaux humides...

J'observais attentivement H.M. Si, à ce moment-là, il s'était théâtralement frappé le front ou s'il avait laissé échapper une exclamation, j'aurais pensé qu'il allait se lancer de nouveau dans une de ses insupportables digressions. Mais il ne faisait rien. Il demeurait parfaitement immobile. Sa respiration seule était un peu rapide. Il but une grande gorgée, enleva ses pieds de son bureau, fit signe à l'inspecteur de poursuivre son récit et se mit à rassembler les feuillets de son rapport.

— ... et ce n'est pas tout ! déclara-t-il soudain sur le ton d'un homme qui suit le fil de sa pensée. Il y avait aussi une sorte d'encens

ou d'aromate au parfum lourd qui brûlait dans la cheminée de la petite maison de pierre...

— Pardon, monsieur ? demanda Masters.

— Je réfléchissais..., répondit H.M. en tournant les pouces et en regardant autour de lui, la tête rentrée dans ses épaules massives. Je me suis posé toute la journée des questions sur cet encens et maintenant... cette poudre blanche... Eh bien, j'ai beau être un vieil âne, murmura-t-il doucement sur un ton satisfait, je me demande si...

— Vous vous demandez quoi, monsieur ?

— Je sais bien ce que vous pensez, Masters, répondit H.M., et vous aussi, Ken. J'ai lu d'innombrables histoires de portes verrouillées. Tenez, en voici une. Un mystérieux assassin invente un gaz inconnu jusque-là et, de l'extérieur, il le projette par le trou de la serrure. Le type qui est à l'intérieur sent l'odeur du gaz, perd la tête et s'étrangle accidentellement, je ne sais plus par quel moyen. Dans une autre histoire du même genre, la victime est dans son lit. Stimulée par l'odeur du gaz, elle se lève et se tue en se défonçant la poitrine sur la pointe d'un lustre... Si celle-ci ne bat pas tous les records des histoires à dormir debout, je veux bien être pendu !

— Non, mon vieux, ne persistez pas dans cette idée. D'une façon ou d'une autre, quelque chose a permis à notre assassin d'entrer pour embrocher sa victime, aussi net que je vous le dis !

De vieilles rancunes lui revinrent sans doute en tête, car il fronça les sourcils en poursuivant :

— En outre, il devrait y avoir une loi interdisant de raconter des histoires sur des gaz inconnus de la science et sur des poisons qui ne laissent pas de traces. Ça me rend malade ! Puisqu'il est permis de déployer tant d'imagination, pourquoi ne pas faire boire à l'assassin un mystérieux breuvage qui lui permettrait de se substituer au gaz et d'entrer et de sortir lui-même par le trou de la serrure ?

— Mais voici qui est intéressant ! s'écria H.M., frappé par une idée soudaine. Ne croyez surtout pas que j'aie voulu filer la métaphore sur cette histoire d'entrée et de sortie par un trou de serrure. Pour parler franc, j'ajouterai même que ce moyen est très probablement celui que l'assassin a utilisé.

— Mais il n'y avait pas de trou de serrure ! protesta Masters.

H.M. eut une expression satisfaite.

— Je le sais, répondit-il. Et c'est justement ce qui est intéressant !

— Je commence à en avoir par-dessus la tête, dit Masters après un long silence.

Avec une colère contenue, il commença à remettre tous ses papiers dans une grande enveloppe et poursuivit :

— Je n'ai pas les moyens de plaisanter, malheureusement. Je suis de l'avis du major Featherton. Je suis venu vous demander de m'aider et...

— Allons, allons, ne prenez pas la mouche, dit H.M. d'une voix conciliante. Je parle sérieusement, je vous en donne ma parole. Le problème qui nous intrigue, le problème qu'il nous faut résoudre avant de tenter n'importe quoi est le suivant : comment le coup a-t-il pu être réussi ? Si nous ne résolvons pas ce problème, nous n'arriverons à rien, même si nous connaissons avec certitude l'identité du meurtrier. Vous voudriez que je reste là à ruminer sans cesse les mêmes questions : « Est-il coupable ? Est-elle coupable ? Qu'est le mobile du crime ? » C'est bien cela que vous voudriez, n'est-ce pas ?

— J'avais certes pensé que vous auriez peut-être des idées à nous suggérer...

— Bon. Coupons les cheveux en quatre, puisque vous semblez le désirer. Mais, en attendant, je voudrais que vous commandiez la voiture dont vous parliez tout à l'heure. J'aimerais assez jeter un coup d'œil à la maison de Darworth.

L'inspecteur murmura, avec une expression satisfaite, que rien ne pouvait lui sembler plus raisonnable. Il donna par téléphone les instructions nécessaires ; lorsqu'il se retourna vers nous, nous éprouvâmes tous une nouvelle appréhension. Il faisait déjà nuit et les employés quittaient les bureaux bourdonnant dans le grand bâtiment administratif.

— Et maintenant, monsieur, dit Masters sur le ton d'un homme habitué à aller droit au but, voici ce que je vous propose. Nous pouvons lancer un mandat d'arrêt contre n'importe lequel de ces gens...

— Pas si vite, dit H.M. en fronçant les sourcils. Y a-t-il du nouveau ? Si j'ai bien lu les rapports, il me semble que nous devons limiter nos soupçons à trois personnes. Deux ont un alibi inattaquable : le jeune Halliday et miss Latimer qui étaient assis main dans la main dans l'obscurité.

Masters le regarda avec curiosité. L'affirmation presque brutale de sa volonté avait ouvert une brèche là où il s'y attendait le moins.

— Grand Dieu, monsieur, vous ne pouvez pas croire ce que vous dites !

— J'ai l'impression, mon vieux, que vous avez l'esprit le plus méfiant du monde. Et vous, vous n'y croyez pas, à leurs déclarations ?

— Oui..., non..., peut-être. J'ai retourné la question dans tous les sens. Et justement...

— Vous voulez insinuer que le jeune Halliday et miss Latimer ont comploté de descendre le vieux Darworth et de se retrancher derrière cet alibi ? Absurde, mon cher, parfaitement absurde ! Par ailleurs, ce serait une faute de psychologie, car on peut bien trouver une douzaine d'objections à leur alibi.

— Je voudrais que vous essayiez de comprendre, monsieur. Je n'ai rien affirmé de semblable. Voici ce que je pense : miss Latimer est complètement folle de Halliday, maintenant plus que jamais. Elle était assise à côté de lui. Imaginez ceci : elle s'aperçoit que Halliday s'est levé ; elle sait que c'est *lui* qui lui a frôlé l'épaule avec le poignard et il la supplie de lui offrir un alibi... N'ont-ils pas eu largement le temps de se concerter après la découverte du meurtre ?

Il se pencha en avant avec une sorte de violence. H.M. fermait à demi les yeux.

— Voilà donc la raison pour laquelle vous ne semblez guère pressé de mettre le grappin sur le jeune Latimer ! Voilà donc votre solution !

— Attention, monsieur, dit Masters. Je ne prétends pas que cette solution soit la bonne, comprenez-le bien. Ainsi que je vous l'ai dit, je ne fais que passer en revue des éventualités... Mais je n'ai pas aimé les façons vraiment trop cavalières de ce M^r Halliday. Je me méfie de ce genre-là. J'ai de l'expérience et je sais que le type qui se présente devant vous en disant : « Allons, arrêtez-moi. Ça ne servira pas à grand-chose, mais ça vous distraira. Qu'attendez-vous ? Arrêtez-moi donc » est, dans la plupart des cas, un bluffeur.

H.M. marmonna :

— Voyons, comprenez-vous que, parmi tous les suspects, vous avez juste mis le doigt sur celui qui sera le plus difficile de confondre ?

— Comment cela ? Je ne saisis pas.

— Eh bien, si vous acceptez mon analyse des faits (et vous semblez l'accepter), ne trouvez-vous pas que *Halliday* est la dernière personne qui ait pu servir de complice à Darworth ? Le diable m'emporte ! Imaginez-vous Darworth disant à Halliday : « Dites donc, nous allons leur jouer un bon tour ! Je pourrai ainsi leur prouver que je suis un authentique médium et votre fiancée me tombera dans les bras... » Voyons, Masters, pouvez-vous imaginer plus criante invraisemblance ? L'histoire de mon assassin se glissant par le trou de la serrure est claire comme de l'eau de roche à côté de celle-là ! Je vous accorde que Halliday aurait sans doute accepté d'aider Darworth pour donner à cette farce un éclat énorme... si Darworth lui avait demandé son aide. Mais Darworth n'aurait pas plus demandé l'aide de Halliday qu'il n'aurait demandé... la vôtre.

— Très bien, monsieur, comme vous voudrez. Je dirai simplement qu'il y a dans cette affaire des ombres que nous ne parvenons pas à dissiper. Le fait que Halliday nous ait attirés, M^r Blake et moi, dans cette maison, juste à ce moment et dans les circonstances que vous savez, me paraît cependant assez louche. Il y a là quelque chose qui ressemble trop à un coup monté. D'autre part, les mobiles de Halliday...

H.M. regardait ses pieds avec une expression découragée.

— Oui, dit-il, venons-en aux mobiles. Je ne ferai rien pour vous écraser de ma supériorité. Je reconnais que je ne comprends encore rien aux mobiles. Si Halliday a eu un mobile, que devient alors la pauvre Elsie Fenwick ? Nom d'un chien, c'est là que le bât blesse !

— Ne peut-on pas considérer, monsieur, que ces mots : *Je sais où Elsie Fenwick est enterrée*, et la réaction qu'ils ont provoquée chez Darworth, constituaient en quelque sorte une menace ?

— Sans aucun doute, sans aucun doute. Mais je crains que vous ne saisissiez pas encore toutes les obscurités de cette affaire. Voici ce qui...

À ce moment, l'inévitable interruption se produisit. Mais, cette fois, H.M. ne se mit pas en colère contre le téléphone. Il se contenta de dire d'un ton maussade : « La voiture est en bas. » Puis il s'efforça de s'extraire de son fauteuil. Cet homme aux épaules voûtées, dont la taille ne dépasse pas cinq pieds dix pouces, semble, lorsqu'il déplace la masse indolente de son corps, remplir toute la pièce où il se trouve.

Pour comble, il s'entête à porter un chapeau haut de forme. Il a certes bien le droit de se ridiculiser. H.M. aurait tendance, par

tempérament, à mépriser cette coiffure grotesque dans son affectation de distinction. Mais son chapeau haut de forme – grand, évasé du haut, et déteint par d'innombrables averses – est pour lui une mascotte, tout comme le grand pardessus au col de fourrure mangé par les mites dont il ne voudrait pas se séparer pour un empire. Il défend ces accessoires avec violence contre toutes critiques et invente d'invraisemblables histoires pour justifier l'affection qu'ils lui inspirent. Je l'ai entendu les présenter successivement comme : 1° un cadeau de la reine Victoria ; 2° un souvenir du Grand Prix de l'automobile qu'il prétend avoir gagné en 1903 ; 3° des accessoires vestimentaires ayant appartenu à feu sir Henry Irving.

Pendant que Masters répondait au téléphone, H.M. prit délicatement son chapeau et son pardessus dans son placard. Il s'aperçut que je l'observais et sa bouche affecta une expression amère. Il posa soigneusement le haut-de-forme sur sa tête et endossa dignement son pardessus.

— Voyons, voyons, dit-il à Masters, cessez donc de bavarder avec le chauffeur et venez...

— Oui, j'admets que c'est étrange, poursuivit Masters au téléphone sur un ton impatient, mais... Qu'avez-vous encore découvert ?... Êtes-vous sûr ?... Écoutez : nous nous rendons immédiatement à la maison de Darworth. Venez nous y retrouver et nous reparlerons de tout cela... Si vous pouvez joindre miss Latimer, priez-la de venir également.

Après un instant d'hésitation, Masters raccrocha. Il semblait contrarié.

— Je n'aime pas cela, monsieur, dit-il sèchement.

J'ai l'impression que... qu'il va se passer quelque chose.

Prononcés par ce policier terre à terre et dénué d'imagination, ces mots avaient une portée singulière. Ses yeux demeuraient fixés sur la tache de lumière que dessinait la lampe du bureau. La pluie fouettait doucement les vitres et des échos assourdis se répercutaient au loin dans le vieux bâtiment administratif.

— Depuis que ce maudit poignard a été volé une seconde fois,... dit Masters en serrant les poings. D'abord Bank... Et maintenant, MacDonnell. C'est MacDonnell qui appelait. Il paraît qu'il y a eu chez les Latimer d'étranges appels téléphoniques et, ce matin « une horrible voix » se serait adressée à Ted. Voyons, vous ne croyez pas que...

Énorme silhouette en manteau à col de fourrure et chapeau haut de forme, H.M. se tenait immobile, les épaules voûtées. Avec ses petits yeux brillants, sa grande bouche et son nez épaté, il faisait penser à la caricature d'un vieil acteur.

— Je n'aime pas ça non plus, gronda-t-il avec un geste brusque. C'est curieux comme je subodore certaines choses... C'est psychique. Je prévois du vilain... Allez, vous deux, en route. Suivez-moi.

L'ASSASSIN FRAPPE UNE SECONDE FOIS

C'était l'heure où les Londoniens, libérés de leur travail, rentrent chez eux. Le flot des passants, dans un bourdonnement qui grandissait sans cesse, s'écoulait sous les lumières de Piccadilly Circus. Des processions d'ombres se déplaçaient sur un écran jaune et rouge. Les voitures démarraient comme des flèches dès que les signaux lumineux le leur permettaient, et leurs klaxons déchiraient la brume. La voiture de police qui nous transportait avait déjà dépassé Haymarket. Des autobus violemment éclairés descendaient Cockspur Street et semblaient se lancer sur nous dans un effroyable bruit de ferraille. H.M., qui n'aime pas les autobus parce qu'ils ont, prétend-il, la fâcheuse habitude d'accélérer chaque fois qu'ils abordent un virage, se penchait à la portière et les injuriait copieusement.

Par malheur, pendant un arrêt de la circulation, ses injures tombèrent dans l'oreille d'un policeman en service sur la place de Waterloo. Masters ne cacha pas son mécontentement. Il nous rappela que nous étions dans une voiture de la police et qu'il ne convenait pas à des fonctionnaires représentant le C.I.D. de se livrer à des plaisanteries aussi déplacées.

Mais, après la cohue de Piccadilly, lorsque nous eûmes atteint Saint James's Street et les quartiers paisibles où toutes les fenêtres étaient déjà fermées, nous devînmes tous silencieux. En passant devant le *Berkeley*, je pensai au major Featherton ; je l'imaginai assis sur un haut tabouret de bar, en train de faire une cour toute paternelle à quelque jeune personne qui venait d'apprécier ses qualités de danseur et dont la beauté devait certainement être un vivant contraste avec l'étrange et dur visage de lady Benning qui planait sans cesse à l'arrière-plan de tous les événements de cette aventure. « Il va se passer quelque chose... » Il était difficile de donner tout leur sens à ces mots lourds de menace, même dans le calme presque sinistre de Charles Street. Et pourtant, il se passa bien quelque chose...

En arrivant devant le 25, nous distinguâmes la silhouette d'un homme qui, lorsqu'il ne donnait pas de violents coups de heurtoir à la porte, appuyait frénétiquement sur la sonnette. En voyant s'arrêter la voiture, le visiteur descendit les marches du seuil et, à la lumière du réverbère, nous reconnûmes MacDonnell, qui, une fois de plus,

attendait sous la pluie.

— Je n'arrive pas à me faire ouvrir, dit-il. Le domestique doit croire qu'il s'agit encore d'un journaliste. Il est vrai qu'ils l'ont assailli toute la journée.

— Où est miss Latimer ? aboya Masters. Que se passe-t-il ? A-t-elle refusé de venir ou avez-vous été trop poli pour insister ?

Les manières de Masters changeaient étrangement quand il parlait à un subalterne.

— Sir Henry désirait tout spécialement la voir, poursuivit-il. Qu'est-il arrivé ?

— Elle n'était pas chez elle. Elle est allée chez plusieurs personnes pour essayer de retrouver Ted, et elle n'est pas encore rentrée. Je suis désolé, monsieur... Mais, j'ai attendu une demi-heure dans l'espoir de la voir, après avoir fouillé de fond en comble la gare d'Euston. Je vous raconterai tout cela en détail. Nous avons été, elle et moi, absolument affolés par ce coup de téléphone...

Comme une tortue qui veut prendre l'air, H.M. avait sorti sa tête de la voiture et avait quelque peu endommagé son chapeau ; il se livrait à des commentaires sur un ton qui faisait douter de leur aménité. Quand on lui eut expliqué ce dont il s'agissait, il dit : « C'est donc ainsi », sortit avec difficulté de la voiture et monta l'escalier de sa démarche balancée.

— Ouvrez cette sacrée porte, là-dedans ! hurla-t-il d'une voix que l'on aurait pu entendre de Berkeley Square.

De tout son poids, il se jeta contre le panneau. La méthode se révéla efficace. Quelques lumières s'allumèrent à l'intérieur et un homme pâle expliqua, sur un ton inquiet, que des journalistes s'étaient déjà fait passer pour des policiers...

— Ça va, mon vieux, dit H.M. d'une voix soudain basse et indifférente. Fauteuil.

— Pardon, monsieur ?

— J'ai dit fauteuil. L'accessoire sur lequel on s'assied. Tenez, là-bas.

Le vestibule était étroit et haut de plafond. Sur le plancher bien ciré, deux ou trois petits tapis misérables faisaient penser à des obstacles sur un terrain de golf. Je compris pourquoi Masters avait dit

que cette maison ressemblait à un musée. Tout y était en ordre, mais impersonnel et comme privé de vie. On avait ménagé des recoins pleins d'ombre avec beaucoup de soin. De faibles lampes électriques dissimulées le long des corniches éclairaient une statue blanche aux lignes sinueuses qui se dressait au-dessus d'un fauteuil en tapisserie noire. Darworth devait connaître à fond la valeur d'une atmosphère. Cette antichambre du surnaturel était sinistrement réussie. Mais H.M. ne semblait guère impressionné. Il se laissa tomber dans le fauteuil noir en soufflant comme un phoque. Masters alla droit au fait.

— Sir Henry, voici le sergent MacDonnell. Il est sous mes ordres dans cette affaire. Je m'intéresse à lui. Il est ambitieux. Maintenant, Bert, voulez-vous dire à sir Henry...

— Mais je vous connais ! s'écria H.M. sur le ton d'un homme qui vient de faire un puissant effort de mémoire. J'ai bien connu votre père. Il était contre moi lorsque je me suis présenté au Parlement. J'ai été blackboulé, Dieu merci. Vous comprenez, je connais tout le monde. La dernière fois que je vous ai vu, mon garçon...

— Faites votre rapport, sergent, interrompit sèchement Masters.

— Oui, chef, répondit MacDonnell en rectifiant la position. Je commence mon récit au moment où vous m'avez envoyé chez les Latimer, tandis que vous vous rendiez à Whitehall.

— Les Latimer, poursuivit-il, habitent une grande maison qui donne sur les jardins de Hyde Park. En réalité, cette maison est beaucoup trop grande pour eux. Mais ils y sont restés lorsque le vieux commandant Latimer est mort et que leur mère est allée vivre dans sa famille en Écosse.

Il hésita quelques secondes et reprit :

— La vieille M^{rs} Latimer est un peu... comment dirais-je ?... dérangée du cerveau. Je ne sais pas jusqu'à quel point ce fait peut expliquer la conduite incohérente de Ted. J'étais déjà entré jadis dans cette maison, mais – je vous demande de noter ce fait étrange – je n'y avais jamais rencontré Marion jusqu'à la semaine dernière.

Masters le pria de ne pas s'écarter de son sujet. Le sergent poursuivit :

— Quand j'y suis revenu cet après-midi, Marion semblait assez abattue. Il s'en fallut de peu qu'elle ne me traitât de sale espion... la vérité en somme, ajouta-t-il amèrement. Mais elle oublia aussitôt notre situation réciproque et fit appel à mon amitié pour Ted. Voici ensuite

ce qui se passa : à peine avait-elle fini de s'entretenir avec vous au téléphone, qu'elle reçut une autre communication.

— De qui ?

— De Ted, paraît-il. Elle me confia cependant qu'elle n'avait pas reconnu sa voix, mais qu'après tout, c'était peut-être la sienne. Elle ne savait plus quoi penser. Le prétendu Ted avait dit qu'il était à la gare d'Euston, qu'elle ne devait pas s'inquiéter, qu'il cherchait quelqu'un et qu'il ne rentrerait peut-être pas avant le lendemain matin. Elle avait essayé de lui dire que la police le recherchait, mais il avait raccroché aussitôt.

— Naturellement, elle a voulu que je bondisse à la gare d'Euston, que je cherche à savoir s'il avait l'intention de prendre un train ou s'il l'avait déjà pris, que je le retrouve coûte que coûte et que je le ramène avant qu'il ait eu le temps de faire des bêtises. Il était à ce moment-là environ 3 h 20. Pour le cas où le coup de téléphone n'aurait été qu'une mystification, Marion décida d'aller voir plusieurs amis de son frère, dans l'espoir de retrouver sa trace...

H.M., son haut-de-forme rejeté en arrière et les yeux mi-clos, écoutait le récit de MacDonnell, tout en frottant son menton en galoche.

— Un instant, mon fils, dit-il soudain. Le jeune Latimer avait-il parlé de prendre un train ?

— C'est du moins ce que la jeune fille avait cru comprendre, monsieur. Il avait emporté un sac de voyage en s'en allant le matin et du moment qu'il téléphonait d'une gare...

— Toujours cette manie de tirer des conclusions hâtives, déclara H.M. sur un ton morne. On dirait que c'est là votre sport favori... Qu'arriva-t-il ensuite ?

— Je me suis rendu à Euston aussi vite que possible et j'ai parcouru la gare en tous sens, pendant plus d'une heure. La piste était chaude et Marion m'avait donné une bonne photographie de son frère. Néanmoins je n'ai pu obtenir aucun résultat. Un seul renseignement, mais des plus vagues : un surveillant croit l'avoir vu prendre l'express de 3 h 45 pour Édimbourg. Mais au guichet, je n'ai pu obtenir aucune précision, et le train était parti. Je ne sais plus quoi penser : Il s'agit peut-être d'une mystification.

— Avez-vous téléphoné à la police d'Édimbourg ? demanda Masters.

— Oui, monsieur. J'ai aussi envoyé un télégramme à...

— Eh bien, à qui ?

— Un télégramme personnel. La mère de Ted vit à Édimbourg. Je connaissais bien Ted, monsieur. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui avait pu l'attirer là-bas, en admettant qu'il eût réellement pris le train pour Édimbourg, et j'ai pensé que je ferais peut-être bien de le prévenir et de le supplier de revenir à Londres, avant qu'il soit accusé de meurtre... Puis, je suis revenu chez les Latimer, et c'est alors que j'ai fait une nouvelle découverte...

Le regard de MacDonnell erra quelques instants dans les recoins obscurs de l'entrée et il poursuivit :

— L'un des domestiques aurait entendu une voix qui s'adressait à Ted ce matin, à l'aube. Une voix aiguë, étrange et rapide. On aurait dit, paraît-il, qu'elle venait soit de la chambre de Ted, soit de son balcon.

Il y avait dans ces simples mots, quelque chose qui fit passer un vent de terreur dans ce lieu glacial. MacDonnell et Masters n'y furent certainement pas insensibles. Il me semblait que des ombres informes et sans visage nous entouraient. H.M. était toujours assis les bras croisés, clignant les yeux d'un air absent. Mais je sentis qu'il était prêt à bondir.

Masters dit enfin :

— Une voix ! La voix de qui ?

— On n'a pas pu l'identifier, monsieur... Voici comment les choses se sont passées. Quand je suis venu pour la première fois, ce matin, Marion m'a parlé vaguement de bruits que les domestiques prétendaient avoir entendus dans la maison et elle m'a demandé de faire une enquête. Mais j'ai dû repousser cette enquête jusqu'à mon retour de la gare. Quand je suis revenu d'Euston, Marion était sortie. Alors, j'ai rassemblé les domestiques et je les ai interrogés.

— Vous vous souvenez que Ted semblait un peu... agité, un peu nerveux lorsqu'il nous a quittés la nuit dernière. Vers 4 h 30, ce matin, le valet de chambre des Latimer – un garçon à la tête solide, nommé Sark – a été réveillé par quelqu'un qui jetait du gravier sur ses fenêtres... Je note en passant que la maison est en retrait de la rue, au milieu de jardins entourés par un mur très haut. Sark regarda par la fenêtre (la nuit était encore sombre) et entendit Ted qui, ayant perdu sa clé, lui demandait de venir lui ouvrir la porte.

— Quand Sark ouvrit la porte d'entrée, Ted tomba sur le parquet. Il bredouillait des mots incohérents. Sark dit qu'il a eu un choc en voyant Ted sale comme un ramoneur, couvert de taches de bougie, les yeux fous et... serrant un crucifix dans sa main.

Ce dernier détail était tellement fantastique que MacDonnell gêné, s'arrêta involontairement, comme s'il s'attendait à être questionné par ses auditeurs.

— Un crucifix ! s'écria H.M. en se levant brusquement. Voici qui est nouveau ! Ce garçon est-il mystique ?

Masters répondit d'une voix neutre :

— Il est fou, voilà tout. J'en étais sûr... Mystique ! Tout le contraire ! Quand je lui ai demandé la nuit dernière s'il avait prié, il s'est fâché tout rouge. On aurait dit que je l'avais insulté. Il m'a répondu : « Est-ce que j'ai la tête d'un méthodiste ? » Poursuivez, Bert. Ensuite ?

— C'est tout. Ted a raconté à Sark qu'il était rentré en grande partie à pied parce qu'il n'avait pas trouvé de taxi avant Oxford Street. Il lui a demandé également de ne pas attendre Marion. Puis, il s'est versé une bonne rasade de brandy et il est monté se coucher.

— La suite s'est produite vers 6 heures. C'est l'heure à laquelle la bonne se lève et descend du troisième étage pour allumer les feux. Il faisait calme dehors et encore sombre, avec un peu de brume dans le jardin. Lorsque la bonne est passée devant la chambre de Ted, elle l'a entendu murmurer à voix très basse. Elle a pensé qu'il parlait dans son sommeil.

— C'est alors qu'elle perçut *l'autre* voix...

— La jeune fille jure qu'elle n'avait jamais entendu auparavant cette autre voix, une voix de femme si laide, que son sang s'est glacé dans ses veines. Puis la jeune fille s'est ressaisie et un souvenir a surgi dans sa mémoire. Il y a environ un an, Ted était rentré une nuit passablement ivre et avait ramené une amie qui était elle aussi dans les vignes du Seigneur... Il l'avait fait entrer en cachette dans sa chambre par un balcon qui, sur cette face de la maison, est relié aux autres étages par un escalier extérieur...

MacDonnell fit un geste pour évoquer cet escalier.

— Ce rapprochement était logique mais, lorsqu'elle a entendu un peu plus tard parler du meurtre, la bonne s'est souvenue de l'heure à

laquelle Ted était rentré et elle a eu peur. Elle a raconté à Sark ce qu'elle avait entendu. Mais tout ce qu'on a pu tirer d'elle fut que cette voix ne ressemblait pas à ce qu'on aurait pu penser, qu'elle était effrayante et qu'elle avait cru entendre la voix d'une folle...

— A-t-elle pu saisir quelques mots ? demanda Masters.

— Elle était encore si effrayée lorsque je l'ai questionnée que je n'ai pu le lui faire dire clairement. Elle a fait une remarque – pas à moi, mais à Sark qui me l'a communiquée – qui peut sembler soit grotesque soit fantaisiste. C'est vous qui en déciderez. Elle a dit que, si un singe pouvait parler, il aurait certainement cette voix. Les seuls mots dont elle ait pu se souvenir sont : *Vous ne vous en étiez jamais douté, n'est-ce pas ?*

Un long silence s'ensuivit. Masters venait de s'apercevoir que le valet de chambre de Darworth nous écoutait et, pour l'empêcher d'observer nos physionomies, il le renvoya brutalement du couloir.

— Il s'agirait donc d'une femme... dit Masters.

— Tout cela ne signifie strictement rien, dit H.M. en fermant et en ouvrant alternativement ses doigts. Plongez un être, homme ou femme, dans un certain état de tension nerveuse et il se mettra à parler avec une voix de fausset. Cependant, cette remarque étrange au sujet d'une voix de singe ne manque pas d'intérêt. Elle contient même une indication assez extraordinaire... Mais je ne vois pas... Et pourquoi ce Ted part-il ainsi sans crier gare avec un sac de voyage ?

Il se concentra quelques secondes, ses yeux somnolents parcoururent toute la pièce et il poursuivit :

— Tout ce que je peux faire pour le moment. Masters, est d'admettre que je n'aime guère plus que vous la manière dont cette affaire se présente. Il y a dans cette ville un meurtrier qui rôde en toute liberté et que je n'aimerais pas rencontrer dans un coin sombre. Avez-vous jamais lu Thomas de Quincey, Masters ? Vous rappelez-vous cette histoire où un pauvre type se cache dans une maison dont le meurtrier a déjà tué tous les autres occupants. Il essaie de se glisser en bas de l'escalier et de s'échapper alors qu'il sait que le meurtrier rôde dans la pièce de devant. Il se tapit dans l'escalier, étranglé par la peur, et il n'entend rien d'autre que le craquement des souliers de l'assassin qui va et vient interminablement. Ces souliers qui craquent... Nous aussi, il semble que nous n'entendions rien d'autre... Et pourtant, je me demande si...

Il appuya un moment sa grosse tête dans ses mains, se tapota le

front du bout des doigts, puis se redressa brusquement :

— Voyons, voyons ! Ça ne peut pas durer ainsi. Au travail ! Il faut se mettre au travail. Masters !

— Monsieur ?

— Je ne suis pas en train de naviguer dans les escaliers, moi. J'ai mieux à faire. Vous et Ken, descendez donc dans l'atelier de Darworth et rapportez-moi ce bout de papier avec des calculs griffonnés dont vous me parliez tout à l'heure. Ramassez-moi aussi un peu de cette poudre blanche et mettez-en dans une enveloppe.

Il s'arrêta et reprit en se frottant pensivement le nez :

— À propos, mon fils, pour le cas où l'envie vous en prendrait, je ne goûterais pas cette poudre si j'étais à votre place. Simple précaution...

— Vous voulez dire, monsieur, que cette poudre serait ?...

— Faites ce que je vous dis, ordonna rudement H.M. De quoi étais-je donc en train de parler ? Ah ! oui, de souliers. Qui pourrait bien me faire cela ? Pelham ? Non, pas discret. Tête-de-Cheval en serait peut-être capable. Où diable est le téléphone dans cette maison ? On me cache toujours les téléphones. Où est l'appareil ?

Le valet de chambre de Darworth, qui avait reparu comme par enchantement, se hâta d'aller ouvrir un placard dans le fond du hall. H.M. consulta sa montre.

— Il ne sera plus à son bureau à cette heure-ci. MacDonnell ! Ah ! vous voici. Prenez cet appareil, s'il vous plaît. Appelez Mayfair 6004 et demandez Tête-de-Cheval. Dites que je veux lui parler.

Je me rappelai tout à coup qui était Tête-de-Cheval, et je réussis, pendant que Masters me précédait vers le fond du couloir, à prévenir MacDonnell. Certes, je n'avais pas le moins du monde l'intention de contrecarrer les plans de H.M. Mais j'étais un peu gêné à la pensée que H.M. n'hésitait pas à faire téléphoner chez le D^r Ronald Meldrum-Keith, le plus grand spécialiste des os de Harley Street, en disant à MacDonnell de demander Tête-de-Cheval de sa part. H.M. n'est pas à proprement parler ignorant des usages parfois trop pointilleux dans lesquels il a été élevé. Il serait plus juste de dire qu'il les oublie. Au surplus, je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait à cet éminent praticien.

Masters ouvrit une porte dans le fond de l'entrée. J'eus l'impression

que, pour le moment, H.M. ne tenait pas à ce qu'on se mêlât de ce qu'il faisait... Il se dirigeait à pas lourds vers une porte cachée à gauche par une tenture.

Masters descendit l'escalier, allumant les lampes électriques à mesure que nous avançons, et nous nous trouvâmes bientôt dans une cave très encombrée. Avec un sûr instinct, il découvrit une serrure et nous pénétrâmes dans une petite pièce. Je me sentis frissonner. Une ampoule électrique ternie protégée par un abat-jour verdâtre laissait tomber du plafond une faible lumière. L'atmosphère était saturée par un relent de pétrole qui provenait d'un réchaud éteint, par une odeur de peinture, de bois, de colle, d'humidité. On aurait dit l'atelier d'un fabricant de jouets, mais de jouets démoniaques. Des têtes alignées me regardaient fixement. Suspendedes au mur, elles séchaient au-dessus d'un fouillis d'établis, de pots de peinture, de boîtes à outils, de minces planches de bois découpées. Ces masques étaient hideux et avaient l'air vivant. L'un d'eux, bleuâtre comme le lait écrémé, un œil en partie fermé, l'autre exorbité sous un sourcil redressé, nous dévisageait de haut en bas à travers d'épaisses lunettes très bien imitées. J'aurais non seulement juré qu'il était vivant, mais que je le reconnaissais. J'avais déjà vu quelque part cette moustache tombante et clairsemée, ces yeux d'une cruauté morbide...

— Regardez ce tour à métaux, me dit Masters avec admiration en posant sur l'outil une main pleine de convoitise.

Il prit sur une étagère une feuille de papier qu'il plia en forme d'enveloppe et dans laquelle il recueillit quelques grains de poussière blanchâtre. Puis il se mit à m'exposer toutes les qualités de ce tour à métaux. On eût dit qu'il éprouvait un soulagement à ne plus penser pendant quelques instants aux mystères de l'affaire dont nous nous occupions.

— Ah ! vous admirez les masques, me dit-il. Oui, ils sont bien. Très bien. J'ai essayé un jour de faire moi-même un Napoléon, mais ce n'était rien auprès du travail de cet homme. C'est... c'est génial.

— Admirer ? dis-je. Non, ce n'est pas exactement le mot. Mais, regardez ce masque, par exemple...

— Ah ! oui, vous faites bien de le regarder. C'est celui de *James*.

Il fit brusquement demi-tour et me demanda si j'avais déjà vu un ectoplasme de gaze traité avec de la peinture phosphorescente.

— On arrive à le comprimer à la taille d'un timbre-poste, oui, monsieur, et le médium peut le coller dans le pli de son aine... C'était

la méthode employée par une femme de Belham et elle ne craignait pas d'être fouillée avant la séance. Elle ne portait que deux pièces de vêtements, l'un au-dessous, l'autre au-dessus de la taille, et elle manipulait ses ectoplasmes avec une telle dextérité que ceux qui l'avaient fouillée n'y voyaient que du feu...

À ce moment-là, nous entendîmes la sonnette de la porte d'entrée. J'étais en train d'examiner le masque de James et le tablier de Darworth soigneusement plié sur le dossier d'une chaise. On sentait tellement la présence de Darworth dans cette pièce qu'il me semblait le voir, debout devant cet établi, avec son lorgnon, sa barbe brune et soyeuse, son indéchiffrable sourire. Ces jouets de pseudo-occultisme paraissaient plus hideux encore d'avoir servi à une imposture. Mais Darworth avait laissé un héritage encore bien pire : l'assassin.

Mon esprit recréait l'image de la jeune servante, quelques instants avant l'aube, arrêtée devant la porte fermée de la chambre de Ted. Je la voyais tendant l'oreille à la voix de l'intruse qui criait sur un ton de triomphe : *Vous ne vous en étiez jamais douté, n'est-ce pas ?*

— Masters, dis-je, qui a pu, ce matin, entrer dans la chambre de ce garçon ? Et pour quoi faire ?

L'inspecteur, imperturbable, éluda la question :

— Avez-vous jamais vu ce tour fonctionner ? me demanda-t-il. Regardez un peu... Ah ! nom d'un chien... Si seulement je pouvais emporter quelques-uns de ces outils ! Ils coûtent trop cher pour que je puisse jamais espérer me les offrir.

Il se tourna vers moi et sa voix se fit grave pour répondre à ma question :

— Qui ? Si seulement je le savais, monsieur ! Je commence à être inquiet. J'espère que la personne qui est venue voir le jeune Latimer ce matin n'est pas la même que celle qui...

— Poursuivez, Masters. Que voulez-vous dire ?

Il baissa la voix.

— ... La même que celle qui est allée voir Joseph Dennis cet après-midi et qui l'a conduit à cette maison de Brixton en le tenant affectueusement par l'épaule...

— De quoi diable parlez-vous ?

— Du coup de téléphone. Vous ne vous rappelez pas ? Le coup de

téléphone du sergent Banks, quand sir Henry a débité ses sornettes sur le zoo de Russel Square. Il était tellement en colère d'avoir été interrompu par le téléphone que je n'ai pas pu lui en parler sur le moment. D'ailleurs, je ne crois pas que ce détail soit important. Non, je ne le crois pas. Et puis, zut ! Je ne vais pas m'amuser à déclencher de nouveau sa colère comme je l'ai déjà fait.

— De quoi s'agissait-il, en réalité ?

— De pas grand-chose. J'avais chargé Banks, un brave type, d'aller examiner cette maison et de se faire une opinion sur une certaine M^{rs} Sweeney qui y habite. Je lui avais recommandé d'ouvrir l'œil. Il y a une épicerie juste en face, paraît-il. Comme Banks causait avec l'épicier, une voiture est passée... L'épicier lui a montré Joseph qui sortait de la voiture avec quelqu'un qui l'a conduit, en le poussant un peu, jusqu'à la porte de la maison...

— Qui était cette personne ?

— Ils n'ont pas pu la voir. Il y avait du brouillard. Il pleuvait et la voiture leur cachait les deux hommes. Ils ont pu seulement distinguer une main qui poussait Joseph et, lorsque la voiture est repartie, Joseph et l'inconnu avaient déjà disparu dans la maison. Je vous le dis, tout cela ne tient pas debout ! Il s'agissait peut-être tout simplement d'un visiteur. Et, après tout, que voulez-vous que j'y fasse ?

Il me regarda un moment et me proposa de remonter. Je ne fis aucun commentaire et je me bornai à espérer que Masters avait raison. Dans l'escalier, nous entendîmes une nouvelle voix qui venait de l'entrée. En effet, Marion Latimer était dans cet endroit glacial. Elle était pâle et serrait dans sa main une feuille de papier froissée. Elle respirait vite. Elle sursauta en nous voyant surgir au fond du vestibule. À peu de distance, la voix de H.M. hurlait dans le téléphone des paroles incompréhensibles.

— À Édimbourg, on sait certainement quelque chose au sujet de mon frère, disait la jeune fille à MacDonnell sur un ton presque suppliant. Sinon pourquoi ce télégramme ?

J'avais déjà remarqué que Marion était belle, même dans l'aube sinistre et dans l'atmosphère trouble de la Maison de la Peste. Mais sa beauté me semblait maintenant éblouissante dans ce décor étrangement artificiel que Darworth avait créé. Elle portait un manteau de tissu noir chatoyant, un chapeau noir et un grand col de fourrure blanche. Fièvre ou maquillage, on lisait dans ses yeux, malgré

la pâleur de son visage, une expression de prière et de douceur. On aurait dit qu'elle venait seulement de retrouver son équilibre après avoir traversé une épreuve épuisante. Elle nous accueillit avec chaleur.

— Je n'ai pas pu résister au désir de venir jusqu'ici, dit-elle. M^r MacDonnell m'avait laissé un mot où il me disait qu'il était en route et qu'il désirait me voir... Et je voulais aussi vous montrer ceci. C'est un télégramme de ma mère. Elle est à Édimbourg en ce moment... elle y vit...

Nous prîmes connaissance du télégramme :

MON FILS N'EST PAS ICI. MAIS ILS NE L'AURONT PAS.

— Tiens ! dit Masters. Un télégramme de votre mère, miss ? Avez-vous une idée de ce qu'il signifie ?

— Non. Je voulais vous poser la même question. À moins, bien entendu, que mon frère ne soit vraiment allé la retrouver... Mais pourquoi aurait-il été la retrouver ? ajouta-t-elle avec un geste d'ignorance.

— Excusez-moi, miss, demanda Masters sur un ton de mépris brutal, M^r Latimer a-t-il l'habitude d'aller se réfugier auprès de sa mère chaque fois qu'il a des ennuis ?

Elle le regarda.

— Croyez-vous, monsieur, que votre question soit courtoise ?

— Je pense seulement, miss, qu'il s'agit d'une affaire de meurtre. Je vais être contraint de vous demander l'adresse de votre mère. La police va se voir dans l'obligation de faire une enquête très détaillée. Quant au télégramme... eh bien, nous allons voir ce que sir Henry en pense ?

— Sir Henry ?

— Oui, sir Henry Merrivale, qui a pris l'affaire en main. Il est au téléphone en ce moment. Si vous voulez vous asseoir une minute...

La porte du réduit où se trouvait le téléphone s'ouvrit, livrant passage à un nuage de fumée suivi de H.M. qui serrait sa vieille pipe entre ses dents. Il avait une expression morose et menaçante. Il commençait déjà à parler lorsqu'il découvrit la présence de Marion. Brusquement, son expression changea. Le visage maintenant empreint d'une caressante bienveillance, il ôta sa pipe de sa bouche et contempla la jeune fille avec une franche admiration.

— En vérité, dit-il, vous êtes une bien jolie nymphe !

Ce genre de compliment, que H.M. tient pour un modèle de courtoisie élégante, lui a pourtant attiré quelquefois certains ennuis. Il n'en poursuivit pas moins :

— J'ai vu l'autre jour, dans un film, une actrice qui vous ressemble trait pour trait. Au beau milieu de l'histoire, elle se déshabille... Peut-être avez-vous vu ce film ? J'ai oublié son titre, mais je me rappelle que la jeune fille ne peut pas se décider à...

Masters toussa de toutes ses forces et dit :

— C'est miss Latimer, monsieur...

— Eh bien, cela ne m'empêche pas de penser qu'elle est une bien jolie nymphe, répliqua H.M. qui semblait tenir à son idée. J'ai beaucoup entendu parler de vous, ma chère enfant. Je voulais justement vous voir pour vous dire que nous avons l'intention de tirer au clair cette affaire compliquée et de vous ramener votre frère avec le minimum de scandale... Et maintenant, ma chère petite, avez-vous quelque chose à me demander ?

Marion le regarda longuement. Mais la simplicité et la sincérité de H.M. paraissaient si évidentes que la jeune fille se trouva dans l'impossibilité de le rabrouer. Elle préféra lui décocher brusquement un sourire radieux.

— Je pense, dit-elle, que vous êtes un vieux monsieur assez inconvenant.

— En effet, approuva H.M. avec calme. Ma seule qualité est de ne pas cacher mon inconvenance. Vous comprenez ?... Voyons, qu'est ceci ?

Pour couper court, Masters venait de glisser le télégramme dans la main de H.M.

— Mon fils n'est pas..., déchiffra-t-il, et il ajouta sur un ton maussade, en s'adressant à la jeune fille : Ce télégramme vous est adressé ? Quand l'avez-vous reçu ?

— Il y a à peine une demi-heure. Je l'ai trouvé en rentrant chez moi. Je vous en prie, n'avez-vous rien d'intéressant à m'apprendre ? Je me suis tellement pressée...

— Voyons, voyons, ne vous agitez pas. C'est très aimable à vous de nous avoir apporté ce document. Mais je vais vous dire ce que je

pense, ma chère petite, ajouta-t-il sur un ton confidentiel. Il faut que j'aie une longue conversation avec vous et le jeune Halliday.

— Dean est dehors, dans la voiture, répondit vivement Marion. C'est lui qui m'a conduite ici.

— Très bien, très bien. Mais pas tout de suite. Vous comprenez, nous avons beaucoup à faire. Il nous faut trouver l'homme à la cicatrice, etc. Voyons, pourquoi ne viendriez-vous pas demain matin, Halliday et vous, à mon bureau ? Vers 11 heures par exemple ? L'inspecteur Masters ira vous prendre et vous conduira.

Malgré son attitude aimable et enjouée, il manœuvrait adroitement pour pousser la jeune fille vers la porte.

— J'y serai ! Oh ! j'y serai. Et Dean aussi..., dit-elle en se mordant les lèvres.

Elle nous enveloppa tous d'un regard implorant avant que la porte ne se referme.

H.M. demeurait immobile, les yeux dans le vide. Nous entendîmes l'auto démarrer. H.M. se retourna lentement vers nous.

— Si cette jeune fille, dit-il en fronçant les sourcils avec une expression rêveuse, n'est pas tombée dans le foin depuis longtemps, c'est qu'il y a des gens bien peu entreprenants. La nature a horreur du vide. Quel gâchis !... Et maintenant, je me demande..., ajouta-t-il en se frottant le menton.

— Vous vous êtes rapidement débarrassé d'elle, dit Masters. Voyons, monsieur, quoi de neuf ? Ce spécialiste vous a-t-il appris quelque chose ?

— Ce n'est pas à Tête-de-Cheval que j'étais en train de parler il y a quelques instants, répondit-il d'une voix qui éveilla des échos dans le vestibule glauque.

Il y eut un silence, pendant lequel les mots prononcés par H.M. éveillèrent dans nos esprits des images déplaisantes. Masters serrait les poings.

— Vous n'avez entendu que la fin de mon entretien, poursuivit H.M. de sa voix lourde et neutre. Il s'agissait d'un appel transmis par Scotland Yard... *Masters, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que quelqu'un est allé voir Joseph cet après-midi à 5 heures ?*

— Vous ne voulez pas dire que ?...

H.M. fit de la tête un signe affirmatif. Il se déplaça lourdement et se laissa tomber de tout son poids dans le fauteuil noir.

— Je ne vous blâme pas. Vous ne pouviez pas savoir... Oui, vous avez deviné. Joseph a été assassiné... avec le poignard de Louis Playge.

CHOCOLATS ET CHLOROFORME

Ce second meurtre, accompli par l'inconnu que les journalistes, pour ne pas changer, baptisèrent « Le Tueur-Fantôme » – sans se douter que ce cliché ne recréait guère l'atmosphère horrible de cette affaire –, ce second meurtre ne devait pas être le dernier et le plus terrible épisode du mystère de la Maison de la Peste. Quand j'évoque la nuit du 8 septembre et notre veillée dans la petite maison de pierre face au mannequin assis sur une chaise, je comprends que nous n'en étions alors qu'au prélude. Tous les événements semblaient nous ramener à Louis Playge. Si Louis Playge avait encore été de ce monde, il aurait pu se rendre compte que son sort semblait étrangement lié au dénouement de cette affaire.

Mais ce second meurtre, par les moyens dont le meurtrier avait usé, semblait encore plus horrible que le premier. Dès que nous apprîmes la nouvelle, nous sautâmes dans la voiture de Masters et prîmes la direction de Brixton. H.M. s'était installé à l'arrière. Sa pipe éteinte dans la bouche, il continuait à nous mettre au courant des faits qu'il venait d'apprendre.

Le sergent Thomas Banks, envoyé par Masters pour enquêter sur Joseph et sur la propriétaire de la maison, M^{rs} Sweeney, avait passé la journée à questionner discrètement à droite et à gauche le voisinage... Il n'y avait personne dans la maison. M^{rs} Sweeney était sortie pour la journée et Joseph était allé au cinéma. Un épicier aimable avait dit à Banks tout ce qu'il savait sur la maison et ses occupants. Il avait ajouté que c'était le jour de visites hebdomadaires de M^{rs} Sweeney : elle partait faire ses visites « avec un chapeau comme celui de la Reine Mary et un manteau orné de plumes noires ». On prétendait que M^{rs} Sweeney avait jadis été médium. Mais elle était très comme il faut, ne se commettait pas avec n'importe qui, et ne bavardait guère avec ses voisins. Depuis quatre ans environ que Joseph vivait avec elle, la maison avait la réputation d'être hantée. Les gens préféraient s'en écarter. Parfois, Joseph et M^{rs} Sweeney s'absentaient pour de longues périodes et, de temps à autre, « une belle automobile pleine de gens de la haute s'arrêtait devant la porte ».

À 5 h 10, le sergent Banks avait vu un taxi s'avancer dans le brouillard et la pluie. L'un de ses occupants était Joseph. De l'autre, il

n'avait pu distinguer qu'une main poussant Joseph vers le portail. Banks avait téléphoné ces détails à Masters qui lui avait, en réponse, donné l'ordre de pénétrer dans la maison et de la visiter, s'il s'en sentait le courage. Donc, Banks attendit un moment après l'arrivée de Joseph et de son compagnon, puis il traversa la rue et s'approcha de la porte, qu'il trouva ouverte. À l'intérieur, tout paraissait normal. Une maison trapue à deux étages, une pelouse mal entretenue et un jardinet. Il y avait de la lumière dans une des pièces du rez-de-chaussée, mais les rideaux étaient tirés et Banks ne put rien voir ni rien entendre. Finalement Banks, homme de médiocre initiative, jugeant que sa journée était remplie, s'était retiré...

Il avait été se remettre de ses émotions dans un pub voisin, le *King William IV*, à l'angle de Loughborough Road et de Hather Street, qui venait d'ouvrir ses portes.

— Quand Banks quitta le pub, poursuivit H.M., sans cesser de mâchonner sa pipe, il était environ 6 h 15. C'est une chance qu'il ait eu l'idée de boire un coup... Pour prendre son autobus, il devait revenir sur ses pas et repasser devant cette maison – elle s'appelle « *Magnolia Cottage* », s'il vous plaît ! À une centaine de mètres, il a vu la grille s'ouvrir violemment. Un homme en est sorti en hurlant et s'est enfui à toutes jambes dans Loughborough Road...

Masters actionnait sans cesse la sirène de la voiture. Nous refaisions à toute vitesse le même trajet en sens inverse. Masters cria soudain :

— Ce n'était pas ?...

— Attendez, nom d'un chien !... Banks s'est élancé à sa poursuite et a réussi à le capturer. Il s'agissait d'un ouvrier en salopette, un homme à tout faire, un de ces gars qu'on emploie pour les petites corvées. Vert de peur, il courait à la recherche d'un policeman. Quand il a réussi à s'exprimer d'une façon cohérente, il s'est mis à répéter indéfiniment le mot de meurtre... Il ne voulait pas croire que Banks était policier. Pour le rendre à la raison, il a fallu l'arrivée d'un policeman. Et le trio est revenu vers *Magnolia Cottage*.

— On a fini par faire dire à cet homme que M^{rs} Sweeney lui avait demandé d'apporter des gravats et du mortier pour faire quelques réparations dans le fond du jardin. Mais, comme il s'était attardé ce jour-là à un autre travail, il avait pensé déposer ses matériaux en passant et revenir le lendemain pour tenir la promesse qu'il avait faite à M^{rs} Sweeney. Il entre donc par la porte de derrière. Les bruits qui courent sur cette maison le rendent un peu nerveux et il se dit qu'il

ferait mieux d'aller dire à M^{rs} Sweeney qu'il fait maintenant trop sombre et qu'il reviendra le lendemain. Mais, soudain, il aperçoit une lumière au soupirail de la cave...

Les appels stridents de la sirène nous permettaient de foncer librement dans le West End. Masters conduisait la Vauxhall à vive allure, dérapait sur le sol mouillé et se lançait à tombeau ouvert dans les virages. Nous dépassâmes Whitehall, tournâmes à gauche de Clock Tower et franchîmes le pont de Westminster. H.M. poursuivait son récit :

— ... Que voit-il ? Joseph étendu dans la cave. Il baigne dans une mare de sang. Son corps est agité de soubresauts et il fait de grands efforts pour prendre appui sur ses mains. Son visage est tourné contre la terre et on ne distingue que le manche du poignard enfoncé dans son dos... Puis, il meurt là, sous les yeux de ce pauvre diable qui vient d'assister, par le soupirail, à son agonie...

— Mais ce n'est pas la mort de Joseph qui l'a effrayé le plus. Il y avait quelqu'un d'autre dans la cave.

Je me retournai vers le fond de la voiture pour tenter de déchiffrer, à la lumière des lampadaires du pont qui défilaient rapidement, l'expression étrange, presque sauvage, qui transformait le visage de H.M.

— Oh ! non, dit-il avec un sourire ironique. Je sais ce que vous pensez... Il s'agissait simplement de souliers. Oui, de souliers encore, mais de souliers plus effrayants que ceux dont je vous ai parlé tout à l'heure. Impossible de voir celui qui les portait, car il tournait le dos et enfournait du charbon dans la chaudière.

— Banks dit qu'il s'agit d'une grande chaudière pour le chauffage central, placée au milieu de la cave. L'ouvrier qui regardait cette scène par le soupirail ne voyait pas la porte de la chaudière et ne pouvait donc pas distinguer les traits de l'aimable personnage qui pelletait du charbon. De plus, il n'y avait pour tout éclairage qu'une seule bougie. Mais la vitre du soupirail était cassée et notre homme pouvait entendre le choc de la pelle contre la porte de la chaudière, puis le bruit de la pelle fouillant le charbon... C'est à ce moment qu'il a pris la fuite... Sans doute a-t-il poussé un cri avant de s'enfuir, car il a eu juste le temps de voir une silhouette faire le tour de la chaudière.

— Et maintenant, taisez-vous tous. Ce n'est pas encore le moment de poser des questions. Banks raconte que, lorsqu'il est revenu au Magnolia Cottage, avec le policeman et l'ouvrier, et qu'ils ont brisé

une fenêtre pour entrer, il y avait encore un pied de Joseph sortant de la chaudière. Mais le feu était si violent qu'ils ont dû y jeter des seaux d'eau avant de pouvoir retirer le corps. Banks affirme que Joseph était vivant quand on l'a mis dans la chaudière, mais qu'il avait été préalablement arrosé de pétrole afin de...

Les lumières qui brillaient sur l'eau sombre semblèrent s'éteindre lorsque nous nous enfonçâmes dans les ténèbres des quais de Lambeth. L'obscurité se fit plus profonde encore lorsque nous pénétrâmes dans les rues étroites, après avoir quitté Kensington Road. Pendant le jour, ce quartier est peut-être agréable, et même gai. Mais cet interminable désert de banlieue noire, mal éclairée par de rares becs de gaz, ces pâtés de maisons qui laissent filtrer de loin en loin des lueurs furtives à travers les carreaux rouges et blancs de leurs portes vitrées, ne retrouvent un peu de vie qu'autour des cinémas et des cafés, ou au centre de ces misérables petites places entourées de boutiques et traversées par des tramways poussifs et des passants qui semblent ne connaître aucun autre moyen de locomotion que la bicyclette.

Aujourd'hui encore, le son d'un timbre de bicyclette éveille dans mon esprit l'image de cette petite maison isolée, mais semblable à ses voisines, avec le même pignon banal, la même porte à carreaux rouges et blancs, devant laquelle notre voiture s'arrêta. À la pâle lumière d'un réverbère, nous vîmes dans la brume un attroupement devant le mur de Magnolia Cottage. Tous ces badauds semblaient dociles. Ils ne bougeaient pas, ne parlaient pas, regardaient fixement le pavé. On aurait dit qu'ils méditaient sur la mort. À l'exception de quelques bicyclettes dont les timbres s'obstinaient à troubler le silence, la grande route sombre était tranquille. De temps à autre, un policeman émergeait au-dessus de l'attroupement et disait sans conviction : « Allons, allons, circulez. »

Les badauds se déplaçaient alors légèrement, mais ne se dispersaient pas.

Dès qu'il aperçut notre voiture, le policeman écarta les curieux. Quelqu'un murmura sur notre passage : « Le vieux, qui est-ce ? » Avec des gestes calmes et cérémonieux, le policeman nous ouvrit le portail. Accompagnés par les chuchotements de la foule, nous suivîmes un chemin dallé. Un solide jeune homme au teint vermeil, nerveux, mal à l'aise dans ses vêtements civils, ouvrit la porte de la maison et salua Masters.

— Très bien, Banks, répondit sèchement l'inspecteur. Rien de nouveau depuis votre coup de téléphone ?

— La vieille dame, M^{rs} Sweeney, est rentrée, chef, répondit Banks en s'essuyant le front d'un geste hésitant. Pas commode à manier, ajouta-t-il. Je l'ai mise dans le salon... Le cadavre est toujours dans la cave. Il a fallu le sortir de la chaudière. Nous lui avons laissé le couteau planté dans le dos, bien qu'il ne reste pas grand-chose. C'est ce... ce couteau de la Maison de la Peste, sûr et certain.

Il nous précéda dans un vestibule sombre où flottait encore l'odeur du ragoût de mouton que l'on avait sans doute fait cuire la veille. Une autre odeur, que je préfère ne pas définir, se mêlait à celle du mouton. Un manchon à gaz brûlait de travers dans un bec fixé au mur, près de l'escalier. Un linoléum craquelé cachait le plancher. La tapisserie à fleurs était traversée par des traînées d'humidité. Je remarquai plusieurs portes fermées, devant lesquelles pendaient des rideaux de perles. Masters demanda à voir l'homme qui avait découvert le cadavre : il devint carrément sarcastique lorsque Banks lui répondit que ce témoin avait été autorisé à rentrer chez lui.

— Mais il s'est gravement brûlé les mains, chef, répliqua Banks d'un air un peu pincé. Il faut reconnaître qu'il a fait du bon travail. En l'aidant, je me suis moi-même brûlé deux ou trois fois. C'est un type correct, chef. Nous n'avons que de bons renseignements sur lui. Il habite à deux pas d'ici, dans une maison où il vit depuis toujours.

Masters grogna :

— Très bien. Rien découvert d'autre ?

— Pas eu le temps, chef. Voulez-vous jeter un coup d'œil au corps ?...

L'inspecteur interrogea des yeux H.M. qui lançait des regards maussades tout autour de lui.

— Moi ?... dit H.M. Oh ! non, allez-y vous-même, Masters. J'ai autre chose à faire. Je vais aller discuter un peu avec les gens qui sont rassemblés dans la rue. Pourquoi les policiers ont-ils toujours la manie de vouloir disperser les attroupements ? Vous avez là, sous la main, tous les gens du voisinage. Si vous aviez voulu les réunir, ils auraient certainement fait preuve d'une moins bonne volonté. Et vous ne les utilisez pas !... Ensuite, j'irai jeter un coup d'œil dans la cour. À tout à l'heure.

Il renifla d'un air distrait et se dirigea vers la porte de son pas irrégulier. Quelques instants plus tard, nous l'entendions dire : « Alors, les gars ? » et nous n'avions aucune peine à imaginer la stupéfaction des badauds.

Banks nous introduisit dans une petite salle à manger où tous les objets semblaient avoir la même transparence écœurante que la truite empaillée sous un globe qui encombrait la cheminée. Un carafon de porto entouré de plusieurs verres était posé sur la nappe tachée. Mais on n'avait utilisé qu'un seul verre. En face du carafon, devant la place probablement occupée par Joseph, une boîte de chocolats de deux kilos dont la rangée supérieure avait entièrement disparu. Image horrible : Joseph croquant avec gourmandise ces chocolats apportés par un inconnu qui, tout en l'observant, sirote devant lui un verre de porto... Masters reniflait l'atmosphère.

— Cette pièce est bien celle où vous avez vu la première lumière, Banks ? demanda-t-il. Bien... Mais quelle curieuse odeur !...

— Chloroforme, chef. Nous avons trouvé le tampon au pied de l'escalier.

D'un geste nerveux, Banks s'essuya de nouveau le front avec le dos de la main et poursuivit :

— L'homme marchait derrière Joseph, et lui a sans doute placé le tampon de chloroforme sous le nez. Puis il l'a entraîné dans la cave et tué sans aucune difficulté... Pas une goutte de sang dans la pièce où nous sommes... On croyait que nous ne découvririons jamais le corps. Celui qui a fait le coup s'imaginait qu'en jetant le cadavre dans la chaudière, il ne laisserait aucune trace. Heureusement que ce John Watkins, qui a pris ses jambes à son cou sans demander son reste, s'est trouvé là, par hasard.

— Peut-être, répondit Masters. Descendons maintenant.

Nous ne nous attardâmes pas dans le sous-sol, je me contentai d'y jeter un coup d'œil avant de remonter. On patageait dans l'eau dont on s'était servi pour éteindre le feu. La chaudière ronflait et lançait de violentes lueurs rouges. Une âcre fumée flottait au ras du sol. À la lumière d'une seule bougie fixée dans une boîte, on distinguait sur le sol une forme, noire et comme décomposée, qui se désagrégeait sous l'action du feu qui la consumait encore. Il n'était guère plus possible de l'identifier. Les jambes subsistaient cependant et les pieds étaient toujours dans les chaussures que les flammes avaient à peine déformées. Mais le manche du poignard planté dans le dos du cadavre nous sauta aux yeux. Un lambeau du veston à carreaux de Joseph pendait encore à la porte de la chaudière et achevait de se consumer. La fumée et l'odeur de chair brûlée m'indisposaient déjà. Je ne pus pas supporter plus longtemps ce spectacle et je remontai dans le vestibule où l'atmosphère était tout de même moins écœurante, malgré ses

relents de ragoût de mouton.

À peine m'y trouvai-je qu'une porte se referma aussitôt, comme si quelqu'un m'avait épié. Je commençais à être las de cette comédie. Banks avait affirmé que M^{rs} Sweeney était dans l'une des pièces du rez-de-chaussée. Toujours cette sounoiserie : une voix, le bruit feutré d'un pas dans une atmosphère visqueuse, puis, soudain, une forme qui se dresse dans votre dos et frappe ! Qu'avait pensé Joseph, qui mâchonnait ses chocolats sous le bec de gaz sifflant de cette prosaïque salle à manger, lorsque l'inconnu qui lui faisait face, s'était levé et avait contourné la table pour s'avancer vers lui ?...

J'entendis le pas lourd de Masters dans l'escalier. Banks lui répétait une fois de plus cette histoire à laquelle il semblait incapable d'ajouter un élément nouveau. Lorsque l'inspecteur eut pris quelques notes, nous entrâmes dans la pièce où se tenait M^{rs} Sweeney.

M^{rs} Sweeney était une grande femme au visage lourd. Lorsqu'elle se leva de son fauteuil, près d'une petite table ronde, au centre de son salon, on eut l'impression qu'elle voguait vers nous. Elle n'était pas laide. Elle faisait penser à ces vieilles dames qui passent leur vie à tricoter dans les pensions de famille, cependant elle était massive, avec des traits durs et rusés. Ses cheveux grisonnants étaient roulés en coquilles sur ses oreilles. Elle portait son fameux manteau « orné de plumes noires » et un pince-nez sans monture retenu par une chaîne en or. Elle enleva son pince-nez d'un geste sec pour bien nous montrer qu'au lieu de perdre son temps, elle lisait la Bible posée sur la table.

— Voyons, dit-elle.

Ses sourcils bruns se relevèrent. Elle remit son pince-nez légèrement de travers. On aurait juré qu'en le retirant la première fois elle avait enlevé un masque posé sur son visage. Puis d'une voix lourde de reproche :

— Je suppose que vous êtes au courant des événements abominables qui se sont déroulés dans cette maison ?

— Oui. Nous sommes au courant, répondit Masters avec lassitude, du ton dont on dit : « Ferme ça. » Il sortit son calepin. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Melantha Sweeney.

— Profession ?

— Je suis veuve et je vis de mes rentes.

Elle secoua son ample buste comme si elle rejetait les soucis de ce monde, mais ce mouvement rappelait étrangement celui du chœur dans certaine comédies musicales.

— Bien. Étiez-vous apparentée à Joseph Dennis, le défunt ?

— Non. C'est ce que je désirais expliquer. J'aimais beaucoup le pauvre Joseph, bien qu'il ait résisté à tous mes témoignages d'affection. Il m'a plu dès le jour où M^r Darworth, la malheureuse victime du brutal assassinat d'hier soir, me l'a amené et m'a demandé de l'accueillir. Ce garçon avait de très grands dons parapsychologiques, dit M^{rs} Sweeney en tapotant la Bible du bout de ses doigts.

— Depuis quand habitez-vous ici ?

— Depuis un peu plus de quatre ans.

— Depuis quand Joseph Dennis habitait-il avec vous ?

— Depuis... depuis trois ans à la fin de ce trimestre... Je suis très attachée aux choses matérielles, voyez-vous, ajouta-t-elle sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre plus léger sans que j'en comprenne la raison.

Puis elle se déplaça légèrement et la lumière du gaz éclaira son front baigné de sueur. Je compris alors que cette femme, dont on entendait distinctement la respiration courte, était transie de peur.

— Connaissiez-vous M^r Darworth ?

— Non, pas beaucoup ! Je... je me suis intéressée aux recherches parapsychologiques. C'est ainsi que j'ai eu l'occasion de faire sa connaissance. Mais j'ai renoncé à tout cela. C'était beaucoup trop fatigant.

Il ne s'agissait jusque-là que du rapide interrogatoire de routine. Masters n'avait pas encore attaqué. L'épreuve ne commencerait vraiment que lorsque tous les renseignements secondaires seraient bien au point. Masters poursuivit :

— Savez-vous quelque chose de Joseph Dennis ? Ses parents ?

— Je ne sais absolument rien, répondit M^{rs} Sweeney qui ajouta avec une curieuse inflexion de voix : C'est M^r Darworth que vous auriez dû questionner à ce sujet.

— Voyons, voyons.

— C'est tout ce que je peux vous dire. Joseph était un enfant trouvé. Je crois qu'il a souffert de la faim et qu'il a été maltraité dans son enfance.

— Avez-vous jamais eu des raisons de soupçonner qu'il courait un danger ?

— Non, naturellement. Il... il était très ému quand il est rentré la nuit dernière. Mais il avait déjà tout oublié ce matin. J'ai cru comprendre qu'on ne lui avait pas dit que M^r Darworth était mort. Il avait grande envie d'aller au cinéma cet après-midi...

M^{rs} Sweeney hésita. Ses mains se crispèrent sur la Bible et elle se mit tout à coup à parler avec une sorte d'incohérence exaltée :

— Écoutez-moi. Je vous en prie, écoutez-moi. Vous voulez que je vous dise ce que je sais au sujet de l'horrible affaire de cet après-midi. Je vous jure que je peux rendre compte de chaque instant de ma journée. Je suis allée voir John Watkins, l'homme à tout faire... Il y a une citerne dans le fond du jardin. Le ciment de cette citerne s'est lézardé. Des fuites se sont produites. Je veux la faire réparer. Ensuite, je suis allée tout droit chez des amis qui habitent Clapham et j'y suis restée toute la journée...

Son regard se posait sur chacun de nous à tour de rôle. Il me semblait cependant que cette femme était troublée par une crainte plus forte que celle d'être soupçonnée. Il y avait en elle quelque chose qui ne sonnait pas clair. Trop de gestes ? Des intonations étranges ?

— À quelle heure êtes-vous rentrée ?

— J'ai pris un autobus à Clapham. Il pouvait être un peu plus de 6 heures. Vous savez ce qui m'attendait ici. Votre... votre homme vous dira à quelle heure je suis arrivée.

Elle recula de quelques pas et alla s'asseoir sur une chaise capitonnée, derrière la table. Puis elle sortit de sa poche un mouchoir et s'en tapota légèrement le visage avec des gestes de femme qui se poudre.

— Inspecteur... Vous êtes bien inspecteur, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec inquiétude. Oui... il y a autre chose. Au nom du Ciel, ne me forcez pas à passer la nuit ici, je vous en prie. *Je vous en supplie !...*

Elle parut elle-même surprise par le ton un peu trop théâtral qu'elle avait donné à ces derniers mots et elle poursuivit avec plus de calme, mais non sans une certaine véhémence :

— Vous pouvez interroger mes amis de Clapham. Ce sont des gens bien considérés. Permettez-moi de passer la nuit chez eux.

— Voyons, dit Masters, pourquoi me demandez-vous cela ?

M^{rs} Sweeney le regarda dans les yeux.

— *J'ai peur*, répondit-elle.

Masters referma son calepin et, se tournant vers Banks :

— Voyons si vous pouvez trouver sir Henry, le gentleman qui nous accompagnait. Je voudrais qu'il parle à ce témoin... Un instant ! Avez-vous inspecté toute la maison, de la cave au grenier ?

Cette question visait indirectement M^{rs} Sweeney. Je lui vis faire un léger mouvement qu'elle tenta de dissimuler adroitement en s'intéressant à son mouchoir.

— On a perquisitionné là-haut, chef. Mais, je ne sais pas. Si quelque chose manque, cette dame nous le dira.

Je sortis avec Banks dans le vestibule. Nous commençons à avoir l'impression que cette maison et M^{rs} Sweeney elle-même étaient peut-être plus étroitement mêlées à cette affaire que nous ne l'avions supposé. Les réponses de M^{rs} Sweeney avaient quelque chose de louche, quelque chose de plus louche que de simples mensonges. J'étais impatient de voir H.M. aux prises avec elle.

Nous ne le trouvâmes pas près de la porte du mur d'enceinte. L'attroupement s'était éclairci. Le policeman de service, qui paraissait d'un caractère heureux, nous renseigna. H.M. était au *King William IV* où il offrait, paraît-il, des tournées à la moitié de la population du quartier. Tandis que je partais à sa recherche, Banks alla prévenir Masters. Il me sembla entendre l'excellent inspecteur lâcher quelques jurons et j'ai tout lieu de croire qu'il ne se fit pas faute de brandir aussi le poing dans la direction de H.M.

Le *King William IV*, pub confortable dont les portes illuminées laissaient échapper un brouillard de fumée de tabac, était plein à craquer. Les banquettes étaient occupées par ces inévitables gentlemen cramoisis qui semblent tous porter des boutons de col en acier, rient pour un oui ou un non et font penser à un jeu de massacre. H.M., un bock à la main, entouré d'une foule d'admirateurs, lançait des fléchettes sur une cible criblée de trous. De temps à autre, il s'arrêtait et poursuivait son discours :

— Messieurs, nous ne voulons pas, nous ne devons pas, en tant que

libres sujets britanniques, nous soumettre aux indignités d'un gouvernement qui veut écraser les prolétaires...

Je passai la tête par la porte du bar et lançai un léger coup de sifflet. H.M. s'arrêta de parler, vida son bock d'un trait, serra la main de tout le monde et sortit, suivi par un chœur d'acclamations.

Dehors, dans la rue brumeuse, son expression changea brusquement. Il releva le col de son pardessus et, si je ne l'avais pas connu de longue date, j'aurais juré qu'il était nerveux.

Je lui dis :

— Les vieux trucs ont toujours du succès ? Avez-vous appris quelque chose ?

Il me répondit par un grognement que j'interprétais comme une affirmation. Puis il fit encore quelques pas en se dandinant, se moucha de toutes ses forces et dit :

— Oui, au sujet de Darworth et... d'autres détails encore. Adressez-vous aux voisins quand vous voulez des renseignements, mon fils. Faites un tour dans les bistrots. Il y a une femme que l'on aurait parfois vue entrer dans cette maison... Comment ne l'ai-je pas deviné plus tôt ? J'en avais eu comme un pressentiment quand nous étions dans la maison de Darworth. Mais je peux vous avouer que j'ai failli faire la plus grande bêtise de mon existence... Dieu merci, ce n'est pas irréparable. Voilà au moins une consolation. Si la chance me sourit, demain soir..., peut-être plus tard, mais j'espère demain..., je pourrai vous présenter au criminel le plus démoniaque et le plus habile que...

— Une *femme* ?

— Je n'ai pas dit cela. Taisez-vous ! Il y a quelqu'un qui en sait plus que nous sur cette maison. C'est en partie pour cette raison que Darworth a été assassiné. Quant à Joseph, on a voulu s'en débarrasser. Et maintenant...

Il s'était arrêté sur le trottoir, devant Magnolia Cottage. Le policeman faisait toujours les cent pas. Derrière le portail délabré et le mur de brique recouvert de mousse, la maison semblait sinistre. H.M. me la montra du doigt.

— Cette maison appartenait à Darworth, dit-il avec indifférence.

— Et alors ?...

— Avant que la femme Sweeney la loue, elle est restée inhabitée

pendant je ne sais combien d'années, sans écriteau sur la façade. Personne ne pouvait l'acheter. Mais, d'après les bruits qui courent encore, un personnage, dont le signalement pourrait bien correspondre à celui de Darworth, y venait fréquemment... Si jamais l'on exhumait le corps, on pourrait l'identifier grâce à certaines particularités de sa constitution osseuse. C'est du moins ce que prétend Tête-de-Cheval. Je ne serais pas du tout étonné, mon fils, qu'Elsie Fenwick ait été enterrée dans cette maison.

À l'angle de Hather Street, les phares d'une voiture de la police, dont la sirène hurlait sans arrêt, balayèrent la chaussée. D'un même mouvement, nous traversâmes la rue, H.M. et moi. Nous venions d'atteindre le trottoir lorsque la voiture freina tout près de nous. Nous en vîmes sortir trois hommes en civil. Masters s'était précipité à leur rencontre et leur ouvrait déjà la porte. L'un des nouveaux venus demanda d'une voix pressante :

— L'inspecteur Masters, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Masters. Qu'y a-t-il ?

— On nous a dit que vous seriez probablement ici. Mais cette maison n'a pas le téléphone et nous n'avons pu vous joindre. On vous demande à Scotland Yard...

Les mains de Masters se crispèrent sur les barreaux du portail. Il semblait paralysé et laissa passer plusieurs secondes avant de répondre :

— Rien de... Il ne s'agit pas d'un autre ?...

— Je ne sais pas, monsieur. Peut-être. C'est un appel téléphonique de Paris. Tous les employés du service de traductions étaient partis. Le type baragouinait si vite en français que le téléphoniste n'a pas pu saisir la moitié de ce qu'il disait. On doit vous rappeler à 9 heures et il est 8 h 30. C'est important, monsieur... au sujet d'un meurtre, je crois...

— Suivez la méthode habituelle : photographies, perquisitions, empreintes, lança rapidement Masters.

Il enfonça son chapeau sur sa tête et sauta dans la voiture.

18

LA SORCIÈRE ACCUSE

Ceci se passait la veille du jour où lady Benning devait lancer une accusation stupéfiante. Au cours des quinze heures qui précédèrent cet événement, je tombai, par le plus grand des hasards, sur un détail qui faillit nous donner la clé du problème.

S'il s'agissait pour moi d'établir une simple liste de faits, je décrirais une course éperdue dans la ville pour intercepter une communication téléphonique ; et une enquête qui se prolongea jusqu'au milieu de la matinée, après une nuit sans manger et sans dormir. Mais une véritable affaire criminelle n'est pas qu'une chasse à l'homme. Il y a aussi ces intermèdes où le train-train de la vie s'impose. Ces moments où l'on se met l'esprit à la torture, les moments où l'on voudrait voir clair dans un miroir obscurci. J'avais promis justement ce soir-là d'assister à un dîner chez ma sœur Agatha, aimable Gorgone, dont aucun membre de notre famille ne s'aviserait de refuser une invitation. Aussi fus-je très inquiet en m'apercevant que j'allais arriver avec une heure de retard, même si je ne prenais pas la peine de m'habiller. J'avais complètement oublié ce dîner. Et pourtant, j'étais tenu d'y assister.

Masters nous reconduisit à la Cité et nous convînmes de nous retrouver le lendemain matin au bureau de H.M., vers 11 heures. Pendant que Masters ramenait H.M. à Brook Street, à Piccadilly, je sautai dans l'autobus de Kensington et arrivai à temps chez Agatha pour me glisser par la porte de service et remettre un peu d'ordre dans ma tenue avant de paraître devant les invités. À ma grande surprise, il n'y avait qu'Angela Payne, la moins mûre des vieilles amies de ma sœur, celle qu'on voudrait bien me faire épouser. Angela était assise près du feu, dans le salon aux candélabres de cristal taillé. Elle semblait très énervée et mordillait ce fameux fume-cigarettes de jade qui a failli éborgner tant de gens au cours de dîners intimes. Angela est très moderne. Je ne le suis guère. Elle porte les cheveux courts et ne craint pas les grands décolletés.

Je compris immédiatement qu'on m'attendait avec impatience, et que ces deux terribles curieuses allaient conjuguer leurs efforts pour me soutirer tous les renseignements possibles sur le crime. Telle était certainement la raison de ce dîner intime. Agatha ne fit même pas

allusion à mon retard. Mais à peine étions-nous assis devant un de ces potages aussi nourrissants que les liquides de couleurs utilisés par les prestidigitateurs, que l'attaque se déclencha. J'étais obsédé par le problème de M^{rs} Sweeney, et je me défendis assez bien. Avec une certaine amertume, Agatha dit à Angela :

— Naturellement, il ne peut rien nous dire. Mais au moins, il pourrait expliquer son retard, ne fût-ce que par politesse à mon égard...

Au poisson, Angela m'attaqua de front. Elle me demanda quand s'ouvrirait l'enquête. Je répondis que cette formalité aurait lieu le lendemain.

— Et, poursuivit-elle, la femme du pauvre M^r Darworth sera-t-elle présente ?

En entendant cette question, ma sœur elle-même ne put dissimuler un mouvement de surprise.

— M^r Darworth était marié ? demanda-t-elle.

— Oui. Et je connais même sa femme, répondit Angela d'un air triomphant.

J'étais devenu soudain si attentif que je refusai le sauternes. Angela ajouta :

— Elle n'est pas mal... assez jolie même, pour ceux qui aiment ce genre-là. Mince, grande, brune. Il paraît, Agatha chérie, qu'elle a eu des débuts peu brillants, dans un cirque ou une troupe du Far West. Je ne sais plus exactement... Mais quelle actrice ! Oh ! je dois reconnaître que...

— Vous la connaissez personnellement ? demandai-je.

— Pas exactement...

Angela se tourna vers ma sœur.

— Elle a dû probablement grossir depuis ces années déjà lointaines. Vous rappelez-vous, ma chérie, l'hiver 1922 ou 1923, à Nice, l'année, je crois, où l'abus d'alcool a joué de si vilains tours à la chère lady Bellows. N'est-ce pas elle qui passa par-dessus la rampe des balcons, tomba dans les fauteuils d'orchestre et fit rire aux larmes les malappris du poulailler ? La troupe était l'English Repertory Company. Les journaux ne tarissaient pas d'éloges sur son compte. À les croire, les acteurs ressuscitaient littéralement Shakespeare, poursuivit Angela

en faisant de grands mouvements qui rappelaient les tractions que les sauveteurs appliquent aux noyés. Et le délicieux spectacle Restauration de Wych... Wycherley...

— Angela, ne hoquetez pas, dit sévèrement ma sœur. Ensuite ?

— Ne disait-on pas qu'elle était magnifique dans *La Douzième Nuit*, ou – je ne me souviens plus très bien – dans *L'Honnête Homme* ? Mais je ne les ai vues ni l'une ni l'autre. Dans la pièce à laquelle j'ai assisté, elle jouait le rôle d'une femme sur le retour, un peu mégère, une espèce de maîtresse d'école. Vous savez bien, Agatha ?... Vous ne m'écoutez pas, Ken ?...

Si j'écoutais !... M^{rs} Sweeney... la soi-disant M^{rs} Sweeney...

Quand j'eus accompli tous mes devoirs d'invité et pris congé sans avoir tordu le cou à personne, je rentrai à pied chez moi en essayant d'élucider le problème... Si M^{rs} Sweeney était vraiment Glenda Watson Darworth – et j'avais tout lieu de le penser – beaucoup de choses pouvaient alors s'expliquer en remontant une piste qui se perdait très loin dans le passé. Les personnalités de Glenda Watson semblaient avoir été nombreuses, variées, et *toujours profitables*. Elle avait – hasard ou manœuvre – mis la main sur Darworth, à l'époque où il essayait maladroitement d'empoisonner sa riche épouse. Elle était demeurée auprès d'Elsie Fenwick Darworth lorsque l'heureux couple était revenu en Angleterre. Elle avait très probablement aidé Darworth à faire disparaître sa première femme. Darworth avait acheté la maison de Brixton ; ce qu'il avait peut-être enfoui au fond du puits que M^{rs} Sweeney voulait faire réparer était devenu une excellente source de chantage. L'humble gouvernante avait dit à Darworth : « Achetez mon silence », et elle avait sans doute ajouté : « Achetez-le en m'épousant. » Puis elle s'était installée sur la Riviera avec l'argent de Darworth, s'était lancée dans le théâtre en s'amusant autant qu'elle le pouvait, et avait attendu... Admirez cette force d'âme, cette patience : pas de liaison publique, pas de mariage, jusqu'à ce qu'on puisse le célébrer dans des conditions incontestablement légales.

Puis elle reparaît, avec de nouveaux projets et des idées nouvelles sur la meilleure méthode pour rançonner le jobard. A-t-elle toujours prise sur lui ? Certes. Même si l'on ne découvre jamais les ossements d'Elsie Fenwick, l'identification serait cependant facile (n'oublions pas qu'il a suffi de quelques ossements pour faire pendre Eugène Aram, onze ans après qu'il eut assassiné Daniel Clark dans une grotte). Darworth se trouve donc désarmé devant une menace de dénonciation formulée par Glenda Watson.

Je me souviens qu'à ce point de mes réflexions, je suivais à vive allure les grilles de Hyde Park, mâchonnant ma pipe et marmottant entre mes dents. Les passants se retournaient sur moi. Où en étais-je donc ? Il me semblait maintenant que Glenda Watson avait été le cerveau qui pensait derrière la façade magnétique de Darworth et qu'elle avait organisé l'exploitation financière de ses dons. Quand Darworth avait-il commencé à duper ses riches et crédules victimes ? Environ quatre ans auparavant, immédiatement après son mariage à Paris avec Glenda Watson. C'était aussi à ce moment-là que M^{rs} Sweeney avait commencé à vivre dans la maison solitaire de Brixton. Elle ne songe qu'à l'argent et elle est satisfaite de ne pas jouer réellement le rôle de la femme de Darworth... *parce qu'il s'adresse surtout aux femmes et qu'il aura plus d'empire sur elles s'il se présente sous les traits d'un célibataire romanesque.*

Mais s'est-elle toujours contentée de jouer ce rôle mineur ? Non. Et je me souviens tout à coup de ses longues absences de Brixton dont on nous a parlé, de ces vacances de plusieurs mois pendant lesquelles Darworth se repose de ses escroqueries à l'occultisme et où M^{rs} Sweeney, dans leur « Villa d'Ivry » à Nice, redevient la charmante M^{rs} Darworth. Le couple édifie tranquillement une fortune et il s'est procuré un bouc émissaire, un faible d'esprit qu'il abandonnera à la police dans le cas où celle-ci se mêlerait de ses affaires...

Malheureusement, mes brillantes déductions ne nous étaient guère utiles... Lorsque j'arrivai à mon appartement, j'avais marché si vite que j'étais trempé de sueur. Je résistai au désir de téléphoner à Masters. Ma découverte était probablement intéressante, mais elle ne faisait qu'ajouter un nouveau suspect à une liste déjà trop longue. Pourquoi cette femme avait-elle tué ?

Et puis, il me revint à l'esprit une histoire de poule aux œufs d'or...

Je me mis au lit et dormis naturellement trop longtemps.

La matinée du 8 septembre était claire et belle, avec une touche d'automne dans l'atmosphère. Quand je me réveillai, il était presque 11 heures, trop tard pour être à l'heure à mon rendez-vous. J'engloutis mon breakfast et tentai de parcourir les journaux en me hâtant vers Whitehall. Mais j'eus seulement le temps de me rendre compte que, sous des formes variées, la « Tragédie de la Maison de la Peste » apparaissait à presque toutes les pages. L'horloge dorée de la tour des Horse Guards sonnait la demie lorsque j'atteignis les quais. Tout près de là, derrière le jardin du War Office, était garée une voiture violette.

Occupé par mon journal, je n'aurais pas remarqué cette voiture si

je n'avais pas eu l'impression qu'une personne assise à l'intérieur avait reculé brusquement pour éviter d'être vue. L'arrière de la voiture était tourné vers moi et j'aurais juré qu'un regard m'épiait par la petite fenêtre... Je me dirigeai cependant vers la porte latérale qui conduit au repaire de H.M. Celle-ci s'ouvrit au moment où j'allais l'atteindre et je vis sortir, le visage souriant, Marion Latimer suivie de Dean Halliday.

Si quelque souci pesait sur l'esprit de ces deux jeunes gens, rien n'aurait pu le faire supposer. La jeune fille était radieuse. Halliday n'avait pas eu aussi bonne mine depuis de longs mois et il avait pris grand soin de sa toilette, depuis ses souliers étincelants jusqu'à sa moustache d'un blond roux. L'éclair de gaieté avait reparu dans ses yeux aux paupières lourdes, et il me salua d'un noble mouvement de son parapluie.

Après avoir crié : « Hello ! Hello ! » et lancé des sons variés en manière de bienvenue, il ajouta :

— Tonnerre et éclairs ! Entrée du troisième assassin ! Montez vite rejoindre les deux autres. Votre ami H.M. est en train de se payer du bon temps là-haut, mais le pauvre Masters frise la folie furieuse ! Quant à moi, rien aujourd'hui ne pourrait attaquer mon moral.

Je leur demandai si on les avait mis sur le gril. Marion avait bien de la peine à réprimer son envie de rire. Elle donna un coup de coude à Halliday et dit :

— En public ! N'avez-vous pas honte ?... Je suppose que vous êtes invité à la petite soirée que donne H.M. ce soir, M^r Blake. Dean ira certainement. Rendez-vous à la Maison de la Peste.

— Pour commencer, dit Halliday avec fermeté, nous allons en voiture jusqu'à Hampton Court faire un bon déjeuner. Qui se soucie de ce soir ?

Il brandit joyeusement son parapluie et poursuivit :

— Allons, venez vite, aimable enfant. Il y a peu de chances pour que je sois arrêté. Venez vite !

— Tout va très bien, me dit la jeune fille en regardant autour d'elle comme si toutes les pierres grises de Londres l'encharmaient. H.M. est tout ce qu'il y a de plus réconfortant. Etrange vieux bonhomme ! Il ne cesse de me parler de cette jeune fille qu'il a vue dans un film enlever ses vêtements, mais il... Bref, il inspire confiance. Il affirme que tout va bien, qu'il me dira où se cache Ted, et tout et tout. Excusez-moi,

mais je ne peux plus retenir Dean.

Je les regardai traverser la rue. Halliday faisait tourner son parapluie et le pointait de temps à autre, comme un guide qui montre les beautés de la ville. Les jeunes gens se dirigeaient, sous les arbres jaunissants, vers le fleuve dont l'eau étincelait à travers la brume. Ils ne remarquèrent pas – ou du moins ne parurent pas remarquer – la voiture de tourisme. Ils s'amusaient comme deux fous.

En haut, dans le bureau de H.M., je tombai sur une scène très différente. H.M., qui avait négligé de mettre une cravate, était vautré dans son fauteuil habituel et fumait un cigare en contemplant vaguement ses pieds posés sur son bureau. Masters regardait avec une expression furieuse par la fenêtre.

— J'ai des nouvelles, m'écriai-je, peut-être de la plus haute importance. Écoutez. J'ai découvert hier soir par le plus grand des hasards que Mrs...

H.M. retira son cigare de sa bouche.

— Mon garçon, dit-il en louchant sur son cigare à travers ses grosses lunettes, je dois vous prévenir que, si vous êtes sur le point de nous raconter l'histoire à laquelle je m'attends, vous risquez fort d'être assassiné... par l'inspecteur Humphrey Masters en personne. Hein, Masters ? Les Français, quelle drôle de race ! Nous autres Anglo-Saxons sommes suffoqués de constater que ces journaux de mangeurs de grenouilles osent imprimer des choses qui nous vaudraient un procès en diffamation si nous nous contentions seulement de les chuchoter dans ce bureau. Il brandit un journal.

« Voici *l'Intransigeant* ! Écoutez ceci : LE MYSTÈRE DE LA MAISON DE LA PESTE. UNE AFFAIRE STUPÉFIANTE ! MAIS RIEN N'EST IMPOSSIBLE AU CHEF DE LA SÛRETÉ, M. GEORGES DURAND... Vous voulez entendre la suite ? poursuivit H.M. en nous regardant du coin de l'œil. Ce fonctionnaire a sans doute des dons spéciaux. Le seul ennui est que...

Le téléphone intérieur sonna faiblement. H.M. enleva ses pieds du bureau, décrocha l'écouteur, et changea subitement d'expression.

— À vos postes ! dit-il. Lady Benning sera ici dans quelques instants.

Masters se tourna d'un mouvement vif.

— Lady Benning ? Que veut-elle ?

— Je crois qu'elle veut accuser quelqu'un de meurtre, répondit H.M.

Tout le monde se tut. Un pâle rayon de soleil, où tournoyaient des grains de poussière, ranimait les couleurs du tapis élimé. Le nom seul de lady Benning avait jeté un froid. Il nous semblait qu'elle était déjà ici, partout, invisible mais présente. Notre attente se prolongeait depuis plusieurs minutes, lorsque soudain nous entendîmes un coup léger dans l'escalier, puis, après un silence, un autre coup tout aussi léger. Lady Benning avait sans doute condescendu enfin à se servir d'une canne. Je me rappelai l'auto violette qui stationnait derrière le jardin et dans laquelle quelqu'un avait épié les deux jeunes gens qui s'éloignaient en riant si gaïement... Les petits coups se rapprochaient.

Dès le premier regard, nous éprouvâmes pour lady Benning un sentiment de pitié qui ne nous fut pas uniquement inspiré par son infirmité. Masters lui avait ouvert la porte. Elle entra en souriant. L'avant-veille au soir, nous lui avions donné soixante ans environ. Elle semblait maintenant beaucoup plus vieille. C'était certes toujours la marquise de Watteau. Mais on voyait mieux son barbouillage de fard et de rouge à lèvres et les traits maladroits du crayon noir sur ses sourcils. Ses yeux brillaient, souriants et fureteurs.

— Ainsi, vous êtes tous ici, messieurs, dit-elle d'une voix légèrement fêlée, un peu trop aiguë.

Elle fit une tentative discrète pour s'éclaircir la gorge et poursuivit :

— C'est bien. C'est très bien. Puis-je me permettre de m'asseoir ? Merci infiniment.

Elle inclina légèrement son grand chapeau, sous lequel bouclaient ses cheveux blancs, et ce mouvement jeta une ombre sur les rides de son visage.

— J'ai souvent entendu mon défunt mari parler de vous, sir Henry. C'est très aimable à vous de me recevoir.

— Eh bien, madame ? demanda H.M.

Il parlait sur un ton alerte, dans l'intention manifeste de la stimuler. Mais elle se contenta de sourire et ferma à demi les yeux. H.M. décida alors de brusquer les choses.

— Vous disiez donc que vous aviez une communication à me faire ?

— Cher sir Henry. Et vous... et vous...

Elle s'arrêta, souleva une de ses mains appuyées sur la poignée de sa canne et posa doucement ses doigts sur le bureau.

— Êtes-vous tous aveugles ? demanda-t-elle.

— Aveugles, madame ?

— Me ferez-vous croire que des hommes intelligents comme vous... comme vous... n'ont pas compris ?... Faut-il que ce soit *moi* qui vous le dise ? Me ferez-vous vraiment croire que vous ne savez pas pourquoi le cher Théodore s'est sauvé comme un fou chez sa mère ? Ne comprenez-vous pas qu'il avait *deviné* et qu'il *sait* maintenant ?

Les lourdes paupières de H.M. frémirent. D'un mouvement brusque, lady Benning se pencha vers lui. Sa voix était toujours voilée, mais, en l'entendant, nous eûmes l'impression qu'un autre jouet abominable de Darworth, un pantin fantastique, venait de jaillir de sa boîte.

— Oui, il sait que Marion Latimer est folle, dit lady Benning.

Silence... Alors, en nous fixant tour à tour, lady Benning parla d'une voix plus dure :

— Je savais que vous vous y laisseriez prendre. Pour vous, une fille jeune et jolie, qui sait rire à vos plaisanteries d'hommes, nage, plonge et joue au tennis sur deux jambes solides, ne peut cacher aucune anomalie mentale. N'est-ce pas ? C'est bien cela ? ajouta-t-elle en nous dévisageant. Mais, moi, vous n'hésitez pas à me croire, malgré tout. Pourquoi ? Parce que je suis vieille et que je crois en certaines choses que votre aveuglement vous empêche de voir. Voilà pourquoi. C'est la seule raison.

— Tous les Melish sont fous jusqu'à la moelle. J'aurais dû déjà vous le dire. Sarah Melish, la mère de Marion, est internée à Édimbourg... Mais si vous ne croyez pas ce que je dis, vous inclinerez-vous devant des preuves ?

— Quelles preuves ?

— La voix dans la chambre de Ted.

Malgré le changement d'expression qu'elle venait de surprendre sur le visage de H.M., lady Benning n'en continua pas moins à sourire en hochant la tête.

— Pourquoi avez-vous tous si facilement cru qu'il s'agissait d'un étranger ? Était-il vraisemblable qu'un inconnu se trouvât sur le balcon à une heure aussi matinale ? Mais, voyez-vous, le balcon fait le tour de la maison. Il passe devant la chambre de notre chère Marion... Pourquoi également s'étonner qu'une simple domestique n'ait pas reconnu cette voix ? Cher sir Henry, cette pauvre fille n'avait jamais entendu Marion s'exprimer, comment dirai-je ? de cette manière. C'était cependant la vraie voix de la chère petite. Autrement, comment comprendrait-on la phrase : *Vous ne vous en étiez jamais douté, n'est-ce pas ?*

J'entendis derrière moi un souffle court. Masters s'avança de son pas lourd vers le bureau de H.M.

— Madame, dit-il, madame...

— Taisez-vous, Masters, dit H.M. avec douceur.

— Et ce cher imbécile de sergent, ce MacDonnell que vous avez envoyé nous espionner ! poursuivit lady Benning en pianotant sur le bureau. Son visage fardé se balançait comme une tête de serpent.

— Il est venu interroger la pauvre Marion hier après-midi, à une heure particulièrement gênante. Elle s'est débarrassée de lui... oh ! facilement. Elle est intelligente, la chère enfant ! Elle avait à sortir. Oui... Elle avait autre chose à faire...

Lady Benning ricana. Puis, brusquement, elle redressa la tête.

— Je crois que l'enquête doit avoir lieu cet après-midi, sir Henry. J'accomplirai mon devoir. J'irai à la barre et accuserai la chère Marion du meurtre de Roger Darworth et de Joseph Dennis.

Le silence qui suivit ces paroles sèches fut interrompu par la voix calme de H.M.

— Eh bien, madame, voilà qui est des plus intéressants. Mais il ne vous sera pas possible de le faire cet après-midi. J'ai oublié de vous dire que l'enquête avait été ajournée.

La vieille dame se pencha un peu plus, comme prête à bondir.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? Je le vois sur votre visage. Cher sir Henry...

— Vos révélations m'intéressent beaucoup. Elles projettent sur l'affaire une lumière toute nouvelle. Je n'étais pas présent sur le lieu du crime et je n'ai eu d'autre source de renseignements que des

rapports écrits. Mais, voyons, n'avez-vous pas déjà affirmé que Darworth avait été assassiné par des fantômes ?

Les petits yeux de lady Benning brillèrent comme des escarboucles. La fanatique se réveillait.

— Ne vous méprenez pas, mon ami. *S'ils* avaient décidé de tuer M^r Darworth...

Une mouche tardive volait lourdement et bourdonnait au bord du bureau de H.M. La main gantée de noir de lady Benning s'abattit et poussa délicatement l'insecte mort sur le tapis. Puis la vieille dame s'épousseta les mains, sourit à H.M. et reprit avec sérénité :

— Voici ma véritable pensée. Quand le malheureux Joseph a été assassiné, j'ai compris que les esprits s'étaient contentés d'inspirer ces deux crimes et d'assister à leur accomplissement par un être humain. Mais oui ! Pour agir, ils ont choisi un intermédiaire humain.

Lentement, elle se pencha vers H.M. par-dessus la table et, lorsqu'elle fut tout près de son visage, elle lui dit, les yeux dans les yeux, avec une affreuse exaltation :

— Vous me croyez ? Vous me croyez, n'est-ce pas ?

H.M. se frottait le front.

— Mais, voyons, dit-il, n'a-t-on pas établi que miss Latimer et Halliday se tenaient par la main ?...

Lady Benning était un stratège habile. Elle savait qu'il ne faut jamais en dire trop long et elle connaissait la valeur de ses effets. Après avoir attentivement observé le visage de H.M. – les joueurs de cartes savent tous que cette méthode est inefficace – elle parut satisfaite. Sa petite personne se redressa dans une attitude de triomphe glacé. Elle se leva. Nous l'imitâmes.

— Au revoir, cher sir Henry, dit-elle avec douceur lorsqu'elle fut près de la porte. Je ne veux pas vous faire perdre votre temps... Ainsi, ils se tenaient par la main ?...

Elle ricana de nouveau, leva la main et tendit un doigt dans notre direction.

— Mon cher neveu est certainement assez galant pour soutenir sa fiancée si elle s'est mis en tête de vous faire croire cela. Attitude très normale de la part d'un gentleman. Mais, vous savez, on a très bien pu abuser de sa bonne foi.

Son visage s'éclaira d'un sourire affecté, espiègle, plein de coquetterie.

— Qui sait ? ajouta-t-elle. En l'absence de Marion, c'est peut-être ma main qu'il a tenue dans la sienne.

La porte se ferma. Nous entendîmes le bruit de la canne décroître dans le couloir.

— Restez assis, dit H.M. en voyant que Masters allait se lever.

Sa voix résonna dans le pesant silence.

— Restez tranquille, insensé que vous êtes. Ne la suivez pas.

— Vous n'allez tout de même pas me dire qu'elle a raison ? demanda Masters.

— Je vous dis simplement ceci : il nous faut agir vite. Prenez une chaise. Allumez un cigare. Restez calme...

Il hissa de nouveau ses pieds sur le bureau et commença à faire paresseusement des ronds de fumée.

— Voyons, Masters, avez-vous jamais eu des soupçons sur cette jeune Latimer ?

— Je vous répondrai en toute franchise, monsieur, que je n'y ai pas songé un instant.

— Vous avez eu tort. D'un autre côté, voyez-vous, le simple fait qu'elle ait été à l'abri de tout soupçon ne signifie pas nécessairement qu'elle soit coupable. Ce serait trop simple. Il suffirait de prendre la personne la plus improbable... et de la jeter dans le fourgon cellulaire. Plus une personne paraît innocente, plus on a tendance à la croire coupable... Le piège est là. Mais, dans le cas présent, il se trouve que le coupable est sans doute celui qui paraît le plus vraisemblablement coupable.

— Mais quel est celui qui paraît le plus vraisemblablement coupable ?

H.M. eut un petit rire.

— Voilà toute la difficulté de cette affaire. Nous n'avons pas encore été capables de la comprendre. Cependant, à ma petite réunion de cette nuit... À propos, je ne vous ai pas encore invité, n'est-ce pas ? À 11 heures précises, Maison de la Peste. Ce sera une réunion entre

hommes. Je tiens à ce que vous y veniez, ainsi que le jeune Halliday, et Bill Featherston... Masters, vous ne serez pas des nôtres. Je vous donnerai des instructions dans un instant. J'aurai besoin de l'assistance de quelques autres hommes, mais je les prendrai dans mon propre service. La Crevette est l'homme qu'il me faut, si je peux mettre la main sur lui.

— Très bien, répondit l'inspecteur sur un ton las. Je suivrai vos ordres, monsieur. Si vous me promettez de me présenter au meurtrier, je suis prêt à tout pour éclaircir cette ténébreuse affaire. Il y a des moments où je crois que je vais perdre la tête, je vous le jure... Après notre échec auprès de M^{rs} Sweeney...

— Êtes-vous donc au courant ? demandai-je, et je me hâtai d'exposer mes découvertes.

Masters hocha la tête.

— *Chaque fois* que nous saisissons un fil conducteur, aussi peu important soit-il, il ne tarde pas à se casser... Oui, je sais, Durand a fait une trouvaille. C'est pour cette raison qu'il m'a fait rentrer à toute vitesse, avec son coup de téléphone de Paris, qu'il nous a même fallu payer. Il a retrouvé la piste de Glenda Darworth. Il a appris également qu'il y avait de longues périodes pendant lesquelles on ne la voyait pas à Nice... J'admets qu'il avait réussi à m'intéresser avec cette histoire...

H.M. agita son cigare.

— Le diable m'emporte ! s'écria-t-il sur un ton d'admiration. Savez-vous que Masters a joué les petits fous ? Il est revenu à toute allure à Magnolia Cottage, accompagné d'une femme spécialisée dans la fouille des prisonnières. Avec des cris de victoire, ils sautent tous les deux sur M^{rs} Sweeney. Mais leur enthousiasme ne dure pas longtemps. Pas de rembourrage. Pas de perruque...

— Mais, nom d'un chien ! s'écria Masters, cette femme n'est plus jeune. Pourquoi aurait-elle cherché à modifier son aspect physique ?

H.M. nous tendit un numéro de *l'Intransigeant* sur lequel je vis une grande photo intitulée : M^{rs} Darworth.

— Vous avez là tout le signalement, mon fils, dit H.M. La photo a été prise il y a huit ans. Mais huit ans ne suffisent pas à changer la couleur des yeux, à transformer la forme d'un nez, d'une bouche et d'un menton, ni à ajouter quatre pouces à la taille d'une femme... Oui, Ken, Masters était comme un fou, au moment de la fouille. Pas autant que la Sweeney, je dois le reconnaître... Puis ce matin, le cher vieux

Durand nous a encore appelés, toujours aux frais de Scotland Yard, pour nous dire ceci : « Nous sommes désolés, mon pauvre vieux. La fameuse petite idée ne marche plus. M^{rs} Darworth nous a téléphoné elle-même, de son domicile parisien, pour nous traiter d'imbéciles ! Ce n'est vraiment pas de chance ! »

— Très bien, dit amèrement Masters. Continuez, monsieur. Amusez-vous... Mais ne nous avez-vous pas affirmé qu'Elsie Fenwick était enterrée près de cette maison ?

— Je l'ai dit et je le maintiens, mon fils.

— Alors ?

— Ce soir, répondit H.M., vous comprendrez. Tout ceci constitue certes une piste. Cette piste ne conduit cependant pas à Pans ou à Nice, comme vous le pensez, mais à Londres. Elle aboutit à une personne que vous connaissez, à qui vous avez parlé et que vous avez un tout petit peu soupçonnée. Oui, vous l'avez soupçonnée, mais sans vous attarder sur son cas. C'est cette personne qui s'est servie du poignard. C'est elle qu'on a vue chargeant la chaudière de Magnolia Cottage et c'est elle aussi qui se paie notre tête depuis le début de cette affaire, derrière le masque le plus impénétrable du monde.

— Ce soir, poursuivit H.M., j'ai l'intention de faire assassiner quelqu'un dans les mêmes conditions que Darworth. Vous serez présent, Ken. Le coup vous frôlera et cependant il se peut que vous ne le voyiez pas. Nous serons sans doute au complet, y compris Louis Playge.

Il redressa sa grosse tête. Le pâle soleil qui brillait derrière lui découpait la masse de son corps, lente, irrésistible, implacable.

— Quant au personnage en question, ajouta-t-il, il n'en a plus pour très longtemps à rire...

LE MANNEQUIN QUI PORTAIT UN MASQUE

Un beau clair de lune éclairait la petite maison de pierre. La nuit était froide, si froide même que les bruits résonnaient davantage et que la buée de nos haleines restait suspendue dans l'air presque lumineux. La lune plongeait entre les sombres bâtiments qui entouraient la Maison de la Peste. Les ombres qu'elle projetait sur le sol semblaient gravées à l'eau-forte. Devant nous se dressait la silhouette noire d'un arbre tordu.

Un visage nous observait à la porte grande ouverte de la petite maison. Ce visage était pâle et rigide, et pourtant on avait juré qu'il clignait d'un œil. Halliday qui marchait près de moi eut un brusque mouvement de recul, et un cri s'étouffa dans sa gorge. Le major Featherton murmura des mots incompréhensibles. Pendant quelques instants, nous demeurâmes figés sur place.

Très loin, une horloge de la Cité sonna 11 heures. La porte et les fenêtres de la maison étaient éclairées par la lumière rouge d'un grand feu de bois. Immobile, les mains croisées sur les genoux, une silhouette très raide se tenait assise sur une chaise devant le feu. La tête était penchée sur une épaule et une expression stupide déformait le visage d'un blanc bleuâtre. La moustache tombait et l'un des sourcils se dressait au-dessus des lunettes. On aurait dit que le front était couvert de gouttes de sueur.

J'aurais juré que cette chose ricanait...

Nous n'étions cependant pas la proie d'un cauchemar. Tout cela était aussi réel que la nuit, aussi réel que la lune qui avait surgi au débouché de l'étroit couloir plein d'échos, quand nous avions traversé la sombre cour environnée de ruines.

— Voilà, dit Halliday à haute voix et en tendant un doigt, voilà le damné mannequin que j'ai vu – ou quelque chose dans le même goût – quand je suis venu seul ici, la nuit avant...

À l'intérieur de la maison une grande ombre se dressa, passa devant le feu, s'encadra dans la porte en cachant le mannequin au visage blanc et nous interpella. C'était H.M.

— Parfait, dit-il. Votre description de ce matin m'a permis de me faire une idée plus précise. C'est pourquoi j'ai utilisé le masque de James pour construire ce mannequin dont nous allons nous servir pour notre expérience... Entrez, entrez, ajouta-t-il impatientement. Il y a ici de terribles courants d'air.

La silhouette éléphantinesque de H.M., avec son pardessus à col de fourrure et son vieux haut-de-forme, rendait la pièce encore plus maléfique. Les flammes inquiétantes d'un énorme feu montaient en ronflant dans l'âtre noir. Une table avait été placée devant la cheminée, ainsi que cinq chaises de cuisine dont une seule possédait un dossier intact. Sur l'une de ces chaises, était assis un mannequin grandeur nature grossièrement confectionné avec de la toile à sac bourrée de sable. Affublé d'un vieux complet, on avait posé de travers sur sa tête un chapeau de feutre qui maintenait en place un masque peint. Spectacle où le comique se mêlait à l'horrible, d'autant plus qu'on avait cousu aux manches du veston des gants de coton blanc et joint les mains du mannequin pour donner l'illusion qu'il priait.

— Beau travail, n'est-ce pas ? dit H.M. non sans une certaine vanité.

Il était assis de l'autre côté de la table et l'un de ses doigts marquait la page d'un livre.

— Quand j'étais gosse, poursuivit-il, c'était moi qui, le 5 novembre, faisais les meilleurs *Guys* (7) de tout Londres. Je n'ai pas eu le temps de perfectionner celui-ci comme je l'aurais voulu. Il est lourd avec ça, aussi lourd qu'un homme de bonne taille...

— Mon frère James..., dit Halliday.

Il se passa la main sur le front et essaya de plaisanter.

— Dites donc, vous ne craignez pas le réalisme, vous ! Qu'allez-vous faire de ce personnage ?

— Le tuer, répondit H.M. Le poignard est sur la table.

Les yeux bombés du mannequin, ses lunettes épaisses, son sourire de lapin sous la moustache tombante, toute sa silhouette enfin, assise les mains jointes dans la lumière du feu, m'inspirèrent soudain un tel dégoût que je dus tourner la tête. Comme la nuit précédente dans la cave de M^{rs} Sweeney, une seule bougie brûlait dans un bougeoir de cuivre posé sur la table parmi quelques feuilles de papier, un stylo et, noirci par le feu depuis le manche jusqu'à la pointe, le poignard de Louis Playge.

— Que le diable m'emporte, Henry ! s'exclama le major Featherton après s'être éclairci la voix.

Le major avait curieuse allure avec son chapeau melon et son pardessus de tweed. Il était moins imposant et incarnait à merveille, avec son visage rubicond d'alcoolique distingué, le personnage du vieux gentleman irascible et asthmatique. Il toussa de nouveau et poursuivit :

— Tout ceci me semble parfaitement puéril. Des mannequins ! Et puis quoi encore ? Écoutez-moi, Henry. Je suis d'accord pour tout ce qui est raisonnable...

— Vous n'avez pas besoin d'éviter ces taches, par terre et sur les murs, dit H.M. en observant les mouvements du major. Elles sont sèches.

Nos regards suivirent le geste de H.M., mais se reportèrent aussitôt vers le grimaçant mannequin. C'était bien le détail le plus diabolique de cette pièce. Le feu dégageait une chaleur d'enfer et jetait des ombres mouvantes sur les murs qui semblaient eux-mêmes embrasés.

— Que quelqu'un verrouille la porte, dit H.M.

— Grand Dieu ! Pourquoi cela ? demanda Halliday.

— Que quelqu'un verrouille la porte, répéta H.M. avec une nonchalante insistance. Je vous charge de ce travail, Ken. Faites-le avec soin. Ah ! vous n'aviez pas remarqué que la porte avait été réparée ? Un de mes hommes est venu cet après-midi pour cela. C'est du travail bâclé mais ça tiendra. Allons, vite !

Le verrou qui avait été faussé la nuit du drame était encore plus dur qu'auparavant. Je tirai sur la porte et, d'une poussée vigoureuse, je réussis à faire entrer le verrou dans sa gâche. La barre de fer avait été relevée verticalement. Après plusieurs secousses, je l'abaissai et l'introduisis à coups de poing dans les crochets de fer fixés au chambranle.

— Maintenant, dit H.M., maintenant, ainsi que l'annonce le spectre dans l'histoire, nous sommes enfermés ici pour la nuit.

Chacun d'entre nous, pour des raisons diverses, sursauta. H.M. se tenait près du feu, son chapeau rejeté en arrière. Les flammes se reflétaient dans ses lunettes, mais aucun muscle de son visage ne bougeait.

— Maintenant, voyons les sièges. Bill Featherton, je voudrais que

vous vous mettiez ici, à gauche de la cheminée. Tirez votre chaise légèrement en dehors... c'est cela. Au diable votre pantalon ! Ne vous en souciez pas. Faites ce que je vous dis ! Quant à vous, Ken, asseyez-vous à quatre pieds environ de Bill. Très bien.

Le mannequin, ensuite, près de la table. Mais nous le tournerons face au feu, comme un gentleman très sociable. De l'autre côté de la table..., vous, M^r Halliday. Je compléterai moi-même le demi-cercle comme ceci.

Il traîna sa chaise à quelque distance de celle de Halliday, à l'angle droit de la cheminée, et l'installa de biais pour pouvoir nous tenir tous sous son regard.

— Voyons maintenant. Les conditions sont exactement les mêmes que pendant la nuit d'avant-hier, avec une seule exception...

Il fouilla dans ses poches et en retira une boîte de couleur vive dont il jeta le contenu dans le feu.

— Eh là ! rugit le major Featherton.

Après un crépitement d'étincelles, une lumière verte jaillit des flammes. Puis un nuage épais se forma et s'en vint ramper lentement sur le plancher. Il s'en dégagait une puissante odeur d'encens qui pénétra jusqu'au fond de nos poumons et nous écœura.

— C'était indispensable, dit H.M. sur un ton neutre. Ce n'est pas à mon goût personnel que vous devez cet inconvénient. C'est à celui du meurtrier.

Il respira bruyamment, se rassit et nous regarda tous.

Dans le silence qui suivit, je jetai un coup d'œil à mon voisin le mannequin. Avec une expression cruelle, il semblait fixer les flammes et son chapeau noir se penchait coquettement sur sa tempe sans oreille. Soudain une abominable pensée me traversa l'esprit. Qu'arriverait-il si cette affreuse chose s'animait ? De l'autre côté, Halliday avait adopté une expression légèrement ironique. La bougie posée sur la table entre lui et le mannequin s'était mise à crépiter dans le nuage d'encens. L'absurdité totale de cette scène confinait à l'horrible.

— Maintenant que nous sommes tous enfermés, bien gentils et bien à notre aise, dit H.M. dont la voix éveilla des échos dans la petite pièce, je vais vous raconter ce qui s'est passé dans la nuit d'avant-hier.

Halliday frotta une allumette. Mais le phosphore sauta au loin.

Halliday renonça à allumer sa cigarette et remit la boîte dans sa poche.

— Il vous faudra imaginer, poursuivit H.M. de sa voix nonchalante, que vous êtes placés dans le même ordre que cette nuit-là. Faites un effort de mémoire. Prenons tout d'abord Darworth qui est représenté par le mannequin, puis...

H.M. sortit sa montre de son gousset et la déposa sur la table.

— Nous avons un peu de temps à perdre avant l'arrivée d'une personne que j'attends...

— Je vous ai déjà exposé en partie ce que Darworth a fait. Je l'ai répété hier à Ken et au major et, ce matin, à Halliday et à miss Latimer. Je vous ai parlé du complice et du plan qui était préparé...

— Nous prendrons Darworth à partir du moment où il a tué le chat. Toutes mes méditations partent de là.

— Je m'excuse de vous interrompre, dit Halliday, mais qui attendez-vous ce soir ?

— La police, répondit H.M.

Après un silence, il sortit sa pipe de sa poche et poursuivit :

— Nous avons établi, d'après les blessures de la gorge, que Darworth a tué le chat avec le poignard de Louis Playge. Ensuite, il a recueilli le sang pour pouvoir le répandre dans cette pièce. Il s'est un peu sali. Mais ses taches passeront inaperçues dans la pénombre, avec un manteau et des gants, s'il rencontre quelqu'un. Il demande à Featherton et au jeune Latimer de l'accompagner pour l'enfermer immédiatement dans cette pièce. La grande question est celle-ci : qu'a-t-il fait du poignard ?

— Je ne vois à cette question que deux réponses : 1° il a gardé le poignard sur lui et l'a apporté ici ; 2° il l'a remis à son complice.

— Si nous examinons tout d'abord la seconde hypothèse, nous sommes obligés de conclure que le complice est soit le jeune Latimer, soit Bill Featherton...

À ce moment, H.M. leva ses lourdes paupières, comme s'il s'attendait à une protestation.

Mais personne n'ouvrit la bouche. On entendait le tic-tac de la montre posée sur la table.

— Ces deux personnes sont en effet les seules auxquelles il aurait pu remettre le poignard. Mais il ne semble guère probable qu'il ait pu commettre une erreur aussi grossière. Pourquoi remettre ce poignard à son complice ? Va-t-il le contraindre à l'emporter dans la grande maison pour le rapporter ensuite ici ? Va-t-il courir le risque d'être surpris, remettant le poignard à son complice, par l'autre personne qui n'est pas, elle, dans le complot ? Va-t-il exposer son complice à être surpris, avec un poignard ensanglanté, par l'une des personnes qui se trouvent dans la grande pièce de devant ? Non, certainement non. Darworth a rapporté le poignard ici. C'est la seule hypothèse raisonnable.

— D'autre part, j'ai acquis, par une preuve supplémentaire que nous passerons sous silence pour l'instant, la certitude que Darworth a bien apporté le poignard dans cette pièce. Je me contente en ce moment de vous démontrer l'évidence de certains détails... *Eh bien, que l'un de vous parle donc ! ajouta-t-il avec un coup d'œil aigu. Que pensez-vous de tout cela ?*

Halliday, qui regardait fixement la montre, se tourna vers nous.

— Mais alors, que faites-vous du poignard qui a frôlé la nuque de Marion ? demanda-t-il.

— Voilà qui est mieux. Justement, parlons-en. Ce point, négligeable en apparence, éclaire cependant une grande partie du problème. Quelqu'un rôdait dans l'obscurité. Ce quelqu'un tenait-il un poignard ? Dans l'affirmative, il le tenait d'une façon bien étrange. Rappelez-vous : Marion n'a pas été frôlée par la lame, mais par le manche et la garde, de sorte que l'arme devait être tenue sous la garde, par la lame... Quel est l'objet, mon fils, que vous tiendriez naturellement de cette façon ? Quel est l'objet dont la forme est telle qu'un esprit obsédé puisse le confondre dans l'obscurité avec un poignard ?

— Eh bien...

— Un crucifix, répondit H.M.

— Alors, Ted Latimer ?... fis-je après un silence où sembla gronder le tonnerre... Ted Latimer...

— Oui, j'y ai longuement réfléchi. J'ai beaucoup étudié les éléments de la psychologie de Ted Latimer, pendant le drame et au moment où on sait qu'il rentre chez lui un petit crucifix à la main.

— À mon avis, ce jeune homme à la cervelle un peu fêlée, était

capable de nous cacher ce crucifix avec plus de soin qu'il ne nous aurait caché un crime. Ce nigaud, ce petit crétin intellectuel se serait cru déshonoré si vous aviez découvert qu'il vénérât comme une chose sainte ce crucifix qu'il serrait dans sa main. Il n'aurait certainement jamais voulu en convenir... Voilà bien ce qu'il y a de plus insensé dans le caractère de nos contemporains ! La génération actuelle se moque d'une grande institution comme l'Église chrétienne, mais elle croit à l'astrologie. Elle rit au nez du prêtre qui lui dit que le ciel n'est pas vide mais, sans se soucier de la paix de son âme, elle accepte qu'on puisse lire l'avenir dans le ciel, aussi facilement que sur un poteau indicateur. Elle juge qu'il est démodé et provincial de croire trop profondément en Dieu, mais elle croit à l'existence d'un grand nombre d'esprits maléfiques, parce que l'on lui en parle dans un jargon scientifique.

— Mais passons... Le point à considérer est le suivant : Ted Latimer croyait fermement à l'existence de cette âme encore enchaînée à la terre que Darworth allait exorciser. Il avait réussi à se mettre dans un état d'extase et d'exaltation. Il croyait que cette maison était pleine de vibrations funestes. Il voulait s'y plonger, les affronter, les voir. On lui avait recommandé de ne pas bouger. Mais il a cru de son devoir de quitter la grande pièce, où il ne courait aucun danger, pour venir ici... Et, voyez-vous, mes enfants, lorsque Ted Latimer s'est glissé hors du cercle, il tenait dans sa main l'arme traditionnelle contre les esprits du mal : un crucifix.

Le major Featherton demanda d'une voix enrouée :

— Selon vous, le complice, c'était Ted ? C'est lui qui s'est levé et qui est sorti ?

— La présence du crucifix dans sa main ne nous autorise-t-elle pas à le penser ? Oui, c'est bien lui qui est sorti de la pièce. C'est lui seul que vous avez *entendu* sortir.

— Une autre personne..., commença Halliday d'une voix neutre. Mais alors, pourquoi Ted ne nous a-t-il pas dit qu'il était sorti ?

H.M. se pencha sur la table et reprit sa montre. Nous sentions que quelque chose allait se produire, qu'une force inconnue se concentrait autour de nous à mesure que le tic-tac de la montre égrenait les secondes...

— Parce qu'un événement s'est produit, répondit tranquillement H.M. Parce que Ted a vu, ou entendu, ou surpris quelque chose qui lui a fait comprendre, malgré son aveuglement, que Darworth n'était pas

assassiné par des esprits... Comment expliquer autrement qu'il ait été aussi déchaîné ? Il avait atteint l'extrême limite de la tension nerveuse. Il hurlait ses convictions. Songez donc à ce qu'a dû éprouver lady Benning lorsque Masters a arraché tous les fils qui s'entrecroisaient dans la pièce où Darworth donnait ses séances, anéantissant ainsi, sous ses yeux, les accessoires qui servaient à faire apparaître le fantôme bien-aimé de James ? Ted Latimer ne savait plus s'il croyait toujours en Darworth. Mais il croyait encore que la Vérité dépassait Darworth. Mieux valait donc faire croire à tous que Darworth avait été réellement tué par des spectres, si cette supercherie, au lieu de nuire à la Vérité, la consolidait aux yeux du monde... Il ne cessait de répéter, m'a-t-on dit, que cette expérience ferait éclater la vérité et que la vie d'un homme pouvait bien lui être sacrifiée. N'insistait-il pas sur ce dernier point avec une nervosité voisine de l'hystérie ?

— Mais alors, dit Halliday d'une voix soudain étranglée, qu'est-ce que Ted a vu, entendu, surpris ?

H.M. dressa lentement la masse énorme de son corps dans la pièce éclairée par le feu.

— Voulez-vous que je vous le montre ? demanda-t-il. Il est presque l'heure.

La chaleur suffocante nous avait plongés dans un état presque hypnotique. Le nuage de l'encens, en traversant la lumière du feu et de la bougie, déformait le masque du mannequin et lui donnait une expression d'ironie joyeuse. On aurait dit que, derrière cette grossière image de tissu et de sable, Roger Darworth, dans ce lieu hanté où il était mort, écoutait attentivement nos propos.

— Ken, dit H.M., prenez sur la table le poignard de Louis Playge. Avez-vous un mouchoir ? Bien. Vous vous rappelez qu'on a trouvé un mouchoir sous le corps de Darworth ?... Maintenant, serrez le poignard dans votre main et faites au mannequin trois bonnes blessures. Ne ménagez pas votre force. Déchirez bien les vêtements. Au bras gauche, à la hanche, à la jambe. Allez-y.

Le mannequin pesait environ quatre-vingts kilos. Il ne bougea pas lorsque j'exécutai les ordres de H.M.

D'une secousse, il heurta la table, dans un mouvement affreusement humain. Le visage glissa un peu de côté sous le chapeau, comme si les yeux avaient soudain fixé le plancher. Un peu de sable jaillit et se répandit sur mes mains.

— Maintenant, lacérez un peu les vêtements, mais ne crevez pas la toile... C'est cela. Au hasard. Une demi-douzaine de bonnes coupures. Très bien... Vous venez de faire ce que Darworth avait fait lui-même. Essuyez maintenant avec ce mouchoir les empreintes de vos doigts sur le manche du poignard et laissez ensuite le mouchoir tomber sur le plancher...

Halliday dit avec un grand calme :

— *Quelqu'un est en train de marcher autour de la maison.*

— Remettez le poignard sur la table, Ken, poursuivit H.M. Je vous demande maintenant de regarder tous le feu. Ne me regardez pas. Fixez les yeux droit devant vous, car le meurtrier se rapproche de nous...

— Il n'y a pas de sang pour détourner votre attention. Seulement un peu de sable. Il est regrettable que vous ne l'ayez pas compris plus tôt, mais toute l'habileté de ce crime réside dans les trois faits suivants : la forme du poignard de Louis Playge ; la préparation psychologique que vous a imposée Darworth ; la splendide mise en scène des vêtements déchirés et souillés avec le sang de ce chat. Il faut ajouter à tout cela un très grand feu et l'odeur de l'encens qui vous aurait empêchés de sentir... Continuez à regarder le feu. Ne dirigez pas vos regards les uns sur les autres. Ni sur moi, ni sur le mannequin. Regardez le feu. Voyez ces belles flammes... Et, dans une seconde, vous résoudrez vous-mêmes le problème...

Dans la pièce, ou peut-être à l'extérieur de la pièce, nous entendîmes bientôt un craquement, une sorte de grattement monotone. La présence du mannequin que je touchais presque m'était aussi sensible que le voisinage d'une guillotine. Le feu haletait, crépitait. Mais le tic-tac de la montre de H.M. dominait tous les autres bruits. Puis le craquement se fit plus fort...

— Sacrebleu ! Je ne peux plus supporter cela, cria d'une voix rauque le major Featherton.

Je le regardai. Les yeux lui sortaient de la tête et ses pommettes étaient marbrées de rouge comme s'il avait été sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie.

— Je vous dis que..., poursuivit-il.

C'est alors que l'inattendu se produisit.

H.M. frappa ses mains l'une contre l'autre. Combien de fois ? Je ne

saurais le dire. Au même instant, le mannequin se dressa, fit un mouvement en avant et renversa la bougie posée sur la table. Puis il hésita, vacilla et s'abattit enfin face contre terre... Un simple sac de toile et un ridicule chapeau noir dont le bord touchait presque les flammes. Un bruit métallique nous fit sursauter une seconde fois : le poignard de Louis Playge venait de tomber sur le plancher, tout près du mannequin.

— Pour l'amour de Dieu ! hurla Halliday. Qu'est-ce que c'est ?

Nous avions bondi sur nos pieds et nous regardions tous, avec terreur, les recoins de la pièce éclairée par le feu.

Aucun de nous n'avait bougé, aucun n'avait touché le mannequin. Il n'y avait personne d'autre que nous dans cette pièce...

Mes genoux tremblaient encore lorsque je revins m'asseoir. Je m'essuyai les yeux d'un revers de manche et reculai un de mes pieds sur lequel s'appuyait le mannequin. Le sable qui était sorti du sac crissa sous mon soulier. Le mannequin avait le dos perforé de blessures : l'une à hauteur de la clavicule ; une autre plus haut vers l'épaule, la troisième près de la colonne vertébrale. La quatrième, sous l'omoplate gauche, aurait percé le cœur s'il ne s'était agi d'un simple mannequin.

— Du calme, mon fils, dit lentement H.M. de sa voix la plus lénifiante.

Il saisit Halliday par l'épaule et poursuivit :

— Rendez-vous compte par vous-même maintenant et vous comprendrez. Il n'y a pas de sang, pas de tour de prestidigitation. Examinez ce mannequin comme si vous ne saviez pas ce que Darworth avait l'intention de faire, comme si vous n'aviez jamais entendu parler de Louis Playge ni de son poignard, comme si rien ne vous avait été suggéré de ce qui allait arriver...

Halliday s'approcha en tremblant et se pencha.

— Regardez, par exemple, dit H.M., la blessure qui l'a achevé, celle qui a perforé le cœur. Ramassez le poignard de Louis Playge et introduisez-le dans cette blessure... Il s'adapte, n'est-ce pas ? Exactement. Et pourquoi s'adapte-t-il ?

— Oui, pourquoi ? demanda Halliday avec une expression égarée.

— Parce que la blessure est ronde, mon fils. Oui, la blessure est ronde. Et la lame du poignard a exactement le même diamètre... Mais,

si vous n'aviez jamais vu de poignard de ce genre, et si on ne vous avait pas imposé l'idée d'un poignard, à quoi diriez-vous que cette blessure ressemble ? Qui me répondra ? Vous, Ken ?

— Elle ressemble, répondis-je, à une blessure faite par une balle.

— Mais, que diable ! s'écria Halliday, Darworth n'a pas été tué à coups de revolver ! On aurait trouvé les balles dans le corps. Et le médecin légiste n'en a trouvé aucune.

— Il s'agissait d'une sorte de balle assez curieuse, dit H.M. avec douceur, une balle de sel gemme... Ce genre de projectile fond au bout de cinq ou six minutes à la chaleur du sang. Il faut plus de temps pour qu'un corps se refroidisse... Et lorsqu'un cadavre est exposé, le dos tourné, aux flammes les plus brûlantes de toute l'Angleterre... Mais il ne s'agit pas là d'une nouveauté. La police française utilise ces balles depuis déjà quelque temps. Elles sont antiseptiques. On s'en sert contre les voleurs. Avec elles, pas d'extractions douloureuses. Elles fondent. Mais, si elles atteignent le cœur, l'homme est aussi mort qu'avec une balle de plomb.

Il se tourna et leva une main pour nous montrer quelque chose.

— La lame du poignard de Louis Playge avait-elle à l'origine, la même circonférence qu'une balle de revolver calibre 38 ? Je n'en sais rien. Mais Darworth l'a limée pour lui donner cette dimension : pas un millimètre de différence. Darworth a fabriqué lui-même ses balles de sel gemme, idiots que vous êtes ! avec son propre tour... Il a prélevé sa matière première sur l'une de ces statues de sel gemme auxquelles Ted a fait innocemment – très innocemment – allusion devant Masters et devant Ken. Il a même laissé des traces de sel sur son tour. Le coup aurait pu être tiré avec un pistolet à air comprimé – c'est la méthode que j'aurais sans doute choisie – ou avec un pistolet ordinaire muni d'un silencieux. Du moment qu'on a brûlé de l'encens dans cette petite pièce, j'en ai conclu qu'on s'est servi d'un de ces pistolets ordinaires dont l'usage laisse dans l'atmosphère une odeur de poudre qui risquait d'être décelée... Enfin, on aurait pu tirer par le trou d'une grande serrure. Mais il se trouve que le canon d'un 38 peut se glisser sans peine dans les jolis petits losanges du grillage que vous voyez aux quatre fenêtres de cette pièce... Ces fenêtres, on vous l'a peut-être fait remarquer, se trouvent presque au ras du toit. Imaginons – je dis bien imaginons – que quelqu'un se soit hissé sur ce toit...

Au même instant, on entendit dans la cour un appel suivi d'un hurlement. La voix de Masters cria : « Attention ! » et deux détonations claquèrent au moment où H.M., repoussant la table, se

précipitait lourdement vers la porte.

— Tel était bien le plan de Darworth, gronda H.M. Mais le petit rigolo qui vient de tirer ces coups de feu est le meurtrier en personne. Ouvrez donc cette porte, Ken. J'ai peur que le meurtrier ne réussisse à prendre la fuite...

Je tirai le verrou, remontai la barre et ouvris brusquement la porte. La cour donnait une impression de cauchemar. Des faisceaux lumineux la traversaient, s'entrecroisaient de toutes parts. Dans le clair de lune, une forme humaine s'élança vers nous, fit volte-face et fonça dans l'autre direction, au moment où nous nous bousculions pour franchir le seuil... Un éclair ! Puis une détonation éclata presque à notre nez. À travers un nuage de fumée, nous distinguâmes Masters, sa torche électrique à la main, lancé à la poursuite du fuyard qui courait en zigzags dans la cour. La voix énorme de H.M. domina soudain le tumulte :

— Fichu imbécile ! Pourquoi ne l'avez-vous pas fouillée ?

— Il n'en a jamais été question, répondit sans s'arrêter Masters. Vous aviez dit de ne pas... Attention, les gars ! Encerchez-la ! Elle ne pourra plus... sortir de la cour... Prise au piège !

D'autres silhouettes, dont chacune portait une lampe électrique éblouissante, s'élancèrent d'un des angles de la maison.

— Par ici ! cria une voix dans l'obscurité. Nous la tenons ! Elle est coincée dans un angle.

— Non, cria une voix claire au timbre léger. Vous ne la tenez pas !

Je pourrais jurer jusqu'à mon dernier souffle que j'ai vu la flamme du coup de feu éclairer un visage. Je pourrais jurer que j'ai vu un rire de défi triomphant sur le visage de cette femme lorsqu'elle se brûla la cervelle. Une seconde plus tard, elle s'écroulait comme une masse au pied du mur, près de l'arbre tordu de Louis Playge... Puis il y eut dans la cour un grand silence. Une fumée blanche monta dans le clair de lune et de lourds pas d'homme se rapprochèrent.

— Passez-nous votre torche, dit H.M. à Masters, de sa voix épaisse. Messieurs, ajouta-t-il en haussant le ton, approchez et jetez un coup d'œil sur la plus extraordinaire diableresse qui ait jamais donné des cauchemars à un vieux vétéran de mon espèce. Prenez la torche, Halliday... N'ayez pas peur, mon garçon !

Le rayon de la lampe que tenait Halliday vint se poser en tremblant

sur un visage blafard posé de profil dans la boue, près du mur. La bouche ouverte gardait un rictus sardonique.

Halliday se pencha et regarda.

— Mais... qui est-ce ? demanda-t-il. Je jurerais que je n'ai jamais vu cette femme...

— Mais si, mon fils, vous l'avez vue, dit H.M.

Je me rappelai soudain un portrait vu dans un journal, un visage brouillé, incertain, et c'est à peine si je m'entendis murmurer :

— Mais, H.M., c'est... c'est Glenda Watson, la seconde femme de Darworth. Ne m'aviez-vous pas dit ?... Halliday a raison... nous ne l'avons jamais vue...

— Si, vous l'avez vue, répéta H.M.

Sa grosse voix s'éleva dans le silence :

— Mais, si vous ne l'avez pas reconnue, c'est qu'elle se déguisait en *Joseph*.

20

L'ASSASSIN

— Ce qui me met le plus en rage, grogna H.M. qui, malgré toutes les interdictions, faisait chauffer de l'eau sur un réchaud à gaz dans les lavabos contigus à son bureau, ce qui me met le plus en rage, c'est que j'aurais démêlé cette affaire un jour plus tôt – bien sûr, nigauds que vous êtes tous ! – si j'avais seulement su tout ce que vous saviez. Ce n'est qu'hier soir ou ce matin, ou hier matin, que j'ai pu tout examiner en détail avec Masters. Je m'en serais flanqué des claques ! Voilà ce que c'est que de vouloir faire le malin.

Il n'était pas loin de 2 heures du matin. Nous étions revenus au bureau de H.M. Nous avions réveillé le gardien de nuit et escaladé les quatre étages jusqu'au Nid du Hibou. Le gardien nous avait allumé un feu et H.M. avait voulu à tout prix nous préparer un punch au whisky pour fêter notre succès. Nous avons déjà pris place, Halliday, Featherton et moi-même, dans les fauteuils de cuir râpé groupés autour du bureau de H.M. lorsque celui-ci revint des lavabos avec l'eau bouillante.

— À partir du moment où vous tenez le fil conducteur de cette affaire – en l'occurrence, le fait que Glenda Darworth a pris la personnalité de Joseph – le reste vient tout seul. Mais il y avait malheureusement tant de détails secondaires que je n'ai commencé à voir clair qu'hier soir. Il y avait aussi un autre obstacle. Je le distingue nettement maintenant.

— Mais voyons, grommela le major qui s'efforçait en vain d'allumer son cigare, c'est impossible... Je voudrais bien savoir...

— Vous allez tout comprendre, répondit H.M., dès que nous serons confortablement installés. Il faut que cette eau soit « chaude à crier »... comme disent les Irlandais. Une minute, s'il vous plaît... Et maintenant, le sucre !...

— Nous voulons savoir aussi, dit Halliday, comment cette femme s'est trouvée dans la cour il y a deux heures, qui a tiré les coups de feu par la fenêtre et, avant toute chose, comment le meurtrier a réussi à atteindre le toit ?...

H.M. répondit :

— Avant toute chose, buvez.

Lorsque nous eûmes goûté le punch et félicité H.M. sur sa qualité, celui-ci commença à se montrer plus expansif. Il s'installa de façon à ne pas être ébloui par la lampe, allongea ses pieds sur son bureau avec un soupir de satisfaction et se mit à parler en regardant son verre.

— Le plus drôle dans cette histoire est que Ken et notre vieil ami Durand à Paris étaient tombés pile sur la bonne explication, mais ils n'ont pas eu assez de flair pour l'adapter au bon personnage. Malheureusement, ils ont mis la main sur la pauvre M^{rs} Sweeney, sans doute parce que les restes carbonisés de Joseph gisaient sur une dalle de la morgue avec un poignard dans le dos.

— Dans ses parties essentielles, leur théorie était absolument juste. Glenda Darworth était bien une femme de tête, une créature avide, capable de faire rendre gorge à n'importe quel adversaire. Elle était bien le cerveau qui agissait derrière Darworth et elle aurait même tenu le rôle d'un Indien Cherokee si les circonstances l'avaient exigé. Cependant, il aurait fallu voir plus loin que M^{rs} Sweeney. Pourquoi ? Parce que M^{rs} Sweeney n'a jamais été mêlée à l'affaire elle-même. Elle n'a jamais été dans une situation où elle pouvait surveiller les gens et accomplir subrepticement des mouvements stratégiques. Son rôle s'est limité à rester chez elle, à être une respectable maîtresse de maison et à soigner un enfant arriéré. Mais Joseph !... Si on cherche quelqu'un à qui faire tenir un rôle de suspect, Joseph saute immédiatement aux yeux. On ne le tenait jamais à l'écart. N'était-il pas le médium ? On était obligé de l'utiliser sans cesse. Il était indispensable. Rien ne pouvait se passer sans qu'il fût au courant. Et vous teniez la solution du problème, Ken, lorsque votre amie Angela vous a innocemment donné les titres des pièces dans lesquelles Glenda Darworth avait obtenu ses plus grands succès... Vous les rappelez-vous ?

— L'une, répondis-je, était *La Douzième Nuit* de Shakespeare et l'autre *L'Honnête Homme* de Wycherley.

Halliday émit un sifflement.

— Un instant, dit-il. Viola n'est-elle pas cette héroïne de *La Douzième Nuit* qui se déguise en jeune garçon pour suivre le héros ?

— Tout juste, répondit H.M. avec un petit rire. Quant à moi, en vous attendant tout à l'heure dans la petite maison de pierre, j'ai tué le temps en parcourant l'autre pièce, *L'Honnête Homme*. Qu'ai-je donc fait de ce livre ? poursuivit-il en se mettant à fouiller dans ses poches. Fidélia, l'héroïne de *L'Honnête Homme*, se déguise elle aussi. Cette

pièce est des plus amusantes. Saviez-vous qu'on faisait déjà des blagues en Écosse, en 1675 ? La veuve Blackacre, parlant de certaine donzelle, l'appelle « la bassinoire écossaise ». Mais ces deux pièces, avec leurs rôles similaires, constituent plus qu'une coïncidence. Si vous aviez seulement possédé un peu plus d'érudition, cœurs simples que vous êtes, vous auriez reconnu Glenda Darworth beaucoup plus tôt. Il est vrai que...

— Ne vous écartez pas du sujet, grogna le major.

— Vous avez raison. Je veux bien admettre que nous avons appris tout cela un peu trop tard. Je vais donc prendre l'affaire à son point de départ et la développer, avec tout ce que j'en aurais déduit si, dès le début, j'avais réussi à démasquer Joseph. Nous supposons que nous ne savons pas que Glenda Darworth est Joseph. Nous ne savons rien. Nous nous contentons de méditer sur des faits...

— Nous avons établi que Darworth avait un complice et que ce complice devait l'aider à simuler une agression du fantôme de Louis Playge. Le complice devait se rendre également au Museum pour y voler le poignard. Le truc de remuer le cou à la manière de Louis Playge était destiné à éveiller l'attention du gardien. Darworth savait que les journaux s'en empareraient pour le monter en épingle. Excellente publicité... Nous avons même établi que le meurtre a été commis avec des balles de sel gemme et que l'assassin, perché sur le toit, a tiré par l'une des fenêtres grillagées. Si Darworth avait pris soin de nettoyer son tour ou si Ted n'avait pas incidemment fait allusion aux statues de Darworth, nous aurions pu nous heurter à un obstacle. Mais j'ai eu peur, vraiment peur, s'écria H.M. en avalant rapidement une gorgée de punch, que vous ne découvriez tout par vous-mêmes.

Il nous lança des regards menaçants et poursuivit :

— Si l'un de vous avait fait rater ma petite mise en scène, je ne sais pas si je n'aurais pas plaqué toute l'affaire. Je veux bien apporter mon aide, mais il faut laisser l'ancêtre en faire à sa tête, ou alors il ne joue plus ! Il a même fallu que je recommande à Masters de ne pas goûter la poudre. Il aurait sans doute découvert que c'était du sel gemme et son cerveau – sait-on jamais – se serait peut-être mis à fonctionner...

— Pour l'instant, c'est tout ce que nous savons. Ne l'oubliez pas. Et maintenant, nous commençons à chercher le meurtrier.

— Examinons ce qui se passe. Que voyons-nous ? Le meurtrier qui nous regarde droit dans les yeux, celui qui serait un complice idéal, parce qu'il remplit, plus que n'importe qui, toutes les conditions

indispensables pour jouer ce rôle : Joseph, pour ne pas le nommer. Alors, pourquoi ne le soupçonnons-nous pas ? Pourquoi ne l'amenons-nous pas aussitôt en pleine lumière ?

— Premièrement, parce que le pauvre garçon nous apparaît sous les traits d'un faible d'esprit accroché à la drogue, dominé entièrement par Darworth et abruti par la morphine au moment où le meurtre a été commis.

— Deuxièmement, parce qu'on nous a dit que Darworth l'utilise comme paravent et ne le tient au courant de rien.

— Troisièmement, parce qu'il dispose d'un alibi apparemment parfait : il a joué aux cartes avec MacDonnell toute la soirée.

H.M. gloussa dans son double menton. Puis, au prix d'un effort surhumain, il réussit à allumer sa pipe, aspira une bouffée apaisante, et plongea de nouveau son regard dans le vide.

— Voyez-vous, les gars, la machination était ingénieuse. D'abord l'évidence, réduite tout aussitôt à néant par une série de petits faits ou de détails destinés à faire dire aux gens : « Pauvre Joseph ! C'est un coup monté. Comment en douter ? »

— Oh ! je sais, j'ai failli m'y laisser prendre moi aussi, pendant quelques heures. Et puis, j'ai commencé à réfléchir. J'ai lu tous les témoignages et il m'a semblé étrange que personne – ils connaissent tous Joseph depuis environ un an – ne l'ait jamais soupçonné avant cette nuit – là de s'adonner aux stupéfiants. Tous en paraissaient surpris. Il est possible que Darworth et Joseph aient réussi à le cacher pendant un an, bien que dissimuler si longtemps un tel vice me paraisse difficile ; mais j'ai plutôt tendance à croire que le dopage continu de Joseph n'était pas *nécessaire*. À quoi bon remplir Joseph de morphine avant chaque séance ? La méthode eût été coûteuse, dangereuse et inutilement compliquée. Il était beaucoup plus simple de l'endormir avec quelques gouttes de ces produits autorisés et anodins que l'on peut acheter à peu de frais chez les pharmaciens. À quoi bon empoisonner inutilement Joseph ? En agissant ainsi, Darworth se mettait entre les pattes d'un drogué qui pouvait à tout moment bavarder et vendre la mèche ? Pourquoi ne tentait-il pas de l'hypnotiser purement et simplement puisque Joseph était, paraît-il, un sujet des mieux doués ? Mais ce moyen m'a semblé encore trop compliqué pour atteindre un objectif des plus simples : faire tenir Joseph tranquille, à sa place de médium, pendant que Darworth manipulait ses trucs. Il n'était même pas besoin d'endormir un faible d'esprit pour atteindre ce but.

— Alors, je me suis posé cette question : qui nous a dit, le premier, que Joseph était morphinomane ? Le sergent MacDonnell qui était chargé de l'enquête. Mais personne d'autre ne nous en a parlé jusqu'au moment où Joseph, jacassant à tort et à travers, s'est montré lui-même sous l'effet de la drogue.

— Puis, j'ai été frappé par le fait que, de toutes les histoires biscornues et douteuses que nous avons entendues depuis le début de cette affaire, celle de Joseph était de beaucoup la plus incohérente. Voilà un garçon qui prétend avoir chipé à Darworth une aiguille à injection hypodermique, ainsi qu'une ampoule de morphine, et s'être fait une piqûre. Eh bien, tout cela ne tient pas debout, car vous admettez que...

Le major Featherton qui, depuis un moment, caressait sa moustache blanche, s'écria :

— Sacrebleu, Henry, vous avez dit ici même – voyons, qu'avez-vous dit exactement ? Oui, c'est cela : vous avez dit que Darworth et Joseph étaient de connivence...

— Comment le vice de ce raisonnement ne vous frappe-t-il pas ? riposta violemment H.M. qui n'aime pas qu'on lui rappelle ses propres erreurs... Très bien. Très bien. J'admets que je n'en ai pas été frappé moi-même sur l'instant, mais n'est-il pas criant ? *Darworth, si l'on en croit Joseph, veut que Joseph fasse le guet pour le protéger contre une personne qui pourrait lui faire du mal.* C'est ce que Joseph a dit à Ken et à Masters. C'est là sa version. Eh bien, imaginez-vous quelque chose de plus insensé que de laisser un gardien se gorger de morphine au moment où on a le plus besoin de lui ? De quelque côté qu'on l'examine, ce détail paraît louche... Il sonne faux. Il y avait cependant une autre explication. Mais elle était trop évidente et trop simple pour me sauter immédiatement aux yeux. Supposons que le pauvre Joseph n'ait jamais été morphinomane. Supposons que tous les autres aient dit la vérité, et que nous ayons accepté trop rapidement la version de Joseph. Supposons que toute cette histoire n'ait été fabriquée que pour détourner les soupçons ? Admettons même que Joseph se soit fait une piqûre à ce moment-là. Il ne saurait certes imiter les troubles physiques du morphinomane. Mais il n'en reste pas moins que ces troubles – contractions des mains, instabilité du regard, gestes et paroles fébriles – pouvaient fort bien être reproduits par un bon acteur dont le jeu se serait trouvé renforcé par notre conviction que nul ne peut se conduire en morphinomane sans l'être vraiment. Simple psychologie, mon fils. Mais pas mal, n'est-ce pas ?

— À ce point de mes méditations, je me suis demandé : « Si nous

acceptons cette hypothèse, que peut-il en sortir ? Ne démontre-t-elle pas, par exemple, que Joseph n'est pas du tout l'idiot qu'il a l'air d'être, mais un personnage dangereux que notre devoir est de démasquer ? »

— Examinons de nouveau son histoire. Il affirme que Darworth redoute d'être attaqué par l'une des personnes qui forment l'assistance. Nous savons par le témoignage de chacune de ces personnes que Darworth n'était pas le moins du monde inquiet à la perspective de veiller seul dans la maison de pierre et qu'il semblait plutôt redouter un danger venant de l'extérieur... Mais passons... Ainsi que je vous l'ai dit, je ne connaissais rien d'autre que le plan de Darworth : une agression simulée de son complice sur sa propre personne. Mais si son complice figurait parmi les assistants réunis dans la pièce de devant, aurait-il été assez fou pour demander à Joseph de monter la garde ? Joseph aurait pu à tout instant surprendre le complice, faire un esclandre et flanquer l'affaire à l'eau. De quelque côté qu'on l'examine, la version de Joseph est donc toujours suspecte. Mais c'est précisément cette version qu'il aurait pu donner pour se mettre à l'abri, s'il avait été lui-même le complice, si au lieu d'aider Darworth, il l'avait tué et si, après le meurtre, il s'était fait une piqûre de morphine pour se créer un alibi.

— Gardez les yeux fixés sur ce personnage plutôt sinistre et examinons ensemble la seconde raison pour laquelle nous ne l'avons pas soupçonné. Il sert, nous a-t-on affirmé, de paravent à Darworth et c'est sur lui que retombera la faute, en cas d'échec. Qui nous a, une fois de plus, suggéré cette hypothèse ? MacDonnell, le policier enquêteur, et Joseph lui-même qui a corroboré ses affirmations. Et nous avons accepté cela !... Nous avons cru que Joseph n'était qu'un faible d'esprit et que Darworth manigançait tout sans le tenir jamais au courant de rien.

— Mais, à ce moment-là, je me suis souvenu tout à coup de cette fameuse jardinière qu'on a laissée tomber sur vos têtes...

La fumée de nos pipes et de nos cigares se mêlait à la vapeur du punch. Hors du cercle lumineux de la lampe, dans la pénombre, le visage de H.M. avait pris une expression sardonique. Sur les quais, un taxi de nuit donna un coup de klaxon qui troubla brutalement le silence du petit matin.

Halliday se pencha en avant.

— Voilà justement ce que je voudrais savoir, dit-il. Cette jardinière qui nous est tombée du ciel et qui a failli me fendre le crâne... Masters

en parle aisément et du haut de sa grandeur lorsqu'il affirme qu'il s'agit d'un truc vieux comme le monde. Mais cette bonne plaisanterie a bien failli m'envoyer *ad patres* et si j'avais su que c'était ce salopard de Joseph... ou Glenda Darworth...

— N'en doutez pas, c'était elle, mon fils, répondit H.M. avec un geste lourd. Versez-moi un peu de cette médecine du père Flaherty, s'il vous plaît. Bien. Merci... Maintenant, essayez de vous rappeler avec précision ce qui s'est passé. Vous vous trouviez, Ken, vous et Masters, près de l'escalier, n'est-ce pas ? En fait, vous tourniez le dos à l'escalier. Bien. À ce moment-là, apparurent le major ici présent, Ted Latimer et Joseph, ce dernier un peu en retrait. C'était bien ainsi ? Dites-moi, en quoi était fait le sol ?

— Le sol ? En pierre. En pierre ou en brique. En pierre, je crois.

— Hum ! Hum ! Mais soyons plus précis : en quoi était fait le sol à l'endroit où vous vous trouviez à ce moment-là, dans le fond du hall, là où le vieux plancher n'a pas encore été arraché ? De grandes lattes de bois, n'est-ce pas ? Pas très bien assemblées, et qui faisaient résonner l'escalier ?

— Oui, répondis-je, je me rappelle qu'elles craquaient dès que Masters faisait un pas.

— Le palier se trouvait juste au-dessus de la tête du jeune Halliday, n'est-ce pas ? Et il y a une rampe ? C'est ça. C'est bien ça. Toujours le vieux truc d'Anne Robinson... N'avez-vous jamais remarqué que, dans un hall décrépit où aboutit un escalier en ruine, les marches et la rampe se mettent à vibrer dès que vous mettez le pied sur une latte reliée à l'escalier ?

— Imaginez qu'un objet très lourd ait été posé sur cette rampe et que la moindre vibration lui ait fait perdre l'équilibre...

Après un silence, il poursuivit :

— Ted et le major étaient devant vous. Joseph les suivait à quelques pas en arrière. Et ce n'est sans doute pas par hasard qu'il a marché sur la latte voulue...

— Plus on étudie Joseph et moins il apparaît comme un pauvre pantin dansant au bout de ficelles sans comprendre ce qui se passe autour de lui. Regardez-le bien. Il est maigre et pas très grand pour un jeune homme. On peut même dire qu'il est petit. Ses cheveux courts et bouclés sont roux. Il a des taches de rousseur, le nez camus, la bouche plutôt grande, la voix légère comme celle d'un très jeune garçon. Et

surtout – rappelez-vous bien ce détail – il porte des vêtements à grands carreaux que l'on distingue de très loin. C'est un enfant. Il doit peser dans les quarante kilos.

— Et puis, il y a encore un détail très curieux que Masters a observé quelques secondes avant la chute de la jardinière. L'un de vous a-t-il remarqué que Joseph faisait des gestes bizarres ? On aurait dit, paraît-il, qu'il se tapotait la figure. Et il a cessé dès qu'on a dirigé le faisceau sur lui d'une lampe électrique...

— Alors je me suis dit : Voyons un peu. Ne s'agirait-il pas d'une sorte de *déguisement* ? Vous comprenez, Joseph venait justement de marcher sous la pluie, sans chapeau. Et je me suis demandé s'il ne craignait pas que...

— Quoi donc ?

— Eh bien... que ses taches de rousseur ne soient effacées, répondit H.M. Ce n'était que le début d'un raisonnement encore brumeux. J'ai donc poussé plus loin mes cogitations... Et soudain, je me suis rappelé l'arbre qui se trouve dans la cour. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? Masters a dit qu'un individu très agile aurait pu facilement sauter du haut du mur sur cet arbre et de cet arbre à la petite maison. De son côté, MacDonnell vous avait signalé l'état de pourriture de cet arbre et vous avait montré une branche cassée sur laquelle on avait dû s'appuyer... L'arbre lui-même aurait probablement cédé sous le poids d'un homme moyen. Je dis probablement, parce que Masters, lui aussi, a reconnu cette probabilité. *Mais il n'y avait dans la maison qu'une seule personne assez légère pour grimper dans cet arbre pourri sans le briser* : un jeune innocent nommé Joseph.

— Et maintenant, Joseph avait-il l'adresse et l'agilité nécessaires pour accomplir cet exploit ? Était-il capable d'atteindre Darworth en tirant par la fenêtre et de lui infliger les blessures que nous connaissons ? Et l'on voudrait nous faire croire qu'il s'agit d'un enfant arriéré, abruti par la morphine ! Je commence à soupçonner qu'il n'est pas ce qu'il prétend être et qu'il doit y avoir là-dessous une histoire de déguisement... Je me dis : « Attention ! Ne nous laissons pas hypnotiser par la comédie que joue ce gamin. Tournons notre regard d'un autre côté. S'il a tué Darworth, quel est son mobile ? Il est de mèche avec Darworth pour exploiter la vieille lady Benning et son entourage... Ne serait-il pas stupide de sa part de rompre son engagement et de tuer Darworth ? Évidemment, l'hypothèse de l'accident ne tient pas. Les deux dernières balles ont bien été tirées dans l'intention de régler son compte au vieux charlatan. Pourquoi Joseph aurait-il ainsi tari d'un seul coup la source de ses revenus, le

seul héritier de Darworth étant sa femme ?

— *Sa femme* ! Des éclairs commençaient à illuminer le cerveau de votre vieil ami... Mais réfléchissons. Quel était le but de Darworth en organisant cette mise en scène ? A-t-il voulu imposer à un complice l'idée qu'il veut faire éclater la vérité de l'occultisme aux yeux du monde et assurer définitivement la réputation de son nom ?... Ce n'est pas cela. C'est tout autre chose... Il a jeté son dévolu sur la jeune Latimer. Il va la demander en mariage. Mais il a une femme à Nice, une femme calculatrice et volontaire qui, à point nommé, l'a contraint au mariage, une femme qui en sait trop long sur son passé. Comment va-t-elle réagir ?

La pipe de H.M. traça lentement dans l'air un curieux dessin, le profil d'un être humain...

— D'après ses photos, c'est une jolie fille provocante. Mince, très mince. Trente ans environ, l'âge des premières rides. Petite, mais elle peut paraître grande avec des talons hauts... Êtes-vous mariés, messieurs ? Avez-vous remarqué comme les femmes paraissent petites la première fois qu'on les voit sans talons ? Hum... Etrange également ce qu'une masse de cheveux noirs et le maquillage peuvent changer l'expression d'un visage... Si j'ai un conseil à lui donner, à cette fille, ai-je pensé, c'est d'être prudente. Pourquoi ? Parce que son charmant Darworth s'est déjà débarrassé d'une première femme. Poison, poignard ? Je l'ignore. S'il se remet en tête des envies de fleurs d'oranger... Si j'étais sa femme, je regarderais de temps à autre sous mon lit et je ne traînerais pas dans les rues solitaires, à la tombée de la nuit.

H.M. renifla violemment et son regard se fixa sur nous.

— À moins que je ne réussisse à lui damer le pion.

Il braqua sa pipe sur nous.

— Vous a-t-on dit comment Glenda Watson commença à quinze ans sa carrière ? Dans un cirque ambulant et sur des scènes de music-hall. Ah ! vous en aviez entendu parler, n'est-ce pas ? Un peu d'acrobatie dans un arbre ou le maniement d'une arme à feu ne lui posent certainement aucun problème... C'est une fille capricieuse, mais quelle femme de tête ! Elle a tous les talents sinon elle n'aurait pas eu tant de succès à Nice dans cette troupe théâtrale où l'argent de Darworth l'avait imposée. Il lui a fallu mettre de côté son *sex-appeal* pendant le temps où elle a joué le rôle de Joseph. Mais elle ne le jouait pas de façon continue. Dommage que ce rôle exige des cheveux

courts, teints en roux. Mais elle a une magnifique perruque noire qui remplace ses vrais cheveux. Elle la porte pour aller prendre l'air. Vous rappelez-vous cette femme mystérieuse que l'on voyait parfois entrer et sortir de Magnolia Cottage ? Voyez-vous, elle avait encore une conquête à faire sous les traits de Glenda Darworth et c'est...

— Tout cela est très joli, explosa le major Featherton, mais nous ne progressons guère ! Il y a, je le répète, une difficulté que vous ne pouvez surmonter. Elle avait un alibi. Elle est restée sous la surveillance directe d'un homme digne de confiance pendant tout le temps où elle est censée avoir tué Darworth dans la maison de pierre... Vous ne pouvez négliger ce fait précis. De plus, nous étions tous groupés dans la pièce située de l'autre côté du hall. Nous observions un silence absolu. Le sergent et elle étaient à deux pas de nous, et nous n'avons pas entendu le moindre bruit...

— Je sais bien que vous n'avez rien entendu, répondit calmement H.M. Vous n'avez pas entendu le moindre chuchotement dans la pièce voisine et c'est ce fait qui a éveillé mes soupçons.

— Je voudrais maintenant que vos cervelles perspicaces et agiles se mettent à réfléchir à certaines coïncidences curieuses... Premièrement, aussitôt après le meurtre, un photographe de la presse a été autorisé à grimper sur le toit de la maison de pierre. On aurait dû le lui interdire car, si le meurtrier avait laissé des empreintes sur ce toit, elles allaient être effacées. Deuxièmement, quelqu'un a marché sur le mur pour éprouver la solidité de l'arbre mort, effaçant ainsi d'autres empreintes. Troisièmement, malgré les efforts de Masters, cette histoire de meurtre commis par un fantôme s'étale dans tous les journaux...

Halliday se leva.

— Quatrièmement, une personne très intelligente a été chargée de surveiller les allées et venues de Darworth. Cette personne a toutes chances de découvrir, bien avant nous, que le Joseph vivant dans la maison de Brixton est en réalité la fascinante M^{rs} Darworth.

— Cinquièmement, poursuivit H.M. d'une voix déjà plus ferme, cinquièmement, avez-vous oublié, nigauts que vous êtes, la séance d'écriture automatique chez Bill Featherton ? Avez-vous oublié que Joseph n'y assistait pas ? Avez-vous oublié qu'un papier sur lequel était écrite cette phrase : *Je sais où Elsie Fenwick est enterrée*, a été glissé parmi les autres papiers de Darworth et que celui-ci est devenu vert en comprenant qu'une personne, autre que sa femme, une personne présente, mais invisible et aussi implacable que lui-même, partage maintenant son secret ? Aurait-il eu lieu de tellement

s'inquiéter s'il avait été persuadé que « Joseph » venait de lui glisser lui-même ce papier ? Ne sait-il pas que « Joseph » est au courant de tout ?...

H.M. se pencha brusquement sur son bureau.

— Quelle est alors la seule personne capable de glisser subrepticement ce papier à Darworth ! Pour réussir ce tour de force, il faut, Darworth en convint lui-même, un expert en prestidigitation.

Dans le terrible silence qui s'ensuivit, Halliday se frappa le front.

— Voulez-vous nous faire croire que le nommé MacDonnell ?...

H.M. poursuivit sur le même ton somnolent :

— Bert MacDonnell n'a pas commis le meurtre, naturellement. Il n'a été qu'un complice et même un complice très effacé. Il n'aurait même été d'aucune utilité à Glenda Darworth si – tout à fait inopinément – Masters n'avait surgi dans la Maison de la Peste. Les choses en furent précipitées. MacDonnell faisait le guet dans la cour pour s'assurer que tout allait bien. Lorsqu'il a vu Masters, il a fallu qu'il intervienne. Il a mis tout en œuvre pour cacher Joseph, mais il était, paraît-il, si nerveux, qu'il a failli tout gâcher. Qui a conseillé à Masters d'aller inspecter les étages de la maison ? N'est-ce pas lui qui voulait se charger d'interroger Joseph en tête à tête ? Qui vous a intentionnellement lancés dans la mauvaise direction chaque fois que vous montriez un éclair d'intelligence ? Qui vous a affirmé que l'arbre de la cour ne pouvait résister au poids le plus léger ? Qui vous a affirmé – et vous ne vous êtes même pas donné la peine d'examiner cette affirmation – que cet arbre avait été planté sur la tombe de Louis Playge et qu'il n'avait pas d'autre raison d'être ?

H.M. observa les différentes expressions de nos visages et fronça les sourcils.

— Ce n'était pas un mauvais type. Cette femme l'a mené par le bout du nez, voilà tout... Il ignorait qu'elle se préparait à assassiner Ted Latimer et à le jeter dans une chaudière après l'avoir affublé de ces affreux vêtements voyants...

— Quoi ? hurla Halliday.

— Ne vous en avais-je pas parlé ? demanda H.M. sur un ton plein de douceur. Vous comprenez, Joseph devait disparaître. Glenda Darworth jugeait qu'un seul meurtre était suffisant. Elle avait l'intention de prendre le large, de laisser la police mariner quelque

temps et de reparaître sous les traits de l'épouse de la victime pour réclamer sa fortune, soit deux cent cinquante mille livres. Mais, cette nuit-là, Ted Latimer, après vous avoir faussé compagnie, a commis l'imprudence de reconnaître Joseph. Et Ted, vous comprenez, devait lui aussi mourir.

21

LA FIN DE L'HISTOIRE

Halliday se leva et se mit à marcher nerveusement dans la pièce. Puis, nous tournant le dos, il s'absorba dans la contemplation du feu.

— Cette nouvelle va tuer Marion, dit-il enfin.

— Je suis désolé, mon garçon, répondit H.M. sur un ton bourru. Je... je ne pouvais pas vous mettre au courant cet après-midi. Mon plan pour la nuit aurait pu en être bouleversé. Et puis, je me suis dit : « Ma foi, ils sont maintenant heureux, ces deux-là. Ils viennent de passer un mauvais quart d'heure ; ils ont eu affaire à une vieille sorcière de tante qui les a encore plus malmenés que Darworth. N'a-t-elle pas été, en voyant leur bonheur, jusqu'à accuser l'un d'eux de meurtre ? À quoi bon assombrir cette dernière journée ?... »

Il mit ses doigts en éventail et les contempla d'un air maussade.

— Oui, le gosse est mort. Il était sensiblement de la même taille que « Joseph » et bâti comme lui. Vous vous rappelez ? C'est ce qui a rendu l'opération possible. Tout a failli se gâter quand l'ouvrier Watkins a regardé par le soupirail de la cave et a surpris le meurtrier en plein travail. En fait, c'est ce qui nous a convaincus que Joseph était mort. Watkins n'a vu que le *dos* du cadavre étendu par terre. Il a reconnu les vêtements – ce costume à carreaux sur lequel j'ai déjà attiré votre attention – que Joseph portait tous les jours.

— Mais la vitre du soupirail était sale et il n'y avait qu'une seule bougie. Qui aurait pu penser qu'il ne s'agissait pas de Joseph ?... Oh ! la femme était habile. Verser du pétrole sur le corps et pousser celui-ci dans la chaudière n'était pas indispensable. C'était un excès de sauvagerie... Mais elle voulait écarter toute possibilité d'identification. Elle voulait qu'on ne retirât de la chaudière qu'une masse carbonisée, quelques lambeaux des vêtements de Joseph, ses souliers, et rien de plus. Elle avait su profiter d'une occasion. Pourquoi l'avait-elle chloroformé ? Pour pouvoir plus facilement l'empaqueter dans les vêtements de Joseph avant de le frapper avec le poignard. C'est la raison pour laquelle ils sont restés si longtemps dans la maison avant qu'elle puisse lancer le cadavre dans la chaudière.

Halliday se retourna brusquement.

— Et MacDonnell ?

— Doucement, mon garçon. Ne vous en faites pas... Je l'ai vu ce soir, quelques instants avant d'aller à la Maison de la Peste. Voyez-vous, j'ai connu son père. J'ai bien connu le vieux Gros-Bec.

— Et alors ?

— Il m'a juré qu'il ne savait pas qu'il allait y avoir un meurtre. Il ne savait pas que Darworth devait être tué. Mais sans doute ferais-je mieux de tout vous raconter.

— Je suis allé le trouver et je lui ai demandé : « Vous n'êtes pas de service, mon gars ? » Il m'a répondu : « Non. » Je lui ai demandé où il habitait et il m'a répondu qu'il occupait un appartement à Bloomsbury. Je lui ai alors suggéré de m'inviter à boire un verre. Il s'est rendu compte à ce moment-là que quelque chose ne tournait pas rond. Quand nous sommes arrivés, il a poussé le verrou de la porte et a allumé l'électricité. Puis il s'est simplement tourné vers moi en me disant : « Eh bien ? » Alors je lui ai dit : « MacDonnell, j'avais beaucoup d'estime pour votre père et c'est pour cette raison que je suis ici. Cette femme s'est payé votre tête. Vous le savez, n'est-ce pas ? La plus effroyable vipère que l'enfer ait jamais enfantée ! Elle a brûlé le pauvre Ted Latimer à Magnolia Cottage... Vous savez *cela*, aussi, n'est-ce pas ? »

— Qu'a-t-il fait ?

— Rien. Il était là, debout à me regarder. Mais il était devenu d'une drôle de couleur. Il a mis sa main un instant devant ses yeux, il s'est assis et a dit enfin : « Oui. Je le sais... maintenant. »

— Ensuite, nous sommes restés sans parler. Je fumais ma pipe et je l'observais. Puis je lui ai dit : « Pourquoi ne pas me raconter tout ? »

D'un geste las, H.M. se passa la main sur le front et poursuivit :

— Il m'a demandé : « À quoi bon ? » Alors, je lui ai dit : « Votre amie Glenda, après avoir tué le jeune Latimer hier après-midi, a remis ses vêtements féminins et a pris dans la nuit le bateau de Douvres à Calais. Elle est arrivée à Paris tard dans la soirée. Elle avait auparavant fait disparaître tout ce qui, dans la maison, aurait pu l'incriminer. Elle a reparu ce matin, à Paris, sous l'apparence de la femme de Darworth. À ma requête, le notaire lui a télégraphié de venir à Londres pour régler des questions d'argent. Elle a répondu qu'elle serait à la gare de Victoria à 9 h 30 ce soir. Il est maintenant 8 h 15 et il n'y a aucun moyen de la joindre. À son arrivée à la gare,

l'inspecteur Masters ira à sa rencontre et la priera de l'accompagner à Scotland Yard. À 11 heures, on la conduira à la Maison de la Peste où elle assistera à une petite représentation montée par moi-même. » J'ai ajouté : « Elle est perdue, mon gars. Elle sera arrêtée ce soir. »

— Eh bien, il est resté assis un bon moment, avec les mains devant les yeux. Il a fini par dire : « Croyez-vous que vous pouvez prouver sa culpabilité ? » J'ai répondu : « Vous savez bien que je le peux ! » Alors il a hoché la tête deux ou trois fois. « Eh bien, c'est notre fin à tous les deux, a-t-il dit. Maintenant, je peux tout vous raconter. » Et il m'a tout raconté.

Halliday s'approcha du bureau :

— Et ensuite ? Où est-il maintenant ?

— Écoutez d'abord ce qu'il m'a raconté, répondit doucement H.M. Je vais vous en faire un résumé, si vous le voulez bien... Asseyez-vous.

— Vous connaissez déjà l'affaire dans ses grandes lignes. Vous savez que Glenda avait eu l'idée de s'associer avec Darworth pour exploiter les gogos, bien qu'elle ait toujours juré à MacDonnell qu'elle avait agi contrainte par Darworth. Vous savez que, pendant quatre ans, tout en se réservant de longues périodes de repos, ce charmant couple a pris diverses personnes dans ses filets. Darworth était censé jouer le rôle d'un célibataire romanesque, excellent appât pour les femmes. Glenda était le médium insignifiant dont la présence ne pouvait éveiller aucune jalousie dans la clientèle féminine de Darworth. Tout marche très bien lorsque, soudain, deux événements se produisent : premièrement, Darworth tombe amoureux de Marion ; deuxièmement, en juillet dernier, MacDonnell est chargé par la police de surveiller les agissements de Darworth et découvre la véritable identité de « Joseph ».

— Découverte accidentelle. Par hasard, il voit la « femme mystérieuse » sortir de Magnolia Cottage et il la suit. Ce qui arrive par la suite n'est pas très clair dans le récit de Bert. Mais je devine qu'elle a tout mis en œuvre pour obtenir son silence. Peu après cette rencontre, MacDonnell prend des vacances en compagnie de M^{rs} Darworth dans sa villa à Nice... Quand la douce Glenda veut séduire, elle sait se montrer fascinante !... MacDonnell interrompait fréquemment son récit pour me dire : « Comment pourriez-vous savoir à quel point elle est belle ? Vous ne l'avez jamais vue que sous ce déguisement. » Il ne cessait de répéter cette phrase, et c'était vraiment lamentable de le voir chercher une excuse dans la beauté de cette

femme. Il s'est même précipité sur un tiroir et, sans cesser de me parler du meurtre, il m'a tendu un paquet de photographies... Moi, pendant ce temps-là, je lisais entre les lignes.

— Savez-vous ce que je lisais entre les lignes ? Savez-vous pourquoi notre chère Glenda s'est donné tant de mal pour amener Bert à exécuter ses moindres désirs ? À ce moment-là, elle commençait à comprendre le petit jeu de Darworth. Celui-ci affectait d'être absorbé par l'exploitation du cercle de lady Benning et de mener l'affaire de la Maison de la Peste en tenant compte de leurs intérêts communs. Mais Glenda avait tout compris au sujet de miss Latimer, et elle était résolue à...

— À le battre sur son propre terrain, dit amèrement Halliday. Charmante petite fille ! Elle soupçonne son mari de vouloir verser un peu d'arsenic dans son café. Elle prévient cette délicate attention et, du même coup, rafle deux cent cinquante mille livres... Dommage que Marion n'entende pas notre entretien. Elle ne serait sans doute pas mécontente d'apprendre que...

— Ne vous énervez pas, mon gars, dit H.M. Vous êtes d'ailleurs presque dans le vrai. Voyez-vous, Glenda faisait semblant d'ajouter foi aux explications de Darworth mais, en même temps, elle versait dans l'oreille de MacDonnell le récit de ses propres malheurs. Darworth exerçait sur elle sa tyrannie... Elle n'agissait que sous son empire... Pourquoi ? Parce qu'elle avait peur de lui. Parce qu'il avait tué sa première femme et parce qu'elle craignait de subir le même sort...

— Et MacDonnell a gobé tout cela ? interrompit sèchement Halliday. Allons donc !

— Êtes-vous certain, dit tranquillement H.M., de ne pas avoir « gobé » des choses plus stupides encore au cours de ces six derniers mois ?... Mais laissez-moi continuer. Glenda courait en effet un réel danger. Darworth n'allait-il pas se mettre en tête de traiter sa seconde femme comme il avait traité la première, c'est-à-dire de l'étouffer avec un oreiller et d'enterrer tranquillement ses restes ? Glenda se sentait menacée. Les deux partenaires jouaient l'un contre l'autre un petit jeu gentil, courtois et meurtrier. Si Marion Latimer avait encouragé Darworth, celui-ci n'aurait sans doute pas hésité à passer à l'action. Cette pensée inquiétait Glenda. Elle voulait pouvoir frapper la première. Darworth n'a jamais imaginé que sa femme pourrait tenter de le tuer, mais il redoutait par-dessus tout ses menaces de chantage.

— De sorte que lorsque Darworth a eu l'idée de simuler une attaque de fantôme dans la Maison de la Peste, Glenda a dû danser de

joie. « Mon ennemi m'est livré », chantait-elle... Entre-temps, elle tourne autour de Darworth en lui disant : « Vous ne voudriez jamais me faire de mal, n'est-ce pas ? » Et Darworth, qui caresse le rêve de la voir à deux pieds sous terre avec une bonne dose de cyanure dans l'estomac, lui tapote la joue et répond : « Bien sûr que non. – Tant mieux, poursuit Glenda en jouant amoureusement avec le bouton de son veston, car, si vous me faisiez du mal, ce serait affreux. – Allons, allons, répond gentiment Darworth. N'employez pas ce langage, ma chère. Oubliez que vous avez été élevée dans un cirque et que les seuls rôles de Shakespeare que vous ayez compris sont ceux de Doll Tearsheet et de la femme de Petruchio. Mais pourquoi me posez-vous cette question ? – Parce que, répond Glenda en levant sur Darworth ses yeux langoureux, ses yeux de diablesse, parce qu'il y a peut-être quelqu'un d'autre que moi à savoir que vous avez tué Elsie Fenwick... Et si jamais un malheur m'arrivait... »

— Vous comprenez son idée ? demanda H.M. Elle se préparait à terroriser Darworth pour le cas où il aurait eu l'idée de lui jouer un mauvais tour. Sans doute ne la crut-il pas lorsqu'elle lui a raconté cela ; mais il a commencé à avoir des doutes.

— Si quelqu'un d'autre connaissait son secret, tous ses plans sur la jeune Latimer – excusez-moi, mon gars – étaient par terre, ainsi que tous ses projets d'avenir. Et si sa maudite femme s'était montrée indiscrete, il pourrait bien se réveiller un beau matin, accusé d'un meurtre vieux de douze ans...

— Un instant ! s'écria le major Featherton qui tirait plus nerveusement que jamais sur sa moustache. C'est donc *chez moi... chez moi*, sacrebleu ! qu'elle a fait glisser, par l'intermédiaire de MacDonnell, ce message dans les papiers de Darworth ?

— Vous y êtes, approuva H.M. Oui, chez vous, dans une maison où Joseph ne se trouvait pas. Plus rien d'étonnant à ce que Darworth ait été vert de peur ? Il venait de comprendre que l'une des personnes de ce cercle – l'un de ceux sur qui il avait justement des projets – connaissait son secret et était en train de se payer sa tête.

— Le coup a dû être rude !

— Il y avait donc, parmi ses admirateurs, un hypocrite aussi fieffé que lui-même ! Sa réaction immédiate fut la suivante : « Il faut que je réussisse le coup de la Maison de la Peste aussi rapidement que possible ! » Pourquoi ? Parce que quelqu'un semblait vouloir faire échouer ses plans et qu'il voulait, par un coup d'éclat, impressionner sans tarder la jeune Latimer. Mais, grand Dieu ! qui avait pu glisser

cette note dans ses papiers ? Puis il s'est souvenu qu'un étranger se trouvait ce soir-là dans l'assistance et ses soupçons se sont portés sur lui... Cependant, quand il a interrogé Ted Latimer sur MacDonnell, Ted lui a répondu que MacDonnell n'était qu'un vieux camarade de collège, tout à fait inoffensif. Darworth gardait ses soupçons, mais que pouvait-il faire ? Je n'ai pas besoin de vous dire que la rencontre de MacDonnell et de Ted n'avait été fortuite qu'en apparence et que l'invitation du premier chez Featherston était tout aussi préméditée que devait l'être un peu plus tard la mort de Darworth lui-même.

— Quant à ce dernier, il est allé se jeter tout droit dans son propre piège. Vous connaissez les faits. MacDonnell jure qu'il ne savait pas que Glenda avait l'intention de tuer Darworth. D'après lui, elle lui a raconté que Darworth lui avait promis, si elle l'aidait à exécuter son plan, de la laisser ensuite partir... Voilà donc, dans la nuit d'avant-hier, notre délirant MacDonnell qui attend dans la cour. Sa présence n'est pas nécessaire, il n'est pas du complot. Un simple comparse ! En réalité, vous savez à quel point il a été utile... Quel choc il a dû ressentir quand il a vu Masters ! Vous reconnaîtrez qu'il a réfléchi rapidement. Il lui fallait expliquer sa présence assez inattendue dans cette maison. Aussi s'est-il empressé de donner à Masters une version assez altérée de la vérité. Vous vous rappelez que c'est lui et lui seul qui a déclaré avec insistance que Joseph était tout au plus un pion entre les mains de Darworth ?

— Mais pourquoi dire que Joseph était morphinomane ? demanda Halliday.

— C'étaient les instructions de Glenda, répondit H.M., pour le cas où on le questionnerait. Sur le moment, MacDonnell n'en a pas compris la raison... Il n'a compris que plus tard...

— Je voudrais vous faire sentir le ton du récit que MacDonnell m'a fait ce soir... Il m'a avoué qu'il ne savait plus que faire pour inciter Masters à sortir de la pièce. Il voulait, maintenant que la police était là, presser Glenda de renoncer à la folie de ce simulacre d'agression. Elle n'a pas voulu. En réalité – vous rappelez-vous ce que Masters a dit ? – elle a bien failli vendre la mèche elle-même. En présence de Masters, elle a eu le sang-froid de passer derrière lui et d'aller s'assurer que les volets de la fenêtre de la pièce où elle se tenait en compagnie de MacDonnell n'étaient pas fermés...

— Les volets de la fenêtre ?

— Naturellement. Avez-vous oublié que le mur qui entoure la cour passe à trois pieds des fenêtres de la maison et qu'il s'agit de hautes

fenêtres d'où un bon sauteur pourrait atteindre le sommet du mur ? C'est ainsi que Glenda a contourné la maison sans laisser de traces, en marchant sur le mur. Elle a laissé MacDonnell dans la pièce pendant que Masters rôdait dans les étages... Il ne lui a fallu que trois ou quatre minutes pour aller mitrailler Darworth. Avec Darworth, elle avait préparé la mise en scène la veille au soir. C'est vous, Halliday, qui êtes tombé sur eux par hasard. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris pour vous faire croire qu'ils étaient des fantômes, mais il me semble bien qu'ils ont pleinement réussi...

— Mais quelqu'un, en compliquant encore les choses, nous a donné un peu plus de fil à retordre... Ted Latimer s'est glissé hors de la grande pièce où était réunie toute l'assistance. Voici probablement ce qui est arrivé.

Au lieu de traverser tranquillement la maison – n'oubliez pas qu'il voyait la lumière de votre bougie, Ken, dans la cuisine où vous étiez en train de parcourir le manuscrit – il a pensé qu'il échapperait plus facilement à votre attention en s'esquivant par l'extérieur et en contournant la maison. Mais une fois dehors, à peine se trouve-t-il sur les marches du perron qu'une idée traverse cette étrange cervelle fêlée. Ne va-t-il pas manquer à son devoir en refusant d'affronter les puissances maléfiques qui hantent le grand immeuble ? Il revient donc sur ses pas, retraverse le hall, mais oublie de refermer la porte de devant.

— Il est probable que Ken n'a pas entendu Ted lorsqu'il est passé devant la porte de la cuisine. Mais, à peine Ted a-t-il atteint la porte de derrière, celle qui donne sur la cour, qu'il voit... Oui, que voit-il ?

— Nous ne le saurons jamais avec exactitude. Le gamin est mort et Glenda n'en a jamais soufflé mot à MacDonnell. Il est probable que Ted, à la lumière d'une des fenêtres grillagées, a vu « Joseph » descendre du toit de la petite maison, tenant encore à la main un pistolet à silencieux. Un silencieux, vous le savez, est un instrument qui fait plus de bruit que son nom l'indique. Il fait une sorte de bruit qui ressemble à celui que vous obtenez en rapprochant vos mains et en serrant, d'un mouvement sec, leurs paumes l'une contre l'autre. Ted était prêt à voir partout des fantômes. Peut-être a-t-il tenté de se persuader que la silhouette glissant le long du mur était bien celle d'un fantôme. Mais il devait y avoir quelque chose qui ne collait pas.

— Sans doute Ted est-il resté figé sur place à se demander ce qu'il allait faire. Mais Glenda venait de le découvrir dans l'embrasure de la porte et, dès cet instant, son sort fut fixé. Elle n'est certes pas sûre qu'il l'a identifiée... Instant terrible...

— Pendant ce temps-là, que se passe-t-il ? Masters redescend du premier étage. Tout à l'heure, au moment où il s'apprêtait à monter, le vent avait ouvert la porte de devant et Masters l'avait refermée. Il redescend... et s'aperçoit que la porte est de nouveau ouverte, dans la position où Ted l'a laissée. Si Masters était entré à ce moment-là dans la pièce où MacDonnell et « Joseph » étaient censés se tenir, tout était fichu. Mais il voit cette porte ouverte et se précipite dehors comme un fou. Il ne découvre naturellement aucune empreinte autour de la maison. Il contourne le bâtiment au moment où « Joseph », son travail terminé, y rentre par l'autre côté. Il entend les plaintes de Darworth... Voyez-vous, je ne crois pas que Darworth, même à ce moment-là, ait compris que sa complice venait de l'assassiner. Sinon, il aurait braillé comme un âne !

— Le jeune Latimer, debout devant la porte, entend Masters courir autour de la maison. Il entend également les plaintes de Darworth. Il ne comprend pas encore leur signification. Il ne comprend pas encore grand-chose à ce qui se passe. Mais les pas de Masters se rapprochent et il comprend enfin que, s'il y a eu un mauvais coup, sa situation pourrait bien être périlleuse. Il revient donc à toutes jambes jusqu'à la porte de devant et l'atteint au moment où Darworth tire sur le fil qui actionne la cloche.

— Glenda a eu le temps de rentrer. Elle a jeté le pistolet à silencieux sous une latte du plancher qu'elle a déclouée la veille avec l'aide de Darworth. La description que MacDonnell m'a donnée de cette femme lorsqu'elle s'est retrouvée devant lui dans cette pièce où ils étaient censés jouer aux cartes est assez révélatrice. Glenda était, paraît-il, cramoisie et ses yeux étincelaient. Elle a remonté la manche de son manteau et, au grand étonnement de MacDonnell, elle s'est fait calmement la piqûre de morphine qui devait lui servir d'alibi. « Mon cher, lui a-t-elle dit, je crois que j'ai commis une erreur. En fin de compte, il me semble bien que j'ai tué le... » Et elle lui a décoché son plus beau sourire.

— Il n'est guère étonnant, après cette scène, que MacDonnell ait eu l'air d'un fou au moment où il s'est précipité au-dehors. Masters dit qu'il n'a jamais vu un homme avoir l'air aussi égaré, quand il s'est présenté devant lui, ses cartes à la main.

— Je crois que vous savez le reste. Le point délicat était celui-ci : qu'allait faire Ted ? Vous savez ce qu'il a fait. Il a commencé par se taire, puis il s'est mis à vociférer que le meurtre avait été commis par un fantôme. Il était obsédé par l'idée qu'un meurtre commis par un prétendu fantôme constituait une meilleure publicité qu'un banal coup

de revolver. De plus, il a été très surpris de vous entendre affirmer avec ensemble que Darworth avait été *tué d'un coup de poignard*... La première question qu'il vous posa ne fut-elle pas celle-ci : « Avec le poignard de Louis Playge ? Avec quoi ? » Puis il garda le silence jusqu'au moment où il commença d'affirmer qu'il s'agissait d'un meurtre surnaturel.

— Le reste ne sera jamais que spéculation pure, car les deux personnes qui auraient pu nous dire comment Ted Latimer a été attiré à Brixton sont mortes toutes les deux... Glenda devait agir très, très rapidement. L'inconstant Ted pouvait changer d'avis à n'importe quel moment, et se mettre à parler. Une simple allusion à ce que « Joseph » avait fait sous ses yeux, et Glenda se trouvait dans de mauvais draps. Elle était prête à suivre le jeune homme chez lui et à obtenir son silence par n'importe quel moyen. Elle s'arrangea pour que Masters la renvoyât chez elle... « Joseph » dormait littéralement debout. Son abrutissement était beaucoup plus profond que l'aurait laissé prévoir la dose de morphine prise par Glenda... Mais Glenda ne rentra pas chez elle.

— C'est à ce moment-là qu'elle eut son plus beau trait de génie. Vous le connaissez. « Joseph » avait décidé de disparaître. Mais qu'allait-il arriver si les enquêteurs croyaient que « Joseph » avait été assassiné ? L'essentiel était de joindre Ted *immédiatement* et d'inventer une histoire quelconque pour lui imposer silence jusqu'au moment où Glenda aurait réussi à l'attirer à Magnolia Cottage.

— Alors elle attendit, probablement dans les parages de la Maison de la Peste, qu'il eût décidé de rentrer chez lui. Malheureusement, bien que Ted eût été interrogé le second de tous les témoins, il refusa de rentrer immédiatement chez lui et ne se décida à partir que lorsque les admirateurs de Darworth, las de se disputer, regagnèrent leurs domiciles.

— Glenda se vit donc contrainte d'attendre jusqu'au départ des policemen eux-mêmes. Mais elle avait eu le temps de mettre au point un projet qui lui était venu à l'esprit et, pendant que vous étiez tous réunis dans la cuisine, l'occasion rêvée se présenta pour elle d'aller chiper le poignard...

— Ce fait explique qu'elle perdit Ted de vue à ce moment-là. Ted, dans une rage folle, était parti brusquement. Mais, cette femme ne voulait pas s'avouer vaincue. C'est peut-être là le trait le plus démoniaque, le plus terrifiant de son caractère. Elle comptait sur son génie inventif pour s'emparer de Ted seul, dans sa propre chambre – dans cette maison des Latimer où elle avait souvent pénétré sous le

déguisement de « Joseph » – pour le dominer au moment où son cerveau était encore un peu brouillé et son jugement faible, et pour le convaincre de venir la rejoindre le lendemain. Si elle perdait du temps, si elle ne réussissait pas à le décider avant l'aube, n'allait-il pas se raviser et rompre son silence ? Vous comprenez, la police avait des soupçons sur lui. Il le savait, et la crainte d'être inculqué dans cette affaire pouvait fort bien l'inciter à parler.

— Que pensez-vous qu'elle lui ait dit ? demanda Halliday.

— Dieu seul le sait, répondit H.M. D'après le mot qu'il a laissé à sa sœur le lendemain matin et dans lequel il lui annonçait qu'il allait « enquêter » pour son propre compte, il semble probable que « Joseph » n'a pas tenté de persuader Ted qu'il s'agissait d'un crime commis par un fantôme, mais qu'il l'a invité à venir à Magnolia Cottage pour lui fournir toutes les preuves relatives à l'affaire. Le : « Vous ne vous en étiez jamais douté, n'est-ce pas ? » semble indiquer que « Joseph » aurait accusé un membre du groupe, tout en s'efforçant de persuader Ted que lui, « Joseph », était en train d'essayer de sauver Darworth au moment où Ted avait jeté dans la cour ce coup d'œil... inopportun. La victime ayant été trouvée frappée de plusieurs coups de poignard, il n'était pas très difficile de persuader Ted que « Joseph » était innocent, puisque de toute évidence « Joseph » n'avait pas pénétré dans la pièce où les coups de poignard avaient été donnés : « Un pistolet ? Quelle erreur ! Vos yeux vous ont trompé. J'étais en train de veiller sur mon patron qui a été perfidement assassiné par... » Par qui ? Je vous parie cinq livres que c'est sur lady Benning que Glenda a jeté son dévolu. « J'étais à la fenêtre. Je l'ai vue faire », a-t-elle sans doute ajouté.

— À vrai dire, je m'embrouille un peu dans ces masculins et ces féminins... Joseph... Glenda... Il faut m'excuser, mes enfants...

— Où en étais-je ? Ah ! oui... Il fallait maintenant faire disparaître Ted avec un maximum de précautions. Pourquoi ? Parce qu'on ne devait jamais pouvoir associer Magnolia Cottage à la disparition de Ted. Si un cadavre carbonisé, méconnaissable, était retrouvé dans la chaudière et si l'enquête révélait que Ted était venu rôder dans cette maison, il ne manquerait certainement pas de gens méfiants pour dire : « Regardez plus attentivement. Rien ne prouve que ce cadavre soit vraiment celui de Joseph... »

— C'est là que je tire mon chapeau à Glenda. Cette femme a fait preuve d'une rouerie admirable. Elle n'entraîne pas Ted à Brixton pour le tuer tambour battant. Connaissant bien la famille Latimer, elle prépare une fausse piste vraiment remarquable, un plan très précis,

très délicat, très subtil : il faut suggérer que Ted a fait une fugue en Écosse. Sa mère, un peu folle, vit à Édimbourg. Si elle affirme que Ted n'est pas chez elle et qu'elle ne le cache pas, on peut parier dix contre un que la police croira qu'il est là-bas et que sa mère le cache. À quelle fin cette mise en scène ? Pour écarter tout soupçon de Magnolia Cottage et persuader les enquêteurs que le cadavre qu'ils vont découvrir carbonisé dans la cave est bien celui de Joseph. La police se mettra alors à la poursuite de Ted et, lorsqu'elle aura acquis la conviction qu'il lui a filé entre les doigts, elle n'aura plus le moindre doute sur sa culpabilité.

— Et maintenant : un coup de téléphone de la gare d'Euston – ou d'autre part ! – en termes volontairement vagues. Si Ted déclarait franchement qu'il part pour Édimbourg, on pourrait découvrir trop vite qu'il n'est pas parti du tout. Cette femme extraordinaire connaissait à fond notre psychologie... Le plus piquant est que MacDonnell avale cette histoire toute crue. Il envoie lui-même un télégramme à la mère de Ted. Celle-ci répond à Marion que Ted n'est pas chez elle, mais qu'elle est prête à le cacher.

— À 5 heures, Glenda qui veille sur Ted, est prête à exécuter son plan. M^{rs} Sweeney est sortie...

— À propos, demandai-je, quel rôle a joué M^{rs} Sweeney dans tout ceci ? Était-elle au courant de ce qui se passait ?

H.M. se mordilla la lèvre.

— Elle prétendra toujours le contraire... Elle nous a dit la vérité lorsqu'elle nous a affirmé que Darworth lui avait amené « Joseph ». M^{rs} Sweeney est un ancien médium. Masters, qui a fait une enquête à son sujet, est arrivé à cette conclusion que Darworth l'a sauvée autrefois de la prison et qu'elle était dans ses griffes à peu près de la même façon que Darworth était dans celles de Glenda. Il fallait à Darworth un prête-nom pour la maison de Brixton. Avec l'aide de Joseph, il s'est employé à terroriser M^{rs} Sweeney. Au début, ils lui ont probablement fait croire que « Joseph » était un garçon. Mais on ne peut guère vivre ainsi pendant quatre ans sans avoir quelques doutes. Il est probable que M^{rs} Sweeney a eu assez rapidement des soupçons. Glenda a dû lui dire : « Voyons, chère amie, n'avez-vous pas été déjà mêlée à une assez sombre affaire ? Un mot de mon ami Roger Darworth et vous finissez en prison. S'il vous arrivait de surprendre quelque chose, je vous conseille de l'oublier. Compris ? » Nous ne saurons la vérité tout entière que lorsque M^{rs} Sweeney aura bien voulu nous la confier. Mais maintenant que Glenda est morte... Voyez-vous, Darworth voulait, pour une raison évidente, que sa maison de Brixton

fût toujours occupée. Cette femme qu'il tenait en main et qu'il pouvait faire chanter était une gardienne idéale.

— Croyez-vous qu'elle savait que Glenda avait assassiné Ted et qu'elle avait placé sur son cadavre les vêtements de « Joseph » ?

— J'en suis absolument certain. Sinon, pourquoi n'a-t-elle rien voulu nous dire ? Avez-vous oublié qu'elle nous a dit : « J'ai peur » ? Oui, mon gars, elle avait peur ! Je ne serais pas du tout surpris que cette vieille Glenda, après avoir réglé son compte à Ted, ait eu l'intention d'attendre M^{rs} Sweeney pour lui faire son affaire. Par miracle, Glenda a eu peur en voyant cet ouvrier qui la regardait par le soupirail et M^{rs} Sweeney a eu le bon esprit de ne rentrer qu'après 6 heures...

Big Ben, dans les rues silencieuses, sonna lentement 4 heures. H.M. s'avisa que le reste du punch était froid et que sa pipe était éteinte. L'atmosphère glaciale de la pièce le fit frissonner.

Il se leva, boitilla vers la cheminée et fixa le feu d'un regard morne.

— Je suis exténué. Il me faudrait, nom d'un chien ! au moins une semaine de sommeil. Je crois bien que l'histoire finit là... J'avais tout mis au point pour ma petite séance d'hier soir. Un de mes amis, que vous connaissez sous le nom de La Crevette, un brave petit gars qui gagne honnêtement sa vie maintenant, m'a prêté son concours... Il est expert en armes de toutes sortes et assez léger pour faire l'acrobate dans l'arbre pourri de la Maison de la Peste. Oui, tout était au point. J'ai envoyé La Crevette dans la maison et il a déniché le pistolet à silencieux de Glenda sous les lattes du plancher. Si nous n'avions pas pu le retrouver, nous en aurions utilisé un autre... Peu après 11 heures, Masters et ses hommes ont invité laconiquement et poliment Glenda à les accompagner à la Maison de la Peste. Elle ne pouvait pas refuser. Mais elle a obéi avec beaucoup de cran. Ils se sont rendus d'abord dans la pièce de devant et Masters est allé pêcher le pistolet sous la latte du plancher. Glenda n'a pas soufflé un mot. Masters a observé le même silence. Puis, toujours aussi graves, ils sont sortis dans la cour. La Crevette a pris le pistolet, et, en présence de Glenda, a grimpé sur le toit de la maison de pierre...

— Je me demande ce que cette femme a pensé lorsqu'elle a vu La Crevette tirer à travers la fenêtre grillagée. Vous connaissez la suite ? Masters et ses hommes avaient été insensés de ne pas la fouiller... Elle aurait pu blesser n'importe qui avant de se faire justice.

Une âcre fumée flottait autour de la lampe. Je me sentais

indiciblement las.

— Vous ne nous avez pas encore expliqué, dit sèchement Halliday, ce que vous avez fait de MacDonnell. Son innocence !... Quelle rigolade ! Je parierais qu'il est aussi coupable que Glenda... Dites donc... J'espère que vous ne l'avez pas laissé prendre le large ?

H.M. fixait le feu mourant. Il tressaillit légèrement et tourna vers nous un visage étonné.

— Prendre le large ?... Mais, mon gars, vous ne savez donc pas ?

— Quoi ?

— Évidemment, dit H.M. d'une voix sourde, nous ne nous sommes pas éternisés dans cette maudite cour... Vous n'avez pas pu tout voir...

— Si je l'ai laissé prendre le large ? Pas exactement. Nous étions encore dans son appartement. Je lui ai dit : « Mon gars, je vais sortir de cette pièce. Vous avez un revolver de service, n'est-ce pas ? » Il m'a répondu : « Oui. » J'ai ajouté : « Eh bien, je m'en vais maintenant. Si je pensais que vous aviez une chance d'échapper à la potence, je ne vous aurais pas donné ce conseil. » Et il m'a répondu : « Merci. »

— Il s'est donc brûlé la cervelle ?

— J'ai cru qu'il allait le faire, au regard qu'il m'a jeté à ce moment-là... Je lui ai dit : « Vous ne pourriez pas raconter à un tribunal ce que vous venez de me dire, n'est-ce pas ? Vous auriez, l'air de mentir pour vous disculper. » Je crois qu'il m'a compris.

— Mais Glenda devait être une sacrée bonne femme. Qu'est-ce qu'il a fait, ce jeune imbécile ? Il s'est tout bonnement joint aux hommes qui ont arrêté Glenda. Masters m'a cependant assuré que MacDonnell n'avait pas pu s'approcher suffisamment de Glenda pour lui parler. À ce moment-là, Masters ne savait encore rien sur MacDonnell. Nous étions tous réunis à la Maison de la Peste. *Comprenez-vous enfin le sens des coups de feu ?...* À peine La Crevette avait-il exécuté son numéro devant tous ces gens groupés dans la cour, que MacDonnell a braqué son revolver sur les policiers et a dit à Glenda : « Il y a un taxi qui vous attend au coin de la rue, Glenda. Courez vite ! Je tiendrai tout le monde en respect. »

Pauvre petit imbécile !... Son dernier geste... Vous l'imaginez, froid comme un marbre, tenant tous les autres en respect...

— Mais alors, ces deux détonations ?... MacDonnell a tiré ?...

— Non, mon gars. Glenda a regardé MacDonnell. Puis elle a échappé aux hommes de Masters, elle a sorti son propre revolver, elle a dit : « Merci » à MacDonnell et elle lui a envoyé deux balles en pleine tête, une seconde avant d'essayer de s'enfuir. Louis Playge et Glenda... Glenda est morte, mon fils, au même endroit que Louis Playge, à deux pas de sa tombe. Ils étaient bien tous les deux de la même race.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

Usine de La Flèche (Sarthe).

ISBN : 2 • 7024 – 2233 – 0 ISSN : 0768 – 1089

H 52/0422/7

LA MAISON DE LA PESTE

Pour moi, l'histoire a commencé le 6 septembre 1930. Le jour où Dean Halliday m'a demandé si j'accepterais de passer la nuit avec lui dans une maison hantée... La Maison de la Peste, celle dont il avait hérité après le suicide de son frère James.

Je m'ennuyais, la proposition ne pouvait mieux tomber. J'ai accepté à condition que l'inspecteur-chef Masters nous accompagne. (Il a toujours adoré ce genre d'affaires, et c'est un spécialiste de la détection des faux médiums.)

Personnellement, j'étais sceptique, mais tout prêt à m'incliner devant une preuve irréfutable. (Mais qu'est-ce qu'une preuve irréfutable?)

Nous voilà donc partis à chasser le fantôme... mais aussi le voleur, en chair et en os, du poignard bizarrement disparu du London Museum...

Enfin réédité, un des succès les plus fameux du Maître de l'Enigme et du Fantastique, écrit en 1934.



9 782702 422335

52/0422/7

Dépôt légal Impr. 4263A-5 Edit. 7065 4/1992

 **5**
catégorie

1 Distinguished Service Order.

2 *Plague*, en anglais, signifie peste. (N. d. T.)

3 *Macbeth*, Acte V, Sc. I. (N. d. T.)

4 Order of the British Empire. (N. d. T.)

5 C.I.D. : *Criminal Investigation Department*. (N. d. T.)

6 En français dans le texte.

7 Mannequins de Guy Fawkes que l'on brûle le 5 novembre en souvenir de la Conspiration des poudres.